



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

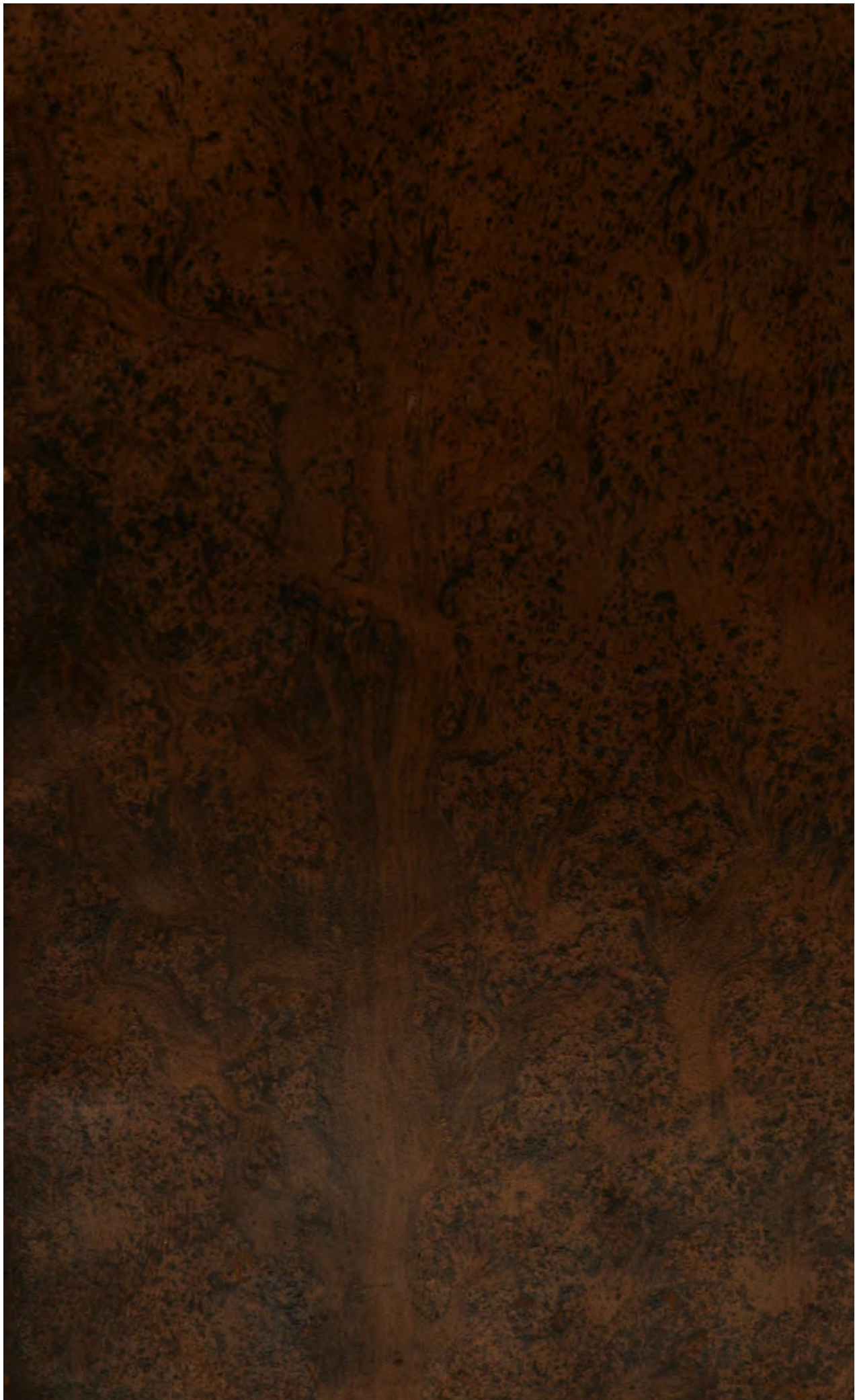
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

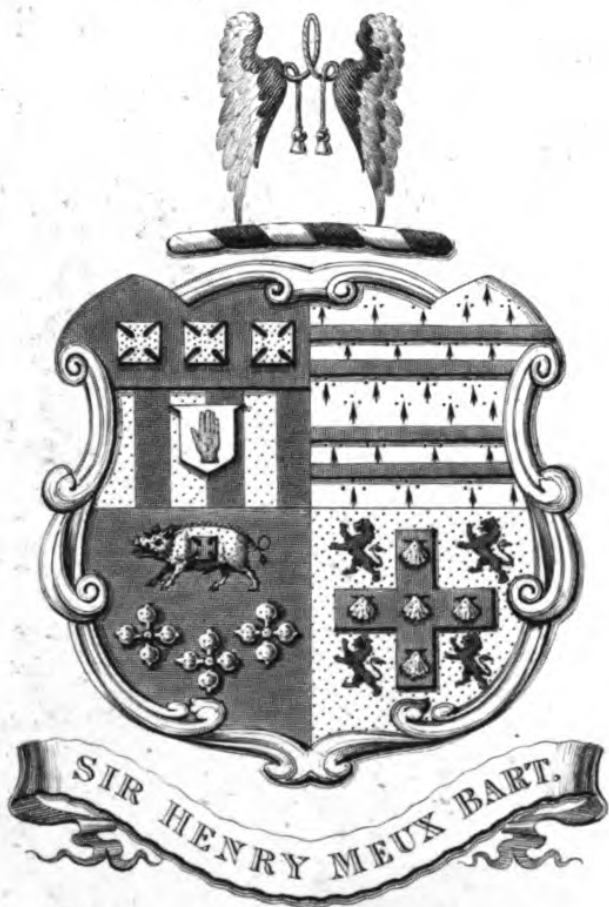
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



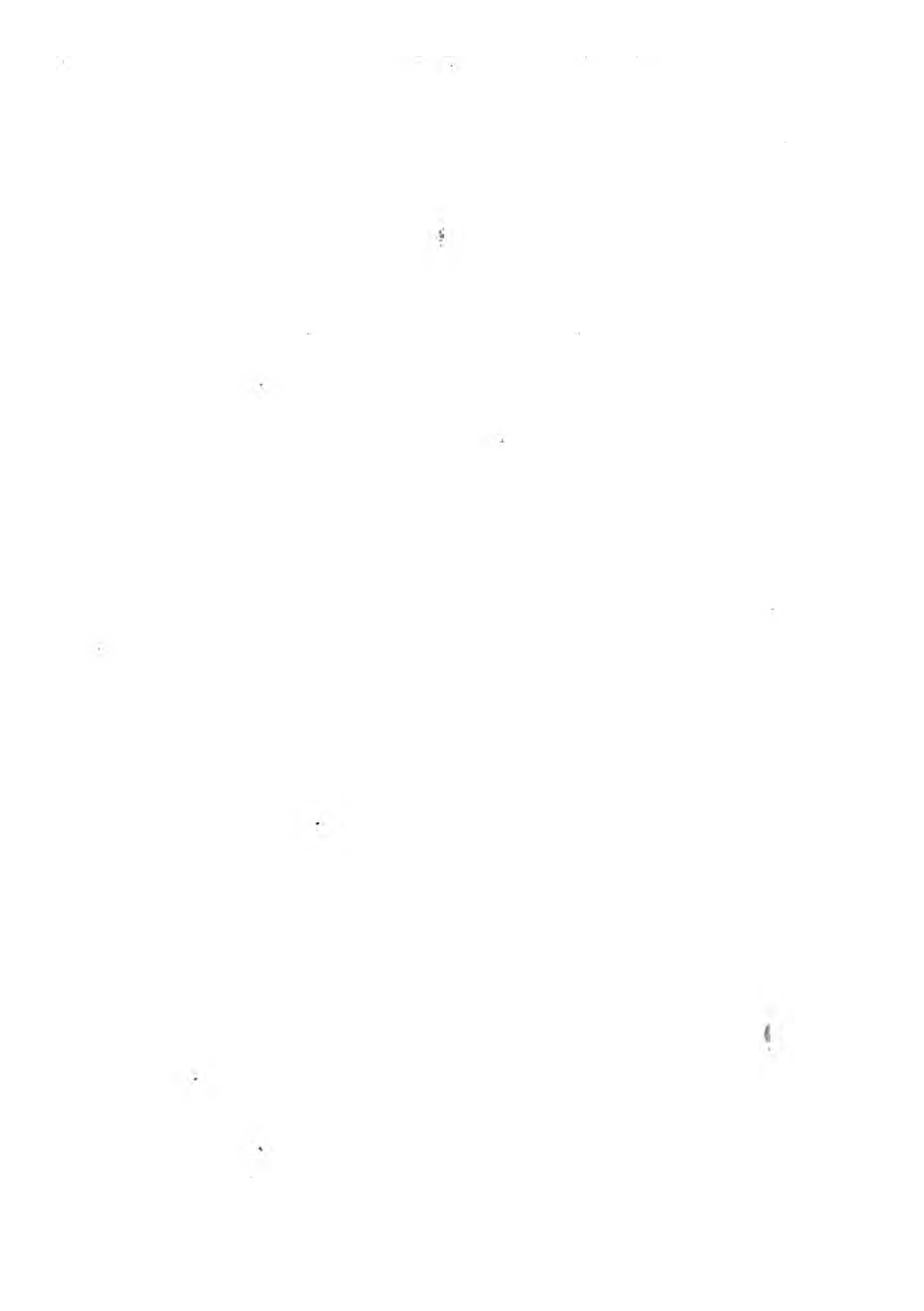
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

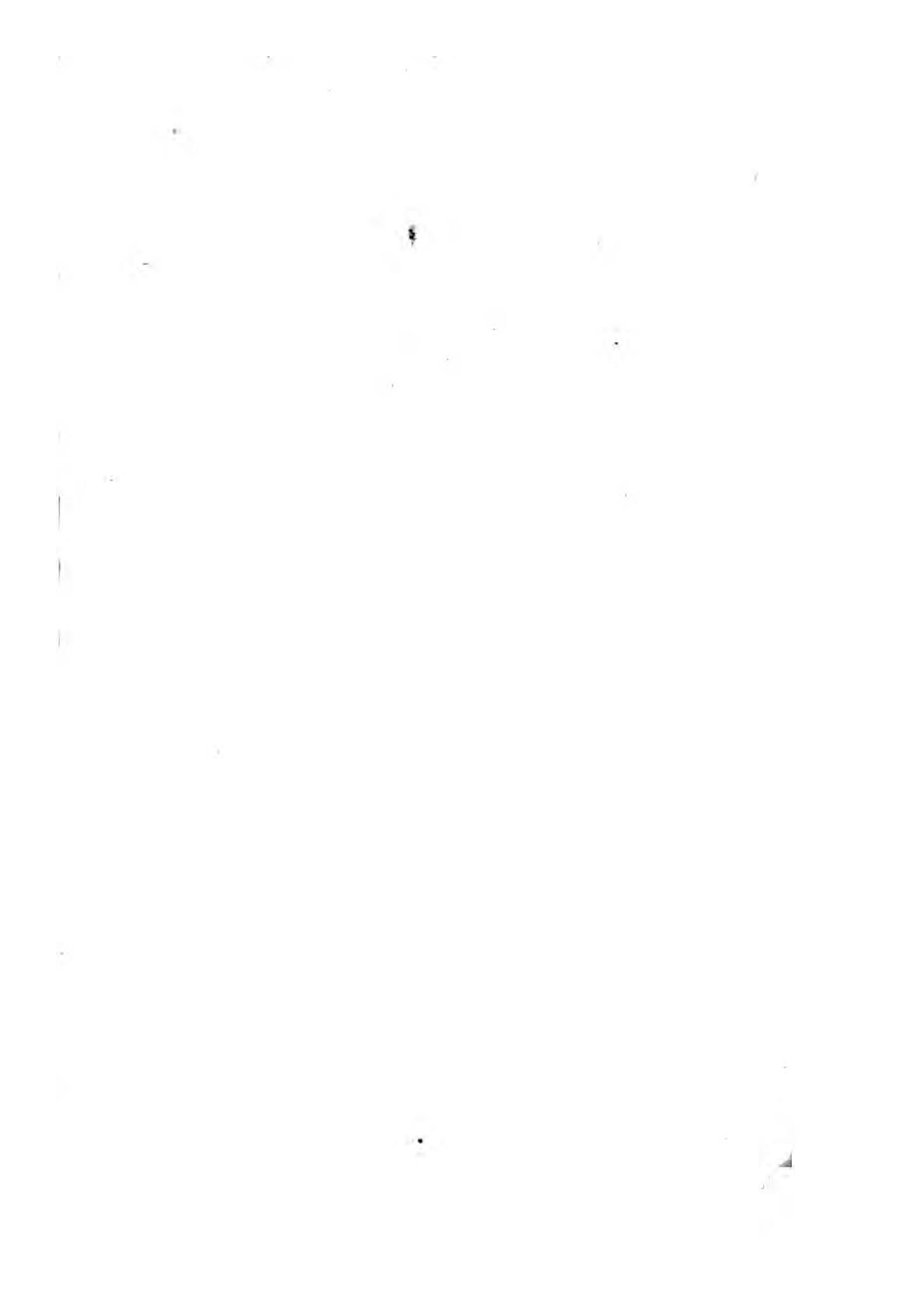


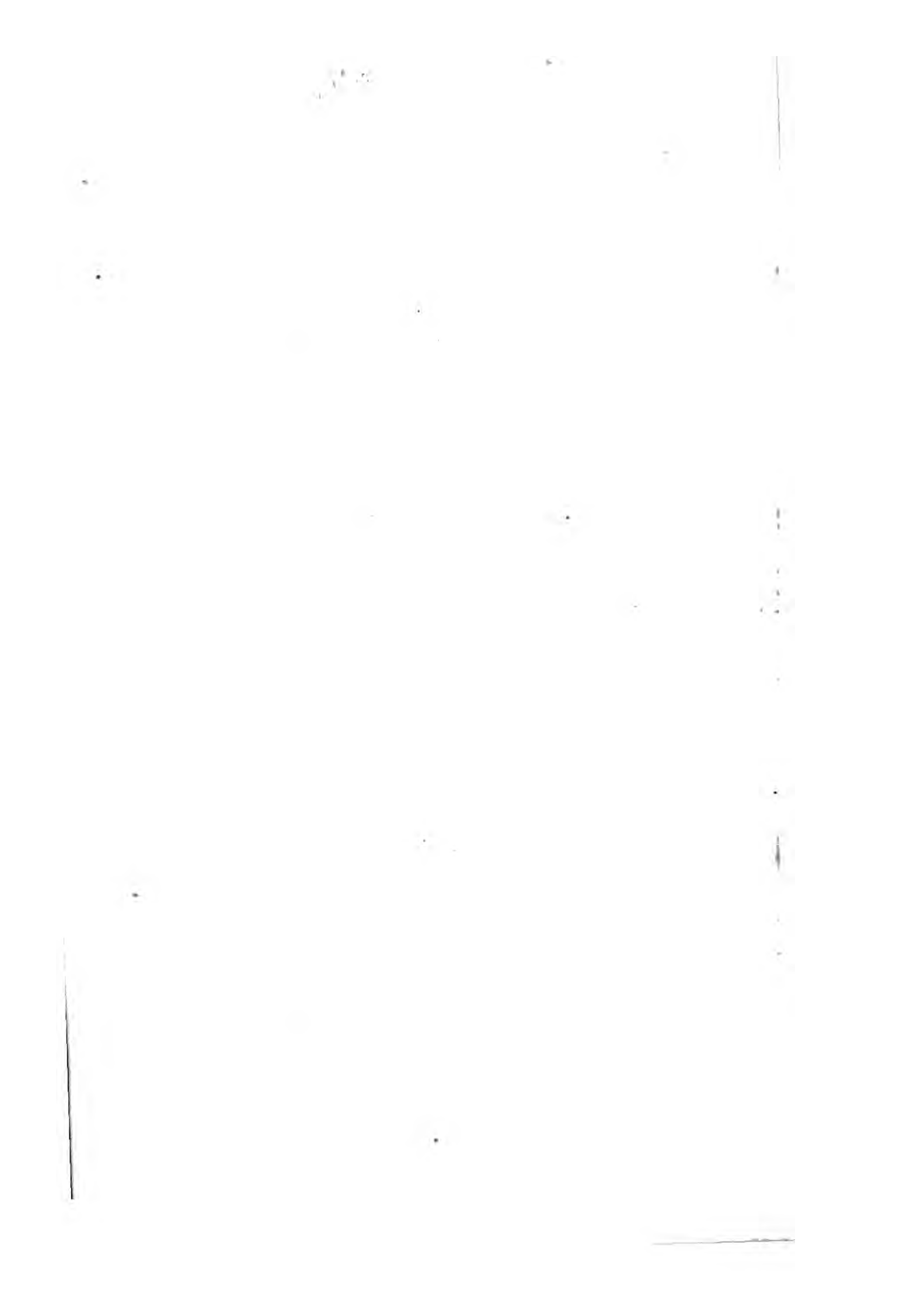




Vet. Fr. III A. 653







LA LAITIÈRE

DE

MONTFERMEIL.

TOME I.

IMPRIMERIE DE J.-B. DE WALLENS ET C^e,
Quai aux Pierres-Bleues, n^o 12.

LA LAITIÈRE

DE

MONTFERMEIL.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

TOME PREMIER.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.,
HAUMAN, CATTOIR ET COMP^e.

—
1837.

1969

1969

1969



1969

1969

1969



LA LAITIÈRE

DE

MONTFERMEIL.

CHAPITRE PREMIER.

Conversation en cabriolet.

« CAR , mon lieutenant , ça ne peut pas
» toujours aller ainsi , et vous en convien-
» drez vous-même. Le grand Turenne ne
» menait pas quatre batailles de front et
» ne se trouvait pas à six affaires dans la
» même journée...— Non , mon cher Ber-
» trand, mais César dictait en même temps
» quatre lettres dans différentes langues ,
» et Pic de la Mirandole se flattait de con-
» naître et de pouvoir discuter *De omni re*

» *scibili*..... — Pardon , mon lieutenant ,
» mais je ne sais pas le latin.—C'est-à-dire
» qu'il prétendait connaître toutes les lan-
» gues, approfondir toutes les sciences, ré-
» futer toutes les sectes , concilier tous les
» théologiens. — Comme je ne crois pas ,
» mon lieutenant , que vous ayez tant d'a-
» mour-propre , je ne vous comparerai pas
» à ce monsieur de la Mirandole , qui vou-
» lait savoir tout ; quant à César , j'en ai
» entendu parler comme d'un grand hom-
» me ; mais je suis bien sûr qu'il n'avait
» pas autant de maîtresses que vous.—Tu
» te trompes , Bertrand , les grands hom-
» mes de l'antiquité avaient de nombreuses
» esclaves , des concubines , et répudiaient
» souvent leurs femmes afin d'en pren-
» dre de nouvelles. L'amour , la volupté
» avaient des temples en Grèce ; et ces fiers
» Romains qu'on nous peint si sévères , ne
» rougissaient point de se livrer aux plus
» folles débauches , de se couronner de
» myrtes et de roses , et de prendre parfois
» dans leurs banquets le costume de nos

» premiers parens.... — Pour Dieu , mon
» lieutenant, laissons là les Grecs et les
» Romains avec lesquels je n'ai jamais tiré
» un coup de fusil, et revenons à nos mou-
» tons...— Je veux te prouver, mon pau-
» vre Bertrand, que bien loin de passer
» en folies les générations qui nous ont
» précédés, nous sommes beaucoup plus
» sages qu'elles...—C'est pour ça que vous
» avez quatre maîtresses.... — J'aime les
» femmes, je l'avoue, je dirai plus, je
» m'en glorifie : ce penchant est dans la
» nature. Je ne puis pas voir une figure
» agréable, de beaux yeux, sans éprouver
» un doux tressaillement, une émotion...
» un je ne sais quoi enfin, qui prouve mon
» extrême sensibilité. Est-ce donc un crime
» d'être sensible dans un siècle où l'égoïs-
» me est poussé si loin ! où l'intérêt est le
» mobile de presque toutes les actions des
» hommes ; où nous voyons des auteurs
» préférer l'argent à la gloire ; des hommes
» en place ne s'occuper que du soin de
» conserver la leur, au lieu de songer au

» bien qu'ils pourraient faire ; des artistes
» mendier les suffrages de gens qu'ils mé-
» prisent , et tendre la main à la sottise
» lorsqu'elle est en faveur ; des hommes de
» lettres fermer avec soin la route à leur
» confrères lorsqu'ils aperçoivent en eux
» un talent qui pourrait faire pâlir le leur ;
» où partout enfin , la porte est fermée au
» mérite obscur et s'ouvre devant l'impu-
» dence , la fatuité que la richesse accom-
» pagne. Si l'égoïsme ne s'était pas glissé
» dans toutes les classes, si l'amour de l'ar-
» gent ne remplaçait pas l'amour du pro-
» chain , en serait-il ainsi ! et tu me fais un
» crime de ma sensibilité ! tu me repro-
» ches de ne pouvoir entendre sans en être
» attendri le récit d'une belle action , ou
» d'une touchante infortune ; de donner
» mon argent à des gens dont je suis la
» dupe , de me laisser prendre comme un
» sot au discours d'un enfant qui me dira
» qu'il mendie pour sa mère , ou d'un pau-
» vre ouvrier qui m'assurera qu'il est sans
» ouvrage et sans pain. Eh bien ! dussé-je

» être encore souvent trompé , je te le ré-
» pète , mon cher Bertrand , j'aime mieux
» ma sensibilité que leur froid égoïsme , et
» je trouve dans mon âme des jouissances
» que les cœurs indifférens ne connaîtront
» jamais. »

Cette conversation avait lieu dans un charmant cabriolet auquel était attelé un cheval fringant , et qui roulait sur la jolie route du Raincy à Montfermeil ; un petit jockey de douze à quatorze ans était derrière la voiture , dans laquelle Bertrand était assis près d'un jeune homme mis avec élégance , qui , tout en lui répondant , fouettait de temps à autre le coursier fringant qu'il dirigeait.

Bertrand s'était retourné à demi pendant la fin du discours de son maître ; et , pour cacher l'émotion qui commençait à le gagner , il s'était mouché et avait pris une forte prise de tabac ; un peu remis alors , il avait prononcé d'une voix où perçait l'attendrissement : « A Dieu ne plaise ,
» mon lieutenant , que je vous fasse un

» crime de votre sensibilité ; je connais
» votre bon cœur , je sais combien vous
» êtes obligeant , serviable !.... et je pour-
» rais citer de vous mille traits dont bien
» des gens se seraient vantés ; tandis que
» vous les avez cachés avec soin. — Ceux
» qui se vantent du bien qu'ils ont fait res-
» semblent à ces gens qui vous offrent quel-
» que chose , de façon à ce que vous n'ac-
» ceptiez point : les uns et les autres ne
» donnent qu'à regret. — Sans chercher
» bien loin , moi-même , mon lieutenant ,
» ne m'avez-vous pas comblé de vos dons ,
» recueilli , logé , nourri. — Tu es un im-
» bécile, Bertrand, ne me sers-tu pas d'in-
» tendant , de factotum , d'homme d'af-
» faires, de confident ,... et d'ami, ce qui
» vaut mieux que tout le reste , et ce qui
» ne peut se payer. »

Ici , Bertrand se retourne entièrement ,
et se mouche de nouveau , parce qu'une
grosse larme est tombée de ses yeux. Il
prend deux prises de tabac, et, après avoir
serré avec effusion la main de son maître

lui tendait , il prononce , d'une voix attendrie : « Oui , Monsieur , vous êtes le meilleur des hommes , vous avez mille qualités ! et il ne faudrait pas que quelqu'un vint me dire le contraire !... Morbleu ! mon sabre n'est pas rouillé !

» — Allons , tu vas faire mon éloge , maintenant ; songe donc , Bertrand , que c'est pour me gronder que tu as commencé cet entretien. — Vous gronder !... non , mon lieutenant , mais vous faire observer qu'il serait plus raisonnable de n'aimer qu'une seule femme à la fois ; sauf à changer dès que vous en verriez une autre qui vous plairait davantage. — Ecoute , Bertrand , je vais te faire une comparaison que tu sentiras tout de suite..... — Vous n'y mettez pas de Grec et de Romain , mon lieutenant ? Pas un seul mot. Tu aimes le vin , Bertrand ? — C'est vrai , mon lieutenant , j'avoue qu'une vieille bouteille... d'un bon crû ! il n'y a rien qui vous égaie comme ça ! — Tu aimes le beaune ? — Beaucoup , mon lieutenant.

» — Le bordeaux? — Ah! ça sent la vio-
» lette ; c'est un bouquet délicieux ! — Et
» le volnais?.... — Je n'ai jamais su lui ré-
» sister!... — Et le chambertin? — Je me
» mettrais à genoux devant, mon lieute-
» nant. — Si tu avais une bouteille de
» chacun de ces vins devant toi, est-ce que
» tu en abandonnerais trois pour ne boire
» que d'une seule? — Je vous réponds,
» mon lieutenant, qu'elles y passeraient
» toutes les quatre, et je ne m'en trou-
» verais pas plus mal. — Pourquoi donc
» veux-tu, quand je suis entre quatre jolis
» minois qui ont chacun quelque chose de
» séduisant, que j'en abandonne trois pour
« ne faire la cour qu'à un seul? — C'est
» parbleu vrai, mon lieutenant, vous ne
» le pouvez pas ! il faut que vous les bu-
» viez... je veux dire que vous les aimiez
» toutes les quatre, et je vois bien mainte-
» nant que c'est moi qui ai tort »

C'était presque toujours ainsi que se terminaient les discussions entre Bertrand et Auguste Dalville. Auguste avait vingt-sept

ans et vingt mille livres de rentes; son père était mort lorsqu'il était encore au berceau, et sa mère lui avait été enlevée depuis six ans; c'était de cette époque que dataient les folies d'Auguste, qui avait voulu se distraire d'une douleur bien naturelle, puis avait fini par n'être plus le maître de résister à un sexe près duquel il ne cherchait d'abord que des distractions.

Cependant, le désir de porter un joli uniforme et peut-être de gagner des épau-
lètes avait engagé Auguste à entrer au service. On était en paix, mais un jeune homme qui a de l'instruction, de l'éducation, ne reste pas simple soldat. Auguste, qu'on avait fait sous-lieutenant, se plaisait à écouter Bertrand qui avait servi comme caporal de voltigeurs, et s'était trouvé à Austerlitz, à Eylau, à Friedland. Bertrand n'avait encore que quarante-quatre ans, il mettait dans le récit de ses combats le même feu, la même ardeur qu'il avait eus dans l'action, et Auguste ne pouvait se lasser de l'entendre. Les discours du caporal

enflammaient son courage , il regrettait de n'être pas né quelques années plus tôt , pensant qu'il aurait pu , comme Bertrand , se trouver à ces belles campagnes qui feront toujours la gloire de la France.

Vers cette époque , Auguste fut envoyé avec son régiment devant Pampelune , dont les Français faisaient le siège ; Bertrand se trouva sous les ordres du jeune officier , qui fut fait lieutenant. Mais la guerre étant terminée , Auguste quitta l'état militaire et retourna à Paris se livrer de nouveau à son goût pour les plaisirs. Il proposa à Bertrand de le suivre , celui-ci obtint facilement son congé et suivit Dalville auquel il s'était sincèrement attaché et qu'il continua , par habitude autant que par goût , d'appeler son lieutenant.

Bertrand avait à Paris une mère très-âgée et infirme. Le premier soin d'Auguste fut d'assurer à cette pauvre femme une pension qui la mit au-dessus du besoin et lui permît de se procurer dans sa vieillesse mille douceurs qu'elle n'avait jamais pu

goûter pendant le cours d'une carrière laborieuse et infortunée.

Alors Auguste ne fut plus un maître pour Bertrand, il le considéra comme un bienfaiteur; son amitié, son dévouement ne connurent plus de bornes; et après la mort de sa mère, qui arriva trois ans après, Bertrand s'attacha entièrement à Dalville, et se permit de consacrer sa vie à lui prouver sa reconnaissance. Bertrand n'avait pas reçu d'éducation, il commettait souvent des gaucheries dans les messages dont son maître le chargeait, mais Auguste le lui pardonnait, parce qu'il connaissait le bon cœur et l'attachement de l'ancien caporal; celui-ci, comme nous venons de le voir, se permettait quelquefois de faire à son supérieur des représentations, parce qu'encore étranger au train de vie du grand monde, les folies d'Auguste l'effrayaient, et qu'il craignait à chaque instant que ses intrigues n'amenassent des événemens sérieux; mais Auguste parvenait toujours à calmer les alarmes de Bertrand, qui terminait sa con-

versation en disant : « C'est moi qui ai tort. »

J'aurais encore bien des choses à vous apprendre sur les deux personnages qui viennent de causer ensemble. Je devrais vous faire leur portrait et vous dire exactement quel est le genre de figure d'Auguste Dalville.... Mais à quoi bon ? Sans doute l'une de ses nombreuses conquêtes parlera de lui. Je m'exposerais donc à des répétitions inutiles en vous faisant d'avance son portrait. Nous pouvons seulement présumer qu'il est bien, puisqu'il a le bonheur de plaire aux dames. « Ce n'est pas une raison, me direz-vous, et quand on a vingt mille livres de rente, cela tient lieu de grâce et cache la laideur. » Ah ! mes chers lecteurs ! quelle idée ; certes, ce n'est pas une de mes lectrices qui me répondrait cela, et j'ai trop bonne opinion de ces dames pour ne pas penser qu'il faille autre chose que vingt mille livres de rente pour les captiver.

Mais le cabriolet vole, nous ferons nos réflexions une autre fois.

« Bébelle va très-bien... Vous avez chaud,

» mon lieutenant ; voulez-vous que je
» prenne les guides ? — Non, cela m'amuse
» de conduire... — Nous serons à onze
» heures à la campagne de M. Destival. —
» C'est bien assez tôt, et jusqu'à cinq heu-
» res que l'on dîne... Mais j'avais promis
» depuis long-temps. D'ailleurs madame
» Destival est assez bonne musicienne, nous
» tâcherons de faire quelque chose en at-
» tendant le dîner. — Et moi, mon lieute-
» nant, pourquoi m'avez-vous emmené?...
» Je ne ferai pas de musique, et comme
» ma place n'est pas dans le salon, où se-
» rai-je de faction ? — Sois tranquille :
» M. Destival m'avait expressément recom-
» mandé de t'amener. Il vient de se pren-
» dre de belle passion pour la chasse, et il
» désire que tu lui apprennes le maniement
» des armes. — Fort bien, mon lieutenant ;
» je lui apprendrai tout ce que je sais, ça
» ne sera pas long. — Cette pauvre Virgi-
» nie !... Comme elle sera furieuse ce soir...
» Je lui avais promis de la mener à Fay-
» deau... — Elle vous a souvent promis

» bien autre chose et elle vous a manqué
» de parole... — Comment sais-tu cela ,
» Bertrand.—C'est que je vous ai entendu
» dire , mon lieutenant, que mademoiselle
» Virginie était extrêmement menteuse.
» — C'est vrai, oui... J'en ai eu la preuve
» plus d'une fois... — C'est bien mal, après
» tout ce que vous avez fait pour elle!.....
» Mais vous êtes si bon , vous vous laissez
» toujours attendrir!... Ah ! mille carabi-
» nes , si la demoiselle s'était tuée toutes les
» fois qu'elle a dit qu'elle voulait *se périr* ,
» parce qu'elle n'avait pas de quoi payer
» son terme.—Allons, monsieur Bertrand,
» taisez-vous , vous êtes une mauvaise lan-
» gue... Allez donc, Bébelle... vous vous
» endormez , je crois... — Et un soir, que
» vous étiez sorti, et qu'elle m'a conté ses
» chagrins!.... Elle me dit que si elle a eu
» une faiblesse pour vous , c'est parce
» qu'elle est trop aimante, mais que déci-
» dément elle veut changer de conduite ,
» ne plus vous voir , et se raccommo-
» der avec sa tante. Moi , je croyais tout cela

» bonnement; elle avait même un air si
» pénétré, que je me sentais prêt à pleu-
» rer!... Ne voilà-t-il pas que quand elle
» apprend que vous êtes au bal masqué,
» elle s'écrie: Je veux y aller aussi; Ber-
» trand, prête-moi tes habits, je vais me
» mettre en homme. Comment, mademoi-
» selle, lui dis-je, quand vous parlez de de-
» venir sage, de ne plus revoir M. Au-
» guste... Là dessus elle se met à rire comme
» une petite folle et m'appelle vieux din-
» donneau!... Ma foi, mon lieutenant, je
» ne comprends rien à une femme comme
» celle-là.— Je le crois bien, mon pauvre
» Bertrand; moi qui la connais plus que
» toi, je ne la comprends pas moi-même.
» —J'aime mieux cette petite dame blonde...
» Vous savez bien, mon lieutenant, celle
» dont vous avez fait connaissance en m'en-
» voyant lui reporter le petit carlin qu'elle
» avait perdu et que j'ai trouvé le soir cou-
» ché contre notre porte... — Tu veux par-
» ler de Léonie. — Non, je veux dire ma-
» dame Saint-Edmond. — Léonie, Saint-

» Edmond, ... c'est la même chose. — Je
» ne savais pas, mon lieutenant. — Ah! par
» exemple, Bertrand, si j'ai fait cette con-
» naissance-là, c'est toi qui en es cause. —
» C'est bien plutôt le carlin, mon lieutenant.
» — Léonie demeurait dans la même mai-
» son que moi, et je ne la connaissais pas.
» — Parbleu, mon lieutenant, est-ce qu'on
» connaît ses voisins, à Paris? Excepté les
» portiers et les cuisinières, qui savent cela
» par état. — Enfin, tu trouves ce carlin,
» je t'engage à demander au portier si
» quelqu'un de la maison le réclame... —
» On me dit qu'il y a au troisième une
» jeune dame qui n'a pas dormi de la nuit
» de chagrin d'avoir perdu son chien, et
» que sa bonne, après avoir couru de la
» cave au grenier, est allée faire faire des
» affiches qui promettent trente francs de
» récompense à qui rendra le petit animal.
» J'avoue que je ne me doutais pas que le
» carlin qui ne faisait que mordre et gro-
» gner, valût quatre mois de paye d'un
» soldat; mais je m'empressai de monter

» au troisième et de faire contremander les
» affiches , en rendant à sa maîtresse le pe-
» tit animal, qui, pour sa rentrée au logis,
» commença par gratter un beau fauteuil
» de satin bleu et mettre ses pattes dans la
» tasse de chocolat de madame , ce qui
» n'empêcha pas celle-ci de l'appeler bijou !
» et de me faire les plus grands remerci-
» mens !... Dans tout cela , mon lieutenant,
» je ne vois rien qui vous forçât à devenir
» amoureux de madame Léonie Saint-Ed-
» mond. — Tu ne dis pas tout, Bertrand,
» tu oublies qu'en descendant du troisième,
» tu me fis un portrait fort piquant de
» cette dame !... tu me dis qu'elle avait des
» yeux... et puis une voix... et une certaine
» taille... — Dame, mon lieutenant, il me
» semble que toutes les femmes ont des
» yeux , une taille , et une voix. — Oui ,
» sans doute , mais enfin , je fus curieux
» de connaître cette jeune voisine qui mon-
» trait tant de sensibilité... — Et il paraî-
» trait, mon lieutenant , que vous avez dé-
» busqué le carlin , car , depuis ce temps

1.

2.



» madame Saint-Edmond est sans cesse
» sur vos pas ; et moi on me questionne, on
» veut me faire parler... on me fait monter
» pendant que madame déjeûne... et, tout
» en m'offrant un petit verre de malaga et
» un biscuit, on me demande où vous avez
» passé la soirée la veille... — Et M. Ber-
» trand, attendri par le malaga, rapporte
» mes actions à ma voisine !... — Ah ! fi
» donc, mon lieutenant, pour qui me pre-
» nez-vous !... moi, aller trahir les secrets
» de mon maître !... il y aurait devant moi
» six bouteilles de malaga que je ne dirais
» rien !... il est vrai que je n'aime pas le
» malaga... — Eh ! mon Dieu, mon pauvre
» Bertrand, je ne te gronde pas !... Tu sais
» bien que je ne fais pas mystère de mes
» folies !... même à celles qui auraient sujet
» de s'en plaindre !... Il ne s'agit dans tout
» cela que d'amourettes... d'étourderies....
» — C'est égal, mon lieutenant, je me
» trouve vraiment fort embarrassé. Sans
» cesse questionné par celle-ci, par celle-
» là... L'une m'appelle son petit Bertrand,

» l'autre son véritable ami... et toutes ces
» dames sont fort gentilles... — Ah! M. le
» caporal s'en est aperçu... — Parbleu, mon
» lieutenant, on a des yeux tout comme
» un autre, et si mon cœur n'est pas aussi
» facile à s'enflammer que le vôtre, il n'est
» pas pour cela invulnérable. Et quand je
» vois une de ces dames porter son mou-
» choir à ses yeux... Quand j'entends votre
» voisine se jeter sur un fauteuil, en disant
» qu'elle va se trouver mal, enfin quand
» mademoiselle Virginie s'écrie qu'elle veut
» *se perir* moi, je ne sais plus où j'en suis!..
» Je cours de l'une à l'autre, je leur offre
» du vinaigre et de l'eau-de-vie, je me dé-
» sole, je pleure même quelquefois avec
» elles... Tenez, d'honneur, j'aimerais
» mieux monter six fois à l'assaut que de
» me trouver à ces scènes-là.

» — Ah! ah! ah!... ce pauvre Bertrand!..
» — C'est cela, vous riez, cela vous est
» égal qu'on vous appelle : *traître, perfide,*
» *barbare, monstre et cruel* ! — Ce sont des
» douceurs, dans la bouche d'une jeune

» femme, ces mots-là veulent dire : je t'aime
» je t'adore, tu es charmant ! — Ah ! mons-
» tre veut dire : tu es charmant !.... c'est
» différent, mon lieutenant, je ne pouvais
» deviner cela.... maintenant me voilà au
» fait. Mais ces pleurs que vous faites ré-
» pandre, est-ce que cela veut dire aussi
» qu'on vous trouve gentil ? — Eh ! mon
» vieil ami !... en amourettes, crois-tu que
» les larmes soient toujours sincères ? —
» Dans la quantité, mon lieutenant, il
» peut bien en tomber quelque une pour
» tout de bon, et il me semble qu'on doit
» se reprocher la peine que l'on fait à un
» joli minois. — Bertrand, je te promets de
» me corriger, d'être plus sage à l'avenir !...
» Moi, qui adore ce sexe charmant, qui
» mets tout mon bonheur à lui plaire,
» peux-tu penser que je cherche à lui cau-
» ser de la peine !... — Non, mon lieute-
» nant, je sais bien que vous voudriez, au
» contraire, faire plaisir à toutes les jeunes
» beautés que vous rencontrez... mais c'est
» ce plaisir-là qui leur amène des regrets,

» des soucis... et vous-même... car, comme
» je vous le disais tout à l'heure, le grand
» Turenne... »

Auguste n'écoutait plus Bertrand, il avait avancé la tête hors du cabriolet et regardait une jeune paysanne qui venait de sortir de la forêt et suivait la même route que nos voyageurs, en chassant devant elle un âne chargé de paniers dans lesquels étaient plusieurs boîtes de fer-blanc, qui servent à contenir le lait que les villageois portent aux habitans de Paris.

Comme l'âne n'allait pas aussi vite que Bébelle, Auguste retenait son cheval et le mettait au pas, afin de voir plus long-temps la jeune fille.

« Voulez-vous que je donne un petit coup de fouet à Bébelle? » dit Bertrand, étonné de ne plus aller qu'au pas. —
« Non, non... elle va bien... — Oui, mon
» lieutenant, vous ferez fort bien de devenir sage..... J'entends sage, pour vous;
» d'ailleurs votre fortune ne suffirait pas à
» toutes vos dépenses; vous m'avez nommé

» votre intendant, je puis donc me per-
» mettre de compter avec vous, et, sans
» être fort grand calculateur, je vois bien
» que lorsqu'on prend toujours dans une
» caisse, elle se vide promptement. Cette
» année vous n'êtes pas heureux à ce mau-
» dit jeu que vous jouez si souvent... vous
» savez, mon lieutenant, celui dans lequel
» on retourne les rois...—De la fraîcheur...
» une jolie taille.... des yeux charmans....
» c'est vraiment extraordinaire !.... — Et
» puis les cachemires que vous envoyez à
» l'une.... le mémoire de la marchande de
» modes que vous payez pour l'autre....—
» Et tout cela dans une laitière!... — Com-
» ment une laitière?.... Est-ce que vous
» payez aussi leurs mémoires, mon lieute-
» nant? — Qui diable te parle de mémoire!
» Regarde donc cette jolie enfant qui suit
» la même route que nous.... — Eh bien !
» c'est une laitière, voilà tout !... — Tu ne
» vois pas comme elle est jolie... et ce sou-
» rire malin, toutes les fois que ses yeux se
» portent de notre côté. — Elle veut peut-

» être nous vendre des fromages à la
» crème?... — Nigaud ! qui ne voit là-de-
» dans que des fromages !... Va, ce corset
» de bure, ce double fichu de toile, fermé
» jusqu'au haut du cou, cachent bien des
» trésors... — Des trésors !... des trésors !...
» Parbleu ! on devine bien à peu près ce
» que cela peut cacher, quoique ça trompe
» souvent ; mais enfin, de tels trésors ne
» sont pas rares ; est-ce que c'est pour ceux
» de cette petite laitière que nous allons
» maintenant comme une voiture de fari-
» niers ? — Non, non.... c'est que je com-
» mence à me fatiguer d'être en cabriolet...
» le temps est si beau !.... je sens que cela
» me fera du bien de marcher. Nous ne
» sommes plus qu'à un petit quart de lieue
» de chez M. Destival ; tiens, Bertrand,
» prends les guides, moi, je vais faire le
» restant de la route à pied... — Comment,
» mon lieutenant, vous voulez.... ? »

Auguste a déjà arrêté son cabriolet, il saute lestement sur la route, malgré les murmures de Bertrand et lui dit : « Va tou-

» jours avec Toni..... — Mais que dirai-je
» chez M. Destival?.. — Que je te suis....
» j'y arriverai aussitôt que toi.... — Mais...
» — Bertrand, je le veux. »

Bertrand ne réplique plus ; mais il jette un regard d'humeur sur la petite laitière et donne un coup de fouet à Bébelle, qui a bientôt emporté le cabriolet loin d'Auguste.

CHAPITRE II.

La culbute.

LA petite continuait son chemin , tenant à la main une branche de noisetier et chassant son âne devant elle , sans avoir l'air de remarquer que le jeune homme venait de descendre de son cabriolet ; elle ne tournait pas la tête en arrière et se contentait de prononcer de temps à autre : « Hue » donc , Jean-le-Blanc ! » et Jean-le-Blanc n'en allait pas plus vite.

Auguste a bientôt rejoint la laitière. Il marche quelques instans derrière elle , pour l'examiner : elle est bien faite , autant qu'on peut en juger sous les doubles déshabillés qui l'étouffent ; son pied doit

être petit , quoique enfermé dans de gros souliers , et ses bas de laine couvrent une jambe bien prise que l'on peut voir à l'aise parce qu'une laitière porte des jupons très-courts.

Auguste s'avance ; la jeune fille le regarde , et semble étonnée de voir le jeune homme du cabriolet marcher à côté d'elle. Cependant elle détourne la tête et se contente de prononcer un hue donc !.... qui n'a rien de romantique.

Notre petit maître regarde attentivement la jeune fille , qui porte un bonnet placé sur le haut de la tête , ce qui ne cache aucun de ses traits ; et Auguste se dit : « Elle » est gentille..... de beaux yeux, une jolie » bouche, un teint de rose ; mais après » tout, rien d'extraordinaire. C'est la fraîcheur d'une villageoise ; c'est une beauté » rustique , et j'aurais aussi bien fait de » rester en cabriolet. Cependant, puisque » j'en suis descendu , tâchons que ce soit » pour quelque chose.... »

Et le jeune homme continuait de consi-

dérer la laitière et souriait en la regardant, lorsque celle-ci, que l'examen du beau monsieur semblait importuner, lui dit d'un ton brusque : « Avez-vous bientôt » fini de me regarder ? — Est-ce qu'il n'est » pas permis de vous admirer ? — Non, je » n'aime pas qu'on me *fisque* comme ça... » — Si vous n'étiez pas si jolie, on vous » regarderait moins... — Si c'est comme ça » que vous parlez aux femmes de Paris, » vous devez avoir ben de visages dans la » tête !... on reconnaît les gens quand on » les regarde de si près ; mais chez nous, je » ne trouvons pas ça honnête !... et fau- » drait pas venir y faire vot' gentil de cette » manière-là !....

» — J'ai eu tort de descendre de cabriolet, » se dit Auguste ; cependant il continue de marcher près de la petite, et lui dit au bout d'un moment :

« Vous êtes laitière ? — Pardi !.... ça se » voit ben.... Est-ce que vous venez seule- » ment de le deviner ? — Voulez-vous me » vendre du lait ? — Je n'en ai plus. —

» Est-ce que vous en portez à Paris..... —
 » Je ne vais pas si loin que ça..... — D'où
 » donc venez-vous? — Vous êtes ben cu-
 » rieux! »

Le ton de la jeune fille n'était pas encourageant, et Auguste regarda au loin s'il apercevrait son cabriolet ; mais déjà le char léger avait disparu , car Jean-le-Blanc s'arrêtait fort souvent pour manger des feuilles ou de l'herbe, malgré les coups de housine dont sa maîtresse le gratifiait.

« Savez-vous , dit Auguste , que vous
 » n'êtes pas fort aimable, ma belle enfant!
 » en vous voyant si jolie , je vous aurais
 » cru plus douce.... moins farouche. —
 » C'est ça ! monsieur pensait me tourner la
 » tête avec ses complimens !... mais j' som-
 » mes habituée à rencontrer des jeunes
 » gens de Paris..... c'est toujours la même
 » chanson ! ils croient se faire bien venir
 » en me disant que j' suis jolie !.... ah !
 » vous êtes des enjôleurs !.... mais je ne
 » vous écoutons pas , allez !...

» — Qu'on nie encore que la vertu habite

» au village ! se dit Auguste ; ah ! je vois
» bien , moi , que c'est aux champs qu'on
» retrouve ces mœurs pures des anciens
» patriarches , ces rosières chantées par les
» poètes , ces..... Ce diable de Bertrand
» avait bien besoin de mener Bébelle si
» vite..... il l'aura fait par malice!..... et
» quand je disais que nous étions arrivés ,
» je mentais.. Encore trois quarts de lieue
» au moins!... »

Pour achever de désoler le jeune homme, la laitière quitte la grande route pour prendre un chemin de traverse dans le bois ; Auguste reste un moment indécis au coin du sentier... Prendra-t-il la route qu'a tenue son cabriolet , suivra-t-il la jeune fille?... Le premier parti est le plus raisonnable , c'est sans doute pour cela qu'il se décide en faveur du second.

Le temps qu'Auguste avait passé à se décider au coin de la route , avait éloigné de lui la laitière ; celle-ci continuait son chemin dans le petit sentier, et, persuadée que le jeune homme avait suivi la grande

route , elle chantait en poussant devant elle
Jean-le-Blanc :

« Si tu dis que tu m'aimes ,
» Prouve-le moi tout d' même ;
» Mais t'es un beau monsieur ,
» Qui veut nous enjôler. »

« Très-joli!.... quoique la rime ne soit
» pas riche , » dit Auguste , en doublant
le pas pour rattraper la petite ; celle-ci se
retourne , et paraît surprise en voyant le
jeune homme dans le sentier qu'elle a
pris.

« Comment ! vous venez par ici ? » dit
la laitière d'un ton de voix moins assuré.
« — Sans doute... ce chemin est charmant.
» — Vous n'allez donc pas retrouver vot'
» cabriolet ? — Je n'ai pu me résoudre à
» vous quitter.... — Ah ! vous perdez vot'
» temps, monsieur, et je vous assure que
» vous feriez ben mieux de courir après
» vot' voiture... — Et moi, j'aime beaucoup
» mieux marcher près de vous.... quoique
» vous me traitez avec rigueur ; mais j'ai

» dans l'idée que vous n'êtes pas aussi mé-
» chante que vous voulez le paraître... —
» Eh ben , vous vous trompez , je ne suis
» pas bonne de tout, demandez à tous les
» jeunes gens de Montfermeil comme je les
» reçois quand ils veulent jouer..... Ah !
» c'est que Denise Fourcy est connue dans
» le pays..... — Denise Fourcy..... bon, je
» sais votre nom..... — Eh ben , après ? à
» quoi cela vous avance-t-il ? — A pouvoir
» aisément avoir de vos nouvelles , à vous
» retrouver enfin quand je le voudrai. —
» Pardi ! je n' suis pas perdue , et on me
» trouve facilement. — Quoi ! Denise , à
» votre âge et jolie comme vous l'êtes , est-ce
» que vous n'avez pas un amoureux ? —
» Est-ce que ça vous intéresse ? — Oh !
» beaucoup ! — Au village , nous ne som-
» mes pas si pressées que vos demoiselles de
» la ville. — N'a-t-on pas un cœur au vil-
» la comme ailleurs ?.... — Oui , mais il
» ne prend pas feu comme le vôtre , qui
» m'a l'air d'un petit cœur d'amadou.

« — Elle est vraiment fort drôle ! » dit
Auguste en riant.

« Elle? » dit la jeune laitière d'un air fâché ; « comme ces messieurs sont honnêtes!... *Elle!*... ne dirait-on pas que nous nous connaissons depuis long-temps!.... — Il ne tient qu'à vous que dans un moment nous soyons les meilleurs amis du monde..., et pour commencer il faut que je vous embrasse..... — Non pas.....non pas, monsieur... point de ces façons-là... s'il vous plaît..... oh! prenez garde!.... j'vas vous égratigner!... »

Auguste, qui est accoutumé à braver de telles défenses, saisit la petite laitière par le milieu du corps, et tâche d'approcher ses lèvres des joues fraîches et vermeilles de la jeune villageoise; mais celle-ci se défend autrement que les dames de la ville; il est vrai qu'une paysanne est moins gênée dans ses habillemens, qu'elle ne craint point de se faire chiffonner, et que l'entournure de son corset ne lui empêche pas de remuer les bras; voilà sans doute pourquoi un baiser est plus difficile à obtenir d'une paysanne.

Le baiser est pris enfin ; mais il a coûté cher à Auguste, qui porte au-dessous de l'œil gauche la marque de deux ongles qui ont entamé et mis au vif la figure du beau monsieur de Paris. Chacun des combattans est donc vaincu ; car chacun porte les preuves de défaite... Cependant la guerre semble encore déclarée. Denise, deux fois plus rouge qu'avant le combat, arrange son fichu, en jetant sur le jeune homme des regards courroucés ; et celui-ci porte ses mains à sa figure, et s'apercevant qu'il y a du sang, l'essuie avec son mouchoir, tout en regardant la jeune laitière avec moins de tendresse, car les deux coups d'ongles ont singulièrement apaisé son ardeur.

« C'est bien fait, dit enfin la petite ; ça » vous apprendra, monsieur, à vouloir » embrasser les filles malgré elles. — Il est » certain que je ne m'attendais pas à être » traité ainsi... Pour un baiser.... me dé- » fugurer !... — Si toutes les femmes fai- » saient de même, vous ne seriez pas si

» entreprenant.... — Dieu merci ! toutes
» ne pensent pas comme vous... Vous m'a-
» vez fait un mal affreux!...— Oh! ce qui
» vous fâche le plus, c'est que ça se verra ;
» vous avez peur d'être moins gentil.... —
» Non, je vous assure que ce n'est pas là ce
» qui m'occupe..... Je suis fâché de vous
» avoir vraiment mise en colère... je sens
» que j'ai eu tort.... Tenez, Denise, faisons
» la paix.— Non, monsieur, non, je ne
» vous écoute plus.»

Et la laitière, croyant que le jeune homme veut encore l'embrasser, court à son âne, et afin de s'éloigner plus vite, saute sur la croupe de Jean-le-Blanc et fouette à coups redoublés sa monture. Mais l'âne avait pour habitude de revenir paisiblement au village, en broutant ce qu'il trouvait sur son passage, et sans jamais ramener sa maîtresse sur son dos. Troublé dans sa course journalière par cette charge inattendue, Jean-le-Blanc prend un trot accéléré, et entre dans le bois malgré les efforts de sa maîtresse qui veut lui faire suivre le

sentier battu. Auguste entend les cris de la petite, qui veut en vain retenir son âne, et qui a beaucoup à faire pour éviter les branches qui viennent à chaque instant frapper son visage. Oubliant les marques que Denise a imprimées sur sa joue, Daville court sur les traces de la laitière, enfin de ramener son âne dans le bon chemin; mais, en entendant courir derrière lui, le maudit animal redouble de vitesse; il se lance au hasard dans les endroits les plus épais du bois... Bientôt une forte branche barre le passage à la laitière. Tandis que sa monture file dessous, elle fait la culbute à terre, et en tombant une seconde branche retient sa jupe, ce qui fait que la pauvre Denise tombe la face contre terre, ayant son jupon par-dessus la tête, et par conséquent ne l'ayant plus... où il doit être ordinairement.

Auguste arrive dans ce moment.... Vous devinez ce qui frappe sa vue... et ce que le jupon ne couvrait plus, cela était blanc, frais, et bien rond;... mais il faut rendre

justice au jeune homme, au lieu de s'amuser à considérer tant de jolies choses, il court à Denise : elle criait, pleurait, se dépitait, il parvient à lui débarrasser la tête dedans ses jupons, puis recouvre bien vite... ce que vous savez bien.

Denise se relève ; mais elle est tout honteuse, elle n'ose plus lever les yeux sur le jeune homme, qui, loin de profiter de son embarras, s'informe avec empressement si elle ne s'est pas blessée.

« Oh ! non.... ce n'est rien,.... » dit Denise en rougissant encore. « Je n'y penserais déjà plus, si.... cette maudite branche..... Pardi, faut que je sois ben malheureuse ! — Quoi ! parce que vous êtes tombée ? mais, ma chère enfant, cela peut arriver à tout le monde. — Oui ; mais... on peut tomber sans montrer..... sans faire voir..... C'est égal, vous êtes bien le premier qui l'avez vu toujours. — Ah ! je voudrais bien être aussi le dernier.... Allons, pourquoi cet air boudeur?... Eh bien ! je vous assure que je

» n'ai rien vu ; je n'ai songé qu'à vous se-
» courir... J'avais si peur que vous fussiez
» blessée !... J'en aurais été la cause ; car ,
» sans mes étourderies , vous auriez conti-
» nué tranquillement votre route , et tout
» cela ne serait pas arrivé. »

Denise écoute Auguste , sa colère est passée , elle sourit même , en lui disant :

« Je ne vous en veux plus... Vous avez été
» plus honnête que je ne croyais ; si j'étais
» tombée comme ça devant les garçons du
» village , ils auraient commencé par rire ,
« et puis m'auraient dit des bêtises,..... et
» puis ça n'en aurait pas fini,... au lieu que
» vous m'avez relevée bien vite,... et d'un
» air si effrayé !... A présent , je suis fâchée
» de vous avoir donné des coups d'ongles...
» Tenez , embrassez-moi ,... pour me prou-
» ver que vous me le pardonnez. »

Auguste profite de la permission. Denise était si jolie lorsqu'elle souriait ! et une femme qui se défend si vigoureusement , fait trouver bien plus de prix aux faveurs qu'elle accorde.

La paix est donc faite entre la laitière et le jeune homme. Mais Jean-le-Blanc n'est plus là ; enchanté de s'être débarrassé de son fardeau, il a continué de trotter à travers le bois. « Oh ! je n'en suis pas inquiète, » dit Denise, je suis sûre qu'il est allé chez nous. Prenons ce sentier nous serons bientôt au village... »

On se remet en chemin. La petite marche auprès d'Auguste, qui recommence à la trouver charmante depuis qu'elle lui sourit et qu'elle lui a permis de l'embrasser. En effet, la physionomie de Denise n'était plus la même ; un air méchant ne sied point à un joli minois, et ce qui est fait pour inspirer l'amour ne devrait jamais peindre la colère. Mais on est bientôt sorti du sentier, et l'on descend une colline qui conduit à Montfermeil. « Voilà mon village, dit Denise, et, tenez, voyez-vous mon âne qui trotte là-bas ?... Oh ! j' savais ben qu'il irait chez nous... Est-ce que c'est dans le pays que vous avez affaire ? — Non pas précisément... Je vais à la campagne de

» M. Destival ; la connaissez-vous ? — Cer-
» tainement ; c'est moi qui porte du lait
» chez eux , lorsque madame Destival y
» reste l'été ; elle me recommande toujours
» ses petits fromages... Ah ! c'est que je les
» fais bons... J'en ai porté un plus gros ce
» matin , parce que mam'zelle Julie , la
» bonne de madame , m'a dit qu'on atten-
» dait du monde de Paris... — En ce cas ,
» il est probable que j'aurai le plaisir de
» goûter de vos fromages...—Mais si vous
» allez chez M. Destival il ne faut pas pren-
» dre le chemin du village. J'vas vous en-
» seigner la route qu'il faut suivre. — Vous
» seriez bien plus aimable de me conduire ;
» puisque vous n'êtes plus inquiète de vo-
» tre âne , rien ne vous presse maintenant...
» — Oh ! monsieur , non , j'vois ben que
» vous êtes honnête ; mais vous aimez trop
» à embrasser les filles... D'ailleurs ma tante
» m'attend... Il est midi passé , v'là l'heure
» du dîner... Tenez , monsieur , suivez ce
» chemin qui monte là-bas... puis le pre-
» mier sentier à gauche... puis le chemin

» vert.... vous vous trouverez devant l'en-
» droit où vous allez. — Je ne me souvien-
» drai jamais de tout cela..... Vous serez
» cause que je me perdrai...—Fallait pas
» quitter votre voiture...—Ce sont vos jo-
» lis yeux qui m'ont tourné la tête.—Ah !
» vous allez recommencer.... Allez donc
» bien vite, on mangera le fromage à la
» crème sans vous ! — J'en serais fâché
» puisque c'est vous qui l'avez fait. — La
» route qui monte... puis à gauche... puis
« le chemin vert... Adieu, monsieur.... —
» Encore un baiser, Denise...—Non, non...
» Oh ! ces choses-là ne doivent pas se faire
» souvent... ; vous n'y trouveriez plus de
« plaisir.

Et Denise descend vivement la colline, puis prend le chemin qui la mène au village. Auguste la suit des yeux pendant long-temps, en se disant « Elle est fort
» gentille... et elle a de l'esprit. Quel dom-
» mage qu'elle n'habite pas Paris!... Qu'est-
» ce que je dis donc ! si elle était à Paris elle
» ressemblerait à mille autres ; c'est parce

» quelle est laitière que sa figure et son
» esprit m'ont frappé. Allons , suivons la
» route qu'elle m'a indiquée et hâtons-nous
» d'arriver... Je suis sûr qu'on s'impatiente
» après moi ; ce pauvre Bertrand ne saura
» que dire, et madame Destival me fera
» une moue!.... mais une moue!.... Ah!
» mon Dieu et ses coups d'ongles que
» diable vais-je dire pour cela?... Ah! ma
» foi, c'est en cueillant des noisettes, je me
» serai écorché... C'est dommage qu'il n'y
» ait pas d'épines aux noisetiers..... Après
» tout ils en croiront ce qu'ils voudront
Auguste se décide à se mettre en mar-
che ; mais il jette encore un coup-d'œil sur
le village de Denise , et murmure en s'é-
loignant : « Je viendrai faire connaissance
» avec Montfermeil. »

CHAPITRE III.

L'enfant et la marmite.

AUGUSTE suivait la route que Denise lui avait indiquée; il pensait encore à la petite laitière; l'homme le plus volage conserve le souvenir de la dernière femme qui a su lui plaire, jusqu'à ce qu'un nouvel objet agréable, en lui faisant éprouver d'autres désirs, efface de son esprit les attrait auxquels il rêvait auparavant.

Tout à coup des plaintes et des pleurs tirèrent le jeune homme de sa rêverie; il regarde autour de lui et aperçoit à dix pas, près d'un gros arbre, un petit garçon qui peut avoir six ans, au plus habillé comme les enfans de paysans : avec une petite

veste, un pantalon déchiré en plusieurs endroits, point de bas, de mauvais sabots et la tête nue, garantie seulement par une forêt de cheveux blonds.

Auguste s'approche du petit, qui pleurait très-fort en regardant à ses pieds et d'un air stupéfait les débris d'un vase de terre dont le contenu était épars sur le chemin; l'enfant ne se retourne pas pour regarder la personne qui l'appelle, toutes ses idées semblent concentrées sur la marmite cassée, il ne peut que pleurer en portant de temps à autre à sa tête et à ses yeux des petites mains bien noires qui, mouillées par ses larmes, barbouillent sa figure ronde.

« Mais qu'as-tu donc à pleurer ainsi, mon garçon? » dit Auguste en se baissant pour être plus près de l'enfant. Le petit lève un moment sur le jeune homme des yeux d'un bleu clair, autour desquels ses petites mains avaient fait des cercles noirs, puis il les reporte sur les morceaux du vase brisé, en murmurant : « J'ai cassé

» la marmite..... hi hi hi!.... et la soupe de
» papa était dedans.... hi hi hi.... j'vas être
» battu... comme l'autre fois... hi hi hi!...
» — Diable ! voilà un grand malheur en
» effet... mais calme-toi, mon garçon, nous
» pourrons peut-être reparer cela. Tu por-
» tais donc la soupe à ton père?... — Oui,
» et j'ai cassé la marmite... — Je le vois
» bien... Mais aussi pourquoi te fait-on
» porter un vase si grand?... tu es encore
» trop petit... Quel âge as-tu, mon gar-
» çon? — Six ans et demi... et j'ai cassé la
» marmite... et la soupe à papa... — Oui,
» oui, elle est à terre!.... il n'y faut plus
» penser... — C'était de la soupe aux choux...
» hi hi !... — Oh ! je le sens bien... Mais ne
» pleure donc plus, je te dis que tu ne se-
» ras pas battu... — Si... j'ai cassé la mar-
» mite... et bonne maman m'avait dit de
» prendre bien garde... — Allons, écoute-
» moi : comment t'appelles-tu? — Coco....
» et j'ai cassé la marmite.... — Eh bien,
» mon petit Coco, je vais te donner de quoi
» acheter une autre marmite et faire faire

» trois fois autant de soupe aux choux. J'es-
» père que tu ne pleureras plus. »

En disant cela, Auguste tire de son gousset une pièce de cent sous et la met dans la main de l'enfant ; mais Coco regarde la pièce en ouvrant encore plus ses grands yeux bleus, et cependant il continue de pousser de gros soupirs en répétant ! « Papa va me battre et bonne ma-
» man aussi — Comment ! lorsque tu
» leur présenteras cet argent?... — Papa
» attend la soupe pour dîner... et quand il
» ne verra pas la marmite...

» — Allons, se dit Auguste, je vois qu'il
» faut que je me charge moi-même d'ar-
» ranger l'affaire... Cela me retardera en-
» core ; mais ce pauvre petit est si gentil !...
» et ils seraient capables de le battre mal-
» gré la pièce de cent sous... J'ai perdu une
» heure pour conter fleurette à une lai-
» tière, je puis bien en sacrifier une seconde
» pour sauver des coups à cet enfant.
» Viens, Coco, en avant, mon garçon....
» Conduis-moi à ton père ; je dirai que c'est

» moi qui , en passant près de toi , ai fait
» tomber ce que tu portais, et je te répons
» que tu ne seras pas battu. »

Coco regarde Auguste , puis reporte encore les yeux sur les débris de la marmite dont il a bien de la peine à s'éloigner; mais Dalville lui prend la main , et enfin l'enfant se décide à se mettre en marche. Chemin faisant, Auguste tâche de faire jaser le petit, afin de le distraire de sa frayeur. « Que
» fait ton père, mon garçon? — Il travaille
» aux champs. — Et il s'appelle? — Papa
» Calleux. — Il me paraît que papa Calleux
» n'est pas très-doux puisque tu en as si
» peur... et ta mère? — Elle est morte.—
» C'est donc ta grand'mère qui a fait la
» soupe aux choux? — Oui, et elle m'avait
» dit de bien prendre garde , et de ne pas
» casser la marmite comme l'autre fois.—
» Ah ! tu en a déjà cassé une? — Oui.....
» mais il n'y avait rien dedans , et j'ai été
» battu. — Il me paraît que tu n'es pas
» heureux avec les marmittes. Mais battre
» un enfant si petit!... il faut que ces pay-

» sans aient le cœur bien dur!... Pauvre
» enfant! il soupire encore, et il n'a pas sept
» ans!... il faut donc qu'il y ait des peines
» pour tous les âges. »

Le petit conduit Auguste à travers plusieurs champs, au milieu desquels sont tracés d'étroits chemins. Cela éloignait Auguste de chez M. Destival; mais il ne voulait pas quitter l'enfant sans l'avoir vu heureux. Enfin, on arrive près d'un champ de pommes-de-terre, et Coco s'arrête et serre en tremblant le bras de son compagnon en disant : « V'là papa. »

Auguste aperçoit à une quarantaine de pas un villageois occupé à bêcher; il quitte la main de l'enfant, et s'avance vers le paysan qui, courbé à demi vers la terre, continuait à travailler. « Père Calleux, je viens réparer un petit accident, » dit Auguste en élevant la voix. Le villageois lève la tête et montre une face bourgeonnée, un gros nez, de gros yeux à fleur de tête, une bouche entr'ouverte, et des dents qui rappellent celles de l'ennemi du petit Cha-

peron-Rouge. Cette singulière physionomie exprime la surprise, en entendant un monsieur élégant prononcer son nom.

« Je crois que le père Calieux aime autant le vin que la soupe aux choux, » se dit Auguste en regardant le villageois. « Qu'y » a-t-il pour vot' service, monsieur? dit » celui-ci. — En chemin, j'ai rencontré » votre fils Coco... — Ah!... et où est-il » donc? i' devrait m'apporter à dîner. » Coco!.... qu'est-ce que tu fais donc là- » bas? — Attendez que je vous dise tout: » en regardant un joli site, je me suis co- » gné contre l'enfant, et ma foi j'ai jeté à » terre la marmite qu'il tenait.... elle est » cassé et... — Vous la payerez, v'là tout... » car vous êtes cause que je ne dinerai pas. » — Oh! c'est trop juste!... c'est pour cela » que je viens vous trouver. Combien vous » dois-je? faites le prix vous-même. — » Dame, monsieur, la soupière était bonne; » elle valait ben trente sous...et il y avait » ben pour douze sous de soupe dedans, » parce que le lard est cher par ici...—Te-

» nez, voici cent sous... êtes-vous content?
 » — Oh ! oui , monsieur !... c'est juste! je
 » n'ai rien à dire. J'espère alors que vous
 » ne gronderez pas votre fils... et , si vous
 » m'en croyez , vous ne ferez plus porter
 » de si lourds fardeaux à un enfant de cet
 » âge. — Oh ! monsieur , ça les habitue à
 » être forts.... Je ne pouvons pas élever nos
 » enfans dans des confitures, nous autres...
 » Allons, Coco, avance donc... »

L'enfant s'avance d'un air craintif, et, arrivé près de son père, se met à pleurer en répétant : « J'ai cassé la marmite. —
 » Oui, oui, je sais ce qui est arrivé, monsieur m'a tout conté. Retourne maintenant à la maison, et dis à la mère Madeleine de me faire à dîner... et d'avoir du vin surtout..... Mais non, j'aime mieux aller dîner au cabaret de Claude.... Va, Coco.... et qu'on ne m'attende pas pour souper... j'ai affaire à la ville. »

Auguste devine que l'affaire du père Calleux est de boire la pièce de cinq francs jusqu'au dernier sou ; mais content de voir

son petit protégé tout joyeux, il dit adieu au paysan, et suit l'enfant qui reprend le chemin qu'ils viennent de faire, mais cette fois en sautant et gambadant autour de son compagnon. Le grand chagrin est déjà oublié!.... et l'on dit que nous sommes de grands enfans : oui, pour les faiblesses, mais non pas pour le bonheur.

Auguste, heureux de la joie du petit garçon qui ne songe plus à l'aventure de la marmite, se plaît à le regarder. Le rire va si bien à ces petits visages de six ans ! une personne qui aime les enfans ne conçoit pas que l'on puisse voir leurs larmes avec indifférence. Il y a pourtant des gens pour qui les jappemens d'un chien ont plus de charmes que le rire d'un enfant !.. cela fait beaucoup d'honneur à leur sensibilité.

Tout en cheminant Coco chante, court, tourne autour d'Auguste, auquel il fait des niches, car il est déjà grand ami avec lui ; à six ans et demi on donne son amitié aussi vite qu'à vingt ans on donne son

cœur. Auguste joue et court avec l'enfant ; il le poursuit, l'attrape, se roule avec lui sur le gazon sans remarquer que cela gâte sa toilette, parce que les éclats de rire du petit garçon sont si vrais, si francs, qu'ils sont souvent partagés par le beau monsieur.

« Eh quoi, dira-t-on, un petit maître, un séducteur, un homme du beau monde s'amuse à jouer dans les champs avec un petit paysan ! » Et pourquoi pas ? Heureux qui conserve en vieillissant le goût des plaisirs simples de son jeune âge. Henri IV marchait à quatre pattes dans sa chambre en portant ses enfans sur son dos. Surpris dans cette posture par l'ambassadeur d'une cour étrangère, il lui demanda sans se déranger s'il était père de famille, et, sur sa réponse affirmative, reprit : *en ce cas, je vais faire le tour de la chambre.*

Revenu à l'endroit où il a rencontré l'enfant, Auguste veut lui dire adieu et continuer son chemin, mais Coco lui tient la main, il ne veut pas la lâcher et lui dit :

« Viens à la maison avec moi... viens donc...
» maman Madeleine te donnera du bon
» beurre.... viens, tu verras Jacqueline...
» elle est bien belle, va... — Qu'est-ce que
» c'est que Jacqueline, mon garçon? —
» C'est not' chèvre, elle couche à côté de
» moi.... — Mais ta maison est-elle loin
» d'ici?... — Non, non, c'est là-bas.... »

Auguste se laisse entraîner. Coco, tout en disant toujours : c'est là-bas ! fait encore marcher son compagnon pendant une demi-heure. Enfin, sur le bord d'un chemin de traverse, on aperçoit une misérable mesure, dont le chaume est tombé en plusieurs endroits, et Coco s'écrie : « Nous » voilà arrivés..... vois-tu notre maison? » puis il tire son compagnon pour le faire courir avec lui.

Une vieille femme est assise devant la chaumière; elle est maigre et voûtée, et son teint donne l'idée des momies d'Égypte. Cependant, une voix forte et aigre sort de ce corps débile. « Te voilà donc enfin, pa- » resseux ! dit-elle à l'enfant, pourquoi

» avoir été si long-temps?.. Où donc est la
» marmite?.. »

Coco regarde Auguste , qu'il s'habitue déjà à considérer comme son protecteur , et celui-ci fait à la mère Madeleine le même mensonge qu'au père Calleux , en y joignant aussi la pièce de cinq francs , qui est l'argument irrésistible.

La vieille essaie alors d'adoucir sa voix et engage Auguste à entrer pour boire du lait de chèvre et manger du beurre frais , c'est tout ce qu'elle peut offrir. Le jeune élégant pénètre dans la chaumière ; son cœur se serre à l'aspect de ce misérable séjour. Une seule pièce compose tout le logement de la famille Calleux. Cette pièce est grande ; mais le jour n'en éclaire qu'une partie , la terre sert de plancher ; les murs mal recrépis n'ont rien qui cache leur nudité ; le chaume menace ruine et deux grabats placés dans l'endroit le plus obscur n'ont point de rideaux pour les garantir du vent qui pénètre de tous côtés dans cet asile , dont un vieux buffet , une huche ,

une table et quelques chaises composent tout l'ameublement.

« Où donc couches-tu ? » dit Auguste à l'enfant. Celui-ci le conduit dans un coin de la salle, où l'on distingue à peine, et lui montre à terre une petite paille sur laquelle est jetée une méchante couverture de laine. Tout auprès une chèvre est couchée sur de la paille étalée à terre. « Voilà mon lit, dit Coco. Oh ! je suis bien, va !... »
« Jacqueline me tient chaud l'hiver ;.... »
« elle m'aime bien, , Jacqueline !... »

Et l'enfant prend la chèvre par le cou et la caresse en se roulant avec elle sur la paille : mais il est forcé de quitter sa compagne fidèle, car sa mère l'appelle en lui disant : « Allons donc, vaurien ! vous jouerez plus tard : venez mettre le pain sur la table,.... donnez-moi une tasse.... »
« Ce petit drôle n'est bon à rien !... »

« — Vous traitez bien durement votre petit-fils, » dit Auguste en s'asseyant devant la table et goûtant le pain bis et le lait.

« — Si je le laissais faire, monsieur, il

» jouerait toute la journée... — Vous de-
» vez pourtant bien aimer cet enfant puis-
» que c'est le seul que vous ait laissé votre
» fille. — Oh ! oui , je l'aime ben ! mais
» quand on est pauvre , il vaudrait autant
» n'en pas avoir. »

Auguste regarde de nouveau la vieille paysanne , et la laideur de son visage ne la surprend plus autant. Il prend Coco sur ses genoux , lui fait boire du lait, manger du pain et du beurre , et se plaît à considérer sa jolie figure et ses beaux cheveux blonds. La vieille semble tout étonnée des caresses que le beau monsieur prodigue à l'enfant et murmure entre ses dents : « Oh !
» vous le gâtez !.... ça ne vaut rien !.... —
» Apprend-il à lire , à écrire ? — Ah ben
» oui !.... et de l'argent donc ? d'ailleurs
» j' n'avons pas envie d'en faire un savant !..
» est-ce que c'est nécessaire pour conduire
» la charrue. — Mais au moins vous pour-
» riez le coucher mieux qu'il ne l'est.... —
» Il n'y a ici des draps que pour un lit, et
» à mon âge il est juste que je les aie : son

» père couche comme lui sur une paille...
» J'vous répond qu'il n'en dort pas moins
» bien. — Tenez, mère Madeleine, prenez
» ceci, achetez de quoi faire un lit à cet
» enfant et ne le traitez plus si dure-
» ment. »

En disant cela, Auguste s'est levé et a mis six autres pièces de cinq francs dans la main de la vieille : celle-ci, qui n'a jamais vue autant d'argent à la fois, fait révérence sur révérence, en accablant l'étranger de remerciemens, et disant à l'enfant : « Eh bien, Coco, remercie donc monsieur qui donne tout ça pour toi..., Veux-tu remercier ben vite... »

L'enfant regarde sa grand'mère avec embarras « Laissez-le, dit Auguste en l'embrassant, il ne connaît pas encore le prix de l'argent..... Le baiser qu'il me donne en sera plus sincère. Adieu, mon petit Coco..... Ah ! le chemin de Livry, s'il vous plaît ? — Suivez ce sentier, monsieur, il vous mènera sur la grande route..... Vous y serez dans une demi-

» heure.... Voulez-vous que Coco vous
» conduise?—C'est inutile. »

Auguste sort de la chaumière ; l'enfant
lui dit adieu , et lui crie de loin ; « Tu re-
» viendras jouer avec moi , n'est-ce pas ?
» — Oui, dit Auguste, je te le promets. »

CHAPITRE IV.

Quelques portraits d'après nature.

DEPUIS onze heures du matin on attendait Dalville à la campagne de M. Destival. Madame, brune de trente ans, à l'œil vif, au regard plein d'expression, qui savait par une mise élégante faire valoir les avantages d'une taille bien prise, et des formes séduisantes, madame avait terminé sa toilette ; à la campagne elle doit être simple, mais il y a certains négligés qui demandent beaucoup de préparation. Cependant comme madame est jolie, comme elle est encore jeune elle n'a mis qu'une demi-heure à passer une légère robe blanche, à nouer une ceinture d'un jaune orange

à tourner avec grâce les boucles de ses cheveux , dans lesquels est un nœud de ruban pareil à sa ceinture ; enfin elle n'a demandé que six fois à Julie si le jaune lui sied bien.

Julie a répondu à madame qu'elle était charmante , que le jaune allait très-bien aux brunes , et que d'ailleurs madame pouvait sans crainte porter toutes les couleurs. Madame a souri légèrement à Julie , qui n'a que vingt-quatre ans , mais est extrêmement laide, ce qui est presque une qualité dans une femme de chambre.

M. Destival a dix ans de plus que sa femme : il est grand et mince, il n'est pas beau , mais il a de la physionomie ; malheureusement l'expression de cette physionomie n'est point celle qui annonce un homme aimable , chez qui l'esprit fait oublier la laideur ; c'est celle qui dénote la suffisance , le contentement de soi-même , et la prétention continuelle à être malin ; sa casquette de campagne posée en avant semble mettre le cachet sur tout cela.

M. Destival a été employé dans les admi-

nistrations; avec la dot de sa femme il a acheté une charge de commissaire-priseur, qu'il a ensuite revendue avec bénéfice, ne parlant jamais politique de peur de se compromettre, et ne sachant pas lui-même de quelle opinion il est; M. Destival a pourtant eu le talent de se faire un cabinet d'affaires, d'avoir de nombreux cliens et de tripler ses capitaux. Il est vrai que M. Destival donne des soirées, des bals, de petits punchs, et que madame, qui a des yeux pleins de feu et une charmante tournure, fait les honneurs de chez elle avec infiniment de grâce.

La maison de campagne que l'on habite souvent l'été est assez grande pour que l'on puisse y recevoir nombreuse société et y coucher sept ou huit amis; comme monsieur, qui a cabriolet, n'est jamais plus d'un jour sans aller à Paris pour ses affaires, et que quelquefois il ne revient pas coucher à Livry, madame (qui est fort peureuse, quoiqu'elle ait le regard d'une femme à caractère) aime beaucoup à garder chez elle un ami de monsieur.

Un jeune homme qui a vingt mille livres de rente ne pouvait qu'être fort bien reçu chez M. Destival; aussi quoiqu'il n'y eût que trois mois qu'Auguste eût fait sa connaissance, on le traitait déjà comme un ami intime. Monsieur l'engageait sans cesse à venir le voir, soit à Paris, soit à la campagne, et madame aimait beaucoup à faire de la musique avec lui.

Mais midi a sonné, et M. Dalville n'arrive pas. Madame a de l'humeur; Julie s'est mise en vedette à une fenêtre du second, et monsieur va d'une pièce dans l'autre en s'écriant : « Diable mon ami » Dalville est bien en retard..... Il avait » cependant promis de venir de bonne » heure, d'être ici pour le déjeuner.... — » Est-ce que M. Auguste se souvient de ce » qu'il promet! dit madame avec un air » de dépit. — Oh! te voilà encore, toi, » lui cherchant sans cesse querelle.... l'at- » taquant....le persiflant!... — Moi, mon- » sieur!..... que m'importe les goûts, les » défauts de M. Dalville; où m'avez-vous

» jamais vu lui chercher querelle! — Je
» sais bien que c'est pour plaisanter ;....
» mais tu es un peu caustique , ma chère
» Émèlie... ; tu aimes à lancer des traits!..
» Moi aussi , c'est vrai , je l'avoue , si je ne
» me retenais pas je serais très-mordant ,
» je le suis même souvent sans m'en aper-
» cevoir. Mais enfin Dalville est un char-
» mant garçon !.... bien né.... riche.... des
» talens... — Oh ! des talens... bien légers!..
» — Je croyais qu'il était fort sur le vio-
» lon ? — Non , monsieur ; il joue très-sou-
» vent faux... Eh bien , Julie , avez-vous
» vu venir quelqu'un ? — Ah ! mon Dieu
» non , madame , j'ai beau regarder.... Et
» tous ces fromages que j'ai pris à Denise!..
» Que c'est contrariant. — Ah ! par grâces ,
» mademoiselle , laissez-nous tranquilles
» avec vos fromages.... Montez au belvé-
» der, ... vous verrez de plus loin. — Oui,
» madame. »

Julie monte , et monsieur reprend la conversation : « Tu ne disconviendras pas ,
» j'espère , que Dalville ait une jolie voix.

» — Jolie!.... ah! de ces voix comme tout
» le monde!..... — Il me semble pourtant
» qu'il chante parfaitement avec toi des
» duos..... surtout celui du *Muletier* de
» Feydeau, tu sais bien celui où il y a :
» *quel plaisir! quel plaisir!*... et qui finit
» par *coucou! coucou!*... — Ah! monsieur,
» que vous m'impatientez avec vos cou-
» cous! — Il touche des contredanses sur
» le piano... — Qui est-ce qui n'en touche
» pas maintenant? — Ma foi, moi; il est
» vrai que j'ai toujours eu tant d'affaires,
» que j'ai été forcé de négliger mon pen-
» chant pour la musique. Enfin, Dalville
» est gai, aimable, d'une humeur joyeuse...
» — Il y a des jours où il ne sait pas dire
» trois mots de suite!..... — Écoute donc,
» moi-même, quand je suis très-occupé
» d'une affaire majeure, je ne suis pas
» aussi aimable que de coutume..... cela
» arrive à tout le monde. J'en reviens à
» Dalville, il est riche... il est jeune... Ah!
» quelle idée... quelle idée délicieuse... —
» Qu'est-ce donc, monsieur? — Il faut que

» je le marie!... — Marier M. Auguste!...
» Mais de quoi vous mêlez-vous!... sont-ce
» vos affaires? — Est-ce que je ne fais pas
» celles des autres? Celle-ci peut être fort
» bonne et..... — Ah! monsieur, ne faites
» donc point de mariages, je vous en
» prie!... est-ce que vous vous y connais-
» sez!... Je me flatte que oui, madame.....
» — Un homme de cabinet, faire des ma-
» riages, fi donc!..... cela n'aurait pas le
» sens commun... et votre fusil, monsieur,
» y avez-vous songé?... — Oui, madame,
» j'ai dit à Baptiste de le nettoyer, et Dal-
» ville doit amener son Bertrand, cet an-
» cien militaire; il m'apprendra à m'en
» servir... car vous savez, madame, qu'on
» a aperçu un loup dans les environs, et
» c'est fort désagréable parce que cela in-
» quiète. — Je pense que cela ne dispense
» pas de faire une battue dans le bois? —
» Oh! non, madame, au contraire c'est
» moi qui ai provoqué cette mesure de
» sûreté.... je veux voir le loup, madame.
» — Vous ferez très-bien, monsieur. »

La conversation est interrompue par le bruit que quelqu'un fait dans la pièce voisine. « Ah ! le voilà , sans doute , ce cher » Dalville , » dit M. Destival. Madame ne dit rien , mais elle prépare une petite mine boudeuse qui doit laisser deviner ce qu'elle pense. Cependant la personne que l'on entend n'entre pas encore , elle continue de se frotter les pieds sur un paillason. M. Destival ouvre la porte du salon , et au lieu d'Auguste aperçoit un petit homme de cinquante-cinq ans , à perruque blonde , tourte de paille à larges bords , habit presque carré , culotte courte et bas chinés , qui se frotte et se refrotte les pieds sur le paillason placé dans l'antichambre.

« Eh ! c'est M. Monin , notre voisin !... » dit M. Destival en apercevant le petit monsieur. Au nom de Monin , madame Destival fait un mouvement d'impatience , en murmurant : « Quel ennui !..... et qu'avions-nous besoin de sa visite !..... — » Chut !... paix donc , madame , il a encore » un fonds de pharmacie à vendre , et

» une maison à acheter.... Je veux qu'il
» dîne avec nous.» En achevant ces mots
M. Destival retourne vers l'antichambre
où M. Monin frotte encore ses pieds sur le
paillason.

« — Eh bien, vous n'entrez pas, mon cher
» M. Monin? que diable faites-vous là si
» long-temps?..... il me semble qu'il fait
» très-beau, vous n'avez pas pu vous crot-
» ter. — Ah! je m'en vais vous dire : en pas-
» sant dans la cour je regardais le ciel pour
» savoir si nous aurions de l'orage, et j'ai
» marché sur un tas de fumier que je n'a-
» vais pas aperçu. — C'est la faute de Bap-
» tiste; ce fumier devrait être rentré. —
» Voilà qui est fini. »

Enfin M. Monin quitte le paillason et,
levant sur M. Destival de gros yeux à fleur
de tête dans lesquels on chercherait vaine-
ment une pensée, laisse échapper un sou-
rire qui coupe son visage en deux, mais
dans lequel domine toujours un nez d'une
énorme dimension qui est continuellement
bourré de tabac, comme une pipe qu'on
n'a pas encore allumée.

«—Comment va l'état de votre santé, mon
» voisin ? — Très-bien, monsieur Monin...
» entrez donc, ma femme est là, elle sera
» charmée de vous voir. »

M. Monin entre dans le salon et ôte sa casquette en faisant un profond salut à madame Destival, qui répond à cette politesse par un sourire qui pourrait passer pour une grimace ; mais M. Monin prend la chose du bon côté et commence sa phrase inévitable : « Comment va l'état de votre
» santé, madame ? »

« — Comme cela, monsieur.... pas très-
» bien dans ce moment.... j'ai des maux
» de nerfs... des palpitations. — C'est le
» temps, madame, la chaleur est aujour-
» d'hui très-forte ; nous avons vingt-six
» degrés, trois dixièmes. — Vingt-sept,
» mon voisin, » dit M. Destival en regardant son thermomètre. — « C'est étonnant ! il
» n'y a pas cela chez moi.... c'est pourtant
» la même position ; ma femme dit aussi
» que depuis quelque temps je ne remonte
» pas assez. — Et madame Monin, pour-

» quoi ne vous accompagne-t-elle pas, voi-
» sin ? — Elle fait des cornichons, et ça va
» l'occuper toute la journée. Ah ! c'est
» qu'elle les brosse avec un soin !... elle ne
» sortira pas aujourd'hui ! — J'en rends
» grâce aux cornichons, » dit tout bas ma-
» dame Destival, tandis que M. Monin con-
» tinue, en faisant tous ses efforts pour faire
» entrer encore une prise dans son nez :
» « Ma femme m'a dit : je n'ai pas besoin de
» toi, Monin, va te promener.... alors je
» suis venu vous voir. — C'est bien aima-
» ble à vous, mon voisin. Vous passerez la
» journée entière avec nous ? — Mais, si
» ça ne vous dérange pas, je le veux bien,
» parce que je vais vous dire : quand ma
» femme fait des cornichons, elle n'aime
» pas à s'occuper de cuisine. — C'est en-
» tendu, vous nous restez. Vous verrez
» M. Dalville, un jeune homme charmant,
» fort gai. Son domestique, qui est an-
» cien militaire, doit me donner une leçon
» d'exercice ; car je suis nommé général...
» — Comment ? — Eh oui, dans la battue

» qu'on va faire. — Ah ! je disais aussi!...
» — Est-ce que vous n'en serez pas vous,
» monsieur Monin ! — Ah ! je vais vous
» dire : quand j'avais encore ma canar-
» dière, à la bonne heure...

» — Madame ! madame ! une superbe
» calèche qui entre dans la cour, dit Julie
» en accourant dans le salon. — Une ca-
» lèche... — Avec monsieur et madame de
» la Thomassinière. — Quoi!..... ils sont
» venus ! ah ! que c'est aimable à eux !... »
s'écrie monsieur Destival, en courant à la
fenêtre. Madame Destival ne partage pas
toute la joie de son mari ; cependant elle
se lève pour s'assurer de l'arrivée de ses
nouveaux hôtes, et descend pour les rece-
voir ; parce que des gens qui ont une ca-
lèche et une livrée méritent les plus grands
égards, aussi M. Destival vole-t-il sur les
pas de sa femme, laissant là M. Monin,
qui allait lui dire combien de fois il avait
été à la chasse, et qui, se voyant abandonné
dans le salon, a recours à sa ressource or-
dinaire et parvient, en y mettant de la

persévérance , à s'insinuer encore dans les narines deux jolies pincées de tabac.

M. de la Thomassinière , pour lequel on s'empresse de descendre , est un homme de quarante ans à peu près. Lorsqu'il arriva à Paris , n'ayant encore que dix-huit ans , il s'appelait tout simplement Thomas , et ne rougissait point alors de sa mère , qui tenait un petit cabaret dans son village. Mais le séjour de la capitale a entièrement changé M. Thomas ; d'abord petit commis , puis employé , puis prêtant à usure , puis faisant des affaires en grand , M. Thomas a vu la fortune lui sourire ; il a spéculé sur les rentes , il a été heureux , dès lors il a oublié son village et a pris le ton , les manières d'un homme du grand monde. Que sorti de très-bas on arrive très-haut , ce n'est point là le mal ; au contraire , celui qui parvient par son travail , qui fait lui-même sa fortune , laisse présumer plus de mérite que celui qui arrive tout porté au sommet des honneurs. Mais ce que l'on ne pardonnera jamais aux parvenus , c'est

d'affecter de l'orgueil, de l'insolence, et de croire, en se donnant des airs de grands seigneurs, faire oublier le nom et l'habit qu'ils portaient ci-devant : M. Thomas était de ce nombre. Il avait commencé par changer son nom trop bourgeois en celui de la Thomassinière ; puis, au lieu d'engager sa mère à quitter son village et à venir jouir de sa fortune, il s'était contenté de lui envoyer une somme d'argent pour qu'elle décrochât l'enseigne de l'*Ane savant*, et cessât de vendre du vin ; mais il lui avait défendu de venir à Paris dont l'air était, disait-il, très-malsain pour les femmes âgées. Ensuite, M. de la Thomassinière avait monté sa maison, pris voiture, laquais, livrée, acheté une superbe campagne et une fort jolie femme de dix-huit ans, qu'on lui avait livrée avec cent mille francs de dot, et qui n'avait pas seulement demandé si son mari était beau ou laid, parce qu'ayant reçu une éducation parfaite, elle savait qu'un futur qui a voiture a toujours une assez jolie figure, et que d'ailleurs une

femme n'est pas tenue de ne regarder que son mari.

M. de la Thomassinière, mis en petit maître et singeant les manières du grand monde, mais laissant toujours percer quelque chose de l'*Ane savant*, disait à tout propos : ma terre, mes biens, mes gens, mes chevaux ; il n'y avait que sa femme pour laquelle il ne se servît pas de pronom possessif. Quant à madame, vive, légère, étourdie, ne songeant qu'à la toilette et aux plaisirs, elle ne causait avec monsieur que pour lui demander de l'argent ou lui parler de la fête qu'elle voulait donner.

« Eh ! les voilà ces chers amis ! » dit M. Destival, en courant donner la main à madame de la Thomassinière pour descendre de voiture, tandis que monsieur admire ses chevaux et l'éclat de sa livrée.

« — Bonjour, Destival....Lapierre, ayez
» soin de mes chevaux... Madame, je vous
» offre mes hommages..... Laquais, vous
» recouvrirez ma calèche.... il pourrait
» pleuvoir dedans.... Nous arrivons sans

» façon... Ça ne vous gêne pas que j'aie
 » amené quelques-uns de mes gens, n'est-
 » ce pas?...

»—Comment donc!... j'ai de quoi les
 » loger et les nourrir... » répond M. Des-
 tival, en se mordant un peu les lèvres
 parce que son modeste cabriolet est très
 éclipsé par la brillante calèche, et que Bap-
 tiste et Julie, qui composent tout son do-
 mestique, seraient cachés par un seul des
 grands gaillards que M. de la Thomassi-
 nière traîne à sa suite. Mais ces réflexions
 n'empêchent point les politesses d'aller leur
 train ; elles ne font que donner le désir de
 pouvoir augmenter sa maison ; aussi tout
 en donnant la main à la jeune femme, no-
 tre homme d'affaire se dit : » Il faut que
 » je marie Dalville, que je vende la phar-
 » macie de Monin, et que je lui achète une
 » maison ; alors je me donne un petit joc-
 » kei, je le prendrai nègre, et je l'habille-
 » rai en rouge, pour qu'on le voie de loin. »
 Les deux dames se sont embrassées : —
 « Bonjour, ma chère amie.—Bonjour, ma

» bonne....—Que vous êtes gentille de ve-
» nir nous voir.— Nous resterons jusqu'à
» demain...—Comme elle est toujours bien
» coiffée!... — Trouvez-vous?... — A ra-
» vir... J'aime beaucoup cette façon de
» robe...—C'est la dernière nouvelle.....
» Pas tout-à-fait assez décolletée.—Mais
» si... Je veux avoir de cette étoffe..... c'est
» de bon goût!—Ah! c'est bien simple :
» la robe ne revient qu'à deux cents
» francs!... Mais pour la campagne et pour
» aller chez des amis!... Je vous donnerai
» l'adresse de mon marchand. »

Et madame Destival fait monter madame de la Thomassinière au premier, en continuant de l'accabler de complimens et en feignant la joie la plus vive enfin de mieux cacher son dépit secret ; car la nouvelle arrivée est en effet jolie , elle est très-jeune, elle a dans les manières une vivacité qui plaît, et M. Dalville, que l'on attend toujours, ne s'est pas encore trouvé avec elle. M. Dalville, qui s'enflamme si facilement pourrait fort bien faire la cour à madame

de la Thomassinière, qui pourrait aussi l'écouter ; tout cela donne en secret beaucoup d'humeur à madame Destival qui n'en affecte que plus d'amabilité , parce que dans le monde il faut savoir se contrefaire et dire tout autrement qu'on ne pense , c'est là le grand secret du savoir-vivre.

Madame de la Thomassinière est entrée dans le salon où est resté M. Monin , qui est sur le point de tenter l'introduction d'une nouvelle prise de tabac , mais qui s'arrête en voyant la petite maîtresse , recule , ôte sa tourte , et quoiqu'il n'ait point encore vu la jeune dame , va recommencer sa phrase de rigueur : Comment va l'état de votre santé... ?

Mais la petite maîtresse ne laisse pas à l'ex-pharmacien le temps de prendre la parole ; elle étouffe avec son mouchoir un éclat de rire que fait naître la figure originale de M. Monin , et se tourne vers madame Destival en disant : « Qu'est-ce que c'est que ça !—Un voisin... extrêmement » riche , mais aussi sot qu'ennuyeux ?...—

» Ah! tant mieux, nous nous en amuse-
» rons!... Il faut bien rire un peu... At-
» tendez-vous d'autre monde? — Mais....
» nous attendions un jeune homme... un
» grand ami de M. Destival... M. Auguste
» Dalville...; le connaissez-vous? — Non,
» mais j'en ai beaucoup entendu parler,
» on le cite dans le monde pour ses bonnes
» fortunes, ses conquêtes... Je serai fort
» aise de faire sa connaissance... En géné-
» ral ces mauvais sujets sont toujours ai-
» mables, n'est-ce pas, ma chère? — Mais
» quelquefois... pas toujours... Au reste
» vous en jugerez vous-même... — On dit
» qu'il est fort joli garçon? — Oh! comme
» cela, une figure passable, voilà tout.....
» d'assez beaux yeux... mais une bouche
» un peu grande... des lèvres très-grosses...
» Je n'aime pas du tout ce genre de figure-
» là!... — Moi, je n'aime pas les bouches
» pincées... Est-il blond ou brun?... — C'est
» tout au plus si je m'en souviens... il est
» brun, je crois... — Je croyais avoir en-
» tendu dire que M. Dalville allait très-sou-

» vent chez vous... — Mais non.... Chez
 » mon mari pour affaires... — N'est-il pas
 » musicien?...—Un peu... — J'ai apporté
 » un nocturne dont je suis folle, il le chan-
 » tera avec moi... — M. Dalville sera cer-
 » tainement enchanté de faire votre par-
 » tie... Pardon, ma belle amie, j'ai quelques
 » ordres à donner... à la campagne on agit
 » sans façon... — Mais je l'espère bien!....
 » Je vais aller voir votre jardin...—Allez...
 » Je vais faire servir le déjeuner, et j'irai
 » vous avertir. »

La petite maîtresse descend légèrement l'escalier qui mène au jardin, et madame Destival se rend dans sa chambre à coucher où elle se jette sur un fauteuil en disant à Julie qui vient d'entrer :

« Ah! Julie!... Suis-je assez contrariée!...
 » je n'en puis plus, j'étouffe!... — Je le
 » crois bien, madame, c'est fait pour cela!
 » ne pas voir arriver ceux qu'on attend,
 » et recevoir tout plein de monde que l'on
 » n'attend pas?... — M. Destival est cruel!
 » avec sa manie d'engager toutes les per-

» sonnes qu'il rencontre!... Il aurait un
» château qu'il ne ferait pas autrement !
» — Ce vieux Monin!... qui ne sait que
» manger et boire...—Encore s'il n'y avait
» que lui, on n'y prend pas garde, voilà
» tout. — Est-ce que sa femme va venir?..
» — Non, Dieu merci, elle fait des corni-
» chons. — C'est bien heureux, c'est une
» très-mauvaise langue que madame Mo-
» nin; et curieuse... ah!... elle entre tou-
» jours dans la cuisine voir tout ce qu'on
» fait. — Malgré cela, je l'aurais encore
» préférée à ces Thomassinière, qui ont
» un ton, se donnent des airs... des pré-
» tentions insupportables!... — Et puis,
» a-t-on jamais vu amener trois domestiques
» qu'il faut nourrir... Ces gaillards-là vont
» tout manger ici!...—Julie, quelle heure
» est-il? — Midi passé, madame. — Il ne
» viendra pas... J'en suis bien aise mainte-
» nant... Fais servir le déjeuner... On ne
» dînera qu'à six heures et demie. — C'est
» cela, ça fait qu'ils ne souperont pas au-
» moins. »

Julie descend. Madame se place devant son miroir , s'y regarde quelques minutes , s'arrange quelques boucles , puis s'en éloigne en disant : je suis assez bien pour ces gens-là ! elle va au jardin rejoindre madame de la Thomassinière dont l'époux , en arrivant , a demandé à M. Destival une plume et de l'encre , afin d'écrire sur-le-champ une note importante pour une affaire majeure. M. Destival a établi le spéculateur dans son cabinet en lui disant : « Ne vous gênez pas , faites comme chez vous , je vous laisse ; » et M. de la Thomassinière , resté seul devant le bureau , s'est gratté la tête , a regardé les plumes et n'a rien écrit , par la raison qu'il n'avait rien à écrire et aucune note à prendre ; mais un homme qui fait des grandes spéculations doit toujours avoir l'air préoccupé et avoir besoin d'une écritoire ; cela impose aux sots , aux gens crédules , quelquefois même aux gens d'esprit ; il n'y a que les intrigans qui ne se laisse pas prendre à toutes ces petites ruses-là , parce que eux-mêmes en font souvent usage.

En laissant la Thomassinière, M. Destival va retrouver M. Monin, qui ne se formalise pas de ce qu'on ne s'occupe point de lui, parce que sa femme l'a habitué à cela. « Eh bien ! mon voisin, avons-nous vendu » cette pharmacie ? » dit l'homme d'affaire, en frappant sur l'épaule de M. Monin. — Pas encore, mon voisin... Cela me con- » trarie, parce que, je vais vous dire, ceux » qui me remplacent provisoirement n'ont » pas mon habitude, et... — Je vous ven- » drai cela. J'espère vous voir cet hiver à » Paris, monsieur Monin, et y cultiver vo- » tre connaissance... — Monsieur, certai- » nement. — Vous viendrez faire votre » partie chez moi... — Est-ce qu'on fait la » mouche, chez vous ? — Non, mais l'é- » carté, le boston.... J'ai une bien jolie » maison à vous vendre... — En vérité ?... » — Oui, c'est une occasion... c'est pour » rien... — Est-elle assurée ? — Je ne sais » pas... Nous causerons de tout cela ; allez » faire un tour au jardin... je vais voir si » l'on pense à nous faire à déjeuner. »

Monin s'éloigne, et en se retournant M. Destival aperçoit sa femme qui s'écrie : « Comment, monsieur, vous invitez » M. Monin à venir vous voir à Paris? — » Certainement, madame. — Passe à la » campagne, parce qu'on est voisin; mais » à la ville! un homme qui ne sait rien » dire, rien faire, qui ne joue qu'à la mou- » che! — Il est riche, madame. — Eh! » monsieur, cela ne l'empêche pas d'être » bête comme une oie. — Madame ce ne » sera pas la première bête que l'on aura » vue chez moi. Quand on reçoit beaucoup » de monde, cela ne peut pas être autre- » ment. Eh! d'ailleurs, avec vos gens d'es- » prit, vos auteurs, vos poètes, il n'y a » jamais un sou à gagner. — Puisque vous » aimez tant l'argent, monsieur, pourquoi » donc inviter tant de monde à venir à vo- » tre campagne?... Cela est ruinant, mon- » sieur. — Rassurez-vous, madame, je n'in- » vite que les gens qui peuvent m'être » utiles... Oh! je suis très-fin! je vois de » loin... La Thomassinière est une excel-

» lente connaissance, je tiens fort à me lier
» intimement avec lui. Je sais bien qu'il est
» souvent fort ridicule, qu'il veut faire le
» seigneur, et que cela ne lui va pas ; qu'il
» lâche de temps à autre des locutions et
» des pataquès qui sentent terriblement
» leur crû ! qu'il est assommant avec sa
» voiture, ses terres , ses biens et ses gens,
» qu'il vous jette sans cesse au nez ; mais ,
» du reste , c'est un homme pour lequel
» j'ai une estime toute particulière , parce
» que, comme je vous le disais tout à
» l'heure, je vois de très-loin , moi , ma-
» dame. Mais, ce déjeuner? — Parlez à
» Baptiste, monsieur ; moi, j'ai donné mes
» ordres à Julie. »

Madame Destival va au jardin. La petite maîtresse y folâtrait en se faisant un bouquet. « Vous voyez , dit-elle , que je
» cueille vos fleurs?—Vous faites très-bien,
» ma chère amie , prenez tout ce qui vous
» fera plaisir. — Votre jardin est gentil.
» — Oh ! il n'est pas grand, mais il y a de
» l'ombrage, et c'est ce que j'aime. — Moi

» aussi. A notre terre de Fleury , j'ai fait
» planter une forêt... Vous verrez ; ce sera
» charmant. — Mais avant qu'elle ne soit
» poussée... — Oh ! l'on n'a mis que des
» arbres déjà grands... Je vous y donnerai
» une fête le mois prochain. J'attends qu'on
» ait terminé les peintures, les embellisse-
» ments que j'y fais faire pour aller y pas-
» ser un mois. Mais j'emmènerai beaucoup
» de monde ; car je n'aime la campagne
» qu'avec une nombreuse société. — Moi,
» j'aime assez la solitude. — Ah ! Dieu ! je
» mourrais, si j'étais un jour seule ! — Vous
» n'aimez donc pas la lecture ? — Si... un
» moment, dans mon lit, mais pas long-
» temps, cela me fatigue. — La musique ?
» — Je n'en fais que quand on m'écoute.
» — Le dessin ? — Ah ! c'était bon au
» pensionnat !... A ma terre, je veux avoir
» un petit théâtre ; nous jouerons la co-
» médie ; c'est cela qui est amusant... Je la
» jouais souvent à mon pensionnat... J'ai
» mais surtout les rôles où l'on changeait de
» toilette. — Qu'elle est enfant !... — Que

» voulez-vous, il faut bien passer le temps..
» S'il n'y avait que mon mari pour m'amu-
» ser... ah ! Dieu ! où en serions-nous?.....
» Un homme qui n'est occupé que de cal-
» culs.... de change.... que sais-je !.... Ces
» hommes de cabinet sont bien peu aima-
» bles, »

Ces dames , qui venaient d'entrer dans une autre allée , se trouvèrent alors près de M. Monin , qui était arrêté et paraissait en contemplation devant un prunier dont les fruits étaient fort gros ; à l'aspect des dames, il ôte sa tourte et murmure : « Comment » va l'état de... » Mais il ne finit pas sa phrase, parce qu'il se rappelle avoir déjà salué les dames au salon ; alors il se retourne et montre l'arbre , en disant : « Ca fait de » bien beaux fruits.

» — Comment, ma chère, vous avez des
» arbres à fruits dans votre jardin ! s'écrie
» la petite maîtresse ; mais c'est du plus
» mauvais ton... il faut faire arracher tout
» cela , et planter à la place des ébéniers ,
» des acacias, des sycomores... — Oh ! no-

» tre jardin est sans prétention , » répond madame Destival, en se mordant les lèvres avec dépit. « Ce n'est pas un parc comme » à votre terre... et M. Destival aime beau- » coup les fruits. — Il a raison , » répond Monin, qui s'était rapproché du prunier lorsque madame de la Thomassinière avait parlé de le faire arracher... « Le fruit est » l'ami du corps quand on le mange bien » mûr. D'ailleurs, je vais vous dire... — » Et des prunes de Monsieur ! reprend la » jeune élégante. Fi donc ! c'est très-mau- » vais, on laisse cela aux domestiques... — » Oh ! quand M. Destival aura fait for- » tune, alors nous aurons un verger par- » ticulier... ; mais, en attendant, nous » avons la bonhomie de nous contenter » d'une petite campagne... Que voulez- » vous ! nous ne sommes pas nés dans les » grandeurs... dans les palais ! »

Madame Destival appuie avec malice sur ces derniers mots ; mais madame de la Thomassinière ne semble pas y faire attention : aussi étourdie qu'inconséquente, elle dit

des choses mortifiantes sans y penser ; et si elle parle sans cesse de sa toilette, de ses diamans et de sa terre, c'est moins par vanité que par habitude ; tandis que le désir de faire parade de sa fortune est le mobile de toutes les actions de son époux.

« Le déjeuner vous attend, mesdames. » dit M. Destival en courant d'un air galant offrir sa main à la petite maîtresse ; « venez... » il est tard , vous devez avoir besoin de » prendre quelque chose ; et , ma foi , si » Dalville vient , il déjeunera seul , voilà » tout. »

Le maître de la maison s'éloigne avec la jeune dame. M. Monin a déjà ôté sa tourte, et se prépare à offrir sa main à madame Destival ; celle-ci , qui a deviné son intention, disparaît par une autre allée , et le petit homme , n'apercevant plus la dame , se décide à se rendre seul à la salle à manger ; mais auparavant il jette encore un tendre regard sur le prunier.

On est à table ; et M. de la Thomassinière n'est pas encore sorti du cabinet. « Dites-

» lui donc que nous allons déjeuner , dit
» M. Destival ; que nous n'attendons que
» lui. »

Baptiste monte au cabinet , et crie à travers la porte : « Monsieur , le déjeuner est
» servi. — C'est bien... c'est très-bien... je
» descends , » répond la Thomassinière, en continuant de rouler dans ses doigts de petites boules de papier. « Je n'ai plus
» qu'une note à prendre. »

Le valet va dire ce qu'on lui a répondu.
« Quel homme terrible avec ses notes ! dit
» madame Destival ; il n'a donc pas un moment à lui, même à la campagne!... —
» Mon mari ! répond la petite maîtresse ;
» ah ! ma chère amie , c'est l'être le plus
» insupportable avec ses écritures!... Jamais il n'est prêt à descendre aux heures
» de repas , même quand nous avons vingt
» personnes à dîner , ce qui arrive fort
» souvent ; il faut qu'on l'envoie chercher
» trois ou quatre fois. »

Après avoir encore fait de petites boulettes de papier pendant cinq minutes ,

M. de la Thomassinière se décide enfin à se rendre à la salle à manger.

» Pardon ! me voilà.... ce n'est pas ma
» faute, » dit-il en se mettant à table ; « il
» ne fallait pas m'attendre... C'est qu'il
» m'est revenu en tête certaine spéculation...
» Donnez-moi une aile de volaille et
» un verre de bordeaux ; je ne prends que
» cela le matin... Eh bien , Athalie , avez-
» vous bien ravagé le parterre de madame? »

Athalie , qui mange très-bien pour une petite maîtresse , répond en riant à son époux. « J'ai fait ce que j'ai voulu , monsieur ; vous savez bien que cela ne vous regarde pas. — C'est juste , madame , c'est très-juste.... Moi , je donne de l'argent , je paie les mémoires. Des douze cents francs à une marchande de mode... c'est un peu cher... mais il faut bien que madame ait ce qu'il y a de mieux...—Si vous preniez de l'humeur , monsieur , le prochain mémoire serait du double. — Vous savez bien , madame , que , quand il s'agit de donner de l'argent , je ne me

» fais jamais prier... C'est une chose toute
» naturelle... quand on est riche, il faut
» faire gagner les marchands, n'est-ce pas,
» Destival? — Certainement, répond ce-
» lui-ci; je suis tout-à-fait comme vous....
» Eh bien! comment trouvez-vous mon
» bordeaux?... vous ne m'en dites rien. —
» Il est assez bon... mais j'ai mieux que
» ça... Oh! j'ai beaucoup mieux que ça...
» vous verrez, je vous en ferai goûter
» chez moi. — Et cette crème, vous paraît-
» elle bonne, madame? — Mais oui, » ré-
pond la petite maîtresse, tandis que M. de
la Thomassinère s'en sert trois cuillerées,
en disant : « Voyons donc cette crème; »
puis fait une légère grimace en ajoutant :
« Ah! c'est à ma terre que nous avons du
» laitage excellent!... ça ne peut pas se
» comparer à ça!... c'est tout autre chose!..
» et des volailles... ah! délicieuses.... Il est
» vrai qu'on les nourrit avec un soin!...
» Voyez-vous, vous autres, vous croyez
» manger quelque chose de bon quand
» vous mangez un poulet comme celui-ci...

» eh bien, si vous connaissiez ma basse-cour
» de Fleury, vous regarderiez ceci comme
» du fretin. — Il est très-heureux alors que
» nous ne la connaissions pas, » répond
madame Destival en jetant sur son époux
un regard significatif. Celui-ci, pour chan-
ger cette aimable conversation, s'adresse à
Monin, qui depuis qu'il est à table n'a pas
dit un mot, tout occupé d'une cuisse de
volaille qu'il assaisonne parfois de tabac ;
et regardant en amateur un beau pâté qui
est devant lui, et auquel il semble dire :

« Comment va l'état de votre santé ?

» — Il paraît que l'appétit va assez bien,
» mon voisin ?.... — Oui.... oui.... c'est le
» temps qui fait ça... En usez-vous ? » et
Monin présente sa tabatière à Destival, puis
à la Thomassinière qui, après en avoir
pris légèrement, tire de sa poche une taba-
tière d'or qu'il regarde quelque temps avec
complaisance en murmurant : « Voici de
» la Virginie... ce qu'il y a de meilleur en
» tabac ; il est fort cher, mais je n'aime que
» celui-là. Goûtez, monsieur. »

Monin, qui n'a jamais reculé devant une prise de tabac va prendre de la Virginie, lorsque l'on entend le bruit d'une voiture qui entre dans la cour, et Julie accourt en disant : « Voilà M. Dalville, » son cabriolet vient d'entrer dans la maison. »

Madame Destival laisse échapper un sourire de contentement, la petite maîtresse se hâte de se faire changer d'assiette afin qu'on ne voie pas devant elle les débris de son déjeuner; M. Destival court recevoir son cher ami; et M. de la Thomassinière se dit : « Il faut que ce Dalville soit un mil-lionnaire pour que son arrivée fasse tant de sensation ! »

Quant à Monin, tenant d'une main la prise de Virginie et de l'autre sa fourchette, troublé par le mouvement qu'opère autour de lui l'arrivée de Dalville, il porte à son nez un joli morceau de jambon, et sur sa langue le tabac superfin. Mais s'apercevant de sa méprise, il se contente de remettre chaque chose à sa place.

CHAPITRE V.

L'exercice ; l'escarpolette ; l'orage et la musique.

DESTIVAL, qui est allé au devant de Dalville, le cherche vainement des yeux, et ne voit auprès du cabriolet que le petit Toni, et Bertrand qui lui fait un salut militaire.

« Eh bien, où est-il donc ? par où est-il entré ? » dit M. Destival. Bertrand passe le bout de sa langue sur ses lèvres et se gratte une oreille pour y chercher une réponse ; enfin, il prononce d'une voix assurée : « M. Dalville arrivera ici aussitôt que moi. — Il me semble cependant que vous arrivez sans lui ; il vous a donc quitté en route ? — Oui, monsieur. —

» Est-ce qu'il connaît quelqu'un dans les
» environs? — Il paraîtrait que oui, mon-
» sieur. — Enfin il va venir? c'est l'essen-
» tiel. »

Destival court dire aux dames que son ami Dalville va arriver, qu'il s'est arrêté chez une connaissance, mais qu'il ne peut tarder. « Je ne croyais pas qu'il connût
» quelqu'un dans les environs, dit madame
» Destival avec surprise. — Mon Dieu! ce
» monsieur se fait bien désirer, » répond la vive Athalie en se levant de table; tandis que la Thomassinière, mécontent que l'on s'occupât d'un autre que lui, fait quelques pas dans la chambre, puis tape du pied avec violence et se frappe le front en s'écriant : « Ah! mon Dieu! J'allais ou-
» blier.... quelle heure?... pas encore une
» heure!... y-a-t-il une poste dans les en-
» virons?.... Une poste aux ânes? dit Mo-
» nin. — Eh! non! une poste aux lettres...
» — Ah! oui... là-bas... dans la seconde
» rue. Je crois que... cependant je n'affir-
» merai pas... mais je vas vous dire.... —

» J'y cours... j'arriverai encore à temps. »

Et M. de la Thomassinière s'élançe hors de la salle comme s'il allait renverser tout le monde, et sans écouter Destival qui lui crie : » Restez donc , je la ferai porter.... » d'ailleurs vos gens sont là. » Le spéculateur court précipitamment dans la campagne, et, arrivé sous un épais feuillage, s'étend sur le gazon et s'endort en se disant : » Un homme comme moi ne doit pas avoir » un moment, à lui. »

Les dames sont retournées au salon. M. Destival redescend près de Bertrand, et Monin, qui voit que tout le monde quitte la table se décide à en faire autant et suit le maître de la maison.

Dès que Bertrand s'est rafraîchi, M. Destival l'aborde en le priant de lui donner une leçon d'exercice et de commandement. L'ancien caporal est tout disposé à faire ce qui lui rappelle de glorieux souvenirs. Il se rend sur la terrasse du jardin, avec M. Destival, qui se fait apporter son fusil, un fleuret qui lui sert de sabre, et se tient

droit comme un piquet en exécutant les commandemens de Bertrand. Monin , qui les a suivis , croit qu'il est de la politesse de faire comme son hôte ; il prend une bêche en guise de fusil , et , placé derrière son voisin , exécute aussi des *droite* , *gauche* , *présentez armes* , qu'il n'interrompt que pour visiter sa tabatière.

Il y a plus d'une heure que ces messieurs sont sur la terrasse avec Bertrand , qui passerait volontiers sa journée dans de si agréables occupations. M. Destival , qui veut éclipser les gardes-champêtres , commence à se tenir comme un grenadier prussien ; et Monin , tout en sueur , parce qu'il voudrait aller aussi bien que son hôte , ne s'aperçoit pas qu'à force de faire avec sa bêche , en joue , en avant , et arme à terre , il a repoussé en arrière sa tourte et sa perruque , ce qui lui donne l'air extrêmement tapageur.

L'exercice est interrompu par les éclats de rire de la sémillante Athalie , qui arrive avec madame Destival.

M. Monin s'arrête sur un : « présentez
» armes. » Il était temps ; encore quelques
instants , et la perruque glissait en arrière,
et montrait l'ex-pharmacien en **Enfant-
Jésus**. Quant à M. Destival , il se présente
fièrement devant les dames , le fusil au
bras , en disant : « Hein ? que pensez-vous
» de la tenue?... — C'est superbe !... Mais
» j'aime mieux monsieur avec sa bêche...
» il est plus drôle. — Comment , mon voi-
» sin , est-ce que vous prenez aussi une
» leçon d'exercice !

» — Oui , » répond Monin , en s'essuyant
le front et ramenant sa perruque en avant ,
« je vous avais suivi de loin , et puis je vas
» vous dire...

» — Mais qu'est donc devenu M. Dal-
» ville ? » dit madame Destival , sans écou-
ter M. Monin ; « il vous laisse en chemin.
» Il doit arriver aussitôt que vous , et voilà
» deux heures que vous êtes ici. Chez qui
» donc l'avez-vous laissé , Bertrand ? —
» Chez qui , madame ?.. Je n'ai pas dit l'a-
» voir laissé chez quelqu'un... — Vous l'avez

» vu entrer dans une maison, sans doute?..
» Enfin vous ne l'avez pas quitté sur la
» grande route? — Pardonnez-moi, ma-
» dame. J'ai justement laissé mon lieute-
» nant dans le beau milieu du chemin, à
» une demi-lieue d'ici...—Bertrand, vous
» ne dites pas tout... et M. Auguste n'était
» probablement pas seul sur la route?...—
» Je n'ai pas vu s'il venait du monde, ma-
» dame. — Oh! il y avait par-là quelque
» paysanne, quelque rustique beauté, qui
» aura séduit M. Dalville!... — Comment
» ma chère, est-ce qu'il donne dans ce
» genre-là? » dit la petite maîtresse, avec
un air de dédain. « — Il donne dans tous
» les genres, ma bonne. Oh! mon Dieu!..
» une fille de basse-cour, qui aurait un
» petit nez retroussé... un... — Ah! fi
» donc!.. cela diminue beaucoup la bonne
» opinion que j'avais de ce monsieur.

» — Je vous le répète, » ajoute plus bas
madame Destival! en se rapprochant de
son amie, « c'est un libertin.. tout-à fait!..
» Sans mon mari, je ne le recevrais pas!..

» C'est un homme dont la connaissance
» peut compromettre la réputation d'une
» femme... mais M. Destival en est fou !...
» Il veut absolument le recevoir ; il l'invite
» sans cesse ; je n'aime pas les querelles ; et
» je laisse mon mari faire ce qu'il veut.
» — Moi , je ne suis pas aussi complai-
» sante , je ne fais que ce qui me plaît ; je
» ne reçois que les gens qui me convien-
» nent ; ah ! si M. de la Thomassinière
» voulait me contrarier , j'aurais sur-le-
» champ des attaques de nerfs. »

Les dames vont reprendre le chemin du jardin et Bertrand la leçon d'exercice , lorsque l'on entend des éclats de rire dans la cour , et bientôt Dalville paraît devant la société.

« Eh ! bonjour , cher ami , » dit M. Destival , en allant à Auguste avec son fusil à la main , on désespérait de vous voir....
» Arme au bras... hein ? C'est ça , n'est-ce
» pas !—Je vois que Bertrand fera quelque
» chose de vous...—Tenez, voilà ma femme
» qui était d'une humeur de ce que vous
» n'arriviez pas...

» — Dieu ! que mon mari me fait souffrir, » dit madame Destival à sa voisine, en prenant un air froid pour saluer Auguste, qui lui dit . « Quoi ! madame, vous » avez été assez bonne pour vous inquiéter » de mon absence... — Moi, monsieur, je » n'ai pas dit un mot de cela... Je ne sais » pas pourquoi M. Destival se plaît à me » faire dire des choses que je ne pense pas. J'ai seulement trouvé que lorsqu'on pro- » mettait d'arriver pour le déjeuner, il » était ridicule de venir à la fin de la jour- » née ; du reste, cela ne m'a nullement » surprise, et... ah ! mon Dieu, monsieur, » mais que vous est-il donc arrivé... comme » vous êtes fait... cette blessure au visage... » ce désordre dans votre toilette... Il pa- » rait qu'il vous est survenu de grandes » aventures.

» — En effet, madame, dit Auguste en saluant Athalie, qui lui rend son salut en minaudant, « j'ai fait une rencontre...

» — Il a peut-être rencontré le loup, » dit Monin, en s'approchant de Destival ;

» c'est qu'il y en a dans le bois... la villa-
» geoise qui a vendu les cornichons à ma
» femme nous a conté que l'autre jour...

» — Vous seriez-vous battu avec un
» loup, mon brave Dalville? » s'écrie
M. Destival, en présentant la baïonnette à
la société, comme s'il eût voulu forcer un
bataillon carré.

« Eh non, monsieur! » dit madame en
souriant avec malice, « ce n'est pas un
» loup qui a fait à monsieur cette marque
» au visage.... cela ressemble à tout autre
» chose... n'est-ce pas, ma chère amie?
» — Ca, » dit la vive Athalie en regardant
Auguste de fort près, « mais... cela m'a
» tout l'air d'un coup d'ongle... n'est-ce
» pas, monsieur?—Vous ne vous trompez
» pas, madame. — Vous vous êtes donc
» battu, monsieur? dit madame Destival.
» — Non, madame, j'ai seulement ren-
» contré un enfant fort gentil... Il avait
» cassé le vase contenant la soupe à son
» père; je l'ai consolé avec une pièce de
» monnaie; alors... dans sa joie il m'a en-

» brassé, ses petites mains caressaient mes
» joues.... et sans le vouloir, il m'aura un
» peu égratigné; voilà, mesdames, le récit
» fidèle de mon aventure. »

Madame Destival se mord les lèvres en regardant sa compagne qui sourit; toutes deux paraissent douter de la véracité du récit de Dalville, mais celui-ci s'inquiète peu de ce qu'on pensera; profitant du court silence qui se fait en ce moment, M. Monin s'approche d'Auguste qu'il a déjà vu deux fois chez son voisin, et lui dit de l'air le plus aimable: « Comment va
» l'état de votre santé?

» — Cela va fort bien, monsieur Monin,
» sauf cette égratignure, qui n'est pas dan-
» gereuse.... — Vous riez, monsieur!....
» Oh! il ne faut pas badiner avec les coups
» d'ongles.... en usez-vous? — Merci. —
» Je sais ce que c'est, parce que je vas vous
» dire: ma femme a un chat... »

Peu curieux d'entendre l'histoire de Monin, Dalville suit les dames, qui sont retournées au jardin. La présence d'Athalie

donne au jeune homme le désir d'être aimable ; Auguste ne s'attendait pas à trouver d'autre dame que la maîtresse de la maison, qui est bien, mais près de laquelle il ne fait plus de frais pour paraître aimable. Pourquoi ? est-ce parce qu'il n'en est pas amoureux ou parce qu'il est certain de lui plaire, ou... Ah ! ma foi ! vous m'en demandez trop.

Le laissé-aller, la vivacité de madame de la Thomassinière, s'accordent parfaitement avec la gaieté et les manières d'Auguste ; et comme la compagne autorise plus de liberté, au bout de fort peu de temps, Auguste et la petite maîtresse rient et plaisantent ensemble comme s'ils se connaissaient déjà depuis long-temps.

Madame Destival ne partage point leur gaieté ; elle est boudeuse, elle parle peu et se contente de lancer de temps à autre au jeune homme des regards qui disent beaucoup de choses ; plus l'intimité s'établit entre les deux personnes qui sont auprès d'elle, plus son humeur semble augmenter.

Cependant on parcourt le jardin, on s'assied, puis madame de la Thomassinière court admirer un point de vue ou cueillir une fleur, ou chercher un papillon, et en se retournant, elle montre à Auguste une double rangée de dents charmantes et semble lui dire : venez donc avec moi. Mais madame Destival ne la quitte pas, et, quoiqu'en faisant une moue fort prononcée, elle court aussi après les papillons.

« Mais qu'avez-vous donc, ma bonne »
» amie? » dit Athalie d'un air de bonhomie ;
» vous ne semblez pas gaie.... — Pardon- »
» nez-moi... je suis très-contente, mais c'est »
» un violent mal de tête qui vient de me »
» prendre... — Rentrez, allez un moment »
» vous jeter sur votre dormeuse... — Non, »
» ma petite, oh ! je veux rester avec vous. »
» — Est-ce qu'il faut se gêner à la cam- »
» pagne.... d'ailleurs monsieur me tiendra »
» compagnie.... nous attraperons ensemble »
» des papillons.... — J'attraperai tout ce »
» qui vous fera plaisir, madame, » répond »
Auguste en faisant un sourire auquel suc-

cède une légère grimace, parce que madame Destival vient de lui pincer le bras, tout en disant : « Non, l'air me fera du » bien ; mais je croyais que vous vouliez » faire de la musique... ? — Ah ! ce soir , » nous avons le temps puisque je couche » chez vous..... et monsieur reste-t-il ? — Si » madame veut bien le permettre , » dit Auguste en regardant son hôtesse, qui répond avec dépit : « Vous êtes le maître , » monsieur. »

Après s'être encore promené quelque temps, on arrive devant une escarpolette, et la vive Athalie court se placer dessus la planche étroite, soutenue seulement par deux cordes, en disant à Auguste : « Ah ! » faites-moi aller, je vous en prie , je suis » folle de la balançoire..... j'ai pourtant » manqué me tuer dix fois à ce jeu-là , c'est » égal, il faut toujours que j'y retourne ; » mais pas trop fort, monsieur, entendez- » vous. — Le mouvement qui vous fera » plaisir, madame. »

Auguste se tient près de la balançoire

qu'il pousse légèrement, tandis que madame Destival s'assied à quelque distance en portant son mouchoir sur ses yeux. Le jeune homme est distrait; il regarde alternativement Athalie et madame Destival; la pétulance de l'une le séduit, le chagrin de l'autre semble lui faire de la peine. La petite maîtresse s'écrie : « Ah! que c'est » amusant!... Ah! que c'est gentil... allez » donc, monsieur, allez donc plus fort... » prenez garde, vous me donnez des se- » cousses..... Ah! ma chère, vous ne vous » figurez pas le plaisir que cela me fait. »

Madame de la Thomassinière ne se lasse point de se faire balancer; mais madame Destival, que cela n'amuse nullement, prend le parti de se trouver mal, et se laisse aller sur sa chaise en poussant un profond gémissement. Alors Auguste quitte la balançoire pour courir près d'Émélie, en lui disant : « Qu'avez-vous donc, ma- » dame ? »

» — Laissez-moi, vous êtes un monstre, » répond madame Destival les yeux toujours



fermés. — « Qu'ai-je donc fait? — Vous
 » croyez que je ne m'aperçois pas de votre
 » conduite,... — Ma conduite est toute na-
 » turelle, il me semble. — Non content de
 » venir de.... je ne sais où, monsieur se
 » permet, devant moi, de faire la cour à
 » cette coquette, qui se conduit de la ma-
 » nière la plus indécente!.... j'espérais au
 » moins, monsieur, que vous respecteriez
 » ma maison.... — Vraiment, madame, je
 » ne conçois rien à votre humeur... je suis
 » honnête... poli, voilà tout. — Est-ce que
 » vous croyez que je n'ai pas des yeux!....
 » c'est par trop visible..... on se contraint
 » au moins.... — Mais.... — Taisez-vous.
 » — Eh bien, » dit Athalie, qui s'aperçoit
 que le mouvement de la balançoire se ra-
 lentit. « Que faites-vous donc, monsieur!
 » vous n'allez plus, vous me laissez là....
 » mais je ne veux pas encore cesser...: est-ce
 » que vous êtes déjà las!... Ah! c'est hon-
 » teux! un jeune homme!... »

Dans ce moment arrive M. Monin, qui voyant que son hôte s'obstine à faire l'exer-

cice jusqu'à l'heure du dîner et ne se sentant plus la force de continuer, vient d'abandonner la bêche et s'est dirigé vers le jardin, où; tout en s'essuyant le front, il cherche dans sa tabatière de quoi rafraîchir ses idées.

» Vous arrivez bien à propos, monsieur Monin, dit madame Destival, il faut absolument un balanceur à madame; allez donc lui rendre ce service.... Elle en sera enchantée. »

En disant cela, Emélie se lève, prend le bras d'Auguste et l'entraîne d'un autre côté du jardin, laissant Monin tout étonné de la besogne dont on vient de le charger, et Athalie sur la balançoire qui, tournant le dos aux autres personnages, ne s'est point aperçue de leur départ et ignore encore qu'elle vient de changer de Balanceur.

« Eh bien! poussez-moi donc, monsieur, » dit la petite maîtresse, en s'agitant sur la balançoire pour tâcher de la faire aller elle même. Monin se reconforte avec une nouvelle prise et se dirige vers l'escarpo-

lette ; mais , n'ayant pas bien calculé le chemin que la balançoire fait en revenant en arrière , au moment où il relève ses manches pour mieux pousser , la planche revient sur lui et les formes rondelettes de la jeune femme le frappent au milieu du visage.

Monin, étourdi par le coup , va tomber sur le gazon à quelques pas de là ; madame de la Thomassinière pousse un cri , parce que le nez de Monin a failli la faire glisser de dessus la planche. « Que vous » êtes maladroit ! s'écrie-t-elle , si je n'avais » pas tenu fort , je tombais ; allons , venez » m'arrêter et m'aider à descendre.... Eh » bien , monsieur , est-ce que vous allez me » laisser là ? »

Monin n'était pas leste à se relever , et il cherchait sa tourte que la balançoire lui avait emportée , tout en murmurant : « Je » suis à vous dans la minute , madame..... » C'est que si je revenais sans ma tourte , » ma femme me ferait une scène..... » Impatientée Athalie tourne la tête et aper-

çoit Monin cherchant à grimper à un arbre pour atteindre sa casquette que la balançoire a envoyée sur une branche fort élevée. La jeune femme part d'un éclat de rire, puis se jette à bas de la balançoire et s'éloigne en cherchant Auguste et madame Destival sous chaque bosquet.

Après avoir parcouru inutilement le jardin, elle revient à la place où elle a laissé Monin ; il est encore au bas de l'arbre où il a vainement essayé de grimper, regardant d'un air désolé sa tourte logée sur une branche qu'il ne peut atteindre, et cherchant dans sa tabatière le moyen de la ravoir.

« Par où sont-ils donc passés, monsieur, » dit la vive Athalie, en s'arrêtant devant Monin ; celui-ci roule ses gros yeux autour de lui en disant : « Qui ça, madame?... » — M. Dalville et madame Destival ? — « Je ne vous dirai pas... A moins qu'ils ne soient aussi allés faire l'exercice..... »

Athalie se dirige vers la maison ; M. Destival est encore sur la terrasse avec Ber-

trand ; la jeune femme se rend au salon ,
il est désert. « C'est très-aimable , dit Atha-
» lie , ce monsieur est fort galant... Il pa-
» raît qu'ici on ne se gêne nullement. Je
» voudrais pourtant bien savoir si M. Dal-
» ville est avec madame Destival... Madame
» avait la migraine.... Je suis curieuse de
» savoir comment elle fait passer cette mi-
» graine-là... »

La petite maîtresse quitte le salon , par-
court plusieurs pièces , ne rencontrant
personne , car Julie et Baptiste sont occupés
à la cuisine , et les trois laquais de M. de
la Thomassinière sont allés jouer à l'oie
dans le village. Athalie monte au premier
où est la chambre à coucher de madame
Destival , mais la porte de cette pièce est
fermée et la clef est ôtée.

« Elle est chez elle , » se dit la petite
maîtresse , et elle frappe légèrement à la
porte , on ne répond pas ; elle frappe plus
fort , enfin la voix de madame Destival se
fait entendre et demande qui est là ? —
« C'est moi , ma bonne , répond Athalie ,

» je viens causer avec vous... — Ah ! pardon... c'est que je dors un moment... ma migraine est tellement augmentée... — J'en ai une aussi et je me reposerai un instant chez vous, cela me fera du bien — Est-ce que Julie ne vous a pas montré votre chambre ? — Non, ma petite, ouvrez-moi donc. »

Madame de la Thomassinière ne veut pas s'éloigner, au bout de quelque temps on lui ouvre ; madame Destival paraît dans un désordre naturel chez quelqu'un qui s'était mis sur son lit. En entrant, Athalie jette un coup-d'œil dans la chambre, et ses yeux voudraient bien pénétrer dans un petit cabinet vitré qui est au pied du lit et dont la porte est exactement fermée.

« Dieu !... que la tête m'élançe ! » dit madame Destival, en portant sa main à son front. — « Cela ne va donc pas mieux, » dit Athalie, en s'asseyant sur une dormeuse. — « Oh ! bien au contraire. — Recouchez-vous, ma chère, moi je vais m'étendre sur cette dormeuse, je ne serai pas fâchée

» de me reposer aussi..... Ce grand soleil
» fait mal aux nerfs.»

Madame Destival ne paraît plus vouloir se remettre sur son lit ; elle se promène dans la chambre avec impatience , en disant : « Oh ! non... je ne veux plus dormir... l'heure du dîner approche. — Ah ! comment faisiez-vous pour reposer ici , votre mari fait un train avec ses : en avant... en joue... — Cela ne me gêne pas du tout... — Et qu'avez-vous fait de M. Dalville ? — Moi ; mais rien... — Je le croyais avec vous... — Avec moi ? — Quand vous m'avez abandonnée sur la balançoire , ne l'avez-vous pas emmené?... en me laissant à la place cet aimable M. Monin... dont la société est si amusante. — M. Auguste m'a quittée sur-le-champ , il sera allé faire un tour dans le village. — Savez-vous , ma bonne , que je n'ai pas reconnu M. Dalville après le portrait que vous m'en aviez fait... D'abord , vous disiez qu'il n'était pas bien , qu'il avait l'air commun... — Ah !

» je n'ai pas dit commun... je vous jure...
» — Qu'il n'avait pas bon ton... que c'é-
» tait un libertin, un mauvais sujet, un
» homme dont les visites pouvaient com-
» promettre une femme... — Ah! ma
» chère, vous exagérez... — Pardonnez-
» moi, oh! vous avez dit tout cela!... vous
» m'en aviez fait un portrait affreux....
» Moi, je le trouve fort bien au contraire...
» il a des manières que j'aime beaucoup!...
» — C'est très-heureux pour lui, ma-
» dame... — Eh bien! qu'est-ce que vous
» faites donc, vous mettez votre ceinture
» à l'envers.... — Ah! c'est vrai, j'ai des
» distractions...—Voulez-vous que je vous
» noue votre robe, ma bonne...—Merci...
» je m'habille moi-même. »

Dans ce moment le bruit de quelque chose qu'on appuie contre la fenêtre fait tressaillir Emélie : « Qu'est-ce que c'est
» que cela? dit-elle! — C'est dans ce ca-
» binet, je crois, que quelque chose est
» tombé.—Non, madame, le bruit n'est pas
» venu de ce cabinet... c'est à la fenêtre. »

Les dames s'approchent de la fenêtre ,
et voient M. Destival qui vient d'appliquer
une échelle contre la croisée de la cham-
bre de sa femme. — « Qu'est-ce que vous
» faites donc, monsieur? » dit madame Des-
tival avec effroi, « que veut dire cette
» échelle... ce désordre? — ma chère amie,
» je sais toutes les évolutions possibles, il ne
» me reste plus qu'à monter à l'assaut ,
» c'est le bouquet , à ce que dit Bertrand ,
» et c'est ce qu'il va me montrer. Vous ,
» mesdames , vous êtes dans la forteresse ,
» vous représentez les ennemis... vous nous
» repousserez, mais nous entrerons dans la
» place malgré vous. — Que signifie cette
» extravagance, monsieur?... — Je vous dis
» que c'est le bouquet, madame... Allons,
» Bertrand... une, deux... au pas de charge
» n'est-ce pas?... — Je ne veux point que
» vous montiez à l'assaut, monsieur ; Ber-
» trand, je vous en prie, ôtez cette échelle...
» Vous êtes fou , monsieur ! est-ce qu'on
» monte à l'assaut pour prendre un loup ?
» — On ne sait pas ce qui peut arriver ,

» madame. — Je sais que vous n'arriverez
» pas chez moi, monsieur. »

En disant cela, madame Destival ferme sa fenêtre avec violence, et entraîne madame de la Thomassinière hors de sa chambre, en lui disant : « Descendons, ma
» chère, descendons, je vous en prie, car,
» avec leur exercice, ils mettront ma mai-
» son sens dessus dessous. »

Les dames se rendent sur la terrasse, où M. Destival tient toujours son échelle que Bertrand veut en vain lui enlever. L'homme d'affaire est décidé à monter quelque part :
« Et ! mon Dieu, monsieur, s'il faut abso-
« lument que vous assiégiez quelque chose,
» dit madame Destival, que ce soit un ar-
» bre du jardin et non pas mon apparte-
» ment. »

Bertrand adopte cette idée, et Athalie engage ces messieurs à attaquer l'arbre sur lequel est logée la tourte de M. Monin ; on se rend près de la balançoire, et l'on trouve l'ex-pharmacien entourant de ses bras courts et gros l'arbre après lequel il

voudrait monter, et ne pouvant réussir à s'élever à plus de trois pouces du sol.

La vue de l'échelle fait pousser un cri de joie à Monin, il se confond en remerciements quand M. Destival y monte au pas de charge, ne doutant pas que cette manœuvre n'ait pour but de lui rendre sa casquette; mais c'est avec la baïonnette que M. Destival veut prendre ce trophée, et la pointe de son arme passe à travers le fond de la tourte, qui est en mince sparterie. Bertrand, crie : bravo ! Monin fait la grimace, les dames rient, et Auguste arrive pour être témoin de ce tableau.

Auguste adresse un sourire charmant à madame de la Thomassinière, et un salut assez froid à madame Destival?.. Je ne sais si vous en devinez la cause ; mais ces dames ne s'y méprirent point : « Vous venez du village, monsieur ? » dit la petite maîtresse en montrant ses jolies dents. — « Oui, ma-
» dame... j'ai fait une promenade... in-
» structive... j'ai acquis quelques connais-
» sances nouvelles... et j'espère les mettre
» à profit.

» — Le dîner est sur la table, » dit un petit homme maigre et jaune, en accourant la serviette sous le bras. C'est Baptiste, le valet de la maison, qui sert à la fois de frotteur, de cuisinier, de laquais, de coureur et de maître-d'hôtel, en attendant que M. Destival ait achevé de monter sa maison. Aussi le pauvre Baptiste est-il sur les dents, et dit-il tous les jours à Julie, qu'il ne veut pas rester dans une baraque où on lui fait faire un service de cheval.

« — Dites donc qu'on a servi, Baptiste...
» Ce drôle-là ne se formera jamais!... Al-
» lons, mesdames, à table.... Ouf! je l'ai
» bien gagné... J'ai terriblement manœu-
» vré aujourd'hui... Tenez, Monin, voici
» votre casquette. Avez-vous vu comme je
» vous ai enlevé ça ?

» — Vous l'avez trouée, » dit Monin, en regardant d'un air piteux le fond de sa tourte rabattue. « Ah! ma foi, dans le feu
» de l'action!... La baïonnette en avant....
» Une, deux; n'est-ce pas, Bertrand?
» Mais ces dames sont déjà parties... Allons

» attaquer le dîner, maintenant; je compte
» y faire une terrible brèche... Bertrand ,
» allez rejoindre Julie , elle aura soin de
» vous. »

Bertrand se rend à l'office, et , Monin , après avoir essayé de rapprocher les pailles pour boucher le trou fait à sa casquette , suit son hôte dans la salle à manger.

Tout le monde est à table lorsque M. Destival s'écrie : « Eh bien !... et M. de la Thomassinière ?.... il nous manque encore !
» — Ah ! c'est vrai , je ne pensais plus à
» mon mari ! » dit Athalie , en souriant à son voisin de droite , et ce voisin est Auguste , qui est placé entre les deux dames ;
» oh ! il ne faut pas l'attendre !... — C'est
» fort contrariant; où diable est-il allé !....
» Est-ce qu'il se serait égaré dans la forêt
» de Bondi?..—Elle est très-dangereuse!...« dit Monin , en attachant sa serviette à sa boutonnière, « on dit qu'il y a dans ce moment une bande de voleurs qui.... — Si
» je disais à vos trois laquais de faire une
» battue dans les environs... Qu'en pensez-

» vous , madame ? — Eh non , monsieur ;
» ne vous occupez pas de mon mari , je vous
» en prie . Je vous assure qu'il se retrou-
» vera !... Je n'en suis nullement inquiète .
» — Puisque madame n'est pas inquiète , »
dit madame Destival en se pinçant les lèvres ,
» « il me semble que nous aurions tort
» d'être . D'après cela , nous pouvons
» dîner . — Dînons , soit . Une , deux , sur
» le potage , et par le flanc gauche sur le
» bœuf . — Ah ! monsieur , est-ce que vous
» n'allez plus nous parler que par une ,
» deux ?... — Ma foi , madame , cette jour-
» née m'a donné beaucoup de goût pour
» l'état militaire... Que c'est beau un hom-
» me qui se tient bien droit !.... Le corps
» effacé.... Passez-moi les légumes.... Votre
» Bertrand est d'une terrible force ; il con-
» naît à fond son art !.... Peste ! quel lu-
» ron !..... Comment ça vous manie un
» fusil !.... Il m'a dit qu'il était content de
» moi . Encore trois ou quatre leçons , et
» j'espère... — J'espérais , monsieur , que
» vous en saviez bien assez . — Madame , un

» homme ne saurait trop bien connaître le
» maniement des armes..... Je vaudrais
» maintenant que des voleurs vinsent nous
» attaquer ! — Est-ce que vous leur feriez
» faire l'exercice , monsieur ? — Non , ma-
» dame , mais je me servirais de mes avan-
» tages ; je tire maintenant quatre coups
» en moins de cinq minutes. — Je ne sa-
» vais pas cela , monsieur ! — Oh ! il y a
» encore des choses plus surprenantes....
» Enfin , regardez Monin , il n'a fait que
» nous écouter un moment , eh bien , voyez
» comme il se tient mieux que ce matin....

« — Il est certain , » dit Monin en éle-
vant en l'air un navet , et le portant à la
bouche , comme s'il l'eût mis dans un ca-
non de fusil , « que l'exercice forme l'hom-
» me , et puis je vas vous dire... »

Monin est interrompu par l'arrivée de
la Thomassinière , qui est tout essoufflé , car
le spéculateur a fait un long somme sous
son arbre , et en s'éveillant , il a pensé
qu'on pouvait dîner sans lui

» Ah ! vous voilà , homme terrible ! dit

» Destival.—Pardon , je suis en retard....
» c'est vrai... mais j'ai écrit au moins dix
» lettres depuis que je vous ai quittés. —
» Et pourquoi ne les avoir pas écrites ici?..
» —Ma foi... j'étais si pressé... je suis entré
» dans le premier endroit venu.—Allons ,
» placez-vous là , près de madame Desti-
» val... — Oh ! je vous aurai bientôt rat-
» trapés.... et puis , je ne mange pas de
» bœuf moi , c'est mauvais du bœuf ! ça
» ne vaut pas le diable. »

M. de la Thomassinière s'assied en regardant Auguste avec une certaine surprise , parce que celui-ci ne lui a fait qu'un léger salut de tête et continue de manger sans paraître s'occuper de lui , ce qui contrarie beaucoup le parvenu , qui voudrait toujours faire sensation.

Mais Dalville a sur-le-champ vu quel homme était M. de la Thomassinière. Les sots ont l'avantage d'être jugés en fort peu de temps , tandis qu'il en faut souvent beaucoup pour apprécier les gens d'esprit

Le dîner est assez gai , grâce à Auguste

et à sa voisine de gauche , qui disent mille folies , et sembleraient assez disposés à en faire. La maîtresse de la maison mange peu Monin mange beaucoup ; M. Destival n'attaque les plats qu'en douze temps , et pique un radis comme si sa fourchette était une baïonnette. Quand à M. de la Thomassinière , s'apercevant que décidément Dalville ne veut pas s'occuper de lui , il tâche de se donner de l'importance en dissertant sur les plats. Il trouve la volaille trop cuite, les petits pois trop gros , la salade trop vinaigrée , et le vin de beaune trop vert. C'est un convive bien aimable que M. de la Thomassinière , mais un homme très-riche ne doit jamais paraître satisfait de ce qu'on lui sert. Fi donc ! cela ferait penser qu'il n'a jamais rien mangé de bon.

Il est nuit lorsqu'on est au dessert parce qu'on s'est mis tard à table. Le ciel est chargé de nuages , la chaleur augmente , et les éclairs , qui de temps à autre sillonnent les nues , annoncent un prochain orage.

M. Monin se dépêche de manger son fromage, parce que sa femme a peur du tonnerre et qu'il a l'ordre de rentrer près d'elle toutes les fois qu'il fait de l'orage. La Thomassinière demande s'il y a un paratonnerre sur la maison. M. Destival a fait fermer toutes les fenêtres au premier coup de tonnerre, et la vue d'un éclair lui fait oublier de présenter armes avec son verre. Quant à la petite maitresse, elle déclare avoir très-peur de l'orage, et cache sa tête sur l'épaule d'Auguste toutes les fois qu'un éclair brille,

« Diable!... diable!... le temps se brouille,
» dit M. Destival. Allons, messieurs un
» verre de champagne... cela dissipe...
» cela étourdit... Baptiste, avez-vous bien
» fermé partout?—Oui, monsieur.—Pre-
» nez bien garde qu'il y ait un courant d'air
» — Mais, monsieur, vous nous faites
» étouffer... — Madame, quand il tonne
» on doit fermer, c'est prudent. — Pour-
» quoi aussi n'avez-vous pas de paraton-
» nerre? dit la Thomassinière, moi j'en ai

» trois à ma terre, deux à ma maison que
» j'habite à Paris et un à mon autre belle
» maison de la rue de Buffaut. — Oui....
» j'en ferai poser un incessamment... Al-
» lons, messieurs... vos verres, le bouchon
» part...

» Ah ! mon Dieu ! » dit Athalie en se serrant contre son voisin, « que vous m'avez fait peur avec votre bouchon !... — Il paraît que l'orage vous effraie beaucoup, ma chère amie ? » dit madame Destival d'un air moqueur. — « Oh ! infiniment ! — Ma femme a les nerfs extrêmement susceptibles... — Prenez garde, vous verrez à côté, Destival... — C'est ce diable d'éclair qui m'a brouillé la vue... Votre charmante dame en prend-elle ? — Oui, j'aime beaucoup le champagne... faites-le bien mousser, monsieur, je vous en prie... — Voilà, belle dame... Allons, Dalville, tenez tête à madame. — C'est ce que monsieur fait, » dit madame Destival avec dépit. — « Et vous, Monin tendez donc votre verre... — Ah ! je m'en vais vous

» dire.... il faut que je m'en aille.., ma
« femme a peur du tonnerre.—Eh ! vous
» savez bien que votre femme fait des cor-
» nichons ! qu'elle est occupée... — Oh !
» quand il tonne, elle quitte tout pour se
» fourrer sous une couverture de laine...
» et si je n'allais pas m'informer de l'état de
» sa santé... Oh ! oh ! quel coup !.... il a
» suivi de près l'éclair..... l'orage n'est pas
» loin...

» — Si on allait faire de la musique. »
dit M. Destival en se versant un troisième
verre de champagne, afin de retrouver sa
fermeté ; « il me semble que ça ne ferait pas
» mal... Qu'en pensez-vous, Dalville ? »

Auguste était baissé pour ramasser son
couteau qu'il avait pour la seconde fois
laissé tomber sous la table. « Monsieur n'est
» pas adroit aujourd'hui, » dit madame
Destival en se levant de table avec impa-
tience ; « je crois qu'en effet nous ferons
» bien de monter au salon. »

Dans ce moment la nuée crève, la pluie
tombe par torrens, et la campagne prend

une teinte nouvelle. Tout le monde se lève, la petite maîtresse s'appuie sur le bras d'Auguste, parce que l'orage lui a ôté toutes ses forces. M. de la Thomassinière, qui veut faire le savant, parce qu'il croit que ceux qui l'entourent n'en savent pas plus que lui, s'approche d'une des croisées, et déclare que l'orage ne sera pas *conséquent*, parce que l'*atmosphère est très-beau* au couchant.

Auguste ne peut retenir un léger rire qui lui fait serrer plus fort le bras de la tremblante Athalie. M. Destival, qui a retrouvé un peu de sa gaieté depuis qu'il pleut, ce qui rend l'orage beaucoup moins dangereux, fait faire un demi-tour à gauche à la société, et monte l'escalier au pas accéléré. Monin reste seul dans la salle à manger, pliant sa serviette par habitude, et écoutant tomber la pluie en murmurant :
« Ça tombe joliment... et je n'ai pas de pa-
» rapluie... et ma casquette qu'ils ont per-
» cée justement au fond... comment donc
» que je vas faire? »

Après avoir pris deux ou trois fois du tabac, notre homme se décide à s'adresser à Julié, qui vient de passer dans la salle. Il la suit en lui criant : « Mademoiselle.... je » vous demande bien pardon.... est-ce que » vous ne pourriez pas?... »

Comme Julie ne répond pas, Monin arrive avec elle jusque dans la cuisine, où Bertrand tient tête à Baptiste et aux trois grands laquais de M. de la Thomassinière, qui ne trouvent pas, comme leur maître, que le vin de Beaune soit trop vert.

« Si vous pouviez me prêter un parapluie ? dit Monin. — Nous n'en avons pas » ici, » répond Julie d'un ton sec. — « Fi » donc ! un parapluie ! » dit Bertrand, que le vin de Beaune a déjà mis en train de causer, « est-ce qu'un homme doit se servir de ça ?... est-ce que je vous ai appris » ce matin à porter un parapluie?... »

Les convives se mettent à rire, et Julie, pousse doucement Monin vers la porte, en lui disant : « Monsieur, je n'aime pas avoir » tant de monde dans ma cuisine, ça me

» gêne... D'ailleurs, ce n'est pas ici votre
» place. »

Julie a refermé la porte, et Monin, se voyant dehors de la cuisine, se décide à monter au salon, en attendant que l'orage soit calmé. Dalville et Athalie sont devant le piano, et chantent un nocturne. M. Destival joue à l'écarté avec M. de la Thomassinière, et madame Destival, tout en ayant l'air de regarder jouer, ne perd rien de ce qui se passe devant le piano.

« J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, » dit Monin en entrant doucement dans le salon. — « Comment, mon voisin, » vous n'êtes pas parti!... je vous croyais » déjà chez vous. — Non, je vas vous dire... » la pluie.... — En ce cas vous allez jouer. » Tenez, pariez pour moi, vous gagnerez... » — Est-ce qu'on peut parier? — Oui, il » est encore temps. — Allons.. Eh ben... » je mets deux sous...

» — Qu'est-ce que c'est que ça... deux » sous! » dit la Thomassinière d'un air méprisant, « est-ce que je joue jamais du cui-

» vre, moi?... C'est déjà assez bourgeois de
» jouer un écu... Otez donc ça, monsieur...
» c'est plein de vert-de-gris...—Monsieur,
» ce sont mes deux sous... je les parie....
» — On n'en veut pas, monsieur..... —
» Comment est-ce que j'ai déjà gagné? —
» Allons, je vais arranger cela, moi, » dit
Destival en tirant une pièce de dix sous de
sa poche. « je mets huit sous de plus pour
» compléter la pièce de Monin... Je joue
» alors trois francs quarante, et vous, mon
» cher, trois francs dix. Ah, c'est que mon
» voisin est sage... il est pourtant fort ri-
» che... fort à son aise... il a du foin dans
» ses bottes, le gaillard...

» — Comment alors peut-il proposer deux
» sous? dit la Thomassinière, ça ne se con-
» çoit pas... Atout, atout et atout... Vous
» êtes volé.

» — Comment il convient qu'il nous a
» volés? » dit tout bas Monin à son voisin.
— « Cela veut dire que nous avons perdu...
» Allons la revanche. Eh bien, madame
» Destival, vous ne pariez pas... — Non,

» monsieur, je préfère écouter chanter....
» — Ça n'empêche pas, madame, je ne
» perds pas une note tout en jouant.— Ni
» moi, dit la Thomassinière. Oh! je suis
» comme Caton, je ferais facilement qua-
» tre choses à la fois.

» —Ma bonne amie, est-ce que vous
» n'avez pas ici quelque duo de Rossini? »
dit Athalie en faisant courir ses doigts sur
le piano. — « Mais.... je ne sais... je ne
» crois pas.—Je crois cependant, madame,
» avoir eu le plaisir d'en chanter ici quel-
» ques-uns avec vous... — Ah! vous vous
» en souvenez, monsieur!...

« — Voici un duo de la *Gazza*, » dit
Athalie qui a bouleversé toute la musique
placée sur le piano; « essayons-le, mon-
» sieur.—Atout et passe carreau! » s'écrie
monsieur de la Thomassinière d'un air
trionphant, en prenant l'argent qui est
sur la table.

« Qu'est-ce que ça veut dire : passe car-
» reau, » dit Monin en se penchant vers
l'oreille de Destival.—» Vous le voyez bien,

» cela veut dire que nous avons perdu....
» C'est que je ne connais pas les termes
» du jeu... ça fait déjà quatre sous que je
» perds. — Mettez donc... — Permettez
» auparavant que j'examine le temps... Oh!
» il pleut encore trop fort... Je suis au jeu
» — Monsieur a la veine! — Et puis, je
» joue ce jeu-là d'une certaine façon! » dit
la Thomassinière en se balançant sur sa
chaise. — » Je crois que je le joue aussi as-
» sez bien, » répond Destival en se mordant
les lèvres de colère.

« Paix donc, messieurs ! on ne s'entend
» pas!... » dit la vive Athalie, tandis qu'Auguste chante : « *è certo il mio periglio.* » Et
la Thomassinière bat la mesure à contre-
temps avec son pied, en murmurant pour
faire croire qu'il entend l'italien : » Très-
» joli ! fort joli ! *bravi ! brava !... bravis-*
» *simo !* » Alors Monin se penche vers Des-
tival en lui disant : » Est-ce que cela veut
» encore dire que nous avons perdu ? —
» Non, non !... est-ce que vous n'entendez
» pas qu'on chante de l'italien ?... C'est un

» duo de la pie... — Ah ! c'est de la Pie ! »
 répète Monin en roulant les yeux autour
 de lui et tirant sa tabatière : » Comment
 » donc se fait-il , mon voisin , qu'une pie
 » ait fait un duo ? — Mon cher Monin ,
 » dit Destival avec humeur , ne me parlez
 » pas à tous momens , vous voyez bien que
 » vous me faites perdre !... — Comment ,
 » je vous ai fait perdre sans jouer... — Oui .
 » oui... cela trouble... mettez encore. Cer-
 » tainement je ne suis pas mauvais joueur ;
 » mais quand on cause comme cela... —
 » C'est que nous avons chez nous une pie
 » qui parle joliment , et je voulais savoir...
 » Ça fait huit sous que je perds. — Et moi
 » seize francs !.. — Eh ! qu'est-ce que c'est
 » que tout cela , messieurs ! dit la Thomas-
 » sinière , si vous jouiez comme moi des
 » poignées d'or ! à la bonne heure ! cela
 » s'appelle une partie. Je suis très-fâché
 » d'user mon bonheur à si petit jeu...
 » Bravi ! bravissimo ! *Certo pio pio piu!*...
 » *Atoussimo.* »

La Thomassinière veut mettre de l'ita-

lien dans tout ce qu'il dit , et Destival s'efforce de sourire en fouillant à sa poche ; mais sa gaieté est forcée et ses sourires sont des grimaces. Les deux chanteurs échangent de tendres regards en faisant ensemble des points-d'orgue qu'ils prolongent fort long-temps , et pendant lesquels madame Destival tousse avec impatience, dans l'espoir de troubler l'harmonie qui s'établit entre les musiciens.

Tout à coup la porte du salon s'ouvre , et une grosse femme d'une cinquantaine d'années , coiffée d'un chapeau de paille , dont le bords dépassent à peine son front et sur lequel se balance une guirlande de roses fanées, entre d'un air furibond , tenant d'une main un parapluie et de l'autre un ridicule capable de contenir un pain de sucre de dix livres. A sa vue Monin recule, se trouble... renverse sa rabatière, et fait mine de vouloir se cacher sous la table.

« Ah! vous voilà donc, monsieur ! » s'écrie madame Monin , car c'est elle-même qui vient d'entrer dans le salon ; « je vous

» trouve à jouer... Je m'en doutais !... Mes
» voisins, je vous souhaite le bonsoir.....
» Pendant qu'il tonne! pendant qu'il fait
» un orage affreux!... monsieur joue au
» lieu de venir me rassurer... et il sait com-
» bien j'ai peur de l'orage!... Pardon, ma
» voisine, si je me permets de gronder chez
» vous; mais vous conviendrez que la con-
» duite de monsieur est impardonnable!.. »

Pendant ce sermon le pauvre Monin, ne sachant plus où il en est, a mis une pièce de quarante sous au jeu au lieu d'y mettre deux sous, et fourre ses doigts dans sa tabatière où il n'y a plus rien, tout en balbutiant d'un air contrit : « Comment va l'état
» de ta santé, Bichette? — Ma santé! vrai-
» ment vous vous en inquiétez beaucoup!...
» m'abandonner pendant l'orage!... Cathe-
» rine a été obligée de me tenir compagnie
» sous la couverture. — C'est la pluie qui
» m'a... — Est-ce qu'un homme doit crain-
» dre la pluie!!! fi donc!... vous me faites
» pitié! »

Madame Destival n'aime point madame

Monin; mais, en ce moment, enchantée de son arrivée, elle la fait asseoir près du piano, et lui fait mille amitiés, auxquelles madame Monin répond par force révérences en tendant son parapluie à son époux. Celui-ci va le prendre, et, oubliant qu'il est au jeu, murmure si bas qu'à peine on peut l'entendre: « Quand tu voudras, Bichette?... »

Mais Bichette, qui s'est assise et fait déjà des commentaires sur la petite maîtresse, répond d'un ton sec: « Puisque je suis » venue, croyez-vous que je veuille partir » tout de suite!.... cela serait poli!.... cela » serait digne de vous!... J'aurai le plaisir » de causer un instant avec ma voisine..... » et j'entendrai la musique,.. J'aime beaucoup la musique..... — Vous chantez je » crois, madame Monin? » dit madame Destival avec empressement. — « Oh! je » chantais.... j'avais même une assez belle » voix..... mais maintenant.... j'ai presque » tout oublié... excepté le duo d'Armide...: » *Aimons-nous? aimons-nous? tout nous y*

» *convie!*... Ah ! cela est si beau!... cela ne
 » vieillira jamais. — J'ai la partition d'Ar-
 » mide ; il faut nous chanter cela avec mon-
 » sieur... — Ah ! ma voisine!....

» — Entendez-vous le cadeau que l'on
 » vous fait ? dit tout bas Athalie à Auguste.
 » — Bien obligé, répond Dalville ; en vé-
 » rité, je ne sais ce que j'ai fait à ma-
 » dame Destival pour qu'elle me joue un
 » tour pareil ! — Rassurez-vous ; si on
 » vous force à chanter le duo, c'est moi
 » qui vous accompagnerai, et avant la
 » dixième mesure je vous promets d'avoir
 » cassé trois ou quatre cordes. — Ah ! que
 » vous êtes aimable ! et que je vous aurai
 » d'obligation ! »

Monin, qui voit sa femme un peu ra-
 » doucie, se permet de lui dire : « Tu chan-
 » tes aussi bien joliment cet air où il y a
 » des moutons..... *Margot filait tranquille-*
 » *ment, ne pensant, ne rêvant qu'à son p'tit*
 » *p'tit p'tit*.... — Taisez-vous, monsieur...
 » allez à votre jeu, puisque vous aimez
 » tant jouer..... Est-ce un piquet que l'on

» fait là ? — Non, Bichette, c'est l'écarté. —
» Comment l'écarté ! Et depuis quand sa-
» vez-vous l'écarté, monsieur ? — Je ne le
» sais pas..... mais je vas te dire, c'est que
» je parie. — Ah ! vous pariez ; j'espère au
» moins que vous êtes modeste, que vous
» ne jouez pas gros jeu ? — Oh ! non, Bi-
» chette !..... sois tranquille ! — Mon-
» sieur Monin, vous avez perdu vos qua-
» rante sous ! » s'écrie dans ce moment
Destival en poussant un profond soupir.

« — Quarante sous ! » dit madame Mo-
nin en faisant un saut sur sa chaise, ce qui
fait trembler tous les meubles de l'appar-
tement ; « quoi ! c'est M. Monin qui joue
» quarante sous !..... mais c'est affreux !.....
» Ah ! ma voisine qu'est-ce que vous lui
» avez donc fait boire à dîner !... que signi-
» fient de telles extravagances, M. Monin?..
» Est-ce que vous avez perdu la tête..... —
» Non, Bichette.... c'est une erreur.... je
» t'assure que je ne jouais que deux sous.
» — Vous avez mis quarante sous au
» jeu, monsieur, dit la Thomassinière, et

» ils sont perdus. — C'est que j'avais beau-
» coup gagné, » dit tout bas Monin à sa
femme, « c'était mon bénéfice.

» — Il faut avouer que je suis en mal-
» heur, dit Destival. voilà sept fois que je
» fais perdre ce pauvre Monin !

» — Sept fois, monsieur !.... vous avez
» joué sept coups de suite !... » s'écrie ma-
dame Monin en regardant son mari, comme
un chat qui va se jeter sur une souris. —
« Eh non, Bichette : tu sais bien que j'en
» suis incapable !...

» — Voilà le duo d'Armide, dit madame
» Destival, allons, monsieur Dalville,
» veuillez le chanter avec madame. — Je
» ne le sais pas, dit Auguste. — Ah ! vous
» êtes assez bon musicien pour chanter à
» première vue. — Je vous soufflerai vos
» passages, monsieur, » dit madame Mo-
nin en ôtant son chapeau, dans la crainte
qu'il n'étouffe sa voix.

Madame Monin a commencé : sa voix
fait presque grincer des dents. Monin ap-
plaudit à chaque mesure. Tout à coup une

corde casse. La vive Athalie fait courir ses doigts sur les touches, et semble animée par le feu de l'exécution; mais bientôt une seconde, une troisième corde sont cassées, il n'y a plus moyen de continuer, et Athalie se lève en disant : « C'est dommage, cela » allait si bien.

» — Voilà le désagrément de vos pianos, » dit madame Monin en remettant avec humeur son chapeau de bergère; « parlez- » moi de la petite flûte de M. Monin; au » moins il n'y a pas de danger que cela » casse jamais!.... — Veux-tu que j'aille la » chercher, Bichette? — Vraiment, voilà » une belle heure pour faire une telle proposition! Il faut aller nous coucher, » monsieur, cela vaudra beaucoup mieux » que votre petite flûte. »

Destival quitte le jeu, rouge comme un coq, en s'écriant : « Il n'y a pas moyen d'y » tenir! Voilà douze fois que l'on passe!... » je perds quarante francs au moins!...

» — Ah! peut-on jouer tant d'argent! » dit madame Monin; si jamais vous per-

» diez quarante francs, monsieur Monin ,
» je me séparerais sur-le-champ d'avec
» vous.

» — Voilà une belle bagatelle! » dit la Thomassinière en se levant : « Je jouerai
» demain cela d'un coup chez un notaire
» de mes amis. C'est là qu'on joue l'écarté!..
» la table est couverte d'or, de billets de
» banque!.. à la bonne heure, c'est comme
» cela que c'est amusant!... mais sans cela
» l'écarté est un jeu très-ennuyeux!.... Eh
» ben, à propos, allons nous nous coucher?
» — Allez, monsieur!.... Qui vous en
» empêche? dit la vive Athalie, nous n'a-
» vons pas besoin de vous!.... — Ma foi,
» c'est que j'ai bien envie de dormir.... —
» Baptiste va vous conduire à votre cham-
» bre qui est ici dessus....

» — Et la mienne, ma chère, où est-elle,
» s'il vous plaît? dit la petite maîtresse,
pendant que son mari monte se coucher
sans dire bonsoir à personne, parce que
c'est mauvais genre.

« — La vôtre, ma bonne! répond ma-

» dame Destival ; mais c'est celle de votre
» mari , nous n'en avons qu'une à vous
» offrir. — Comment ! est-ce que par ha-
» sard vous allez aussi me faire coucher
» avec lui ? — Mais sans doute..... — Ah !
» c'est ridicule !... mais cela ne m'arrive ja-
» mais !.... je ne couche pas avec mon-
» sieur de la Thomassinière !.... vous savez
» bien que j'ai mon appartement... — Pour
» une fois , belle dame , » dit Destival , en
prenant un air malin , « le cher époux ne
» s'en plaindra pas.

» — Ah ! Dieu , que c'est amusant !... »
dit Athalie , en faisant la moue. Pendant
ce temps , madame Monin , qui a enfin fini
de retrousser sa robe et de mettre son
schall , fait des mines à madame Destival ,
en disant : « Quant à moi , je couche avec
» mon mari... et je voudrais bien voir qu'il
» s'avisât jamais de parler d'un apparte-
» ment séparé ! ah ! ah !... — Tu sais bien ,
» Bichette ; que je n'ai pas envie de..... —
» C'est bon..... monsieur Monin , je sais ce
» que je sais... Bonsoir , ma voisine.... mon

» voisin , je vous salue..... Eh bien , mon-
» sieur , pourquoi donc ne mettez-vous pas
» votre casquette?..... Qu'est-ce que c'est
» donc que ce genre-là?..... »

Monin avait peur que sa femme ne s'aperçut du trou fait à sa tourte , il se décide enfin à mettre sa casquette sur l'oreille gauche , afin que le fond soit moins visible aux regards de sa moitié. Et madame Monin emmène son époux en lui promettant qu'elle ne le laissera plus dîner en ville sans elle , parce qu'il ne se ménage pas à table et que cela lui fait faire mille extravagances.

Les voisins partis , M. Destival avoue que l'exercice l'a beaucoup fatigué , et ne tarde pas à s'éclipser.

La musique a établi plus d'intimité entre Dalville et la brillante Athalie : pour quiconque sait goûter les charmes de l'harmonie , rien ne rapproche plus vite deux cœurs qu'un chant tendre ou gracieux , qu'un passage bien passionné que souvent on s'adresse l'un à l'autre ; la musique est en amour un auxiliaire bien puissant!....

Elle émeut, elle attendrit, elle parle à l'ame. Grâce au ciel, presque toutes nos dames savent maintenant toucher du piano.

Mais Athalie se lève et madame Destival la reconduit jusqu'à son appartement. Avant d'y entrer la petite maîtresse dit en riant à son amie : « Ma chère... il faut que »
» je vous fasse une confidence... je crois »
» que j'ai fait la conquête de M. Dalville... »
» — Vous croyez ?... — Ah ! j'en suis pres- »
» que sûre, il m'a dit de ces demi-mots... »
» vous savez ! Puis il m'a tendrement serré »
» la main... — Je vous en fais mon compli- »
» ment ! — Oh ! vous entendez bien que »
» je veux m'en amuser, voilà tout !.... — »
» Au reste, je vous le dis franchement, sa »
» conquête doit avoir peu de prix, car c'est »
» un homme qui devient amoureux de »
» toutes les femmes qu'il voit... Adieu, ma »
» belle, bonne nuit. — A demain, ma »
» bonne ! Je me lèverai de bonne heure »
» pour me promener dans la campagne. — »
» Je vous accompagnerai, ma chère. »

Ces dames se quittent. Madame Destival

redescend au salon. Dalville n'y est plus, il est aussi rentré chez lui; madame en fait autant et appelle Julie pour qu'elle vienne la déshabiller.



CHAPITRE VI.

La société retourne à Paris.

LA nuit est passée : son ombre protectrice a-t-elle calmé l'humeur de madame Destival, et réparé les fatigues de son époux? Dalville s'est-il promis d'être sage? et Bertrand d'être sobre? La vive Athalie est-elle consolée d'avoir partagé la couche de son mari, et monsieur de la Thomassinière a-t-il bien dormi auprès de sa femme? Ce sont de ces mystères dans lesquels je ne suis pas initié.

Tout ce que je sais, c'est que madame Destival s'est levée en songeant encore à l'aimable confidence que son amie lui a faite la veille avant de se coucher; et qu'elle

se dit en s'habillant : « La coquette a bien
» fait tout ce qu'elle a pu pour s'assurer la
» conquête d'Auguste. J'ai vu , pendant
» qu'ils chantaient , ses minauderies , ses
» sourires... elle espère sans doute recevoir
» ce matin une déclaration dans toutes les
» formes ; mais j'en suis bien fâchée , ma-
» dame, je serais là, je ne vous perdrais pas
» de vue , et je ne souffrirai pas qu'il se
» noue chez moi de telles intrigues... Ah !
» les femmes sont maintenant d'une co-
» quetterie !... Mettons cette rose dans
» mes cheveux... cela me va mieux que ce
» ruban... mon Dieu , comme mes papillo-
» tes tiennent mal aujourd'hui... Ensuite
» on se plaindra de ce que les hommes pen-
» sent défavorablement de notre sexe.....
» mais ne les y autorise-t-on pas en se con-
» duisant ainsi... A la première rencontre,
» laisser voir à un homme qu'il nous plaît...
» C'est affreux !... et une femme de vingt
» ans... mariée depuis deux ans, au plus...
» Ah ! monsieur Auguste... vous ne méritez
» pas qu'on ait quelque amitié pour vous.

M. Destival, en quittant le mouchoir des Indes qui la nuit couvre sa tête, va se placer devant sa glace et se présente les armes avec un vase nocturne qu'il a oublié de replacer dans sa table de nuit. Ne songeant pas qu'il est en chemise, Destival, qui a rêvé qu'il détruirait toutes les bêtes de l'arrondissement, fait le tour de sa chambre au pas redoublé et, avec sa pincette, couche en joue son traversin : mais dans cette noble position le souvenir des quarante francs qu'il a perdus la veille à l'écarté se présente à son esprit, et comme ce n'est pas en faisant l'exercice qu'il arrange ses affaires, notre homme revient à des sentimens plus pacifiques et s'habille en ne songeant plus qu'aux moyens de devenir aussi riche que la Thomassinière afin de pouvoir perdre au jeu quelques écus sans cesser d'être de bonne humeur.

Dalville a rêvé un peu à la petite maîtresse, un peu à la jeune laitière, un peu à madame Destival, puis encore à quelques autres, comme quelqu'un qui n'a pas dans

le cœur un sentiment exclusif et qui se laisse aller à toutes les sensations , à toutes les illusions , à tous les caprices de son imagination. Il se lève sans avoir un plan de conduite bien décidé , sans se promettre d'être ni plus sage , ni plus entreprenant ; sans avoir l'intention de former une nouvelle intrigue : c'est le hasard qui en décidera , ce sont les circonstances qui le feront agir... c'est à son cœur , ou plutôt au plaisir qu'il obéira. Pour un étourdi cette manière de vivre n'était pas dénuée de sagesse : s'abandonner aux événemens , ne rien calculer d'avance , mais saisir au passage toutes les occasions d'être heureux , si c'est là de l'étourderie , cela ressemble aussi beaucoup à de la philosophie , ce qui n'a rien d'étonnant , puisque les extrêmes se touchent.

Bertrand s'était levé avec l'aurore , toujours prêt à exécuter les ordres de son maître , lors même qu'il blâmait sa conduite ; l'ancien caporal était fort content du repas de la veille , parce que le vin de

Beaune n'avait pas été ménagé et que les grands laquais, Baptiste et Toni, avaient, tout en trinquant avec lui, écouté avec respect le récit de ses campagnes; et il se promenait sur la terrasse, disposé à donner à M. Destival une leçon d'exercice et s'accommodant parfaitement de la vie que l'on menait à sa campagne.

La petite maîtresse, dont la tête est aussi légère que le cœur, s'était levée de fort grand matin et avant que son mari ne fût réveillé; elle avait mal dormi; mille pensées lui couraient dans l'esprit; mais chez elle, la principale était toujours le désir de plaire, de briller... c'était là le point autour duquel les autres sentimens n'opéraient que des mouvemens de gravitation, sans pouvoir déranger le cours de l'astre auquel ils étaient subordonnés.

Quant à M. de la Thomassinière, il n'avait fait qu'un somme, et dans ses songes s'était vu seigneur d'un département, décoré de trois croix, d'un grand cordon et d'un crachat, et encore plus riche, encore plus suffi-

sant, encore plus insolent que jamais. Puis, tout à coup, ils s'était retrouvé dans le cabaret de l'*Ane savant* servant du vin à des paysans qui le traitaient fort cavalièrement. Ce diable de sommeil ne respecte rien ; il vous déplace les hommes les plus puissans et opère de singulières révolutions ; il fait d'un roi un berger et élève parfois le laboureur sur le trône ; il mêle le grand seigneur avec les plus simples roturiers ; il fait d'un ministre un pauvre diable , sans pain , sans travail , sans ressources et mourant de faim dans un grenier ; il transforme le banquier en petit commis travaillant quatorze heures par jour pour gagner un écu ; le poète qui vend sa plume , en bateleur chargé de venir faire des tours devant une assemblée qui le paie en le méprisant. Il montre à la femme entretenue l'hôpital , à la fille publique la Salpêtrière , aux jeunes gens qui fréquentent les roulettes , les galères ou les filets de Saint-Cloud . Il rappelle au parvenu sa naissance , à l'homme en place les injustices qu'il a commises , à l'homme sans

honneur les affronts qu'il a essuyés ; et tous ces gens-là font comme M. de la Thomasinière : ils se réveillent en criant qu'ils ont le cauchemar... et ils attribuent ces maudits rêves à une mauvaise digestion. Ils seraient bien fâchés d'y chercher un souvenir du passé et une leçon pour l'avenir.

La nuit n'a point laissé de trace de l'orage de la veille. Le ciel est pur , la campagne semble plus belle, les arbres brillent d'un vert que la poussière ne gâte plus , les fleurs sont plus fraîches, les ruisseaux plus bruyans, tout invite à jouir des beautés de la nature , et c'est sans doute pour cela qu'Auguste est déjà dans le jardin , arrêté sur le seuil de la porte qui donne sur la cour, indécis pour savoir s'il ira se promener dans les champs ou s'il restera dans la maison. Pendant ce temps , Athalie est au fond du jardin assise sous un bosquet ; elle s'occupe à assembler quelques fleurs , en regardant à droite et à gauche si on ne viendra pas lui tenir compagnie ; et madame Destival se promène dans une allée

voisine, prête à se joindre aux personnes qu'elle présume rencontrer au jardin.

Tout à coup, Auguste entend une voix qui ne lui est pas inconnue crier : « Holà... » Jean-le-Blanc... holà donc... est-ce que » tu ne sais plus que nous nous arrêtons » ici. » Et dans le même moment une laitière entre avec ses boîtes de fer-blanc dans la cour de la maison de M. Destival; Auguste pousse une exclamation de joie en reconnaissant Denise, et s'élançe dans la cour au-devant de la jolie laitière.

« — C'est vous, charmante Denise... — » Oui, monsieur, c'est moi..... ne vous » ai-je pas dit hier que je venais tous les ma- » tins porter du lait ici?... ah! je suis bien » contente de vous retrouver, monsieur!.. » — Vraiment, Denise, est-ce que vous » désiriez me voir?...—Oui, monsieur.... » oh! je le désirais ben... ah!... c'est si joli » ce que vous avez fait!.... c'est si géné- » reux... et quoique vous soyez un peu » trop cajoleur avec les filles, c'est égal, je » vous le passe à cause de cela. — Eh!

» mon Dieu ! qu'ai-je donc fait , Denise ,
» qui m'attire tous ces complimens ? — Et
» Coco...et sa marmite...et sa vieille mère,
» est-ce que vous ne vous en souvenez plus ?
» — Comment savez-vous tout cela , De-
» nise ?— Ah ! pardi ! dans les campagnes ,
» est-ce que tout ne se sait pas ? La vieille
» grand'mère est venue au village acheter
» plusieurs choses. Coco l'accompagnait ,
» il contait à tout le monde qu'un beau
» monsieur lui avait donné beaucoup d'ar-
» gent pour acheter une autre marmite.
» La grand'mère faisait votre portrait.....
» ah ! je vous ai tout de suite reconnu.
» C'est dommage que le père Calleux soit
» un ivrogne... il a passé toute la nuit au
» cabaret à boire l'écu que vous lui avez
» donné..... et il ne tardera pas à manger
» aussi ce que vous avez remis pour Coco...
» mais dame , ça n'est pas votre faute.....
» et vous avez été bien bon pour eux. —
» Je n'ai rien fait là que de très-naturel ,
» Denise , et j'en suis bien récompensé en
» ce moment. »

Denise s'était animée , en contant à Auguste ce qu'elle savait ; les regards du jeune homme la firent encore rougir davantage. Elle baissa les yeux en souriant , et resta quelques instans les bras balans devant celui qui la considérait ; et sa gaucherie , son embarras , son gros jupon de laine , rendaient plus piquans les charmes de sa jolie figure.

Enfin la petite laitière reprend ses boîtes qu'elle avait posées à terre , et dit : « Il » faut que j'aille porter ce lait à mam'zelle » Julie , ordinairement elle est levée à cette » heure....—Encore un moment, Denise , » je vous en prie....—Est-ce que vous avez » quelque chose à me dire , monsieur ?.... » — Oh ! oui... d'abord que vous me sem- » blez encore plus jolie ce matin qu'hier... » — Oh ! si c'est pour ça , je puis m'en al- » ler. — Un instant donc... Denise , je sens » que plus je vous vois et plus je vous aime ! » — Eh ben , il ne faut plus me voir, mon- » sieur... — Cela vous fâche donc , que je » vous aime...—Oh ! non..... car je crois

» ben que ce n'est pas dangereux !... — Ah !
» si vous vouliez m'entendre... — Adieu ,
» monsieur... »

Et Denise fait un mouvement pour s'éloigner ; mais Auguste lui prend la main et l'arrête , en la regardant bien tendrement , trop tendrement pour un volage qui regarde ainsi toutes les jolies femmes. Les yeux d'un séducteur ne devraient exprimer que l'inconstance ; malheureusement les yeux se prêtent à tout ! Peut-être aussi Dalville éprouvait-il alors un sentiment véritable , que sait-on ?... Et qui peut bien lire dans le cœur humain ?

Dans ce moment Bertrand entre dans la cour ; il s'approche de son maître , qui ne le voit pas venir , et lui dit : « Est-ce que
» monsieur m'a appelé ?

» — Eh non ! je ne t'appelle pas , » répond Auguste avec humeur en quittant la main de Denise , « tu viens toujours mal à
» propos , est-ce qu'on dérange les gens
» quand ils causent ? — Pardon, mon lieutenant, je ne vous entendais rien dire, je

» ne savais pas qu'on causait sans parler.
» Laisse-nous, Bertrand. »

Bertrand fait un demi-tour à gauche pour regagner le jardin, mais en passant devant Denise, qui tout en disant qu'elle voulait s'en aller ne s'en allait point, et semblait très-occupée après ses petits fromages, le caporal dit à demi-voix à la jeune fille :
« Prenez garde à vous ! »

Auguste se rapproche de Denise qui a fait mouvement de surprise. « Qu'avez-vous donc ? lui dit-il ? — Rien, monsieur.... mais il faut que je m'en aille... — Denise, voulez-vous me rendre un service. — Oh ! oui, monsieur, avec plaisir si ça dépend de moi. — J'aime cet enfant que j'ai rencontré hier sur la route... Sa jolie figure, sa petite mine franche, tout me parle en sa faveur. — C'est Coco Calieux que vous voulez dire. — Oui. — Ah ! je l'aime bien aussi... mais ce pauvre petit ! depuis qu'il a perdu sa mère, il n'est pas heureux !... sa grand'mère est dure et méchante, son père est un ivro-

» gne, on veut que cet enfant qui n'a que
» six ans trevaille déjà !.... est-ce que c'est
» possible?... et bien souvent il n'a que du
» pain pour toute nourriture!... heureux
» encore quand il n'est pas battu pour son
» souper !... Aussi dans le village nous n'ai-
» mons pas cet ivrogne de Calleux , et si la
» chaumière de Coco n'était ; pas un peu
» éloignée du village, Ah ! je vous réponds
» qu'il serait plus souvent chez nous que
» chez lui. — Eh bien Denise, soyez assez
» bonne pour veiller sur cet enfant , pour
» lui acheter ce dont il aura besoin... en-
» fin, remplacez-moi près de lui, le voulez-
» vous ? — Oh ! avec plaisir , monsieur. —
» Tenez , prenez cette bourse et disposez
» de ce qu'elle renferme en faveur de mon
» petit protégé ; quand elle sera vide , je
» vous en donnerai une autre , j'approu-
» verai toujours l'emploi que vous en au-
» rez fait. — Ah ! monsieur ! vous avez un
» bon cœur !... Que je suis contente... mais
» tant d'argent... il y en aura pour long-
» temps. — Vous voulez bien me faire ce

» plaisir, n'est-ce pas? — Si je le veux!
» Tiens! pardi!... j'crois ben!... est-ce que
» ça n'est pas agréable d'être chargé de
» faire du bien?... Qui pourrait refuser
» une telle commission?... Tenez, monsieur,
» il faut que je vous embrasse... le voulez-
» vous? — Si je le veux, Denise! »

Déjà Auguste entoure de ses bras la jeune fille et prend plus d'un baiser sur des joues qu'on lui tend avec plaisir, lorsqu'un cri et un éclat de rire se font entendre en même temps. Dalville se retourne: c'est madame Destival et madame de la Thomassinière qui sont derrière lui.

Oh! pour le coup! c'est trop fort! » dit madame Destival, en s'avançant d'un air courroucé vers Denise, tandis que Athalie continue de rire, mais d'une manière un peu forcée, en disant: « C'est
» délicieux!... Quoi, jusqu'aux laitières...
» Ah!... Je m'en souviendrai!... le tableau
» était vraiment champêtre... »

Denise n'est point troublée, car elle ne pense pas qu'on puisse la trouver coupable,

et elle regarde les deux dames avec surprise, en cherchant à deviner d'où peuvent naître la gaieté de l'une et la colère qui brille dans les yeux de l'autre, et elle tient toujours à la main la bourse que le jeune homme lui a remise.

« Que faites-vous ici ? » dit madame Destival en jetant sur la petite laitière des regards méprisants. — « Madame vous le » voyez, j'apportais des fromages et du » lait, comme à l'ordinaire. — Je ne vous » ai point demandé des fromages, d'ailleurs les vôtres sont aigres, je n'en veux » plus. Quant à votre lait, vous mettez » moitié eau dedans, j'en ferai prendre à » une autre qu'à vous.

» — De l'eau dans mon lait ! » s'écrie Denise, à qui les larmes viennent au yeux, en entendant traiter ainsi sa marchandise. » Ah ! madame ? par exemple, vous êtes » bien la première qui disiez cela !... et je » vous jure,.. — C'est bon, mademoiselle, » en voilà assez; je ne veux plus que vous » mettiez le pied chez moi... Je vous croyais

» honnête et sage , je n'aime pas les petites
» dévergondées. — Dévergondée..... Eh
» mon Dieu! qu'ai-je donc fait, madame?...
» — Nous l'avons vu , mademoiselle... Et
» cette bourse que vous tenez prouve assez...
» — Cette bourse, madame, » dit Auguste
en s'approchant de Denise , « est destinée
» à un acte de bienfaisance , à soulager un
» malheureux... Mais, je le vois , c'est tou-
» jours le mal que l'on suppose!... Pauvre
» Denise , c'est moi qui suis cause que l'on
» vous fait de la peine!.... Et lorsque par
» hasard je veux faire une bonne action ,
» on pense que je cherche à vous séduire.
» Ah ! mesdames ! est-ce donc avec de l'ar-
» gent que l'on se fait aimer d'une lai-
» tière?... Songez donc que nous ne som-
» mes pas à Paris. »

Pendant qu'Auguste parle , Denise s'est calmée ; elle essuie ses yeux avec le coin de son tablier, et reprend assez d'assurance pour répondre à madame Destival. « Je
» ne dois pas pleurer de ce que vous me
» dites , madame , car je n'ai rien à me

» reprocher. Adieu , monsieur , j'emporte
» votre argent , et je tâcherai de ben rem-
» plir vos intentions »

En achevant ces mots , Denise salue la compagnie , et le cœur encore gros , retourne près de Jean-le-Blanc et s'éloigne de la maison de l'homme d'affaire.

Madame Destival , qui se sent embarrassée , regagne le jardin ; Athalie se rapproche d'Auguste , et lui dit en riant :
« Vous conviendrez : monsieur , que vous
» l'avez embrassée au moins six fois de
» suite. — Je n'ai pas compté ; madame.
» — Il paraît que cela vous plaisait. —
» Beaucoup , madame. — Monsieur est
» franc au moins. — C'est peut-être ma
» seule qualité. — Et pourquoi l'embras-
» siez- vous ? — Est-ce qu'elle n'est pas fort
» jolie , madame... — Jolie !... c'est pos-
» sible..... de ces grosses beautés de cam-
» pagne... Non pas ! elle a au contraire
» les traits extrêmement fins ! — Mais c'est
» une laitière ! — Quelle différence faites
» vous entre une jolie fille des champs et

» une jolie fille de la ville ? — Mais une
» énorme, monsieur : et l'éducation, et les
» manières, et le bon ton, est-ce que vous
» comptez cela pour rien ? Sortiriez-vous
» dans Paris... à la campagne même, avec
» une laitière sous votre bras ? — Non,
» madame, j'avoue que je ne serais pas
» encore assez philosophe pour cela ; mais
» mettez à Denise... — Qu'est-ce que c'est
» que Denise ? — C'est cette petite laitière,
» madame. — Ah ! monsieur sait son nom.
» — Oui, madame. — Eh bien ! monsieur,
» que voulez-vous mettre à mademoiselle
» Denise ? — Un joli chapeau, une robe
» bien faite, un beau schall... — Ah ! elle
» aurait une tournure singulière à porter
» tout cela !... — Eh ! mon Dieu, madame,
« tout n'est qu'habitude. Vous - même,
» malgré toutes vos grâces, vous seriez
» peut-être empruntée sous le bavolet
» d'une laitière. Ce qui s'acquiert, ma-
» dame, est d'un faible mérite ; mais ce qui
» ne se donne pas, c'est la beauté, la grâce,
» l'esprit, la douceur de la voix, du re-

» gard, du sourire, ce charme enfin qui
» nous captive... et que vous possédez si
» bien, madame. — Ah! vous avez bien
» fait de finir comme cela, sans quoi j'allais
» me fâcher. Madame Destival a raison,
» vous êtes un mauvais sujet!.. un homme
» dangereux! A propos, j'espère avoir le
» plaisir de vous revoir à Paris, monsieur,
» je donne souvent des bals, et tous les
» jeudis, en hiver, j'ai soirée. — Madame
» est trop bonne : mais monsieur votre
» époux ne m'a rien dit.—Eh! mon Dieu;
» est ce qu'il a le temps de penser à inviter
» quelqu'un, il est tellement distrait; tel-
» lement préoccupé de ses spéculations....
» c'est moi seule qui me charge des invita-
» tions..... Vous viendrez? — N'est-ce pas
» un besoin de vous revoir, si l'on cédait
» à son penchant on ne vous quitterait
» plus...—Ah! Dieu!... je crois que nous
» tombons dans le sentiment... Est-ce que
» vous allez me faire une déclaration? —
» Est-ce qu'il est possible de vous voir sans
» vous aimer... —Prenez garde!... vous

» devenez sérieux, et je n'aime que les
« gens gais... Cet air mélancolique ne vous
» va pas! — Vous n'avez donc pas pitié
» du mal que vous faites?..—Ah! pas du
» tout!.... les soupirs ne m'attendrissent
» nullement! il faut pour me plaire que
» l'on me fasse toujours rire. »

Tout en causant, Auguste et la petite maîtresse s'étaient enfoncés dans le jardin. Auguste avait pris le bras de la jeune dame et le lui serrait tendrement. Athalie riait toujours, mais elle ne repoussait pas les doux serremens de main de Dalville, lorsqu'au retour d'une allée Bertrand parut devant eux.

« On vous attend, ainsi que madame,
» pour déjeuner, mon lieutenant, » dit le caporal en portant le revers de sa main à son front.

Auguste fait un mouvement d'impatience, mais déjà la vive Athalie lui a quitté le bras et s'éloigne en folâtrant.

« Parbleu Bertrand tu es bien mal-
» adroit, » dit Auguste en regardant le ca-

poral qui est resté devant lui. — « Qu'est-ce
» que j'ai donc fait, mon lieutenant? —
» Il semble que tu prennes à tâche de
» venir me déranger quand j'ai un entre-
» tien intéressant avec une jolie femme. —
» Pardon, mon lieutenant, mais je ne peux
» pas deviner ce que vous dites. — Un
» homme adroit devine cela au premier
» coup-d'œil! Une fois pour toutes, quand
» je serai en tête-à-tête avec une femme,
» je te défends de venir m'interrompre. —
» C'est fini, mon lieutenant, la maison brû-
» lerait que je ne vous dérangerais pas. »

Tout le monde est réuni dans la salle à manger; comme la Thomassinière s'est réveillé avec un fort grand appétit, il n'a imaginé aucune affaire qui put contrarier son estomac, et il fait à Dalville un salut très-aimable, ce qui signifie que sa femme lui a annoncé qu'elle voulait le recevoir. Madame Destival semble aussi chercher à se réconcilier avec Auguste, qui la boude depuis la scène de la cour.

« Il faut que je sois avant midi à Paris, »

dit la Thomassinière en remuant une foule de papiers qu'il sort de son portefeuille ;

« j'ai dix rendez-vous pour aujourd'hui... »

Je suis sûr qu'il est déjà venu vingt-personnes me demander à mon hôtel... Encore un peu de café, s'il vous plaît... ça n'est pas du moka... — Pardonnez-moi, » dit Destival en lui en versant. — « Oh ! je vous assure que non, je m'y connais !... »

J'en ai fait dernièrement une provision *conséquente* ; c'est bien autre chose que cela ! — J'ai aussi besoin d'être à Paris ce matin, » dit Destival en se rengorgeant dans sa cravate, « j'ai beaucoup d'affaires en train... J'en ai de très-majeures !... Monin veut acheter une maison... j'ai son affaire... — Qui ? ce petit monsieur qui pariait deux sous à l'écarté. — Lui-même. — Comment, il achète des maisons ! Je ne m'en serais pas douté.... il avait un habit très-râpé avec des reprises aux coudes. — Oh ! à la campagne ! — C'est égal, vous conviendrez qu'un homme qui a un habit râpé,

» ça n'annonce pas grand'chose... ça ne
» donne pas bonne idée de son esprit. Oh!
» c'est que moi j'ai un coup-d'œil...et puis
» l'habitude de ne voir que les gens riches
» et bien mis... Ah ! laquais, dites à mes
» gens d'atteler... de mettre les chevaux à
» ma calèche... — Moi, j'attends ce matin
» ma marchande de modes, dit Athalie,
» elle doit m'apporter un bonnet déli-
» cieux... il faudra brûler le pavé, mon-
» sieur, car je suis bien curieuse d'essayer
» ce bonnet-là. — Vous savez bien, ma-
» dame, que mes coursiers ne vont pas
» comme des chevaux de fiacre... Je les
» nourris assez bien, et ils me coûtent assez
» cher pour que je les fasse galoper.

» — Baptiste !... » crie M. Destival à son
domestique qui va sortir, « tu attelleras
» aussi... entends-tu ?

» — C'est ça, » se dit tout bas Baptiste, à
peine sorti de la cuisine ; « il faut que j'aille
» à l'écurie !

» — Parbleu, Baptiste, pendant que vous
» êtes en train, dites aussi à mon petit Toni

» de mettre le cheval à mon cabriolet , »
dit Dalville , en souriant de l'air avanta-
geux de la Thomassinière , qui dit en se
frottant les mains : « Ma foi , c'est agréable
» d'avoir chacun sa voiture... c'est gentil ,
» au moins on est certain de n'être qu'avec
» des gens comme il faut. A la vérité, vous
» n'avez que des cabriolets... mais tout le
» monde ne peut pas avoir comme moi ca-
» lèche , coupé et landau !...

» — Comment, monsieur Dalville , vous
» partez aussi ? » dit madame Destival , en
fixant sur le jeune homme des yeux très-
expressifs ; « c'est fort aimable... tout le
» monde m'abandonne... — Il est vrai mon
» ami , dit Destival, que ma femme comp-
» tait sur vous pour lui tenir compagnie...
» et...

» — Je n'ai jamais dit que je comptais sur
» monsieur ; assurément je m'en serais bien
» gardée , » dit Émélie , en interrompant
son mari ; « mais puisque tout le monde
» retourne à Paris , je ne vois pas pourquoi
» je resterais ici. D'ailleurs, ne devez-vous

» point donner un dîner cette semaine ,
» monsieur ? — Oui , madame , un grand
» dîner... J'aurai des personnes puissantes... des gens en place... des artistes distingués... Je compte sur monsieur et madame de la Thomassinière, ainsi que sur
» l'ami Dalville. »

Dalville se contente de s'incliner , tandis que la Thomassinière répond : « Nous verrons ça... Je ne puis pas promettre d'avance , parce qu'il pourrait me venir
» d'autres dîners chez des gens de la haute volée... et vous sentez bien... »

» — Ainsi , nous partons tous pour Paris , dit madame Destival ; mon mari se chargera de Baptiste... et de Julie.
» M. Dalville aura-t-il la complaisance de me donner une place dans son cabriolet?... »

» — Pourquoi ne viendriez-vous pas dans notre calèche , » dit vivement la petite maîtresse. — « Oh ! je craindrais de vous faire attendre... J'ai encore plusieurs dispositions à faire... et vous êtes pressée de voir votre marchande de modes... »

» M. Dalville voudra bien, je l'espère,
» m'accorder une demi-heure de plus. »

Auguste sent bien qu'il serait impoli de refuser ; et d'ailleurs, quoique cet arrangement contrarie ses projets, quoique la séduisante Athalie lui fasse une petite moue fort piquante, et que madame Destival ait dit beaucoup de mal de lui, Émélie n'en est pas moins une fort jolie femme, et on pardonne à une jolie femme bien des choses, lors même qu'on n'en est plus amoureux.

On quitte la table. Les voitures sont prêtes. Madame de la Thomassinière monte dans sa calèche, en laissant tomber un regard malin sur Auguste et madame Destival. Le spéculateur appelle ses deux laquais, se fait aider à monter, puis se jette dans le fond de la voiture, en criant : « A mon
» hôtel de la Chaussée-d'Antin, et qu'on
» brûle le pavé... Qu'on aille *furieusement*
» vite... entendez-vous, Lafleur!... Quoi-
» que ça, n'allez pas nous verser dans quel-
» que chose... »

La calèche part comme un trait , Madame Destival a tellement pressé ses domestiques , que bientôt Julie et Baptiste sont prêts à partir avec leur maître ; pour madame , elle a encore divers arrangemens à terminer , pour lesquels elle n'a plus besoin de Julie. M. Destival serre fortement la main de son ami, lui recommande de ne point faire aller sa femme trop vite , parce que ça lui fait mal aux nerfs , puis prend place dans son cabriolet à côté de Julie , en ordonnant à Baptiste de monter derrière, ce que celui-ci fait , en murmurant de ce qu'on le met à toutes sauces.

Bertrand et le petit Toni sont auprès du cabriolet de Dalville , n'attendant plus que son arrivée et celle de madame Destival , pour se mettre en route. Mais les petits arrangemens que la maîtresse de la maison avait à terminer durèrent près de deux heures. Bertrand s'impatiente auprès du cabriolet , mais son maître lui a ordonné de l'attendre là ; il ne quitte pas son poste.
» Monsieur nous croit peut-être partis ,

» dit le petit Toni, — Non, non, il sait que
» nous sommes là. — Mais il ne veut peut-
» être plus retourner à Paris aujourd'hui.
» — Alors il viendra nous le dire. — Et
» s'il n'y pense pas ? — Nous resterons là
» jusqu'à ce qu'on vienne nous relever de
» notre poste. La consigne, je ne connais
» que ça.»

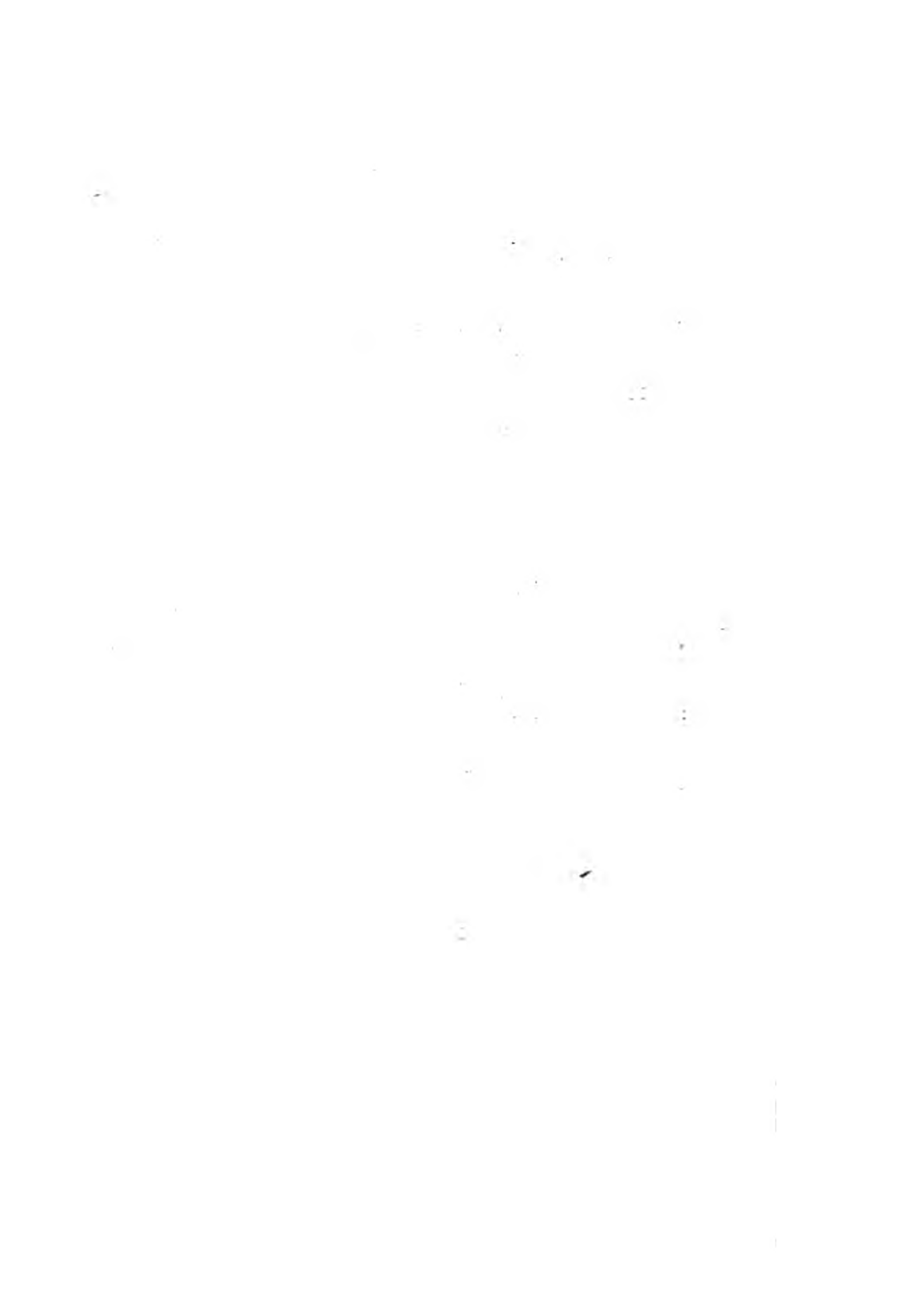
Enfin, sur le midi, Auguste paraît donnant le bras à Madame Destival, qui s'appuie tendrement sur lui, et dont la physionomie n'exprime plus que le contentement et le plus aimable abandon.

« C'est singulier, se dit Bertrand, voilà
» une dame qui change de visage deux ou
» trois fois par jour. Au reste, je devrais y
» être accoutumé... J'en ai tant vu comme
» cela !... Toutes celles qui arrivent chez
» monsieur, d'un air courroucé, en roulant des yeux, en faisant une grosse voix,
» sont, quand elles le quittent, douces
» comme des agneaux ; ça n'est plus du
» tout la même figure. ni les mêmes yeux,
» ni la même voix....

»—Allons, monte donc, Bertrand, » dit Auguste, qui est déjà dans le cabriolet, près de madame Destival. » Vous serez un » peu gênée, madame, mais mon fidèle » Bertrand n'est pas fait pour monter derrière.

» — Oh! je serai toujours très-bien, » dit Émélie, en jetant un doux regard à Auguste, et adressant à Bertrand un sourire gracieux.... car il n'y a rien de si aimable que les dames, lorsque les choses tournent à leur gré!... Mais aussi, quand on les contrarie!...

On part, et en passant devant le petit sentier qui conduit à Montfermeil, Auguste avance la tête, regarde, et se dit tout bas : « Je n'aurai pas toujours une dame à » reconduire. »



TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. I. Conversation en cabriolet.	1
II. La culbute.	25
III. L'enfant et la marmite.	42
IV. Quelques portraits d'après nature.	58
V. L'exercice; l'escarpolette; l'orage et la musique.	92
VI. La société retourne à Paris.	145

FIN DE LA TABLE.



LA LAITIÈRE

DE

MONTFERMEIL.

TOME II.

IMPRIMERIE DE J.-B. DE WALLENS ET C^e,
Quai aux Pierres-Bleues n° 12.

LA LAITIÈRE

DE

MONTFERMEIL.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

TOME DEUXIÈME.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.,
HAUMAN, CATTOIR ET COMP^o.

—
1837.

LA LAITIÈRE

DE

MONTFERMEIL.

CHAPITRE PREMIER.

Le village.

DENISE avait repris la route de son village; mais elle ne chantait pas, comme c'était sa coutume en marchant derrière Jean-le-Blanc : elle avait encore le cœur gros de la scène qui venait de se passer dans la maison de madame Destival; et, quoiqu'elle eût cherché à n'en point paraître affligée, elle se souvenait de ce mot : *dévergondée*, qu'on lui avait adressé. S'entendre appeler ainsi lorsque l'on est sage, lorsqu'on n'a rien à

se reprocher, cela semble fort dur à la petite laitière. On dit que les injures qui ne sont point mérités ne blessent point : comment un cœur honnête et franc ne se sentirait-il pas outragé en recevant les épithètes réservées pour le vice. C'est bien plutôt ce dernier qui ne rougit plus et se moque de tout ce qu'on pourrait lui dire, parce qu'il ne conserve aucune pudeur. Or, donc, le proverbe qui dit : Il n'y a que la vérité qui offense, est, à mon avis essentiellement faux.

« Que ces gens de la ville sont méchants,
» se dit la jeune fille, m'appeler dévergondée!... Ça leur va ben! Qu'avais-je donc fait pour cela... j'embrassais ce monsieur, parce qu'il a un bon cœur, et qu'il veut prendre soin de Coco; il me semble que c'était ben naturel, et je ne m'en cachais pas... C'te madame Destival qui accourt sur moi en faisant des yeux!... J'ai cru qu'elle allait me battre... Me dire que mes fromages sont aigres!... que je mets de l'eau dans mon lait!...

» Ah ! j'avais ben envie de pleurer... ; mais
» j'ai ben fait de renfoncer mes larmes ,
» elle aurait été trop contente... Et c't'au-
» tre , qui ne faisait que rire en faisant un
» tas de mines et de singeries à ce jeune
» homme !... Mon Dieu ! est-ce qu'il y
» avait de quoi tant faire de bruit?... Fal-
» lait-il refuser c't argent , quand c'est
» pour faire du bien à c' pauvre petit...
» Oh , non !... et puis ça aurait fâché ce
» monsieur , et j'aime ben mieux fâcher
» la dame... Il n'est pas méchant lui ;... il
» n'est que cajoleur... dame ! ça n'est pas
» un crime ;... on n'a qu'à ne pas l'écouter ,
» v'là tout... Du reste , il est ben gentil... ,
» ben poli... J'lui ai griffé la figure , et il
» ne s'est pas fâché... Tiens , il ne m'a pas
» dit son nom... Ah ! pourquoi faire !... je
» n'ai pas besoin de le savoir... Il l'a peut-
» être dit à Coco... ; faudra que j'lui de-
» mande... Hue donc ! Jean-le-Blanc...
» Montrerais-je à ma tante c'te bourse... ?
» Oui , oui , je lui conterai tout... Quoique
» ça , je ne lui ai pas dit hier que j'avais

» fait la culbute, et que ce monsieur avait
» vu... Quand je pense à ça, ça me taquine,
» et j'ai encore envie de pleurer... Et cet
» autre monsieur, qui l'a appelé mon lieu-
» tenant, et qui, en passant près de moi,
» m'a dit tout bas : Prenez garde à vous!...
» Ah ! c'est Bertrand qu'on le nomme celui-
» là, je m'en souviens. Il a l'air d'un bon
» garçon ce Bertrand ; mais qu'est-ce qu'il
» voulait donc dire avec son : Prenez garde
» à vous. »

Tout en faisant ces réflexions, Denise est arrivée à Montfermeil, joli village dont les habitans ne sont pas mal, où l'on voit quelques maisons bourgeoises, et rien qui annonce la misère, parce que l'habitant de la plus modeste chaumière travaille au lieu de mendier.

La maisonnette de Denise est au bout du village, sur le bord d'un petit ruisseau qui serpente entre des saules. Elle se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage ; mais les murs sont bons et le toit est couvert en briques, ce qui donne à la

maisonnette un certain air d'élégance. Une cour est sur le devant, mais elle n'est fermée que par une petite barrière de bois ; sur la droite est l'étable, et des poules, des canards, des poulets, des oies, se promènent çà et là dans la cour qu'ils semblent regarder comme leur propriété, poussant mille cris divers lorsqu'une autre personne que Denise ou sa tante se permet d'y entrer. Le jardin est derrière la maison : il a près de deux arpens, mais aucun ordre n'y règne ; les fruits et les légumes y croissent pêle-mêle suivant l'usage des villageois qui songent d'abord à l'utile. Les fleurs y sont en petite quantité ; cependant comme Denise les aime, on trouve quelques rosiers parmi des plants de pommes-de-terre, et des seringas, dont les branches entourent le tronc d'un prunier ou d'un amendier.

On voit par ces détails que la maisonnette n'appartient pas à de pauvres gens. Tout y annonce l'aisance ; en effet, la mère Fourcy, tante de Denise, est une des plus riches villageoises de l'endroit : elle possède

deux belles pièces de terre , dont l'une est de l'autre côté du petit ruisseau qui touche à sa maison , et Denise , qui est son unique héritière , sait , par son activité et son petit commerce de lait et de fromage , ajouter encore au revenu de sa tante , qui , quoique bonne femme , est un peu avare ; on dit que c'est assez le défaut des gens riches... et comment voulez-vous que ceux qui n'ont rien laissent paraître ce défaut-là.

Jean-le-Blanc est entré tout seul dans la cour et prend le chemin de l'écurie. Denise est encore en arrière , arrêtée par quelques voisines qui , suivant l'usage du village , causent avec toutes les personnes qui passent , parce qu'au village tout le monde se connaît. Mais la petite laitière , qui n'est pas en train de causer , se hâte de rejoindre Jean-le-Blanc et de le débarrasser de ses paniers , dans lesquels sont les fromages et le lait qu'elle rapporte.

« Que va dire ma tante , en voyant que
» je reviens avec le lait et les fromages ? »

se dit Denise ; et elle ne peut retenir un soupir. Cependant Denise ne craint pas sa tante , car la mère Fourcy , qui connaît la sagesse de sa nièce , et lui trouve plus d'esprit qu'à tous les habitans du village , approuve toujours ce qu'elle a dit et ce qu'elle a fait , excepté lorsqu'il s'agit de prêter de l'argent ; et voilà pourquoi Denise , malgré l'amitié qu'elle portait à Coco n'avait pu faire encore que peu de chose pour lui.

» Son père est un ivrogne , disait la mère
» Fourcy , donner à l'enfant , c'est donner
» de quoi boire à ce mauvais sujet de Cal-
» leux. »

La mère Fourcy est une grosse femme de cinquante-cinq ans , qui , malgré son embonpoint , est active et alerte : elle a entendu rentrer sa nièce et vient pour l'aider à débarrasser son âne. « Quoi que tu tiens
» donc là , mon enfant ? dit-elle à Denise. —
» Ce sont les fromages que j'avais faits pour
» madame Destival. — Et pourquoi donc
» quelle ne l'za pas pris ? — Parce que...
» parce qu'elle n'en a pas voulu. — Ah !

» c'est différent... Comment tout ce lait
» aussi?—Ah! mon Dieu oui, ma tante...
» — Et moi qui en ai refusé c'matin à
» M. Brichard!... — Oh!... nous le man-
» gerons, ma tante... — Est-ce que ma-
» dame Destival t'a retiré sa pratique? —
» Oui ma tante. — C'est donc ça que t'as
» la mine toute chiffonnée... Mais où donc
» veut-elle avoir de meilleur lait? — Ah!
» ce n'est pas à cause du lait, ma tante.
» —C'est donc pour autre chose?— Oui,
» ma tante. — Ah! c'est différent. Et
» conte-moi donc c't' autre chose, mon
» enfant. »

Denise se recueille un moment, puis répond : « Vous savez ben, ma tante, que
» je vous ai conté qu'hier j'ai rencontré un
» beau monsieur... qui m'a demandé le
» chemin pour aller chez M. Destival...—
» Oui, ma petite. — Et que c'est celui-là
» qui a donné tout plein d'argent à la
» grand'mère de Coco, qui avait cassé sa
» marmite... — Oui, oui, je sais... C'est
» cet ivrogne de Calleux qui boira cela,—

» Eh ben ! ma tante , ce matin j'ai trouvé
» ce jeune homme chez M. Destival... —
» C'est donc un jeune homme?... Tu m'a-
» vais dit hier un monsieur. — Dame oui ,
» un monsieur qui est jeune... — Ah ! c'est
» différent. — Il m'a fait tout plein d'ami-
« tiés... puis , quand il a su par moi que le
» père Calleux mangeait tout, il m'a donné
» c'te bourse pour que j'aie soin que le pau-
» vre Coco ne manque de rien... Moi j'ai ac-
» cepté , ma tante. Est-ce que j'ai mal fait ?
» — Non , sans doute , ma petite ; est-ce
» que tu ne fais pas toujours bien , ma
» chère Denise?... Dame t'es sage aussi ! et
» tu ne t'en laisses pas conter... — Oh ! non ,
» ma tante ;... mais je me suis laissé em-
» brasser par ce monsieur. — Ah ! c'est
» différent ça ; et pourquoi donc qu'il t'a
» embrassée ? — Pour me remercier de ce
» que je voulais bien veiller sur Coco qu'il
» aime tout plein. — Eh ben ! je ne vois
» pas de mal à tout ça , mon enfant. — Et
» cependant madame Destival en a vu ,
» puisqu'elle est venue à moi tout en co-

» lère et m'a appelée... — T'a appelée... —
» Ah : je ne peux pas redire ce vilain mot-
» là !... Eh ben ! elle m'a appelée... déver-
» gondée... — Jour de Dieu ! ma nièce ! ma
» Denise une dévergondée !... la fille la plus
» sage à dix lieues à la ronde ! Et tu ne lui
» as pas sauté au visage. — Non, ma tante...
» j'ai seulement dit que c'était affreux de
» croire, ... de penser ; ... et puis j'ai rem-
» porté mon lait et mes fromages... — T'as
» ben fait, ma petite, t'as ben fait ; ces
» gens-là ne sont pas dignes de manger de
» si bonnes choses. »

Denise ne dit pas à sa tante ce que madame Destival a dit de son lait et de ses fromages, parce que la mère Fourcy serait femme à se rendre chez l'homme d'affaire, pour demander raison d'une telle injure. La jeune fille n'aime point les querelles, et ne désire plus entendre parler de madame Destival. La mère Fourcy va dans le village pour tâcher de trouver à placer les fromages et le lait. Lorsqu'elle est seule, Denise tire la bourse de sa poche, et compte dans son tablier ce qu'elle contient.

Il y a dans la bourse douze pièces de vingt francs et six de cinq francs. « Deux » cent soixante et dix francs , » dit Denise en faisant un mouvement de surprise , » mais c'est une somme considérable : il » faut que ce monsieur soit ben riche pour » donner tant d'argent à la fois... Je n'aurais peut-être pas dû prendre tout cela.... » Cependant , puisque c'est pour Coco..... » Il y a là de quoi l'élever,.... le faire aller » à l'école ,.... apprendre à lire..... Oui , » mais son père ne veut pas qu'il apprenne » à lire... C'est dommage , je serais si contente de rendre Coco ben gentil , ben » appris : ça ferait plaisir à ce monsieur » quand il reviendrait ;... car il reviendra » voir son petit garçon... Il l'a dit du » moins. N'importe , j' vas ben ménager » c't argent-là!... et pendant que j'ai le » temps , courons jusqu'à la chaumière , » et voyons si on a suivi les intentions de » ce monsieur. »

En prenant des chemins de traverse , on allait en un quart d'heure de Monfermeil

à la chaumière de la famille Calleux. Denise cour lestement dans des sentiers qui lui sont bien connus. Elle entre dans la misérable mesure. Coco était assis à une table, avec la vieille Madeleine. Ils dînaient sans le père Calleux, qui, se trouvant en fonds, préférait le cabaret à sa maison.

En voyant entrer Denise, l'enfant fait un cri de joie et court à elle. Denise était si bonne pour lui ! elle lui apportait toujours quelque douceur ; elle empêchait souvent qu'il ne fût battu ; enfin, elle lui témoignait beaucoup d'amitié, et les enfans aiment ceux qui les aiment : il n'en est pas toujours ainsi des hommes.

» Bonjour, ma petite Denise, » dit Coco en ouvrant ses bras à la jeune fille. —
» Prends donc garde, vaurien, dit la vieille
» Madeleine ; tu as manqué de renverser
» la table, et faire tomber ma soupe !... Je
» t'aurais joliment fouetté !...

Denise a déjà porté ses regards dans toute la chaumière, et voit que le seul changement qu'ait opéré l'argent de Dalville,

consiste en une grande marmite qui est devant le feu. Du reste, le lit de l'enfant n'est pas plus doux qu'auparavant.

« Vois-tu, Denise, comme je suis beau, » dit l'enfant et montrant à la jeune fille le pantalon et la petite veste brune qui remplaçaient les vêtemens en guenille qui le couvraient la veille.

» Oui, je vois, » dit Denise en examinant les habits de Coco ; « mais ce n'est pas » neuf tout cela... — Pardi !... s'écrie la » vieille Madeleine, ne fallait-il pas les lui » faire faire exprès.... C'est bien assez pro- » pre pour un joueur comme lui... Vous » verrez dans quelques jours !... ça sera » bientôt troué !... Ah ! c'est un brise-fer !...

» — Et pourquoi donc ne lui avez-vous » pas acheté un matelas, mère Madeleine... » je croyais que ce monsieur vous l'avait » recommandé en vous donnant de l'ar- » gent. — Ah ! son père n'a pas voulu ; il » dit qu'un garçon ne doit pas être couché » si douillettement, ... que ça les empêche » de devenir forts !... — Cependant, puis-

» qu'on avait donné cela pour Coco.... —
» Pour Coco ! et pour nous aussi, ma pe-
» tite : est-ce que les parents ne doivent pas
» passer avant les enfans ?... — Le père Cal-
» leux est aux champs ? — Aux champs !...
» ah ben oui, aux champs !... il est au ca-
» haret de Claude... Il a pris tout ce qui me
» restait de l'argent que ce monsieur a
» donné ; il m'a dit qu'il allait, avec ça,
» faire une entreprise... Oui !... j'sais ben !..
» il va entreprendre de tout boire en un
» jour, si c'est possible !... — Mère Made-
» leine, voulez-vous que j'emmène Coco
» avec moi jusqu'à ce soir. — Non, ma
» fille, non : je suis vieille, et je ne veux
» pas être seule. Il faut que Coco reste avec
» moi. »

Denise va embrasser l'enfant, qui est allé
jouer et se rouler avec sa chèvre ; puis elle
regagne le village en se disant : « Comment
» donc ferai-je pour remplir les intentions
» de c'monsieur ? »

Le lendemain est un dimanche. Point de
travail au village. On soigne davantage sa

toilette, on met son joli déshabillé, et le soir on se rassemble sur une belle pelouse ombragée de chênes et de noyers. Là, un mauvais violon et un gros tambourin font sauter les jeunes filles et les jeunes garçons, qui trouvent l'orchestre délicieux, parce qu'il leur donne le signal du plaisir. Là, Denise est l'objet des préférences des villageois, et fait naître quelques mouvements de jalousie dans le cœur de ses compagnes. Les passions se glissent partout : on est envieus et médisant au village comme à la ville, seulement on y sait moins déguiser ses sentimens.

Denise est la plus jolie fille du village et des environs ; c'est ce que disent tous les hommes de l'endroit ; mais c'est ce dont ne conviennent pas toutes les femmes. Denise n'est point coquette, mais elle est femme ; et quelle est celle qui n'éprouve pas un secret plaisir à être certaine de plaire, de l'emporter sur ses compagnes ? Cependant Denise ne fait pas la coquette avec les garçons ; elle n'adresse pas à l'un un sourire,

à l'autre un regard, à celui-ci un mot d'espérance ; mais elle rit, elle plaisante, et elle est aimable avec tous ; car elle aime beaucoup la danse , et elle est bien aise que chacun vienne l'inviter à danser.

Ce dimanche-là, pourtant, Denise , qui est allée comme de coutume sur la pelouse avec sa tante ne semble pas s'amuser autant que les autres fois : elle rit moins avec les garçons , et n'a pas l'air de prendre plaisir à la danse. Enfin , ce qui ne s'était jamais vu encore , Denise après quatre contredanses , se sent lasse , et demande à se reposer quelque temps.

« Est-ce que t'es malade , petite ? » demande la mère Fourcy à sa nièce , en la voyant venir s'asseoir près d'elle. — « Non , » ma tante, je ne suis pas malade... ; mais » je suis fatiguée. — Fatiguée !.... toi ! la » plus intrépide danseuse du pays !... — » Dame ! ma tante, je crois qu'on se lasse de » tout.... Je ne me sens pas en train, au- » jourd'hui. — Alors, c'est différent. » — Allons donc, mam'zelle Denise, v'nez

» donc danser...» disent plusieurs gros garçons, en allant à la petite laitière. Puis, l'un lui tire le bras de manière à le lui démettre, l'autre lui frappe de toute sa force dans la main, un troisième, en la saluant, lui marche sur les pieds ; c'est avec ces petites gentillesques qu'au village on fait sa cour à une jeune fille, qui parfois y répond par une bonne tape appliquée sur la joue du galant, ce qui annonce que celui-ci est dans les bonnes grâces de la demoiselle.

Mais Denise ne distribue aucune tape aux garçons qui l'entourent, elle se contente de les renvoyer, en leur disant :
 « Laissez-moi donc tranquille, puisque
 » j'vous dis que je ne veux pas danser...—
 » Oh! que si! oh! que si!... elle dansera...:
 » vous danserez ; c'est pour rire qu'elle dit
 » ça... »

Mais Denise tient bon ; et quand les beaux danseurs sont éloignés, elle dit à sa tante : « Mon Dieu ! qu'ils ont donc l'air
 » bête !...—Qui ça, ma petite? — Eh ben !
 » Gros-Jean, Lucas, Bastien... — Ce sont

» les plus malins du village !... à quoi pen-
» ses-tu donc, pour dire ça !... Gros-Jean,
» qui est si farce en dansant , et qui em-
» brouille toujours exprès les figures ; Lu-
» cas, qui a eu , trois années de suite, le
» prix de l'oie ! Bastien , qui a été deux fois
» à Paris où qu'il a appris à faire le bâton-
» niste ! Tu veux que ces garçons-là soient
» bêtes...—Dame ! ma tante....., c'est qu'il
» me semble qu'ils ne me disaient que des
» choses qui ne m'amusaient pas... — Au-
» trefois, tu riais si ben avec eux... J'te dis
» que t'es malade , ma petite ; en rentrant,
» j'vas te faire avaler, avant de te coucher ,
» une bonne assiettée de pois au lard..., ça
» te fera du bien. »

Denise ne se sent pas malade ; elle ne sait pas elle-même pourquoi elle ne s'amuse point. Enfin , l'heure de se retirer est venue , et la petite éprouve un secret plaisir en regagnant la maisonnette et en quittant ses compagnes , qui la regardent en ricanant , et se disent entre elles : « Denise a
» queuque chose, c'est sûr!... En tous cas

» si elle est toujours comme aujourd'hui,
» les garçons cesseront ben vite de la trou-
» ver aimable et de lui faire la cour. »

Malgré, ou peut-être grâce à l'assiettée de pois au lard, Denise dort peu ; elle pense, non pas précisément au beau monsieur qui l'a cajolée, embrassée et relevée, mais à celui qui veut prendre soin du pauvre Coco, à cet argent dont elle est dépositaire, et aux moyens de rendre l'enfant plus heureux.

Au point du jour, la petite est levée ; après avoir terminé ses travaux du matin, elle s'échappe et court jusqu'à la chaumière. Elle aperçoit l'enfant qui joue devant la porte. Denise est enchantée de lui parler sans témoin.

« Où est Madeleine ? lui dit-elle. — Elle
» dort, ma petite Denise, » répond l'enfant en passant ses bras autour du cou de la jeune fille. — « Et ton père ? — Papa
» Calleux... ; il n'est pas revenu hier...
» Grand'maman dit qu'il a couché au cabaret. — Coco, aimes-tu bien ce monsieur

» qui est venu ici, qui a donné de l'argent
» pour toi, et qui a empêché que tu sois
» battu pour avoir cassé la marmite? —
» Oh! oui, je l'aime bien!.... Il a un beau
» gilet et un beau ruban qui pend là... Il
» reviendra jouer avec moi, n'est-ce pas?
» — Oui, il a dit qu'il reviendrait... Sais-
» tu son nom? — C'est mon bon ami. —
» Mais son nom... te l'a-t-il dit?—Non...,
» mais il sait bien que je m'appelle Coco,
» et papa Calleux. — Il faut bien l'aimer,
» ce monsieur-là, car il veut te faire beau-
» coup de bien!... Serais-tu content d'ap-
» prendre à lire, à écrire?— Oh oui! pour
» lire de belles histoires dans des livres où
» il y a des images... comme tu en as...
» Mais papa ne veut pas que j'aille à l'é-
» cole.... — Je lui parlerai, et je tâcherai
» qu'il consente... »

Dans ce moment, la voix aigre de la vieille Madeleine se fait entendre; elle appelle l'enfant; celui-ci embrasse Denise et rentre dans la chaumière, et la jeune fille regagne lestement le village.

Le père Calleux, après avoir passé trois jours au cabaret, reprend la bêche et l'arrosoir, mais il ne veut pas consentir à ce que Coco aille à l'école, quoique Denise lui dise que cela ne lui coûtera rien, et la vieille Madeleine ne permet pas à l'enfant d'aller plus loin que le champ où travaille son père. Denise se rend tous les matins à la chaumière; elle porte toujours en secret quelque chose à l'enfant, mais elle n'a pas encore touché à l'argent de Dalville.

« C' monsieur ne reviendra pas, se dit
» Denise, v'là déjà huit jours de passés.....
» Bath ! il ne pense plus à... Coco ; raison
» de plus pour ménager c't argent. Un
» jour ce pauvre petit sera heureux de
» trouver ça... Ce monsieur avait pourtant
» l'air d'avoir bonne envie de revenir....
» Il aura sans doute été chez madame Des-
» tival, ... et il n'a pas passé par not' vil-
» lage !... Comme ces jeunes gens de Paris
» sont menteurs !... Celui-là a pourtant
» d'bonnes qualités... Pourquoi donc que
» ce M. Bertrand me regardait en disant
» Prenez garde à vous !

Les jours de danse reviennent, et la gaieté de Denise ne revient pas, quoiqu'elle fasse tous ses efforts pour paraître comme autrefois, que souvent elle danse sans en avoir envie, et qu'elle veuille rire encore avec les garçons, mais maintenant son plus grand plaisir est de s'asseoir seule sous un gros chêne de son jardin, ou d'aller embrasser Coco, auquel elle parle toujours du beau monsieur qui veut lui faire du bien.

Un mois s'était écoulé depuis que Denise avait rencontré Auguste, lorsqu'un matin, comme elle se disposait à se rendre à la chaumière, un paysan lui apprit que la vieille Madeleine était morte dans la nuit. La petite laitière se hâte de courir près de l'enfant. On n'avait pas encore enlevé les dépouilles mortelles de la vieille mère, et comme Calleux était pauvre et n'était pas aimé dans le pays, l'enfant veillait seul près de la défunte, tandis que son père faisait les démarches nécessaires pour l'inhumation.

Denise s'arrête devant la mesure isolée

dont l'aspect lui semble encore plus misérable , parce que la mort jette un voile sombre partout où elle passe. La petite s'étonne de n'apercevoir personne près de la chaumière ; elle s'avance.... Quelques éclats de rire frappent son oreille... Denise pense qu'on l'a trompée en lui racontant la mort de la grand'mère , elle passe sa tête sous le seuil de la porte : son regard découvre le lit mortuaire près duquel une lampe jette une faible clarté, et un peu plus loin elle aperçoit l'enfant qui se roule sur la paille avec sa chèvre , et accueille par des ris les bonds et les caresses de Jacqueline

Ce tableau fait éprouver à Denise une sensation singulière. Elle pénètre dans la chaumière et s'avance vers le petit en lui disant : « Quoi ! mon ami , tu joues près de » ta grand'mère qui est morte?...— Est-ce » que cela la mettra en colère ? » répond l'enfant en portant son regard naïf sur Denise.— « Non , car elle ne peut plus t'en- » tendre , mais tu dois être chagrin de sa » mort...—On m'a dit qu'elle ne me fouet-

» terait plus....—Est-ce que tu n'as pas
» pleuré quand elle est morte? — Non ,
» Denise. — Tu ne l'aimais donc pas?—
» Oh! j'en avais bien peur! — Mon ami ,
» ce n'est pas beau d'être insensible... —
» Ah! Denise, si ma chèvre mourait je
» pleurerais bien : elle est si bonne Jacque-
» leine ! elle m'aime tant ! »

Denise ne trouve plus rien à répondre à l'enfant; elle se contente de l'envoyer dehors avec sa chèvre. Au retour du père Calleux, elle obtient la permission d'emmener Coco avec elle pour quelques jours, et Coco emmène au village sa chèvre chérie dont il ne veut pas se séparer.

Le plaisir de Denise est de garder l'enfant près d'elle ; la mère Fourcy a bon cœur, et Denise lui a fait entendre qu'en grandissant Coco leur sera utile, et que l'argent du monsieur de Paris est plus que suffisant pour l'élever. Le père Calleux, qui sent que son fils n'est pas en état de lui faire sa soupe, consent jusqu'à nouvel ordre à le laisser chez Denise, et la jeune fille est au comble de la joie.

Voilà donc Coco établi chez la petite laitière, et jouissant d'une douce existence. Denise, qui sait lire, ce qui maintenant n'est pas rare au village, veut faire l'éducation de son petit protégé, et ne manque jamais chaque jour de lui parler du beau monsieur qui lui a si bien payé sa marmite. Mais un mois s'écoule encore, et le monsieur de Paris n'est pas revenu. Denise, qui aime toujours à rêver sous le gros chêne, se dit souvent : « J'avais bien raison » de croire qu'il ne pensait pas un mot de » toutes ces belles choses qu'il me disait » Mais... puisqu'il ne devait pas revenir, » ce n'était pas la peine que c' monsieur » Bertrand me dise : Prenez garde à vous ! »

CHAPITRE II.

Matinée chez un jeune homme.

« **MONSIEUR Bertrand, Auguste est-il chez lui ?** » dit une jeune femme de vingt-quatre ans, svelte, bien faite, ayant de beaux yeux bruns et des cheveux très-noirs, le teint pâle, mais les dents blanches et bien rangées, l'air un peu fatigué, mais qu'un sourire malin sait ranimer et rendre fort agréable. Cette demoiselle est une certaine **Virginie** dont on a parlé en cabriolet en se rendant à la campagne de **M. Destival**; elle vient de sonner à l'appartement d'**Auguste** et il n'est encore que huit heures du matin.

« **M. Dalville est sorti,** » répond **Bertrand**

en faisant un salut assez léger à mademoiselle Virginie , ce qui n'empêche pas celle-ci d'entrer en disant : « Ça n'est pas possible , » Bertrand , vous me dites ça... parce qu'il » y a du monde sans doute.... et que vous » avez la consigne... Nous connaissons cela , » mais je veux le voir ; j'ai à lui parler de » choses très-importantes... Vrai , mon pe- » tit Bertrand ; ce n'est pas pour rire. — » Je vous assure, mademoiselle, que M. Dal- » ville est sorti... ou , pour mieux dire , » qu'il n'est pas rentré. Il est allé hier à un » grand bal... et il paraît que ça dure » long-temps. — Ah ! Dieu ! quelle con- » duite ! mais c'est affreux ! ce jeune homme- » là se perd !... Bertrand , vous ne veillez » pas assez sur lui , ça n'est pas bien ; vous » devriez lui faire des sermons , de la mo- » rale. — D'abord , mademoiselle , M. Dal- » ville est le maître ; ensuite , quand je » veux lui parler raison , il ne m'écoute » pas ou m'envoie promener. — C'est très- » mal !... Ah ! si j'étais seulement sa mère » ou sa sœur.... vous verriez comme je le

» rendrais sage.... Je vais l'attendre, Ber-
» trand, car il faudra bien qu'il rentre.
» Encore au bal à huit heures du matin !
» Ah ! nous ne donnons pas là-dedans. »

Mademoiselle Virginie, qui connaît les êtres de l'appartement, ouvre une porte qui conduit dans un petit salon, où elle s'installe, mettant son chapeau sur une chaise, son châle sur une autre, et se jetant elle-même sur un canapé. Bertrand la suit tranquillement ; et comme habitué à la voir agir ainsi, il continue de manger le pain et le fromage qu'il tenait lorsqu'on a sonné.

« Décidément, je n'aime plus du tout
» M. Auguste, » dit Virginie, au bout d'un moment ; « il faudrait que je fusse bien
» folle pour aimer un homme qui a trente-
» six maîtresses... n'est-ce pas, Bertrand ?
» — Ah ! mademoiselle, je ne puis pas as-
» surer... — Oui, oui, il en a trente-six !...
» je ne dis pas à la fois ; il faudrait être un
» Hercule du Nord..... et encore s'il pou-
» vait !... Ce n'est pas l'embarras, les hom-

» mes ne valent pas mieux les uns que les
 » autres... Je les connais si bien !... J'ai rai-
 » son , n'est-ce pas , Bertrand ?... — Oh !
 » quant à ça... nous avons eu des hommes
 » qui... le grand Turenne, par exemple !...
 » — Ah ? est-il bête avec son grand Tu-
 » renne !... Est-ce qu'il me prend pour une
 » guérite ; moi , Bertrand , je ne connais
 » pas l'histoire ancienne , je n'aime que ce
 » qui est de mon temps , et je vous dis
 » qu'Auguste est un libertin... D'abord, il
 » m'a fait un tour indigne il y a trois se-
 » maines. Comment ! il me donne rendez-
 » vous, nous devons passer la journée en-
 » semble et aller le soir à Feydeau , et
 » monsieur me fait croquer le marmot et
 » part pour la campagne... pour aller chez
 » son M. Destival... homme d'affaires !...
 » Il est encore malin celui-là !... il devrait
 » bien s'occuper d'abord de ce qui se passe
 » chez lui... n'est-ce pas, Bertrand ?—Chez
 » lui, mademoiselle ? est-ce que ?... — Oui,
 » vous m'entendez bien ! à moins que cela
 » ne lui plaise cependant ! Dame il y a des

2.

3.



» maris que ça arrange!... Et vous avez
» couché à cette campagne? — Oui, ma-
» demoiselle. — Ah Dieu! c'est champé-
» tre!.. Y êtes-vous restés plusieurs jours?..
» Voyons Bertrand, parlez donc, vous avez
» le temps de manger; vous savez bien que
» je n'ai pas mis les pieds ici depuis un
» siècle, et, de son côté, M. Auguste n'a
» pas eu seulement l'honnêteté de venir
» s'informer de ma santé... J'ai pourtant
» été très-malade! j'ai manqué mourir...
» Je suis bien changée, n'est-ce pas, Ber-
» trand? — Mais, non, mademoiselle; je
» ne vois pas que... — Oh! si, j'ai encore
» le fond des yeux jaune... Il est vrai que
» cette robe-là ne me va pas bien.... Elle
» monte trop, ça m'engonce... Eh bien,
» Bertrand, qu'avez-vous donc fait à cette
» campagne? — Mademoiselle, j'ai appris
» à M. Destival à faire l'exercice. — Tiens.
» est-ce qu'il va s'engager dans les volti-
» geurs? Et sa femme, faisait-elle aussi
» l'exercice?... elle devrait apprendre à
» battre la caisse pour marcher devant son

» mari, quand il ira tirer à l'arquebuse. —
» Je ne sais pas, mademoiselle, ce que
» madame faisait. — Sans doute, vous étiez
» charhé d'occuper le mari, et M. Auguste
» folâtrait avec madame dans des bosquets
» touffus!... Je vois d'ici ce monsieur qui
» tire les moineaux, pendant que sa moitié
» cherche des fraises!... Ah! ah! ah!... »

Mademoiselle Virginie rit de si bon cœur, qu'elle est quelques minutes sans pouvoir reprendre la parole. Pendant ce temps, Bertrand se promène de long en large dans le salon, en continuant de déjeuner.

« — Ah Dieu! ça fait mal de rire comme
» ça. Dites-moi donc quand vous êtes
» revenus, Bertrand? — Le lendemain,
» mademoiselle. — Et Auguste n'y a pas
» retourné depuis? — Non, mademoiselle;
» il en a eu souvent l'envie... mais il n'a
» jamais le temps. — Oh! c'est juste; on a
» tant à faire! et depuis quatorze jours on
» n'est pas venu une fois chez moi, on me
» laisse malade!... mourante presque!...
» et je ne suis pas encore bien... Oh! non!...

» je souffre toujours beaucoup... Qu'est-ce
» que vous mangez donc là, Bertrand? —
» Oh! c'est tout bonnement du fromage de
» Rocfort, mademoiselle. — C'est drôle de
» voir manger, ça me donne envie de man-
» ger aussi; moi, d'abord, il faut toujours
» que je fasse ce que je vois faire aux au-
» tres. Mon petit Bertrand, vous allez me
» donner à déjeuner... parce qu'au fait,
» quand je me désespèrerais jusqu'à de-
» main, c'est des bêtises, et je n'en aurai
» pas le mollet plus gros, n'est-ce pas, Ber-
» trand?.... — Mademoiselle, si vous... —
» Il est bon enfant ce Bertrand; je l'aime
» tout plein, moi; oui, je lui porte beau-
» coup d'amitié quoiqu'il soit un peu traî-
» tre comme son maître.... — Ah! made-
» moiselle; quant à ça, du côté de la fran-
» chise, je me flatte... — C'est bien, Ber-
» trand; c'est pour plaisanter que je disais
» cela, mais je ne vais pas déjeuner avec
» de la franchise. Qu'est-ce que vous allez
» me donner? — Si mademoiselle veut du
» café, je vais dire en bas qu'on en monte.

» — Du café!... ah ça me creuse l'estomac,
» ça ne me vaut rien... Est-ce que vous
» n'avez rien ici? — Nous avons un restant
» de pâté, une cuisse de volaille, du san-
» cisson de Lyon. — Ah! j'aime mieux ça
» que le café; apportez tout ça, mon petit
» Bertrand... C'est seulement pour passer
» le temps en attendant qu'Auguste re-
» vienne. »

Bertrand approche du canapé une petite table à thé, sur laquelle il s'empresse de placer à déjeuner pour mademoiselle Virginie, qui l'aide en courant elle-même au buffet prendre tout ce qu'il lui faut, tout en disant : « Je suis fâchée de votre peine,
» Bertrand. — Vous plaisantez, mademoi-
» selle. — Où, est donc le petit Tony?..—
» Il est avec monsieur... Il faut bien quel-
» qu'un pour le cabriolet. — Ce garçon-là
» est un petit sournois, Il ne veut jamais
» rien me dire, au lieu que vous, Ber-
» trand, au moins vous parlez; je sais bien
» que vous ne me dites pas tout... Au fait,
» vous avez raison, il y a des choses que je ne

» dois point savoir... ça me ferait trop de
» mal... En attendant, je vais déjeuner. »

Mademoiselle Virginie se place devant le déjeuner, et, tout en répétant de temps à autre qu'elle est encore malade, fait disparaître la cuisse de volaille et attaque très-vigoureusement le pâté et le saucisson, qu'elle arrose de vin de Bourdeaux, dans lequel elle ne juge pas nécessaire de mettre de l'eau.

Tout en mangeant, cependant, Virginie porte les yeux sur une pendule qui est en face d'elle, et s'écrie : « Le mauvais
» sujet!.... Voyez s'il reviendra!.... Vous
» conviendrez, Bertrand, qu'on ne reste
» pas au bal jusqu'à neuf heures du ma-
» tin ; je sais bien, moi, que les bals bour-
» geois finissent toujours à cinq heures ;
» ma tante en donnait autrefois... Ma pau-
» vre tante!.... il faut pourtant que je me
» raccommode avec elle!... Tiens, il n'est
» pas mauvais le pâté... Voyez-vous, Ber-
» trand, ma tante c'est une femme dans
» votre genre... — Ah ! j'entends,.. grande

» femme, cinq pieds six pouces comme
» moi ? — Eh non !... qu'il est godiche avec
» ses six pouces !... Eh ben ! ça ne laisserait
» pas d'être gentil si ma tante en avait six
» pouces !.. Je veux dire dans votre genre,
» que c'est une brave femme ! une femme
» respectable !... Oh ! m'en a-t-elle fait des
» sermons, celle-là !..... Elle me disait des
» choses si touchantes, que je pleurais
» comme une Madeleine en l'écoutant ;
» mais, une fois dehors, prrrr !, ... je n'y
» pensais plus du tout... Avec ce diable de
» saucisson, on mangerait un pain de deux
» livres !.... Ce vilain Auguste !.... Oh ! il
» me paiera ça... D'abord je ne m'en vais
» pas qu'il ne soit rentré, quand je devrais
» rester ici jusqu'à demain. Ça m'est égal,
» moi, je suis ma maîtresse ! »

Dans ce moment on entend sonner tout doucement. « Oh ! le voilà ! » s'écrie Virginie ; « Bertrand, ne lui dites pas que je suis ici, entendez-vous ; je veux lui faire une surprise... Fermez la porte du salon. — Oui, mademoiselle... mais je n'ai pas

» dans l'idée que ce soit monsieur ; je n'ai
» pas reconnu sa manière de sonner. »

Bertrand , après avoir fermé la porte du salon, va ouvrir celle du carré , et, au lieu d'Auguste, voit entrer la jolie voisine du troisième, chez laquelle il avait été reporter le petit carlin.

La voisine est une blonde aux yeux bleus , au teint rosé ; sa voix est douce et mielleuse , ses manières et sa tournure sentent l'apprêt , mais elle est jolie , et ses grâces naturelles font pardonner celles qu'elle veut se donner.

Monsieur Bertrand.... est-ce que mon
» petit zozor n'est pas chez vous ? » dit à demi-voix la jeune blonde , en jetant un regard furtif dans l'appartement.

« Je n'ai pas eu l'honneur de le voir ,
» madame , » répond Bertrand en tenant toujours la porte entr'ouverte, ce qui n'empêche pas la voisine de faire un pas de plus en avant.

« — C'est singulier ; .. il est sorti ce matin...
» Ma bonne est au marché , et j'espérais le

» trouver ici... — Si le déserteur se présente, madame, j'aurai l'avantage de le reporter sur-le-champ chez vous... — Ce pauvre zozor!... J'en suis vraiment inquiète. »

La voisine, qui fait toujours un pas en avant, se trouve alors au milieu de l'antichambre, et Bertrand tient toujours la porte du carré ouverte, dans l'espérance que cela engagera la voisine à s'en aller.

« — Monsieur Dalville est sorti hier au soir... en grande toilette.... N'est-ce pas, monsieur Bertrand? — Oui, madame. — J'étais par hasard à ma fenêtre, et je l'ai aperçu... J'aurais voulu lui dire un mot... lui demander pour aujourd'hui un livre qu'il m'avait promis... Mais il est parti si vite!... S'il n'était pas si bon matin, je l'aurais prié d'avoir la complaisance de me le donner... Mais ça le dérangerait peut-être?... »

La voisine semble attendre une réponse, mais Bertrand garde le silence, et se contente de faire aller et venir la porte du carré.

« Est-ce que monsieur Dalville est encore couché? » dit enfin la jolie blonde, en jetant sur l'ancien caporal un regard aussi doux que sa voix est mielleuse. Celui-ci va répondre, quand la porte du petit salon s'ouvre brusquement et laisse voir Virginie qui s'avance d'un air délibéré en disant : « Eh ben!... est-ce pour aujourd'hui, Bertrand? est-ce que nous jouons à cache-cache! »

En voyant paraître Virginie, Bertrand ferme la porte du carré et va s'asseoir en murmurant entre ses dents : « Arrangez-vous : ça ne me regarde pas. »

A l'aspect de mademoiselle Virginie, la voisine devient un peu plus rose qu'elle ne l'était, et ses yeux perdent de leur douceur habituelle. De son côté, Virginie envisage la voisine du haut en bas en fronçant ses sourcils bruns et laissant errer sur ses lèvres un sourire dédaigneux. Bertrand seul semble impassible ; et pendant que ces dames se toisent de la tête aux pieds, il avale tranquillement un verre de vin pour faire passer son rocfort.

« Vous ne m'aviez pas dit , monsieur Ber-
» trand , que monsieur Dalville avait du
» monde chez lui,... » dit enfin la voisine
d'une voix qu'elle tâche de rendre aussi
douce qu'à l'ordinaire, mais dans laquelle
perce quelque chose qui ressemble à de la
colère. « Si je l'avais su ,... certainement je
» n'aurais pas voulu le déranger.

» — Bertrand , est-ce que madame de-
» mande Auguste ? » dit Virginie d'un ton
leste , et en souriant d'un air malin.

La manière familière dont la jolie brune
vient de parler de son voisin semble suffo-
quer madame Saint-Edmont , qui fait ce
qu'elle peut pour cacher son émotion en
disant : « Oui , madame..... je demande
» M. Dalville.

» — Si c'est quelque chose qu'on puisse
» dire à Auguste , je m'en chargerai , ma-
» dame.

» — Vous êtes trop bonne , madame ,
» mais c'est à M. Dalville lui-même que je
» désire parler.

» — Ah !... j'entends... Sans doute Au-
» guste connaît déjà madame ?

» — Oui , madame... J'ai l'avantage de
» connaître M. Dalville.

» — Comme Auguste me conte toutes ses
» affaires, j'aurais pu répondre à madame ,
» si elle avait voulu m'expliquer le motif
» de sa visite.

» — Madame est donc chargée mainte-
» nant de recevoir les personnes qui vien-
» nent chez M. Dalville ? — C'est possible ,
» madame.

» — Monsieur Bertrand , vous auriez
» bien dû me dire... m'éviter de... Mais je
» veux absolument parler à M. Dalville....
» Faites-lui savoir que je n'ai qu'un mot
» à lui dire.... Ensuite je le laisserai libre
» avec madame.

» — Si j'avais pu répondre plus tôt, ma-
» dame, dit Bertrand, je vous aurais déjà
» appris que mon lieutenant n'est pas en-
» core revenu du bal : voilà pourquoi ma-
» dame l'attend dans le petit salon.

» — Eh bien ! je vais l'attendre aussi... »
dit la voisine dont le ton n'est plus du tout
mielleux , et en passant près de Bertrand

elle lui dit tout bas : « Je ne sais pas ce que
 » c'est que cette femme-là , mais elle a bien
 » mauvais ton !... »

Virginie reste un moment dans l'anti-
 chambre pour dire à Bertrand : « Qu'est-
 » ce que c'est que cette piegrièche ?.... ne
 » me mens pas , mon petit Bertrand , ou
 » je fais une scène !...—C'est une dame...
 » qui demeure dans la maison. — Ah! elle
 » demeure dans la maison. C'est tout com-
 » mode !... Elle a l'air d'une fameuse chi-
 » pie !... Y a-t-il long-temps qu'Auguste la
 » connaît ? — Mais non... six semaines à
 » peu près. — Et il l'aime ! — Comment
 » voulez-vous que je sache cela... est-ce que
 » je vais demander à mon lieutenant : Ai-
 » mez-vous celle-ci? aimez-vous celle-là?—
 » C'est bon, tu es un scélérat. En tout cas
 » Auguste aurait bien mauvais goût !... elle
 » est laide, cette femme-là... elle a les yeux
 » bordés de rouge comme les lapins... et
 » une vilaine bouche... N'est-ce pas , Ber-
 » trand?—Mais, je ne trouve pas...— Est-ce
 » que tu t'y connais ? Je te dis qu'elle est

» affreuse ! avec son air de princesse !...
» Ah ! si elle croit m'en imposer , elle se
» trompe bien. Cette pécure, qui veut par-
» ler à Auguste en particulier !... Pour la
» faire enrager je vais me remettre à man-
» ger du pâté... dussé-je avoir une indiges-
» tion. »

Virginie retourne dans le petit salon , reprend place sur le canapé et se remet à déjeuner. La voisine s'est assise sur une chaise à l'autre extrémité de la chambre , et, tout en ayant l'air de regarder dans la rue, elle voit du coin de l'œil tout ce que fait Virginie. Pour Bertrand , il est resté dans la première pièce, laissant ces dames s'arranger comme elles le voudront. Tout en mangeant , Virginie fredonne quelques refrains de vaudeville , madame Saint-Edmond ne souffle pas mot. Cette situation dure depuis assez long-temps ; Virginie, que cela commence à impatienter , appelle Bertrand, et lui dit : « Votre pâté n'est pas
» délicat, la dernière fois que j'ai déjeuné
» avec Auguste nous en avons mangé un
» qui était bien meilleur.

Bertrand se contente d'emporter les faibles débris du pâté, en se disant : « J'aurais juré qu'elle le trouvait bon ! »

« — Bertrand, » dit Virginie, au bout d'un moment, « voulez-vous, s'il vous plaît, me donner de l'eau et du sucre... »
« Ça me fera du bien. »

« — Elle doit en avoir besoin, » se dit la voisine en laissant échapper un sourire ironique.

« — Ah ! mon petit Bertrand, vous avez de la fleur d'orange, n'est-ce pas.... Cela calmera l'irritation de mes nerfs. »

Virginie rit, en disant cela, et semble se moquer de madame Saint-Edmond ; celle-ci n'a pas l'air d'y faire attention.

« Ah ! mon Dieu, je suis bien fâchée de vous avoir dérangé, Bertrand, » reprend Virginie en se faisant de l'eau sucrée :
« j'aurais bien pu aller chercher cela moi-même, car je sais où tout se place ici !... »
« J'y suis comme chez moi. Mais vous êtes si complaisant !... — Je fais mon devoir, mademoiselle, » dit Bertrand en saluant militairement.

» On sait, monsieur Bertrand, combien
» vous êtes attaché à Auguste, » dit Vir-
nie , en prenant un ton sentimental.
» Aussi, toutes les fois que je lui parle de
» vous, je me plais à lui faire votre éloge...
» Ce n'est que justice, certainement. Au-
» guste , qui a beaucoup de confiance en
» moi , suivra , je l'espère , les avis que je
» lui ai donnés... et vous verrez , M. Ber-
» trand , que je ne suis pas capable de ja-
» mais... »

Virginie s'embrouille toujours lorsqu'elle veut parler raison , ou faire du sentiment. Bertrand se confond en salutations, en attendant la fin d'un discours , qu'il n'a pas trop compris ; mais heureusement pour Virginie, que la sonnette se fait entendre.

« C'est Auguste! » s'écrie-t-elle, pendant que Bertrand va ouvrir. Il se fait alors un grand mouvement dans le salon. Virginie se lève, prête à courir vers la porte et regardant la dame blonde avec l'air de la défier. La voisine s'est levée aussi , mais elle ne regarde pas Virginie , et fait ce

qu'elle peut pour prendre un air calme et indifférent.

Cependant, l'espoir de ces dames est encore trompé. Ce n'est point Dalville qui a sonné, mais son petit jockey Tony, qui vient annoncer à Bertrand, qu'à la suite du bal qui a eu lieu chez madame de la Thomassinière, la brillante Athalie a emmené une partie de la société déjeuner à sa campagne : Auguste : est du nombre ; la petite maîtresse n'a pas même voulu lui permettre de retourner un moment chez lui pour changer de toilette. Mais comme dans la soirée, Auguste a vidé sa bourse au jeu, il envoie son petit jockey avec le cabriolet chercher des fonds, qu'il doit lui apporter à la terre de madame de la Thomassinière.

Comme Virginie a tenu la porte du salon entr'ouverte, ces dames entendent ce que le petit jockey dit à Bertrand.

« Vous voyez, mesdames, qu'il est assez » inutile que vous attendiez encore, » dit Bertrand, en rentrant dans le salon. « Voilà

» monsieur à la campagne... il envoie cher-
» cher quelque chose : ça n'annonce pas
» qu'il veuille revenir bientôt.

» — Oui, il fait demander de l'argent, »
dit Virgine, en soupirant. « Ah ! Dieu !
» comme ce jeune homme-là en dépense !...
» c'est effrayant, ... S'il me donnait seule-
» ment le quart de ce qu'il... »

Mademoiselle Virginie s'arrête : elle sent qu'elle a dit une bêtise ; madame Saint-Edmond lui lance un regard dédaigneux, et s'éloigne en disant à Bertrand : « Je vous
» prie seulement, monsieur, d'avoir la
» complaisance de me faire savoir quand
» M. Dalville sera ici. — Je n'y manquerai
» pas, madame, » dit le caporal, en recon-
duisant la voisine, qui lui dit dans l'anti-
chambre : « Je ne sais pas quelle est cette
» fille que je viens de trouver établie chez
» M. Dalville, mais elle a le ton d'une
» poissarde et l'air tellement effronté, que
» je n'en voudrais pas pour ma cuisinière. »

Quand la voisine est partie, Virginie se décide à remettre son chapeau et son châle

en murmurant : « Allons , il faut bien m'en
» aller... puisque ce mauvais sujet ne rentre
» pas... Ça me contrarie , cependant... j'a-
» vais besoin de le voir... Je lui aurais de-
» mandé.... Cet imbécile de propriétaire
» qui est toujours chez moi!... Ah! mais
» c'est qu'il m'ennuie! Il est furieux, parce
» qu'il voulait me faire la cour et que je
» ne l'ai pas écouté... Ah! ben, par exem-
» ple... ce petit séducteur de cinquante-
» cinq ans!... Vous ne savez pas ce qu'il
» faisait, Bertrand, dans les grandes cha-
» leurs ; il venait me voir le matin en robe
» de chambre ; mais un jour qu'il faisait du
» vent , je me suis aperçu que là-dessous
» ce monsieur était tout bonnement... en
» Écossais! Ah! j'ai dit , c'est par trop sans
» gêne!... Si c'est pour me séduire qu'il
» vient comme ça, un instant. Il ne voulait
» plus s'en aller ; j'ai appelé le portier et
» j'ai fait mettre le propriétaire à la porte
» de chez moi. Depuis ce temps-là il est
» comme un croquet!... Allons , je revien-
» drai incessamment... Ah! je sais bien où je

» vais aller... Oui, ce gros Anglais qui
» voulait absolument m'établir à condition
» que... suffit. Je vais lui dire que j'ai
» trouvé un fonds de mercerie... Au fait
» ça m'ennuie de vivre comme ça : je veux
» avoir une boutique... Je ne serai pas mal
» dans un comptoir, n'est-ce pas, Bertrand?
» C'est égal, la voisine est joliment vexée ;
» elle est partie avant moi ; d'abord il aurait
» fallu m'emporter pour me faire en aller
» la première, parce que, quand j'ai quel-
» que chose dans la tête, je ne l'ai pas...
» Adieu, mon petit Bertrand. »

Mademoiselle Virginie enfile lestement la porte et descend l'escalier en fredonnant. « Ma foi » se dit Bertrand, en la regardant partir, « si mon lieutenant était re-
» venu, je ne sais pas trop comment cela
» aurait tourné.... C'est un démon que
» celle-ci, et l'autre, avec sa voix languis-
» sante, commençait aussi à faire des yeux
» comme des pistolets!... C'est égal, je m'en
» suis assez bien tiré ; du moins cette fois
» personne ne s'est trouvé mal, et c'est

» toujours là ce que je crains ; mille cara-
» bines ! J'aimerais mieux avoir dix recrues
» à former qu'une femme évanouie à faire
» revenir... Avec ça, il y en a qui y mettent
» de la mauvaise volonté.

» — Monsieur Bertrand, quand vous vou-
» drez, » dit le petit Tony en suivant l'an-
» cien caporal dans le salon. «— Oh ! c'est juste,
» mon garçon ; je n'y pensais plus !... Il te
» faut de l'argent !... toujours de l'argent...
» Allons, viens, suis-moi... Allons au coffre-
» fort... Sacrebleu ! ça me fait mal d'y
» prendre toujours sans jamais y remet-
» tre ;... aussi nous sommes souvent à sec.
» Quand je dis cela à monsieur, il me ré-
» pond : « Va chez mon notaire... » C'est
» juste, je sais bien que le notaire en
» donne ;... mais à force d'en donner !....
» Enfin, mon lieutenant est le maître, et
» je dois obéir. Combien t'a-t-il demandé,
» Tony ?— Cinquante louis, monsieur Ber-
» trand — Cinquante louis !... il les avait
» hier dans sa bourse quand il est parti pour
» ce bal !... que diable font-ils donc dans

» toutes ces belles réunions pour manger
» tant d'argent en une soirée?... Il paraît
» que chez ces Thomassinnet, Thomassi-
» nière... il n'est pas plus heureux qu'ail-
» leurs !...— Ah ! monsieur Bertrand, c'é-
» tait bien beau !...— Ah ! tu as vu cela,
» toi !— Oui, j'étais monté à l'office... On
» m'a donné des glaces, du punch, des
» brioches ! — Oh ! je conçois que tu as
» trouvé ça gentil ! Mais sais-tu qu'avec
» les douze cents francs que monsieur a
» perdus au jeu, nous aurions eu ici de fa-
» meuses brioches !... Tiens, mon garçon,
» voilà les jaunets !... prend garde de les
» perdre. — Oh, soyez tranquille, mon-
» sieur Bertrand ;.... le cabriolet m'attend
» en bas. — Et ne fais pas aller Bebelle
» trop vite, entend-tu ?... »

Le petit Jockey est déjà parti. Bertrand est encore devant le coffre-fort qui est ouvert ; il compte ce qui lui reste en caisse. L'ancien caporal fronce le sourcil ; il semble effrayé de la rapidité avec laquelle Dalville dépense son bien. Enfin, après avoir

secoué la tête , Bertrand referme le bureau en se disant : « C'est à lui , il en est le maître. »

Et pour éloigner de tristes idées , Bertrand descend à la cave et en remonte une bouteille de vieux bourgogne , parce qu'étant chargé de l'inspection du vin , il veut s'assurer si le bourgogne ne file pas.

CHAPITRE III.

Mademoiselle Tapotte et M. le marquis.

Nous avons entendu le petit Tony dire que son maître était au bal, chez madame de la Thomassinière ; d'où nous devons conclure que depuis la journée passée à la campagne de madame Destival, la connaissance est devenue plus intime entre Dalville et le riche spéculateur. Auguste, engagé par la sémillante Athalie, n'a point manqué de se rendre à son invitation, et monsieur de la Thomassinière, en voyant Dalville être de toutes les parties de plaisir sans jamais calculer la dépense, jouer gros jeu et perdre avec la meilleure grâce du monde, a trouvé, comme madame, que

le jeune homme était fait pour aller à tout.

Madame Destival enrage en secret de voir Dalville au nombre des adorateurs de madame de la Thomassinière ; mais cela ne l'empêche pas d'appeler toujours celle-ci ma bonne et ma chère amie , parce qu'on serait fâché de ne plus être invité aux fêtes brillantes que donne le capitaliste : et , quoiqu'on n'y aille que pour chercher à critiquer , et que M. Destival ne puisse pas dîner de colère en voyant une table beaucoup mieux servie que la sienne , on est bien aise de se donner ce chagrin-là.

Dans ce tourbillon de plaisir , et sans cesse auprès de femmes charmantes qui le choisissent pour leur cavalier , est-il étonnant que Dalville ait oublié la petite laitière de Montfermeil ! Le souvenir de Denise n'est cependant entièrement effacé de sa mémoire , et plusieurs fois Auguste a formé le projet d'aller au village pour revoir l'enfant et la jeune fille ; mais lors-

qu'il se dispose à mettre son projet à exécution, une nouvelle invitation, une partie qu'il ne peut manquer, le retiennent à Paris, où le temps passe si vite pour les gens heureux.

C'est à sa campagne, située à Fleury, que la brillante Athalie emmène Auguste et trois autres cavaliers qui ont été à son bal. Madame a formé cette partie de campagne, en faisant une chaîne anglaise, et a décidé qu'on irait manger des œufs frais sur l'herbe, tout en achevant une queue de chat; Auguste et trois autres jeunes gens ont été invités, et ont accepté sur-le-champ. Madame de la Thomassinière, qui met autant de vivacité dans ses plaisirs que de variété dans sa toilette, a sur-le-champ donné ses ordres. Son mari seul ignore cette partie de campagne; et à huit heures du matin, quand on a enfin décidé ces messieurs à quitter l'écarté, madame les fait monter avec elle dans sa calèche, riant comme une petite folle, d'enlever ainsi quatre cavaliers en costume

de bal. M. de la Thomassinière est couché ; mais le valet de chambre doit , à son réveil, lui apprendre où il trouvera madame , dans le cas où il aurait l'intention d'aller la rejoindre.

Quelques mots que madame Destival a saisis dans la nuit, lui ont appris le projet charmant formé pour le matin ; comme l'homme d'affaires et sa femme ne sont pas de cette partie , ils rentrent chez eux de très-mauvaise humeur. « Sans cesse de » nouveaux plaisirs ! » dit madame Destival en souriant avec amertume. » Cette » madame de la Thomassinière ne sait » qu'inventer pour ruiner son mari !... — » Encore ! si elle le ruinait ! dit Destival ; » mais non !... Cet homme-là a un bon- » heur !... Tout lui réussit ! Cependant ce » n'est pas par l'esprit qu'il brille , à coup » sûr !... Eh bien ! il vient encore de ga- » gner soixante mille francs dans une » affaire que j'avais en vue.... — Eh ! » monsieur ! pourquoi ne l'avez-vous pas » faite cette affaire ?... — Je n'avais pas

» assez de fonds pour acheter la créance ,
» madame ! — On en emprunte ! ou en
» trouve. En vérité , monsieur , vous de-
» vriez être honteux de voir le luxe qu'étale
» ce Thomassinière, et de ne point pouvoir
» l'éclipser!... Ces gens-là ont huit domes-
» tiques , et moi je n'ai qu'une malheu-
» reuse bonne et un méchant valet qui
» sert à tout!... Je veux une femme de
» chambre , monsieur, j'en veux une!...
» — Madame, avant peu j'espère... — Ils
» ont calèche , landaw. coupé!.... Nous
» n'avons qu'un cabriolet bien mesquin!..
» Mais monsieur apprend à faire l'exercice
» au lieu de songer à gagner de l'argent!..
« — Madame , j'ai en train plusieurs af-
» faires... Si je vends la maison à Monin!..
» — Mais finissez-en donc, monsieur ; je
» vous déclare que je ne puis plus vivre
» comme cela : il me faut deux cachemires
» neufs , une femme de chambre , une
» calèche... et une campagne où je puisse
» donner des fêtes , non pas comme la
» bicoque de Livry , que je ne puis plus

» sentir... — Soyez tranquille, madame,
» il me faut à moi un commis, un cuisinier et un nègre. Je vais hasarder de nouvelles affaires... et vous verrez que bien-tôt nous écraserons ce méchant parvenu qui fait des pataqués avec une assurance qui me suffoque. »

La calèche, traînée par deux chevaux fringans, emmène Athalie et quatre jeunes cavaliers à la mode, au nombre desquels est Dalville. Chacun de ces messieurs fait sa cour à la petite maîtresse, qui sait, distribuer tour à tour un mot, un sourire, un regard, et s'enivre avec délices des hommages qu'on lui adresse. Pour une femme coquette est-il un bonheur plus grand que d'être entouré d'hommes qui portent ses chaînes. Athalie est vive, enjouée ; pour lui plaire, on sait qu'il faut être gai, et parmi ces messieurs, c'est à qui se montrera le plus fou, à qui dira le plus d'extravagances. Parmi tous les bons mots que l'on débite, il s'en dit de bien mauvais, car plus on cherche à faire de

l'esprit et moins on y parvient ; mais , reconnaissante des efforts que l'on fait pour lui plaire , Athalie accueille tout par des éclats de rire , et ces messieurs s'empres- sent de faire chorus , bien embarrassés quelquefois s'il leur fallait dire le sujet de leur gaieté. C'est au milieu de cet assaut de folies que le char léger arrive à la mai- son de campagne.

La propriété que madame de la Thomas- sinière possède à Fleury est un séjour déli- cieux qui laisse, en effet, bien loin derrière lui la petite maison de campagne de Livry. Ici tout respire le luxe , l'élégance : des cours spacieuses précèdent des salles de jeux , de danse , de festins ; des péristyles d'un style sévère conduisent à des appar- tements délicieux, rien n'a été oublié de ce qui peut être agréable aux habitans de cet endroit charmant. Dans les jardins , qui sont immenses , vous trouvez des pavillons de lecture, de travail, de repos ; des grottes fraîches , des bois couverts , des bosquets touffus , des labyrinthes où vous pouvez

vous perdre , des réduits charmans où le murmure d'un ruisseau vous invite à rêver ou à toute autre chose ; et c'est dans ce séjour enchanteur qu'une jolie femme de vingt ans règne en souveraine et ne s'occupe qu'à se créer de nouveaux plaisirs.

Pendant que la maîtresse de la maison donne ses ordres pour un déjeuner champêtre , ces messieurs se répandent dans les jardins et vont en admirer les agrémens. Auguste se dirige seul vers une haie qui ferme l'entrée d'un verger. Cet endroit est séparé de la partie des jardins où l'on se promène ; pourquoi Auguste y porte-t-il ses pas ? C'est qu'au delà de la haie il a aperçu un jupon court et un petit bonnet , et qu'un charme irrésistible pousse le jeune homme vers tout ce qui annonce quelque chose de féminin.

Auguste entre donc dans le verger , et voit une jeune fille qui cueille des abricots Elle n'a ni les traits fins , ni la grâce de Denise. C'est tout simplement une grosse

filles bien rondes , bien rouges et bien fraîches ; mais il y a des gens qui préfèrent encore cela aux cascades, aux grottes , et aux labyrinthes élevés à grands frais ; Auguste était du nombre. Qui croirait qu'un simple jupon obtient la préférence sur les merveilles de l'art , qu'il peut troubler la paix d'un empire , bouleverser une république , écraser un peuple, étonner l'univers, donner des lois et faire perdre la raison à la moitié du genre humain. O Cléopâtre , Élisabeth , Dalila. Judith , Ninon , vos jupons ont produit tous ces miracles ! A la vérité, ce n'est pas positivement à vos jupons que vous devez en rendre grâce.

La grosse fille était montée sur une échelle appuyée sur l'arbre , et cherchait les fruits les plus mûrs. Auguste s'approche de l'échelle et regarde en l'air... Je présume qu'il regardait les abricots.

« Tiens ! quoi que vous faites donc là , monsieur ? » dit la grosse fille qui , en tournant la tête, vient d'apercevoir le jeune homme.

« — Ma chère amie, j'admire!... je suis
» amateur des beautés de la nature. Je
» sais apprécier ce qui est bien, sous la
» bure comme sous la soie... »

La grosse fille, qui ne comprend pas ce langage, en conclut que le monsieur aime les abricots et lui en présente un, en lui disant : « T'nez, monsieur, en v'là un
» qui est ben mûr. »

Auguste prend l'abricot et se rapproche de l'échelle en disant : « Je crains que
» vous ne tombiez et je vais la tenir.

» — Oh! merci, monsieur, ça n'est
» pas la peine!..... ça me connaît ça!.....
» D'ailleurs je me retiendrais aux bran-
» ches. »

Cependant Auguste reste au pied de l'échelle, et comme la grosse fille est sur le quatrième échelon, la main du jeune homme se trouve naturellement près de la jambe de la jardinière, et tout naturellement encore, cette main caresse un bas de laine qui renferme un mollet dont un danseur de l'opéra pourrait se contenter.

La jardinière continue de cueillir des fruits pendant qu'on lui caresse le mollet, et Auguste se dit : « A la bonne heure !... » voilà une paysanne qui sait vivre, ... qui » a l'usage du monde... Ce n'est pas positivement une bergère de Florian... Cette » jambe me rappelle plutôt les Flamandes » de Téniers ; mais au moins cela ne » donne pas des coups d'ongles, et c'est » fort heureux, car avec des mollets » comme ceux-ci la cicatrice ne s'effacerait » pas.

» — Quand j'ai entendu venir quelqu'un derrière moi, dit la grosse fille, » j'ons cru d'abord que c'était monsieur. » — Monsieur?... et quel monsieur? dit » Auguste. — Et pardi!... monsieur le » bourgeois, ... not' maître. — Ah? monsieur de la Thomassinière. — Eh oui! » — Est-ce qu'il vient quelquefois dans » son verger? — Eh oui qu'il y vient!... » — Est-ce qu'il aime les abricots? — Eh » oui!... les abricots, et puis encore autre » chose!... — Est-ce qu'il vous prend aussi

» le mollet, mon enfant! — Tiens! pardi,
» tout de même;..... i' se gênerait peut-
» être!... »

La grosse fille rit, et Auguste se dit :
« Il paraît que M. de la Thomassinière, qui
» ne parle que des duchesses, des com-
» tesses et des baronnes qu'il courtise,
» daigne aussi s'humaniser avec sa jardi-
» nière : combien de gens veulent se don-
» ner dans le monde de brillantes conquê-
» tes, et n'ont triomphé que de leur cui-
» sinière ! Au reste, il y a bien des baron-
» nes qui n'ont pas les mollets si durs que
» ceux-ci. »

Et tout en faisant ces réflexions, le jeune homme caressait toujours, et la grosse fille riait; et, son panier étant rempli, elle commença à descendre un échelon, et comme M. Auguste ne descendait pas sa main, cette main dut se trouver au-dessus du mollet. où il y avait encore beaucoup à caresser, et la grosse fille se mit à rire encore plus fort.

« M. de la Thomassinière se permet-il

» aussi de vous prendre la taille? » dit Auguste en regardant la jardinière. « Ah » ben , tiens !... ah ben pardié!... ah ben » alors si vous me faites rire !... »

Dans ce moment, Auguste aperçoit au-dessus de la haie le joli bonnet d'Athalie qui approche du verger. Aussitôt cessant de faire rire la grosse fille , il lui dit vivement : « Ton nom ? — Tapotte.... — Tu » loges ? — Là-bas au bout,.... à côté du » hangar où qui gnia du foin. — Il suffit. » Adieu,.... je te reverrai... » Et courant aussitôt vers l'entrée du verger, le jeune homme en sort au moment où madame de la Thomassinière arrivait contre la haie.

« Où vous cachez-vous donc, monsieur? » dit Athalie en souriant à Auguste. — « Mais, » madame,... vous voyez , j'étais entré là.. » sans savoir que c'était le verger, et ma » foi... je mangeais vos fruits. — Avant » déjeuner ! c'est très-mal. Je suis un peu » égoïste , je n'aime pas que l'on prenne » aucun plaisir sans moi. Je pensais que » vous aviez peut-être trouvé aussi à ma

» campagne quelque laitière, quelque pay-
» sanne dont le teint... bien rouge, vous
» avait séduit.... — Ah ! madame... — Je
» ne crois pas cependant que ces lieux ren-
» ferment des beautés champêtres dignes
» de vos hommages,... car je vous suppose
» encore quelque goût, et j'avoue que la
» petite laitière n'était pas mal. — Oui....
» oui... elle est très-bien... et vous me
» faites songer... — Allons, monsieur, don-
» nez-moi le bras et venez déjeuner : tout
» est prêt dans un carré de verdure om-
» bragé de chèvre-feuille. Ces messieurs
» nous attendent, et il est inouï que je sois
» obligée de venir vous chercher. — Si vous
» me laissiez quelquefois vous trouver, ma-
» dame, vous n'auriez plus cette peine. —
» Ah ! monsieur,... rien de sentimental,
» je vous en prie ; rappelez-vous que l'on
» ne vient ici que pour faire des folies. »

On arrive sous l'ombrage où un couvert élégant est dressé ; une petite maîtresse met de la coquetterie dans tout, et le déjeuner champêtre, quoique composé seule-

ment de laitage, d'œufs, de beurre, de fruits et de vins excellens, semble encore meilleur offert par une jolie femme et servi dans une porcelaine retraçant de charmans paysages. L'élégance ne gâte jamais rien ; elle donne souvent du prix aux choses les plus simples, et tel vin serait trouvé médiocre dans un verre à bière, qui paraît agréable versé dans un cristal artistement taillé.

On est à table depuis un quart d'heure, on cause, on rit et on mange beaucoup, parce que la danse, le grand air et le plaisir donnent de l'appétit lorsque la voix de M. de la Thomassinière se fait entendre dans une allée voisine.

» Voilà mon mari, dit Athalie ; j'étais
» sûre qu'il viendrait : il aime beaucoup
» cet endroit... Mais il amène quelqu'un
» avec lui. — Pourvu que ce ne soit pas
» quelque ennuyeux personnage ! dit un
» des jeunes gens. — Oh ! que m'importe !
» Si c'est quelqu'un qui m'ennuie, je ne
» m'en occuperai pas, et vous ferez comme
» moi, messieurs. »

M. de la Thomassinière paraît avec un monsieur d'un âge mûr, mais habillé à la dernière mode, et dont la démarche, les manières et jusqu'à la voix ont de l'affectation. Ce monsieur a une figure distinguée, mais son regard est un peu faux; il sourit presque toujours, et porte souvent à ses yeux un lorgnon avec lequel il admire les fleurs, les arbres et les buissons.

« Les voilà ! » dit M. de la Thomassinière en apercevant la société. « Mon valet de chambre ne m'a pas trompé, ... et mon concierge m'a bien indiqué... Par ici, monsieur le marquis, ... par ici.

« — Comment ! mon mari m'amène un marquis ! dit Athalie ; allons, messieurs, il faut bien lui faire une petite place... Mais vraiment M. de la Thomassinière est aussi fou que moi ! Ne pas me prévenir !

« — C'est délicieux !.. c'est enchanteur !..
« Tout cela est du goût le plus parfait ! » dit le marquis en s'extasiant sur tout ce

qu'il voit ; puis , apercevant la société , il fait un salut profond à la maîtresse de la maison , qui s'est levée pour le recevoir. Tandis que M. de la Thomassinière , qui se croit grandi de deux pieds depuis qu'il a amené chez lui un marquis , fait un léger salut de protection aux jeunes gens , et prend la main du nouveau-venu en disant à sa femme : « Madame, c'est M. le marquis de Cligneval qui a bien voulu daigner me permettre de vous l'amener. Il venait me voir ce matin à mon hôtel pour une affaire *conséquente*; je lui ai dit ; nous pourrions en causer aussi bien à ma campagne... Ça lui a souri , et , ma foi , j'ai fait mettre au cabriolet mon cheval gris pommelé : M. le marquis est monté avec moi... Je lui ai donné un coup de fouet !... et zeste !... nous sommes partis comme du vent !... N'est-ce pas , monsieur le marquis , que mon cheval gris pommelé va joliment ?

— Comme un ange , mon cher... Madame, veuillez bien excuser si je me pré-

» sente chez vous dans une toilette du
» matin... — Monsieur , à la campagne
» on est toujours bien , et vous voyez des
» cavaliers que j'ai enlevés à la suite d'un
» bal, sans leur permettre de changer
» de costume... Mais vous déjeunerez avec
» nous?—Avec plaisir , madame.

» —Oui , oui , » dit la Thomassinière en
secouant la main de M. de Cligneval , « oh !
» le marquis déjeunera : il me l'a promis!.. Je
» déjeunerais aussi, moi. —Alors; messieurs,
» prenez place , et contentez-vous de ce
» que je puis vous offrir. »

Madame fait placer le marquis à côté
d'elle ; M. le Thomassinière voudrait aussi
s'asseoir à côté du marquis , mais il faut
qu'il se contente d'être en face. M. de Cli-
gneval fait honneur au déjeuner : il trouve
tout excellent, délicieux , exquis, quoique
la Thomassinière se tue de lui dire : « Oh !
» j'ai mieux que ça ordinairement!... Mais
» nous ne savions pas , madame n'était pas
» prévenue... J'espère une autre fois vous
» traiter beaucoup mieux... Ceci est un

» déjeuner sans prétention... Mais, quand
» je veux, je fais joliment les choses. »

Tout en fêtant le déjeuner, M. de Cligneval trouve moyen d'adresser des compliments à la maîtresse de la maison. Le marquis a bon ton ; il pousse peut-être un peu trop loin la prétention de le faire voir, mais il est aimable : il a de l'esprit, et bientôt la gaieté redevient générale ; il n'y a pas jusqu'à M. de la Thomassinière, qui ne riait jamais, croyant que c'était mauvais genre, et qui maintenant rit très-haut afin de faire comme M. le marquis.

En offrant des fruits, Athalie en rencontre plusieurs qui ne sont pas mûrs.
» Ces abricots ne valent rien, » dit-elle à
» un valet. Nous devons avoir beaucoup
» mieux que ça, s'écrie la Thomassinière.
» Dites à la jardinière de m'en apporter
» sur-le-champ ;... ce qu'il y aura de plus
» beau. »

Le valet s'éloigne et bientôt mademoiselle Tapotte arrive avec un panier plein de superbes fruits, qu'elle présente à Athalie,

les yeux baissés et sans oser regarder la société, tandis qu'au contraire les jeunes gens examinent la grosse fille, en faisant à demi-voix leurs réflexions, et que M. de la Thomassinière lui lance des regards en dessous.

«—A la bonne heure!» dit Athalie en prenant le panier, « ceux-ci sont beaux... » Tenez, messieurs ils viennent d'être cueillis; cela semble meilleur... Une autre fois, Tapotte, ne me donne point de fruit verts. — Oui madame, dit la jardinière en faisant une révérence bien gauche; puis elle s'éloigne encore plus rouge que lorsqu'elle est venue.

» — Comment avez-vous nommé cette grosse fille-là, madame? dit un des jeunes gens. — Tapotte, monsieur. — Ah! le nom est fort drôle! — Il est plaisant, dit le marquis. — Oui, il est... bien plaisant, » répond la Thomassinière, et Auguste pense qu'il est mérité.

« Elle n'est pas mal, cette grosse fille, » dit un jeune homme. — Ah! monsieur!

» s'écrie Athalie, que voyez-vous donc là-
» dedans de bien !... C'est lourd !... c'est
» gauche ! c'est commun ! — Ah, mon Dieu !
» c'est une grosse masse de chair qui re-
» mue, et voilà tout, dit le marquis. — Oui,
» oui... » répond la Thomassinière, en
rougissant un peu, « ça remue, et, comme
» dit M. le marquis, ça ne sait pas faire
» autre chose.

» — Qu'avez-vous donc à rire, monsieur
» Dalville ? dit Athalie à Auguste. Est-ce
» de mademoiselle Tapotte ? Vous ne
» nous en dites rien ? — Je gage bien que
» monsieur est de mon avis, dit le mar-
» quis, et qu'il ne voit rien là qui mérite
» d'être regardé !... — Lui ! dit Athalie,
» ah ! vous ne le connaissez pas, monsieur ;
» il voit des appas sous des bonnets ronds
» et sous des robes d'indienne. — Je ne
» m'en cache pas madame, et je ne pense
» pas qu'il faille avoir un cachemire pour
» être belle... Quant à votre jardinière,
» certainement elle n'a pas de jolis traits,
» ni une jolie tournure ; mais, malgré

» cela , sa fraîcheur... son air réjoui... —
» Ah fi ! monsieur , fi !... taisez-vous , car
» vous seriez capable de pervertir ces mes-
» sieurs. Mais c'est assez nous occuper de
» mademoiselle Tapotte, j'espère que M. le
» marquis me fera le plaisir de venir voir
» mon jardin , et s'il voulait nous donner
» cette journée... — Madame , je me trouve
» trop bien chez vous pour avoir la
» force de vous refuser,... et , quoique
» attendu pour dîner chez un prince ba-
» varois , je ne vous résiste pas. — Mes-
» sieurs , je compte aussi sur vous , » dit
Athalie en s'adressant à ses autres convi-
ves. « Il faut passer ici toute la journée...
» Oh ! point de refus ,... il le faut , ou je
» me brouille avec vous. J'ai des apparte-
» mens à vous offrir pour cette nuit , et
» demain matin je vous ramène à Paris
» dans ma calèche... — Oui , dit la Tho-
» massinière , puisque le marquis reste ,
» il faut que ces messieurs restent aussi...
» Nous serons plus de monde , ça sera plus
» amusant... J'ai des affaires à terminer ;

» mais ma foi , quand on a l'honneur d'a-
» voir un marquis chez soi , on envoie le
» reste au diable. »

Les jeunes gens veulent faire quelques objections relativement à leur toilette ; mais la séduisante Athalie prononce encore : je le veux , en adressant à ces messieurs un de ces sourires auxquels il est si difficile de résister , et cela aplanit toutes les difficultés. Auguste n'en a fait aucune pour rester , n'étant pas fâché de coucher à Fleury , et souriant déjà à certaines idées qui lui passent par la tête.

On quitte la table. La Thomassinière paraît décidé à ne point s'éloigner un instant du marquis ; mais celui-ci offre son bras à Athalie pour faire un tour dans les jardins , et la Thomassinière , ne pouvant donner aussi le bras au marquis , marche de l'autre côté et se tient tout près de lui , adressant sans cesse la parole à son hôte , qui , les trois quarts du temps , ne lui réponds pas , parce qu'il préfère causer avec madame. Auguste est allé s'asseoir sous une

grotte de coquillage, n'osant pendant le jour retourner au verger. Les autres jeunes gens se sont emparés du billard.

Mais Athalie, qui a des dispositions à faire pour le séjour de ses hôtes, et qui veut que le dîner les dédommage de la frugalité du déjeuner, ne tarde pas à laisser M. de Cligneval avec son mari.

Aussitôt, la Thomassinière prend le bras du marquis, et se dispose à le promener de nouveau, en lui disant : « Main-
» tenant, nous allons parler d'affaires,
» monsieur le marquis, car c'est là mon
» fort, les affaires, ... les grandes affaires
» surtout ! ... les spéculations... les... Com-
» ment trouvez-vous mon labyrinthe ? —
» Charmant ! — Et ma pièce d'eau ? — Su-
» perbe ! — La cascade est de moi... J'en
» ai eu l'invention. Autrefois l'eau retom-
» bait tout bonnement..... C'était trop
» bourgeois ! J'ai fait mettre des rochers
» en zigzag... C'est tout-à-fait joli. — Oui,
» cela vous fait honneur ! — Vous êtes bien
» bon... Je vais vous mener dans mon bois,

» de là dans ma prairie , où j'ai fait mettre
» des moutons mérinos , pure race... C'est
» encore de mon invention ; de là nous
» irons dans mon désert , vous verrez mes
» daims!... Oh ! superbes mes daims!
» comme des cerfs... — Vous n'avez pas de
» cerf? — Non ; j'en voulais un ; madame
» de la Thomassinière a prétendu que c'é-
» tait inutile et que nous avions assez d'a-
» nimaux policés. Je vous mènerai aussi à
» mon belvédère ; oh ! nous en avons pour
» trois ou quatre heures à voir des choses
» superbes. »

Le marquis , qui commença à se lasser du tête-à-tête , déclare qu'il est fatigué et comme on se trouve alors près de la grotte où Auguste se repose , ces messieurs viennent s'asseoir près de lui , la Thomassinière ayant dit qu'il était las dès que M. de Cligneval a parlé de se reposer.

« J'ai une terre dans le genre de celle-
» ci , » dit le marquis en s'asseyant sur le banc de mousse , « c'est dans la Bourgogne ,
» pays très-fertile... J'en ai une autre dans

» le Berri ,... où mon grand-père possédait
 » un fort joli château !...

» — J'ai trois fermes dans le département
 » de Seine-et-Oise , » dit aussitôt la Thomassinière , en caressant son menton ; » j'ai
 » deux maisons à Paris ;... je suis sur le
 » point d'en acheter une troisième...

» — Mes aïeux étaient immensément
 » riches ! dit le marquis. Je ne sais pas trop
 » ce qui me reste !... je m'en inquiète peu !...
 » Quand on a du crédit , qu'on est bien
 » en cour !... Si je voulais des places !... il
 » ne tiendrait qu'à moi !...

» — Moi j'ai un crédit immense ! mon
 » papier est très-recherché à la bourse...
 » J'ai des affaires par-dessus la tête !... Je
 » reçois chez moi la meilleure société ;... on
 » y joue un jeu d'enfer !...

» — Pardieu ! cela me fait souvenir que j'ai
 » perdu avant-hier trois mille francs à l'é-
 » carté , » dit le marquis d'un air indifférent.

» — J'en ai gagné quatre mille il y a deux
 » jours chez un banquier de mes amis , »
 répond aussitôt la Thomassinière.

« — Oh ! c'est une misère !... Quand on
» joue c'est pour faire quelque chose ! dit
» le marquis.

» — Certainement , reprend la Tho-
» massinière , et je ne sais pas si je n'ai point
» oublié les quatre mille francs sur la ta-
» ble !... je fais si peu attention à l'ar-
» gent !...

» — Mais il y a un mois ; dit le mar-
» quis , oh ! j'étais d'une partie sérieuse !
» il ne s'agissait de rien moins que de qua-
» tre vingt mille francs.

» — L'hiver dernier , j'ai joué une mai-
» son , reprend la Thomassinière ; il est
» vrai qu'elle n'était pas encore bâtie , et
» malheureusement le lendemain l'entre-
» preneur a fait banqueroute pour la troi-
» sième fois. »

Auguste écoutait en silence ses deux voi-
sins qui semblaient se renvoyer la balle ,
lorsque la Thomassinière , craignant de ne
plus rien trouver pour lutter avec le mar-
quis , changea la conversation en disant :
« Comment trouvez-vous ce point de vue ?

» — Assez joli , dit le marquis ; mais
» pourquoi ne l'avoir pas embelli de fa-
» briques , jetées çà et là.

» — Ah ! je n'ai pas voulu de fabriques
» chez moi !... fi donc !... Les ouvriers font
» du bruit , chantent !... et je ne veux pas
» avoir affaire à tous ces gens-là. »

Le marquis regarde Auguste en souriant et on quitte la grotte pour se rendre au billard , où M. de la Thomassinière manque toutes les billes , s'écriant , après chaque coup qu'il a joué de travers : « C'est que
» j'ai une mauvaise queue ; je n'y vois pas
» clair aujourd'hui ; c'est la faute du bil-
» lard ; j'ai mal à la tête ; on m'a troublé ;
» je ne suis pas en train : mais si j'étais en
» train vous ne seriez pas de force. »

Le petit Tony est arrivé depuis long-temps ; il remet à son maître de nouveaux fonds. Lorsque le marquis voit que Dalville a cabriolet , il lui fait beaucoup d'amitiés , et dit qu'il y a de la sympathie entre les goûts d'Auguste et les siens , sympathie dont Auguste ne s'est point en-

core aperçu, ce qui ne l'empêche pas de répondre aux politesses de M. de Cligneval.

L'heure du dîner est venue ; on se met à table : Athalie en fait les honneurs avec beaucoup de grâces. Pour ne point déroger à ses habitudes, la Thomassinière n'arrive dans la salle à manger que lorsqu'on a desservi le potage, mais il est bien aise de dire devant le marquis qu'il avait dix lettres importantes à écrire.

Le dîner est encore plus agréable que le repas du matin, parce qu'on se connaît davantage et que des vins délicieux échauffent les têtes et excitent à la folie. Athalie sait par ses saillies entretenir la gaieté. Le marquis la trouve divine ; ravissante, et se perd en complimens. La petite maîtresse ne veut pas séduire un homme de cinquante ans, mais elle est bien aise de mériter les suffrages d'un marquis ; et les jeunes gens ne sont point jaloux de M. de Cligneval, ce qui rend la bonne humeur générale. On laisse la Thomassinière parler de ses fermes, de ses biens, de ses spécu-

lations ; mais on applaudit quand il vante ses vins et son cuisinier.

On a quitté la table aussi gai que peuvent l'être des gens de bonne compagnie. Athalie est allée voir si sa harpe est d'accord. Les hommes vont un moment prendre l'air dans le jardin : il n'est pas encore nuit, mais le jour commence à baisser.

Le marquis s'est éloigné ! et Auguste se trouve seul avec M. de la Thomassinière, qui prétend avoir aussi pour lui de la sympathie, lorsqu'en cotoyant une allée devenue sombre, et qui touche au verger, ces messieurs entendent le bruit d'un baiser fortement appliqué.

Auguste s'arrête curieux de savoir ce qui se passe par-là ; la Thomassinière s'arrête aussi, d'un air étonné.

« Avez-vous entendu ? dit-il à Auguste » — Oui, répond celui-ci, j'ai fort bien » entendu. — Qu'est-ce que c'est ? — Si » vous n'avez pas reconnu ce que c'était, » il est inutile que je vous le dise... — Ah ! » il m'a semblé... mais la nuit on peut se

» tromper !— Ah ! vous croyez que la nuit
» on entend moins bien que le jour— Ah !
» c'est que je ne pense pas qu'on puisse se
» permettre chez moi... »

Le bruit d'un second baiser interrompt la Thomassinière. Ces messieurs s'approchent d'un bosquet voisin, et aperçoivent mademoiselle Tapotte que M. le marquis retenait dans ses bras, et qui se défendait assez faiblement, suivant son habitude, tandis que le marquis, la figure enluminée l'œil brillant et la voix épaisse, lui disait : » D'honneur, tu es un bouton de
» rose, et je veux un rendez-vous ! »

Mais le bruit du feuillage que l'on remue fait lâcher prise au marquis ; Tapotte se sauve, et M. de Cligneval regagne la maison, tandis qu'Auguste dit en riant à la Thomassinière : « Il paraît que votre
» vin de Champagne change bien les objets :
» cette masse de chair est devenue un bouton de rose... — Ah ! c'est un langage
» de cour... Le marquis voulait rire sans
» doute. Au reste, je serais désolé qu'il

» nous eût aperçus !.... Vous sentez bien
» qu'un marquis !... Je ne dois rien avoir
» vu !... Monsieur Dalville je vous recom-
» mande sur tout ceci le plus profond se-
» cret ;..... c'est très-important. — Soyez
» sans inquiétude !... — Je vous demande
» votre parole. »

Après avoir rassuré son hôte , Auguste regagne avec lui la maison. Athalie se met à sa harpe ; ces messieurs se placent devant une table de jeu, et, tout en écoutant les accords harmonieux que la jolie femme tire de l'instrument, font leur possible pour gagner leur adversaire. On apporte du thé , puis du punch. Le marquis gagne tout le monde ; mais il est si poli ; il a des formes si aimables, qu'on est presque tenté de le remercier de ce qu'il veut bien prendre l'argent. Fatiguée du bal de la veille , Athalie ne tarde pas à se retirer, et bientôt chacun se dirige vers son appartement.

Le temps est superbe, une douce clarté semble inviter à jouir de la fraîcheur du

soir. Auguste descend doucement de son appartement, et, vêtu d'une large robe de chambre, qu'il a trouvée dans la pièce qu'il occupe, il se rend dans les jardins et se dirige vers le verger ; je ne sais si c'était seulement pour y chercher la fraîcheur, mais arrivé au milieu des arbres à fruits, où il fait très-sombre, il se perd sous les pruniers et les cerisiers ; enfin, après avoir erré quelque temps, il se trouve devant la chaumière que la jardinière lui a montrée. Il s'approche ; des voix se font entendre ; Auguste reconnaît celle de la Thomassinière ; le jeune homme pense qu'il est venu trop tard ; cependant il écoute ce que son hôte dit à mademoiselle Tapotte.

» — Ma chère amie, monsieur le marquis
» vous a embrassée. — Moi ! monsieur !
» oh nenni ! personne ne m'a embrassée.
» — Tapotte, songez que je suis votre maî-
» tre et que j'ai le droit de tout savoir. —
» Je n'sais c'que vous voulez savoir !.... —
» Monsieur le marquis vous a embrassée.
» — Qu'est-ce que c'est qu'un marquis ?

» — Un homme superbe! petit, un peu
» gros, presque chauve, cinquante ans à
» peu près et un lorgnon au côté... — Ah!
» c'est un marquis, ça? Je ne sais pas s'il
» avait un oignon au côté, mais i' sentait
» joliment le vin, toujours!..... — Ne
» croyez pas que je veuille vous gronder,
» Tapotte; bien au contraire!... je veux
» seulement savoir ce qu'il vous disait,
» afin de m'y prendre comme un marquis,
» quand l'occasion s'en présentera. — Ah!
» mon Dieu! i' s'y prenait comme les au-
» tres! D'abord il m'a pincée. — Bon. —
» Après il m'a encore pincée... — Bon. —
» Ah! oui, bon! bon! moi j'ai crié. —
» Vous avez eu tort! c'était un marquis!
» — Tiens! puisqu'il me faisait mal! en-
» suite... dame; puisque ça vous amuse, il
» m'a embrassée. — Bien... — Il ne vou-
» lait pas me lâcher; il voulait absolument
» que j' li donne un rendez-vous... mais
» j' ons pas voulu!... — Vous avez eu
» tort!... Vous êtes une sotte, Tapotte!....
» vous ne deviez pas refuser M. le marquis.

» — Bath , laissez donc ! il est vieux et vi-
» lain !... »

Cette conversation a fait naître une idée à notre étourdi ; il s'enveloppe la tête de son mouchoir et se met à tousser et à cracher en imitant l'organe un peu nasillard du marquis.

» Ah ! mon Dieu ! il y a quelqu'un là !
» s'écrie la Thomassinière. — Oui , queu-
» que vieux qui tousse , dit Tapotte. —
» Eh ! mais !.... C'est lui ,... c'est le mar-
» quis... Sotte que vous êtes , pourquoi ne
» pas avouer que vous lui avez indiqué
» votre demeure. — Moi , monsieur , je
» vous jurons que... — Chut ! taisez-
» vous ,... il est là ,.... il s'impatiente... —
» Ah jarni ! il a un catharre c't' homme-
» là... — Ma foi , il n'y a pas à balancer...
» M. le marquis !... quel honneur !... Je
» me sauve par cette fenêtre qui donne de
» l'autre côté..... — Mais , monsieur , quand
» j' vous dis que j' n'ons pas donné de ren-
» dez-vous... »

La Thomassinière n'écoute plus Tapotte ,

il a ouvert une fenêtre, il enjambe, il est dans le jardin... au même instant Auguste ouvre la porte, pénètre chez la jardinière, et celle-ci en s'apercevant que ce n'est pas le marquis, pousse un cri de surprise. Mais Auguste lui dit tout bas de se taire, et mademoiselle Tapotte fait tout ce que veut le jeune homme, aimant beaucoup mieux avoir un tête-à-tête avec lui qu'avec M. le marquis.

La Thomassinière se promène sous les abricotiers, présumant que le marquis ne restera pas long-temps à causer avec Tapotte; mais au bout d'une demi-heure, ne le voyant pas sortir de chez la jardinière, notre financier se décide à rentrer se coucher, en se disant : « Diable!... il paraît » que le marquis en avait long à lui conter..... Il faudra que je tâche de faire » durer mes conversations aussi long-temps » que M. le marquis. »

Le lendemain on se rassemble pour partir; Athalie est plus fraîche que la veille, le marquis est moins rouge, Auguste paraît

fatigué et la Thomassinière a un air malin en regardant M. le marquis. Il n'y a que mademoiselle Tapotte qui soit tout comme à son ordinaire.

Mais la société monte en voiture et quitte la jolie campagne de Fleury. Faisons comme elle, et retournons à Paris.



CHAPITRE IV.

Le tourne-bride.

POUR se consoler de l'absence de son maître, Bertrand avait fait monter chez lui le portier de la maison. C'était un vieil allemand nommé Schtrack, qui était venu en France pour faire des culottes, et, ayant trouvé une place de portier, passait son temps à boire, à fumer et à battre sa femme. M. Schtrack était du reste peu en état de soutenir une conversation, même avec une cuisinière, mais il buvait sec et écoutait avec un phlegme imperturbable le récit des campagnes de Bertrand, et des détails que l'ancien caporal se plaisait à répéter souvent pour la vingtième fois, ce

qui n'empêchait pas Schtrack d'avoir l'air d'y prendre le même intérêt, l'œil fixé sur le narrateur, remuant la tête ou fronçant le sourcil lorsque l'affaire devenait chaude, et enfin lâchant une bouffée de tabac et un *sacretié!* quand Bertrand reprenait haleine.

Après s'être assuré que le bourgogne ne filait pas, on avait soumis le bordeaux et le madère à la même épreuve. Plus Bertrand parlait, plus il avait soif; or, il devait être très-altéré, car il parlait depuis la veille au soir, ces messieurs ayant passé la nuit à ce qu'ils appelaient déguster la cave, et Schtrack n'ayant quitté Bertrand que deux fois, pour aller donner une correction allemande à sa femme, qui se permettait de trouver mauvais que son époux ne redescendit point à sa loge.

Bertrand interrompait quelquefois le récit de ses campagnes pour parler d'Auguste qu'il chérissait, et faire part à Schtrack de l'inquiétude que lui donnaient ses folles dépenses et son penchant pour

les femmes, et Schtrack écoutait cela comme le récit de la bataille d'Austerlitz en lâchant de temps à autre un *sacretié*!

Bertrand impatienté de n'entendre que cela depuis la veille, finit cependant par dire à Schtrack : « Mais, enfin, mon vieux, »
» que pourrais-je faire pour empêcher
» M. Dalville de se ruiner? »

Schtrack, qui ne s'était jamais entendu interpellé par Bertrand, est cinq minutes à réfléchir, et répond enfin : « Sacretié!... »
» buvons!...

» — Oui, buvons, c'est bien dit, » reprend Bertrand en trinquant avec le portier ; « mais cela ne répond pas à ma question. J'aime, je respecte M. Dalville, je »
» me mettrais au feu pour lui ; mais mille »
» carabines ! ça me fend le cœur de le voir »
» payer pour l'une, prêter à l'autre, jouer »
» un jeu d'enfer, faire des dépenses folles, »
» et enfin altérer sa santé ;... car quel »
» homme résisterait à une vie semblable ! »
» Et la plupart de ces jolis minois le trompent, je le gagerais !... Mais il ne veut

» pas m'écouter. Le cœur est bon, ... oh!
» le cœur est excellent ! mais la tête ! ...

» — Sacretié ! » dit Schtrack en vidant son verre.

« — Par exemple, cette petite dame qui
» demeure dans la maison, malgré son ton
» mielleux, ses yeux baissés, et quoiqu'elle
» se soit évanouie trois fois en apprenant
» des perfidies de mon maître, je ne vou-
» drai pas jurer... Il m'a semblé y voir
» monter quelquefois un petit monsieur,
» qui escalade les escaliers comme s'il avait
» un peloton de gendarmes sur les talons.
» Sais-tu qui je veux dire Schtrach ? —
» Foui ! foui ! — Eh bien ! qu'est-ce que
» c'est que ce petit monsieur-là ? — Je ne
» zais pas. — Comme portier tu devrais le
» savoir. — Il faut temander ça à mon
» femme. »

Le bruit du cabriolet de Dalville met fin à la conversation de ces messieurs. Schtrack descend à sa loge, et Bertrand tâche de prendre un air posé pour recevoir son maître.

« Me voilà , mon cher Bertrand , » dit Auguste en rentrant ; « j'ai passé hier une » journée charmante... Oh ! ne me gronde » pas ; j'ai été sage... autant que les cir- » constances me le permettaient. Est-il » venu du monde pendant mon absence ? » — Oui, monsieur. D'abord mademoi- » selle Virginie... — Cette pauvre Virgi- » nie !... elle doit m'en vouloir... depuis » plus de trois semaines que je l'oublie !... » — Elle dit qu'elle en mourra de chagrin ! » — Oh ! elle m'a déjà dit cela si sou- » vent ! — Elle a déjeuné ici ! elle a mangé » de la volaille , de pâté. — Fort bien , je » vois que son chagrin n'est point encore » dangereux.—Pendant qu'elle déjeunait , » la voisine , madame Saint-Edmond est » venue demander si je n'avais pas vu son » carlin ; elle voulait en même temps parler » à monsieur pour une affaire soi-disant » importante :.... elle est entrée , et ces » dames vous ont attendu long-temps. — » Comment ! Elles se sont trouvées ensem- » ble ? — Oui, monsieur. — Oh ! ce devait

» être plaisant ! — Plaisant , si l'on veut !
» J'ai craint un moment que cela ne de-
» vînt sérieux. — Oh ! tu vois tout en noir.
» — Je vous assure , monsieur , que ces
» dames ne se voyaient point en rose ni
» l'une ni l'autre ; enfin , elles sont par-
» ties. Mademoiselle Virginie est allée trou-
» ver un Anglais qui doit lui acheter un
» fonds de mercerie. — Bertrand , vous
» êtes une mauvaise langue... — Je vous
» répète ce qu'elle a dit , monsieur. — Je
» monterai ce soir chez Léonie... Ensuite ?
» — Ensuite , M. Destival est venu vous
» demander ;... il avait l'air très-affairé...
» — Ah ! oui !... depuis quelque temps il
» me parle souvent d'une affaire excellente
» dans laquelle mes fonds me rapporte-
» raient dix pour cent... — Je vous con-
» seille de leur faire rapporter beaucoup ,
» mon lieutenant ; car nous les faisons aller
» rondement. — Au fait , il faut que je
» mette un peu d'ordre dans mes affaires.
» — Oui , ça ne serait pas mal... — J'ai déjà
» été forcé de vendre une ferme... — Pau-

» vre ferme !.... Quand j'y songe ! ça me
» fait une peine !.... — Sois tranquille ,
» Bertrand , je veux désormais réformer
» ma dépense ; je verrai Destival, et s'il
» peut encore me trouver un emploi avan-
» tageux de mes fonds, cela me rendra
» bientôt ce que j'ai dissipé. Allons, mon
» vieux camarade, point de tristesse ; elle
» ne mène à rien ! Je suis jeune, riche....
» Tu conviendras que je n'ai pas encore
» sujet de me désespérer.

» — C'est juste, mon lieutenant, c'est
» ce que je me suis dit en faisant avec
» Schtrack l'inspection de la cave... afin
» de m'assurer si tout y était en état. —
» Tu as fort bien fait, Bertrand : inspecte,
» surveille, arrange tout à ta guise. Moi
» je vais changer de toilette ; je monterai
» chez ma voisine, et demain je m'occu-
» perai d'affaires sérieuses.

» — Excellent jeune homme ! » dit
Bertrand en suivant Auguste des yeux.
» Il me laisse maître ici !... mais ce n'est
» pas le tout de goûter ses vins !... ça ne

» suffit pas ; je veux lui être utile malgré
» lui,.... et j'irai causer avec madame
» Schtrack au sujet du petit monsieur qui
» monte chez la voisine. »

Madame Saint-Edmond reçoit Auguste d'un air piqué ; elle est triste , elle a les yeux rouges ; elle tient encore son mouchoir à sa main. Il est vrai qu'ayant appris le retour d'Auguste , elle s'attendait à sa visite. Dalville s'informe avec empressement du motif de sa tristesse : on ne veut pas le lui avouer : mais on laisse échapper quelques mots sur la femme que l'on a rencontrée chez lui ; ces mots sont suivis de soupirs étouffés, de rires ironiques, et madame Saint-Edmond ajoute à chacune de ses réflexions : « Vous êtes bien le maître, » monsieur, de recevoir qui bon vous » semble. »

Auguste, sensible à la peine que Léonie semble éprouver, parvient à calmer la jolie blonde, qui consent enfin à faire la paix avec son voisin, à condition qu'elle ne rencontrera plus chez lui cette femme qui

lui a dit des impertinences ; et dont la seule vue lui donnerait des attaques de nerfs. Auguste le promet : en amour, comme en politique, on promet toujours plus qu'on n'a l'intention de tenir.

Cependant Léonie est encore rêveuse, préoccupée. « Vous avez quelque chagrin, » lui dit Auguste. Non ! oh non ! je n'ai rien... je vous assure, » répond la jolie blonde d'un ton qui voulait dire positivement le contraire. « Et moi, je vois bien que vous me cachez quelque chose... — Mais non... vous vous trompez ;... d'ailleurs cela ne vous regarde aucunement. »

Comme nous voulons toujours savoir ce qui ne nous regarde pas, Auguste devient plus pressant ; il exige qu'on lui dise tout, et madame Saint-Edmond avoue alors d'une petite voix flûtée, qu'un marchand de nouveautés, auquel elle doit depuis long-temps deux mille francs, l'a forcée de faire un billet... que ce billet va échoir dans deux jours, et qu'elle se trouve fort embarrassée pour le paiement.

Auguste est peut-être fâché d'avoir été si curieux ; mais il n'y a plus moyen de reculer, et d'ailleurs il aime trop à obliger pour ne point venir au secours de sa voisine. « Envoyez chez moi le porteur du billet, dit-il ; Bertrand paiera. » Léonie refuse, elle craint de gêner Auguste : elle serait désespérée qu'il crût que l'intérêt entre pour quelque chose dans le sentiment qu'il lui inspire. Mais Auguste l'exige ; il ne veut pas qu'elle ait recours à d'autre, et Léonie consent enfin à se laisser obliger, à condition que ce ne sera qu'un prêt dont elle tiendra compte à son ami.

Bertrand fait un saut en arrière, lorsque le lendemain Auguste lui dit : « Tu paieras un billet de deux mille francs de madame Saint-Edmond, qu'on viendra recevoir ici.

» — Deux mille francs pour cette petite figure chiffonnée, » s'écrie l'ancien caporal en se frappant le front de désespoir. « Ah ! mon lieutenant, si c'est comme ça que vous mettez de l'ordre dans vos af-

» faires!— Point de réflexion, Bertrand...
» Ce n'est qu'un prêt que je fais à Léonie ;
» et si je me trouvais jamais gêné, je suis
» sûr qu'il n'est point de sacrifices dont
» cette femme-là ne fût capable pour m'o-
» bliger. — Vous croyez cela, monsieur ;...
» mais moi... — Bertrand, tu paieras...—
» Je paierai, mon lieutenant. »

Auguste sort en chantant, et Bertrand descend chez son ami Schtrack, pour questionner sa femme.

Bertrand a payé. Léonie est plus tendre que jamais avec Auguste. Mais un matin, qu'on ne l'attendait pas, Dalville rencontre chez sa voisine un petit monsieur, qui sort aussitôt en faisant de profondes salutations, auxquelles madame Saint-Edmond répond à peine, congédiant le monsieur d'un ton très-sec.

« Quel est ce monsieur? » dit Auguste, quand l'étranger est parti. « — Ah! mon
» Dieu! c'est un bien sot personnage ; il
» m'a été envoyé par une de mes tantes...
» Il arrive de province,... il cherche une

» place ;... mais comme il m'ennuie beau-
» coup , je le reçois de manière à ce qu'il
» termine bientôt ses visites... Il est aussi
» bête qu'il est laid. — Mais il ne m'a pas
» semblé si laid ! — Ah ! comment l'avez-
» vous donc vu !... il est horrible ! un vi-
» lain nez !... des yeux renfoncés ! et une
» tournure si gauche ,... si ridicule... Ah !
» je ne puis pas souffrir cet homme-là ! »

Auguste ne pousse pas plus loin ses questions , et ne parle plus du petit monsieur ; mais il est en secret contrarié d'en entendre dire tant de mal , parce qu'il connaît la tactique de ces dames , qui souvent emploient ce moyen pour cacher leur intimité avec quelqu'un.

En rentrant , Auguste s'aperçoit que Bertrand le regarde d'un air goguenard , et tourne autour de lui comme s'il cherchait à lui parler.

« Tu veux me dire ou me demander
» quelque chose , Bertrand , » dit Dalville ,
en s'arrêtant devant le caporal. « Parle
» donc , au lieu de te promener ainsi au-

» tour de moi... Mon vieil ami, tu n'en-
» tends rien aux petites ruses des femmes,
» qui, lorsqu'elles ont quelque chose à
» nous dire, savent nous forcer à les ques-
» tionner. — C'est vrai, mon lieutenant,
» vous avez raison; il vaut mieux aller tout
» franchement sans faire de contre-mar-
» ches. Vous avez dû rencontrer chez la
» voisine un petit monsieur, car je l'ai
» vu descendre peu après que vous étiez
» monté. — Eh bien! oui, j'ai vu un mon-
» sieur, après? — Après!... C'est la pre-
» mière fois que vous le rencontrez?... —
» Oui. — Il vient pourtant souvent... —
» Qui t'a dit cela? — Madame Schtrack,
» la portière. — Quoi! Bertrand, tu vas
» bavarder, faire des cancans avec une
» portière!... — Des cancans!... non, mon
» lieutenant; mille cartouches! des can-
» cans... Moi... Est-ce que je vous ai dit des
» cancans, mon lieutenant. — Mais à peu
» près!... Madame Saint-Edmond n'est-
» elle pas maîtresse de voir du monde?
» Doit-elle me rendre compte de toutes les

» visites qu'elle reçoit? De quel droit ferais-
» je épier ses actions; et si on lui rendait
» compte des miennes, penses-tu qu'elle
» n'aurait aucun reproche à me faire?
» — C'est juste, mon lieutenant, c'est
» moi qui ai tort; je boirai encore avec
» Schtrack, mais je ne causerai plus avec
» sa femme, parce je ne veux pas qu'on
» dise qu'une vieille moustache fait des
» cancans.»

Mais, quoiqu'il ait grondé Bertrand, Auguste pense aux propos de madame Schtrack; et se rappelant le mal que Léonie lui a dit du petit monsieur, il ne peut s'empêcher de concevoir quelques soupçons. Tout en convenant qu'on ne mérite pas une maîtresse fidèle, on ne lui pardonnerait pas une infidélité. Auguste se dit: « Il faudrait que Léonie fût bien
» fausse, bien perfide... Qui l'oblige à me
» témoigner de l'amour, à moins qu'elle
» ne me garde par intérêt, ou qu'elle n'en
» aime deux à la fois?... cela s'est vu! »

En descendant le boulevard Montmartre,

Auguste se sent frappé légèrement au bras. Il se retourne... c'est mademoiselle Virginie qui est devant lui.

« Ça n'est pas malheureux de vous rencontrer, monsieur, » dit Virginie en regardant Auguste d'une certaine façon qui avait quelque chose de fort séduisant : aussi mademoiselle Virginie faisait-elle toujours beaucoup de conquêtes, parce qu'elle avait pris l'habitude de donner à ses yeux cette expression piquante, et quoique Auguste sût par cœur les œillades de mademoiselle Virginie, il trouvait encore du plaisir à la regarder, surtout lorsqu'il y avait long-temps qu'il n'avait vu ses beaux yeux noirs se fixer sur lui.

« Oh ! quand vous me regarderez en souriant ! reprend Virginie ; ça n'empêche pas que je sois très fâchée contre vous... — Vraiment, ... tu es fâchée... — Monsieur, je vous prie de ne pas me tutoyer ! Est-ce que nous avons gardé des troupeaux ensemble ? »

En même temps mademoiselle Virginie

part d'un éclat de rire qui fait tourner la tête à deux ou trois personnes qui passaient, parce qu'à Paris, il faut très-peu de chose pour occuper les passans ; il y en a même un qui s'arrête, et qui sans doute n'ayant jamais entendu rire de sa vie, va demander à mademoiselle Virginie ce qu'elle a, mais un regard d'Auguste lui fait continuer son chemin.

« C'est vrai, vous me faites rire, et je
» n'en ai pas envie, » dit Virginie en prenant tout de suite un air très-sérieux.
« Qu'as-tu donc?... voyons, conte-mot tes
» tourmens, tu sais bien que je suis ton
» ami. — Oh, oui ! mon ami !.. Vous n'êtes
» plus rien du tout !... Joli ami qui est deux
» mois sans me voir !... — Ce n'est pas ma
» faute, des affaires... — Ah ! des affaires !
» je sais dans quel genre. La blonde du
» troisième, et puis la dame de la campagne, et puis celle-ci, et puis celle-là !...
» Ah ! vraiment, vous êtes un fort mauvais
» sujet, vous n'êtes plus gentil du tout !...
» Autrefois vous étiez encore quelquefois

» aimable avec moi... — Pourquoi n'es-tu
» pas revenue me voir ?— Tiens !... est-ce
» que vous croyez que je n'ai que ça à
» faire... Est-ce qu'il ne faut pas que je
» travaille... — Ah ! tu travailles ? — Oh ,
» oui ! maintenant , je suis rangée ; je ne
» sors jamais !—Tu demeures toujours au
» même endroit ? — Non , j'ai déménagé.
» — Mais tu ne fais donc que cela ? — Ma
» foi , mon cher , j'ai vendu mes meu-
» bles...—Tu as vendu tes meubles... tant
» pis ! — Écoute donc , je ne pouvais pas
» vivre avec des coquilles de noix.—Non ,
» ça serait trop mauvais pour l'estomac ;
» mais , puisque tu travailles...—Oh oui !
» c'est amusant : toute une journée pour
» gagner quinze sous !... Ah Dieu ! que je
» voudrais être homme ! — Pourquoi
» cela ?—Pour ne pas être femme. Je sais
» bien qu'il y en a qui sont heureuses !
» qui voltigent dans les plaisirs !... qui ont
» des plumes et des bérets... Ah ! ça me va
» bien un béret ; si tu savais comme je suis
» gentille avec ça !... J'en ai essayé chez

» une de mes amies ; mais , cet hiver , je
» veux en avoir un en velours , avec des
» gland d'or. — En gagnant quinze sous par
» jour ? — Ah ! laisse donc !... Non , mais
» j'ai vendu mes meubles parce que je de-
» vais ; il fallait bien payer , j'étais en ar-
» rière de quatre termes... — Il me sem-
» ble pourtant que l'avant-dernier , c'est
» moi qui... — Non , ça m'a servi à autre
» chose... Je suis avec une amie en atten-
» dant que j'aie d'autres meubles. Ah ! tu
» ne sais pas... — Quoi donc ? — Je vais
» me marier — Bath ! vraiment. — Ma
» foi oui ! C'est un homme qui est fou de
» moi ; il m'adore , il en devient tout
» jaune — Tâche de l'épouser avant qu'il
» ne soit trop foncé. — Non !... c'est pour
» rire , mais vraiment , sans plaisanterie ,
» c'est un très-bon parti ,... un homme
» superbe ! — De quel âge ? — Quarante
» ans — Que fait-il ? — Il est employé dans
» une administration ; il y a une très-belle
» place. — Eh bien ! ma chère amie , marie-
» toi bien vite : il me semble que c'est ce

» que tu peux faire de mieux. — Ah ! com-
» me je rendrais cet homme-là heureux si
» je l'épousais. — C'est bien ; ce projet te
» fait honneur. — Mais non , ce n'est pas
» ça , tu ne m'entends pas. Je veux dire
» qu'il serait enchanté que je veuille bien le
» prendre pour mon mari. — Ah ! c'est dif-
» férent ; et qui t'arrête ? — Ah ! c'est que je
» ne l'aime pas !... — Comment, un homme
» superbe ! — Oui , mais il a un peu les
» jambes en cerceaux. — Tu lui feras por-
» ter une redingote. — Et puis , il a un nez
» d'une longueur... Ah ! mon cher ! tu ne
» t'en fais pas d'idée !... Son nez me fait
» peur !... Je ne t'ai jamais connue si ti-
» mide. — Au fait , je ne veux pas me ma-
» rier... Plus tard nous verrons. Tu ne
» sais pas , j'ai bien envie de me mettre au
» théâtre. — Ah ! voilà du nouveau. —
» Tiens , est-ce que tu crois que je serais
» mal !... D'abord , j'ai de la voix quand je
» veux ; sais-tu qu'au théâtre je suis jolie
» comme un amour. — Madame , vous n'a-
» vez pas besoin d'être sur un théâtre pour

» cela. — Ah Dieu ! que c'est délicat !...
» Mais vraiment, sans plaisanterie, le rouge,
» et puis les quinquets, la lumière, ça me
» donne un éclat éblouissant : j'ai essayé
» un costume d'Iphigénie, c'est étonnant.
» comme ça m'allait. On m'a offert de me
» faire entrer dans les chœurs du Vaude-
» ville, mais ça ne me séduit pas trop... —
» Ce n'est pas pour y faire Iphigénie ? —
» Non, que tu es bête ! c'est pour prendre,
» comme on dit, l'habitude des planches
» et du public... pour s'accoutumer à re-
» garder dans la salle. Qu'est-ce que tu me
» conseilles de faire ? — Moi ? rien : fais ce
» que tu voudras ; cependant si tu trouves
» réellement à te marier, cela vaudrait
» beaucoup mieux que d'entrer au théâtre.
» — Ah ! mon Dieu ! tu parles comme ma
» tante ; au fait, je ne pourrais jamais être
» actrice ; quand j'entrerais en scène, en
» voyant toutes ces figures qui me regarde-
» raient, je suis sûre que je rirais comme
» une folle. Mais dis donc, est-ce que nous
» allons rester jusqu'à demain à la même

» place ; on nous prendra pour des mou-
» chards. Où vas-tu ? — Moi , je vais chez
» monsieur Destival, pour affaire. — Est-ce
» ce grand vilain effilé avec lequel je t'ai
» vu quelquefois en cabriolet ? — C'est pos-
» sible. — Ah ! quelle drôle de mine : cet
» homme-là me fait l'effet d'une marion-
» nette de Séraphin... Tu sais bien , dans
» le *Pont cassé*, celui qui chante, *tire lon*
» *pha* — Tu seras donc toujours la même !
» — Tiens, il faut bien rire un peu !...
» Écoute, Auguste, tu iras un autre jour
» chez ton monsieur Destival : aujourd'hui
» je ne te quitte plus... Mais vraiment j'ai
» affaire... — Oh ! tant pis... N'êtes-vous
» pas bien malheureux de passer une jour-
» née avec moi. — Non, sans doute ;...
» mais ce soir on fait de la musique chez
» madame de la Thomassinière et j'ai pro-
» mis... — Tu feras de la musique demain
» en te levant', si ça te fait plaisir, mais
» aujourd'hui, monsieur, vous resterez
» avec moi : nous irons dîner à la campagne
» et ce soir tu me mèneras au spectacle ; il

» y a assez long-temps que tu me promets
» cela ! »

Il n'y a pas moyen de résister à mademoiselle Virginie, et Auguste se rend de bonne grâce. « Nous allons prendre un
» fiacre, dit-il, et nous nous ferons con-
» duire à la campagne que tu choisiras. —
» Et pourquoi donc ne pas prendre ton
» cabriolet ? pourquoi aller en sapin avec
» de mauvaises rosses, quand on a un joli
» cheval qui va comme le vent ? »

Auguste, qui ne veut être qu'*incognito*, avec Virginie, préfère un fiacre dans lequel il ne sera pas vu. Une place est voisine, Dalville fait monter sa compagne, en lui disant : « Où allons-nous ? — Où tu voudras. — Ça m'est égal. — A moi aussi. —
» Il faut pourtant nous décider. Aux
» Champs-Élysées. — Oh ! il y a trop de
» monde. — A Vincennes ? — C'est trop
» loin. — A Vaugirard ? — Jolie campagne
» où il n'y a pas un arbre dans les envi-
» rons. — A Sceaux ? — C'est trop élégant,
» je ne suis pas en toilette. — A Montmar-

» tre? — Pour voir des carrières et des
» ânes! — A Saint-Denis? — Il n'y a de
» gentil que des talmouses, et j'aime
» mieux celles du passage des Panoramas.
» — A Belleville?— C'est un peu canaille,
» mais c'est amusant : d'ailleurs j'ai un
» penchant décidé pour les prés Saint-Ger-
» vais et le bois de Romainville.—Va donc
» pour Belleville. Allons cocher, en route.»

Le cocher part; Virginie est en train de rire : avec elle les ennuis de la veille, les soucis du lendemain s'évanouissent devant le plaisir du moment. De son côté, Auguste n'est pas fâché de se distraire des pensées venues sur madame Saint-Edmond, à laquelle il a dit qu'il passait la soirée chez M. de la Thomassinière.

On arrive à la barrière de Belleville; le cocher met une demi-heure à faire monter la montagne à ses rosses, qui, parvenues à l'Ile-d'Amour, refusent d'aller plus loin; mais Virginie est bien aise de se promener dans les champs, on descend de voiture, on renvoie le fiacre, et on prend un petit

chemin à gauche, qui mène dans les prés Saint-Gervais.

L'aspect de la verdure rend Virginie sentimentale; elle soupire en passant sous les allées de lilas dans lesquelles on a bâti plusieurs maisonnettes. « Comme c'est ridicule, s'écrie-t-elle, de bâtir partout, jusque dans les champs : on ne pourra donc plus se promener que dans sa chambre... C'était si joli par ici, autrefois ; te rappelles-tu ? nous avons mangé des œufs frais là-bas... Nous avons bu de la bière sous cette tonnelle.. Et ce traiteur, dans le bois, après le garde, où nous avons été plusieurs fois, où il y a des cabinets. — Ah ! oui, au Tourne-Bride ? — C'est, cela au Tourne-Bride : ingrat ? est-ce que cela ne vous rappelle rien ? — Si, ça me rappelle une certaine volaille que nous n'avons jamais pu parvenir à découper. — Ah ! ça ne vous rappelle qu'une volaille !... Vous n'êtes pas romanesque du tout aujourd'hui. — Veux-tu y aller dîner ? — Non-seulement

» je le veux , mais je l'exige... C'est un peu
» loin , mais cela nous donnera de l'appé-
» tit. — D'ailleurs nous pourrons nous re-
» poser en route. — Ah ! depuis qu'on a
» bâti de tous les côtés, il n'y a plus de jolis
» endroits pour se reposer. »

On se met en marche en courant , en se jetant des feuilles, de l'herbe, en cueillant quelques fleurs des champs. Enfin , on arrive sur le terrain sablonneux du bois , et Virginie soupire encore en voyant qu'on y a fait des coupes prodigieuses , et que l'on y bâtit aussi des maisons. « Ces gens-là
» ont résolu la perte du bois de Romain-
» ville ! dit-elle. — Ma chère amie, ça re-
» poussera. — Ah , oui ! mais, pendant ce
» temps-là , nous ne repousserons pas nous
» autres. Que les hommes sont indiffé-
» rens!.... ils ne s'attachent à rien : et ces
» chiffres amoureux que nous avons gra-
» vés avec un couteau sur l'écorce d'un
» chêne,... et que je me faisais un plaisir
» de revoir... Cet A et ce V entrelacés dans
» un cœur...— Ils auront servi à réchauffer

» les pieds d'un vieux rentier, ou à faire
» bouillir la marmite d'une honnête fa-
» mille. — C'est ça, on a fait aller le pot-
» au-feu avec mon cœur; c'est bien agréa-
» ble!.... Faites donc des chiffres sur les
» arbres.... Ah! heureusement que voilà le
» Tourne-Bride; j'avais peur qu'on ne
» l'eût coupé aussi. »

Le Tourne-Bride est le traiteur le plus distingué du bois de Romainville; malgré cela, il ne faudrait pas y demander une charlotte russe ou un karik à l'indienne, parce que l'hôte croirait qu'on lui parle tartare ou qu'on veut se moquer de lui, et vous enverrait chercher un dîner à Noisy-le-Sec. Mais, en se bornant à un petit ordinaire fort élégant pour des bourgeois de la rue Saint-Denis, et très-recherché pour les petites ouvrières qui viennent en partie fine à Romainville, on est certain de trouver son affaire au Tourne-Bride, qui n'est qu'à trois portées de fusil de chez le garde, en suivant la route qui mène au village de Romainville.

Auguste entre avec Virginie , et , comme c'est l'usage chez les traiteurs de campagne, on passe par la cuisine pour se rendre dans le salon ou dans les cabinets; on jouit de la vue des fricandeaux, côtelettes et bœufs piqués ; et comme il n'y a point de cartes chez ces restaurateurs , c'est la cuisine qui en tient lieu : lorsque vous y passez on découvre toutes les casseroles , et vous respirez à la fois l'odeur de cinq ou six ragoûts , ce qui peut déjà vous tenir lieu de potage , mais ce qui n'est pas aussi agréable quand vous passez après avoir dîné.

L'hôte reçoit son monde le sourire sur les lèvres et le bonnet de coton sur l'oreille; il vous répond en courant d'une casserole à une autre , et embroche ses pigeons tout en vous faisant l'éloge de son bifteck. « Voyons tout de suite ce que nous prendrons, » dit Virginie , qui a l'usage des traiteurs champêtres. « Le bifteck est tendre? — Oh ! soigné , madame. — Des rognons , n'est-ce pas, mon ami ?— Oui

» c'est de rigueur... Avez-vous des rognons
» monsieur l'hôte? — Tenez, monsieur,
» flairez-moi ça, » dit le traiteur en met-
tant une casserole sous le nez d'Auguste.
» Je ne vous dirai pas comme mes confrè-
» res de Paris que c'est au vin de Cham-
» pagne, mais-je vous affirmerai que c'est
» au vin blanc.... et soigné. — C'est très-
» bien... Et des pigeons en compote... soi-
» gnés aussi, s'il vous plaît. — Des asperges
» et de la salade. — Si monsieur veut aussi
» la fine omelette soufflée? — Ah! je me
» rappelle en effet que vous en faites aussi.
» — Oui, monsieur, et qui bouffent comme
» mon bonnet de coton?... — Va donc pour
» l'omelette soufflée... Un cabinet s'il vous
» plaît. — Conduisez monsieur et madame
» au premier... où il n'y a personne. »

Un garçon qui n'est plus jeune, mais
qui sourit toujours, conduit les nou-
veau-venus, et leur ouvre un cabinet qui
donne sur le bois. « Pourquoi ne pas nous
» mettre en face, dit Virginie: la vue est
» plus belle, on voit sur la route. — Ma-

« dame, il y a du monde ,... il y a une société. — En ce cas restons ici, dit Auguste.

Le garçon met le couvert, puis sort en disant : « On va s'occuper du dîner... si monsieur veut quelque chose avant, .. il appellera. » Cela veut dire qu'on ne montera pas sans que vous appeliez. On devient presque aussi malin à la campagne qu'à Paris.

Auguste n'appelle pas de quelque temps, parce qu'il faut bien se reposer avant de dîner; et que d'ailleurs les cabinets du Tourne-Bride rendent mademoiselle Virginie *très-romanesque* : c'est du moins ce qu'elle dit à Auguste en riant comme une petite folle, ce qui n'est cependant pas romantique; mais mademoiselle Virginie a une façon toute particulière d'être romanesque.

Enfin l'estomac se fait entendre, et devant ce maître impérieux toutes les illusions cessent; l'être le plus romantique, en admiration devant un torrent ou une cas-

cade , est bien forcé d'y mettre un terme lorsque sonne l'heure de son dîner. Virginie et Auguste ne regardaient ni un torrent , ni une cascade ; je ne sais pas s'ils étaient plongés dans l'admiration , mais je sais qu'ils en sortirent pour ouvrir leur porte , en frappant à triple carillon dessus , avec des manches de couteau , manière de se faire entendre qui remplace les sonnettes.

Le garçon monte le dîner auquel on fait honneur ; le bifteck et les rognons sont en effet *soignés* , et on n'a pas lieu de se plaindre. Pendant que le garçon est là , mademoiselle Virginie , qui est passablement curieuse , s'étonne de ce que la société qui est en face soit tellement silencieuse qu'on n'entende parler personne , lorsque ordinairement les sociétés rassemblées chez les traiteurs de campagne sont fort bruyantes , et Virginie termine sa réflexion en disant au garçon : « Ils ne sont donc » pas beaucoup ! »

Le vieux garçon répond en souriant ,

de manière à mettre dans tout leur jour les trois dents qui lui restent : « Ils ne » sont pas plus que vous... — Ah ! c'est » une société de deux personnes ? — Oui, » madame. — Homme et femme ? — Oui, » madame..... — Il paraît qu'ils sont » encore plus romanesques que nous et » qu'ils ne songent pas à dîner... — Oh ! » le dîner est commandé ,.... on ne va pas » tarder à le monter... Je connais leur » coutume ;... ce sont des habitués.

Et le garçon sort et referme en même temps sa bouche et la porte qu'il tenait entre-baillée.

« Tu es bien curieuse, dit Auguste à » Virginie, il faut que tu saches combien » il y a de personnes en face de nous ! » Que nous importe ce que disent et ce » que font les autres ! — Oh ! rien ,..... » mais, vois-tu, c'est que j'aime à sa- » voir ;... ça m'amuse ! — Mangeons et ne » nous occupons pas des voisins, cela vau- » dra mieux — Oh ! ça ne m'empêche » pas de manger !,.... Ah ! attends ,..... on » ouvre la porte... »



En effet une voix d'homme crie dans le corridor : « Garçon montez le dîner. »

« C'est le monsieur qui appelle , dit »
» Virginie ; il a une petite voix de *so-*
» *prano* ;..... mais ces voix-là ne prouvent
» rien du tout — Veux-tu du pigeon?....
» — Attends-donc un instant ;..... tu me
» presses. »

Dans ce moment une voix de femme se fait entendre et dit : « Mon ami, nous »
» avons oublié de commander des bei-
» gnets. »

Auguste fait un bond sur sa chaise en entendant cette voix , et Virginie , effrayée du mouvement qu'il fait , lui dit : « Eh »
» bien!... qu'est-ce qui te prend donc?
» Et-ce que tu auras avalé un pigeon de
» travers? — Non ,..... je n'ai rien.... C'est
» cette voix qui m'a frappé ;..... j'ai cru
» reconnaître.....—Ah ! c'est cela!..... je
» comprends... C'est peut-être quelque an-
» cienne passion de monsieur qui est ici à
» côté... Eh bien , après ? est-ce que vous
» devez penser à une autre , étant avec

» moi !.... c'est très-poli !.... Est-ce que ça
» ne vous est pas égal que cette personne
» soit avec qui elle voudra ? Est-ce que vous
» en êtes encore amoureux?... Si je le sa-
» vais j'irais lui faire une scène ! — Eh !
» non , il n'est pas question d'amour !...
» mais... c'est parce que... — Parce que !
» parce que !... Voilà que tu ne sais pas ce
» que tu dis... Veux-tu manger bien vite...
» Pourquoi ne manges-tu pas ? — Je n'ai
» plus faim. — Ah ! monsieur n'a plus
» faim depuis qu'il a entendu la voix de
» cette dame ;.... ça lui a coupé l'appétit !
» comme c'est touchant ! pourquoi vous
» levez-vous ?.... Où allez-vous ? — Je vais
» descendre un instant en bas. — Je ne
» veux pas que vous sortiez, moi..... Vous
» n'avez pas besoin de descendre ; vous
» voulez voir cette femme d'en face , voilà
» tout ; mais vous ne la verrez pas. »

En disant cela Virginie se lève aussi et se place devant la porte.

« Ma chère amie , je vous assure que
» j'ai besoin de descendre , » dit Auguste

en prenant doucement le bras de Virginie pour l'éloigner de la porte.

« Mon bon ami, il en arrivera tout ce qu'il pourra, mais vous ne sortirez pas. »

Tout en criant Auguste parvient à éloigner Virginie du poste qu'elle voulait défendre. Virginie est furieuse ; déjà la porte est entr'ouverte, Auguste va sortir, elle le retient par son habit ;... la lutte recommence... Enfin Virginie, perdant ses forces, lâche tout à coup le pan de l'habit. Auguste se lance précipitamment dans le corridor, et se jetant à travers le garçon qui apportait le potage aux voisins, il envoie la julienne contre la muraille, fait voler de côté la soupière, et trébucher celui qui la tenait.

Au cri que jette le garçon, au bruit de la soupière qui se brise, les personnes du cabinet, devinant que c'est leur dîner qu'on vient de laisser tomber, ouvrent aussitôt leur porte ; Auguste, qui est resté là, voit paraître madame Saint-Edmond et le petit monsieur qu'elle avait en horreur.

Dans le premier moment , les yeux de Léonie ne se portent pas sur Auguste , elle ne voit encore que le garçon qui ramasse les débris de la soupière en disant : » C'est » un malheur!... heureusement il n'y a » personne de blessé, » mais Auguste se présente brusquement à l'entrée du cabinet et salue Léonie en lui disant : « Je suis désolé , madame , d'avoir renversé votre » potage. »

Léonie a levé les yeux , elle pousse un cri et s'évanouit. C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux dans une telle circonstance ; le petit monsieur , qui a aussi reconnu Daville , et qui craint d'être provoqué en duel , saute par-dessus le garçon encore baissé à terre , et descendant l'escalier quatre à quatre , sort du Tourne-Bride et se jette dans le bois sans regarder derrière lui. Virginie , qui est sortie de son cabinet , pousse un cri de surprise en reconnaissant la voisine dans la dame évanouie ; et le garçon , qui croit que tout le monde crie à cause du potage renversé , ne cesse de

répéter : « Ce n'est rien , messieurs , mes-
» dames ; calmez-vous , il y en a d'autre
» en bas..... nous avons toujours de la ju-
» lienne ! »

Virginie n'est plus en colère , elle rit aux éclats ; Auguste regarde Léonie , qui , renversée sur sa chaise , ne rouvre pas les yeux , tandis que le garçon ne voyant pas ce qui se passe dans l'intérieur du cabinet , descend en criant : « Je vais vous monter
» un autre potage ;.... c'est l'histoire d'un
» instant. »

Cependant , Virginie s'est approchée de madame Saint-Edmond , et prenant le moutardier qui est sur la table , le lui porte sous le nez , ce qui fait sur-le-champ revenir la jolie blonde , qui jette un regard mourant sur la personne qui lui a prodigué des soins , et , en reconnaissant Virginie , change de figure et repousse brusquement le moutardier que celle-ci lui tenait encore sous le nez.

« Madame se trouve-t-elle mieux ? » dit Virginie en contrefaisant le ton mielleux de Léonie.

Celle-ci étouffe de colère et se lève en balbutiant : « Je n'ai besoin de rien.

» — Allons ma chère amie , dit Auguste , il ne faut pas déranger davantage madame ; je suis désolé d'avoir fait sauver... sa société.... Mais , sans doute , ce monsieur n'attend que notre départ pour revenir : il ne faut pas le forcer à rester plus long-temps dans la cuisine. Allons finir de dîner.

» — Oui, allons manger notre omelette soufflée , dit Virginie en faisant une grande révérence à Léonie , et elle retourne se mettre à table. Auguste va en faire autant , lorsque Léonie court à lui en levant les yeux au ciel , et lui dit à demi-voix : « Vous me jugez sur les apparences ; mais je vous jure !...

» — Oh ! pour le coup c'est trop fort ! » s'écrie Auguste , et il ferme avec colère la porte au nez de madame Saint-Edmond , en disant : « On prendrait une femme en flagrant délit , qu'elle vous dirait encore : Ne jugez pas sur l'apparence.

Virginie est enchantée de l'aventure ; elle raille Auguste sur la fidélité de la voisine : celui-ci tâche de rire aussi , quoiqu'au fond il ne soit pas satisfait de s'être laissé tromper. Enfin , on finit de dîner , et on va quitter le Tourne-Bride , l'orsqu'en sortant du cabinet , les jeunes gens entendent parler très-haut : ils reconnaissent la voix de l'hôte et celle de madame Saint-Edmond.

« Madame . dit l'hôte , vous ne pouvez » pas vous en aller comme ça ;... il faut » que mon dîner me soit payé. — Mon- » sieur,... » répond madame Saint-Edmond en donnant à sa voix une expression touchante , « je suis désolée ;.... mais vous » devez bien penser que je n'ai pas eu » l'intention. — Madame , je vois que vous » avez l'intention de vous en aller : votre » société est partie comme un trait tout à » l'heure : qui donc me paiera mon dîner !

» — Eh ! monsieur , » répond Léonie , dont la voix devient un peu moins tendre , « après tout nous n'avons pas dîné ; ainsi ,

» nous ne vous devons rien !..... — Com-
» ment ! madame , vous ne devez rien !...
» Quand un dîner est commandé et con-
» fectionné comme celui-ci , pensez-vous
» que ça ne se paie pas !... Est-ce que vous
» voulez que vos filets , que vos oreilles me
» restent sur les bras !.... Ce n'est pas ma
» faute si vous ne voulez plus les manger.
» — Vous les servirez à d'autres, monsieur.
» — On vous a servi une bouteille de
» vieux mâcon dès votre arrivée , et le po-
» tage renversé , et la soupière brisée... —
» Cela ne me regarde pas , monsieur. —
» Madame , votre dîner vous regarde ;
» mangez-le et payez-le. — Je ne le man-
» gerai pas ; je vous dis que je me sens
» indisposée. — Alors payez-le. — Mais
» puisque je n'ai pas d'argent sur moi. —
» Il ne fallait pas laisser votre société s'en-
» fuir comme si elle avait vu le diable !....
» Est-ce qu'un homme doit laisser une
» femme dans une fausse position !... Et
» donc ! ça ne se fait pas ! Il est gentil le
» particulier qui disparaît avec l'argent...

» On n'entre pas chez un restaurateur,
» quand on ne veut pas dîner.

» — Monsieur, » reprend madame Saint-Edmond, dont la voix exprime la colère, « ce n'est pas la première fois que
» nous venons dîner chez vous : nous
» prenez-vous pour de la canaille?... —
» Non, madame, certainement je vois bien
» à qui j'ai affaire ; mais je ne peux pas
» faire de crédit : un dîner soigné comme
» celui-là ne doit pas être refusé, quand il
» est confectionné. »

Pendant ce dialogue, Auguste avait toutes les peines du monde à empêcher Virginie de rire aux éclats ; enfin, ayant pitié de la situation de la sentimentale Léonie, il descend suivi de Virginie, et dit au restaurateur qui ne perd pas de vue madame Saint-Edmond : « Monsieur,
» comme j'ai l'avantage de connaître ma-
» dame, je vous prie d'ajouter sa carte à
» la mienne ; je paierai les deux. »

L'hôte, qui ne demande qu'à être payé, reprend son air gracieux, et s'empresse

de faire l'addition des deux écots. Pendant ce temps , la jolie blonde s'est laissée tomber sur une chaise en portant son mouchoir sur sa figure.

Auguste a payé ; Virginie , dont le triomphe est complet , prend le bras de Dalville et sort avec lui du Tourne-Bride , en disant d'un ton moqueur : « Si nous » rencontrons ce monsieur dans le bois , » nous l'enverrons sur-le-champ à ma- » dame. »

Ce mot était le coup de grâce , et Auguste se trouva suffisamment vengé.

CHAPITRE V.**Visite à Montfermeil.**

AUGUSTE, qui n'avait point de secrets pour son fidèle **Bertrand**, lui raconta la rencontre qu'il avait faite au bois de **Romainville**.

« Eh bien ! mon lieutenant, dit **Bertrand**, madame **Schtrack** avait-elle tort » en parlant du petit monsieur qui mon- » tait furtivement chez la voisine dès que » vous étiez sorti !..... — Je croyais que » **Léonie** m'adorait ! — Ça m'étonne, mon » lieutenant ; vous qui trompez si souvent » ces dames, vous devriez vous méfier un » peu plus de leurs sermens d'amour. — » Au contraire, mon pauvre **Bertrand**, je

» t'assure que les plus fins en séduction se
» laissent tromper avec une facilité éton-
» nante. — Alors, ce n'est donc pas la
» peine d'être fin. — Pour aimer beaucoup
» une chose, cela ne prouve pas qu'on la
» connaisse à fond. — Il est certain que si
» on la connaissait parfaitement on l'aima-
» rait peut-être moins : par exemple, j'aime
» le vin, je l'avoue, je reconnais bien
» quand il est bon, mais, je ne peux pas
» toujours dire de quel pays il est. — Moi,
» j'aime les femmes, j'apprécie leurs char-
» mes, j'admire leurs grâces ;... mais leur
» cœur !... Ah ! s'il se montrait de même à
» découvert, ce n'est pas toujours la plus
» jolie qui obtiendrait la préférence ! —
» Malgré ça, mon lieutenant, à votre
» place je me défierais de ces airs précieux,
» et de ces voix toujours montées sur un
» ton de fausset, qui ne sortent jamais de
» la poitrine ; il me semble qu'on ne parle
» pas franchement quand on a toujours
» l'air de chanter. Je me tiendrais aussi
» en garde contre les évanouissemens, les

» pleurs et les soupirs étouffés. — Eh!
» mon cher Bertrand, quand ces pleurs
» sont versés par de beaux yeux, quand
» cette voix part d'une jolie bouche, quand
» celle qui semble perdre connaissance dé-
» veloppe un corps charmant, une taille
» bien prise, est-il donc si facile de résis-
» ter?.... non, il faut succomber,... sauf à
» s'en repentir après, — C'est juste,... au
» fait, c'est comme moi; pour savoir si un
» vin est bon, il faut bien le goûter, et ce
» n'est jamais qu'avec le mauvais qu'on se
» fait du mal. C'est dommage que vous
» n'avez pas fait la rencontre d'hier avant
» de payer le billet de deux mille francs!
» — Ne pensons plus à cela. — Non, ça
» sera seulement une leçon pour l'avenir.
» — Bertrand, quand tu rencontreras ma-
» dame Saint-Edmond, je te recommande
» la même politesse qu'autrefois! — Oh!
» soyez tranquille, monsieur, on est Fran-
» çais, et un ancien militaire connaît le
» respect dû au sexe. Parbleu! s'il fallait
» regarder de travers toutes celles qui

» manquent la consigne, on serait forcé
» de loucher trop souvent. Du moins,
» mon lieutenant, ça en fait toujours une
» de moins, et nous pourrions mettre un
» peu d'ordre dans notre caisse, et... —
» Oui, oh! je suis bien décidé à me ran-
» ger.... Destival m'a encore parlé d'un
» placement avantageux.... J'irai demain
» voir mon notaire, je réaliserai mes fonds..
» Ah! à propos, tu paieras un petit mé-
» moire de marchand de meubles, qu'on
» te présentera ces jours-ci. — Est-ce que
» vous en avez acheté, mon lieutenant? —
» Ce n'est pas pour moi... c'est pour Virgi-
» nie. »

Bertrand se retourne en se mordant les lèvres et se donne des coups de poing sur le front pour s'empêcher de parler et satisfaire sa colère. Auguste, qui s'aperçoit de la mauvaise humeur de son caissier, reprend en souriant.

« Allons, calme-toi, Bertrand, tu deviens
» vraiment d'une sévérité!... — Moi, mon-
» sieur! je ne dis rien! — Que diable!...

» je suis riche , veux-tu donc que je me re-
» fuse tout plaisir ! — Je ne veux rien du
» tout , monsieur , — Un homme , dans la
» position où je suis , doit-il mener la vie
» d'un petit commis à douze cents francs ?
» — Nous avons dépensé quarante mille
» francs l'année dernière , et votre revenu
» ne s'élève plus qu'à quinze mille , en al-
» lant toujours comme ça , nous ne pou-
» vons pas manquer de nous trouver com-
» me des petits saints Jean. — Non... je
» saurai cette année proportionner mes
» dépenses à mon revenu , mais ceci n'est
» qu'une misère ; cette pauvre Virginie!...
» elle est si drôle... — Oh ! oui ! elle est
» drôle... mais elle ruinerait un escadron
» de fournisseurs. — Tu ne diras pas que
» celle-là a une voix de tête. — Non , par-
» bleu ! oh ! on entend bien que ça vient de
» la poitrine , et il faut qu'elle l'ait bonne ,
» car elle en use diablement... Mille cara-
» bines ! quel caquet !... — Elle n'a ni l'air
» précieux , ni les manières affectées. —
» — Oh ! quant à cela , je conviens que

» c'est tout rond !... au moins elle ne cache
» pas son jeu !... mais c'est égal, mon lieu-
» tenant, grondez-moi si vous voulez, je vous
» dirai encore que ces femmes-là ne de-
» vraient pas occuper tous vos momens...
» et que ça me fait de la peine de voir que
» vous n'êtes pas aimé comme vous mérite-
» riez de l'être ; parce qu'au fond , vous
» avez des qualités , de la sensibilité !... et
» tout cela devrait vous faire sentir que ce
» n'est pas en courant toujours que... Voilà
» tout mon lieutenant. »

Auguste garde quelque temps le silence, et Bertrand , surpris de le voir rêveur, craint de l'avoir fâché , et n'ose plus souffler , lorsqu'Auguste lui dit enfin : « Ber-
» trand , je crois que tu as raison... —
» Vraiment, mon lieutenant !... vous êtes
» de mon avis ? — Oui, je sens qu'un amour
» véritable, qu'un attachement sincère
» doit rendre plus heureux que tous ces
» caprices d'un moment. Mais, est-ce ma
» faute, si, dans le monde, il est si diffi-
» cile de rencontrer un cœur sincère ! —

» Non, certainement!... ça n'est pas votre
» faute. — Si l'amour et l'amitié sont rem-
» placés maintenant par la coquetterie et
» la fausseté! — On n'aurait pas dû ad-
» mettre de tels remplaçans! — Ah! mon
» pauvre Bertrand!... nous serions trop
» heureux si toutes les femmes étaient fi-
» dèles. — C'est juste, nous serions trop
» heureux. — Et pourtant tout serait alors
» d'une uniformité assommante dans le
» commerce de la vie. — Ah! vous croyez
» que cela ferait du tort au commerce?...
» — Tiens, Bertrand, il faut prendre le
» monde comme il est!... — Nous y som-
» mes bien forcés! — Mais quand j'aurai
» trouvé une femme qui m'aimera pour
» moi-même, qui sera incapable de me
» tromper, qui ne voudra plaire qu'à moi
» seul, alors... — Alors, mon lieutenant?
» — Ah! Bertrand! quel souvenir!... et
» j'ai pu l'oublier si long-temps!... — Qui
» donc, mon lieutenant? — Cette char-
» mante Denise, cette jolie petite laitière
» de Montfermeil... Ah! celle-là est sage!

» je le jurerais. — Ce serait risquer beau-
» coup... vous la connaissez à peine!... et
» depuis deux mois que vous ne l'avez vue...
» Bertrand, sais-tu pourquoi je ne suis pas
» allé la voir? — C'est parce que vous l'a-
» vez oubliée. — Oh! ce n'est pas seule-
» ment cela... j'ai eu un autre motif... tu
» vas rire, eh bien! c'est que je crains de
» trop aimer cette petite fille. — Alors, c'est
» très-délicat de votre part. — Oui, sans
» doute, car pourquoi chercher à séduire
» cette enfant qui est sage, innocente, qui
» vit tranquille dans son village. — Ce se-
» rait fort mal, monsieur. Il y a assez de
» filles qui se laissent séduire à Paris; sans
» aller encore en chercher dans les envi-
» rons. — Bertrand, selle mon cheval et
» prends pour toi celui du cabriolet; dé-
» pêche-toi — Où allons-nous donc aller,
» monsieur. — A montfermeil, voir Denise.
» — Comment? quand vous venez de dire...
» — Je réfléchis qu'il n'y a aucun danger
» pour elle car elle ne m'aime pas. — Vous
» croyez, monsieur, — Elle me l'a dit plu-

» sieurs-fois... mais je veux voir Coco, mon
» petit protégé... ce pauvre enfant... je me
» fais une fête de l'embrasser, tu verras,
» Bertrand, comme il est gentil... et des
» parens si misérables!... Bertrand, mets
» de l'or dans ta poche. — Oh! tant que
» vous voudrez, mon lieutenant, pour
» soulager des malheureux, pour aider un
» orphelin... ça ne se regrette jamais, et
» ça fait cent fois plus de plaisir que quand
» il faut payer les tapissiers de la brune et
» les cachemires de la blonde. »

Les chevaux sont prêts; Auguste et Bertrand sont en selle, et partent pour Montfermeil sur les dix heures du matin. A onze, ils ont déjà dépassé le Raincy. Bientôt ils sont à Livry, puis ils tournent à droite, et ne tardent pas à apercevoir le village de Denise.

Bertrand est en nage; il n'a pas l'habitude de galoper comme Dalville, et quoi qu'on soit au mois de septembre, la chaleur est encore excessive. Bertrand ralentit le pas de son cheval en faisant remarquer à

Auguste que leurs coursiers ont besoin de souffler quelques instans , mais croyant reconnaître la route que Coco lui a fait prendre . et qui mène à la chaumière de l'enfant , Auguste presse les flancs de sa monture en criant à Bertrand : « Va tous jours au village , je t'y retrouverai .

» — Allons donc au village , » se dit Bertrand en laissant aller son cheval au pas ; « irai-je à l'auberge... Demanderai-je la » petite laitière... Non , je ne donnerai pas » du lait à mon cheval , et cette jeune fille » n'aurait pas sans doute de quoi nous » nourrir tous les deux... C'est gentil ce » village , mais je ne vois pas plus d'auberge que dessus ma main . »

Bertrand laisse aller son cheval au hasard . Il passe devant plusieurs masures qui n'ont pas même un premier étage , et ne se soucie pas de s'arrêter dans de si pauvres gîtes ; mais bientôt il se trouve devant un petit ruisseau bordé de saules , et une jolie maisonnette lui fait face . Bertrand passe le ruisseau , et s'arrête devant la cour . Un

petit garçon y joue avec une chèvre , plus loin une jeune fille bat du beurre , et dans le fond , une femme âgée arrange des fruits dans une corbeille,

De dessus son cheval , Bertrand domine dans la cour , et regarde ce tableau champêtre. Tout à coup la jeune fille lève les yeux , aperçoit le cavalier , quitte son travail , et s'élançe vers lui en criant : « Je ne » me trompe pas , c'est M. Bertrand... » et en même temps les yeux de la jeune fille regardent sur la route , pour y chercher un autre cavalier.

Bertrand reconnaît Denise ; il lui fait un salut gracieux en disant : « Par le grand « Turenne , je ne pouvais pas m'arrêter « plus à propos... Bébelle à un nez éton- » nant. — Entrez donc , monsieur Ber- » trand , » dit Denise , dont les regards se portent toujours sur la route. — « Mam- » zelle , vous êtes bien honnête : mais je » cherche une auberge pour faire rafraîchir » mon cheval et moi. — Vous trouverez » chez nous tout ce qu'il faut... Nous ne

» souffrirons pas que vous alliez ailleurs ,
» n'est-ce , pas ma tante?... Entrez , mon-
» sieur Bertrand. »

Bertrand ne résiste pas aux politesses de la jeune fille. Il est étonné de s'entendre appeler par son nom , ne présumant pas que Dalville se soit amusé à parler de lui à Denise. Pendant qu'il descend de cheval, la petite court à sa tante ; et, pour qu'elle traite bien le nouveau-venu, se hâte de lui dire que Bertrand est le compagnon du monsieur qui a été si généreux pour Coco. La mère Fourcy se lève , et vint faire des révérences à Bertrand , qui ne devine pas la cause de tant de politesses.

On mène le cheval à l'écurie , l'enfant quitte sa chèvre pour aller regarder Bébelle, et Denise fait entrer Bertrand dans une salle basse et s'empresse de lui offrir du vin ; pendant ce temps la mère Fourcy fait une omelette , parce que Bertrand a avoué qu'il mangerait bien un morceau.

Denise brûle d'envie d'avoir des nouvelles du jeune homme qui lui a recom-

mandé Coco, mais elle attend que sa tante ne soit pas présente pour en parler ; elle ne sait comment questionner Bertrand qu'elle croit envoyé par le beau monsieur pour avoir des nouvelles de l'enfant, et elle attend que Bertrand en parle le premier ; mais comme celui-ci ne fait que boire et manger , Denise se décide à le questionner

» Il vous a envoyé pour savoir si Coco ne
» manquait de rien ? si j'avais fait un bon
» usage de l'argent qu'il m'a laissé, n'est-
» ce pas, monsieur ? »

Bertrand vide son verre d'un trait et le replace sur la table avec force en disant :

« Pour un petit vin de village, il n'est pas
» mauvais du tout.

» — Est-ce que vous ne m'avez pas en-
» tendu monsieur ? reprend timidement
» Denise. — Pardonnez moi.... mais vous
» seriez bien aimable de faire comme si je
» n'avais pas entendu... car je n'ai pas com-
» pris, — Je vous demande si... ce mon-
» sieur... ce jeune homme que j'ai vu avec
» vous, d'abord en cabriolet, puis à la cam-

» pagnede madame Destival... — Vous vou-
» lez dire M. Auguste Dalville. — Ah ! il
» s'appelle Auguste Dalville ? — Comment
» vous ne saviez pas son nom et vous savez
» le mien. — C'est qu'il vous a nommé
» deux fois devant moi... dans la cour... et
» je n'ai pas oublié votre nom. — Vous êtes
» bien honnête, mademoiselle.... — Et
» M. Auguste Dalville n'est pas venu avec
» vous aujourd'hui ? — Pardonnez-moi,
» il est ici près ; il va venir bientôt... — Il
» est ici... il va venir... dit Denise en sau-
» tant de joie ; et pour cacher son émo-
» tion, elle reprend : Ah ! c'est que, en
» vous voyant seul, j'ai cru... que vous
» n'étiez plus avec lui... — Est-ce que je
» quitterai jamais mon maître, mon bien-
» faiteur... un homme qui fait tout pour
» moi et qui me nomme encore son ami !...
» mille baïonnettes ?... non, ma belle en-
» fant, ça ne se peut pas, je suis attaché
» à M. Auguste comme la poignée de mon
» sabre est attachée à sa lame ; désormais
» rien ne saurait m'en séparer... à moins

» que lui-même... mais je suis bien tran-
» quille, quoique je me permette de le
» gronder un peu ; il connaît le cœur de
» Bertrand. »

Denise essuie quelques larmes d'attendrissement que lui fait verser le dévouement du vieux soldat ; puis elle s'écrie en prenant la main de Bertrand et la serrant dans les siennes :

« Ah ! que c'est bien ce que vous dites
» là, monsieur Bertrand, que c'est joli
» d'aimer quelqu'un comme ça ! — Est-ce
» que cela vous étonne ? est-ce que vous
» pensiez que M. Auguste ne méritait pas
» d'être aimé ainsi ? — Je ne dis pas cela,
» monsieur... au contraire... Encore un
» coup, monsieur Bertrand.... — Volon-
» tiers, mamzelle. »

Denise était charmée d'entendre parler d'Auguste ? et comme le vin rendait Bertrand très-communicatif, il continua ; car lorsqu'il parlait de son bienfaiteur, c'était comme le chapitre de ses campagnes, il n'y avait plus moyen de l'arrêter.

« Oui, jolie enfant, M. Auguste est un
» brave garçon.... libertin, coureur, vo-
» lage et dérangé, c'est vrai!... mais ça
» n'attaque pas le fond... — Comment,
» monsieur... il est tout cela!... mais c'est
» bien mal d'être libertin... volage... vous
» en disiez tant de bien tout à l'heure. —
» Est-ce que j'en ai dit du mal, ma petite;
» ne faut-il pas que les jeunes gens fassent
» des folies... mais j'espère qu'avec mes
» conseils... Corbleu! si Schtrack connais-
» sait ce petit vin-là!... et puis quand on
» a chaud, ça altère en diable... — Mon-
» sieur... il m'a semblé que dans la cour de
» madame Destival, pendant que M. Au-
» guste me parlait, vous m'aviez dit à l'o-
» reille : prenez garde à vous... — C'est
» possible, mon enfant, c'est très-pos-
» sible... Ecoutez, mamzelle Denise, vous
» êtes gentille... — Vous êtes bien honnête,
» monsieur Bertrand. — Non, oh! je vous
» dis ça, franchement; vous avez l'air
» sage... et ça serait dommage de vous lais-
» ser attraper. Mon maître est un brave

» garçon, mais dès qu'il voit un joli mi-
» nois, il prend feu comme de la poudre !
» c'est plus fort que lui. Il va vous jurer
» que ça durera toujours !... mais au pre-
» mier village où il verra une autre jolie
» fille, il s'enflammera et il en jugera au-
» tant... — Ah! c'est bien vilain cela !...—
» Non, c'est une maladie de jeunesse, ça
» lui passera!... vous pensez bien qu'à Paris
» je ne suis pas sans cesse derrière lui pour
» avertir les jolis minois auxquels il en
» conte ; d'ailleurs dans les grandes villes
» les filles s'y connaissent assez pour n'avoir
» pas besoin d'avertissement. Mais quand,
» par hasard, je vois mon lieutenant s'a-
» dresser à une enfant qui m'a l'air sage et
» honnête comme vous, alors je lui glisse
» dans l'oreille un léger : prenez garde à
» vous !... et si ça ne la sauve pas, du moins
» ça n'est pas ma faute. »

Denise ne répond rien, elle réfléchit à ce que vient de lui dire Bertrand ; celui-ci s'essuie le front avec son mouchoir, boit un coup et reprend :

« Au reste, la preuve que M. Auguste
» est un brave jeune homme, c'est que,
» quand il réfléchit, il ne fait pas de sot-
» tises. Par exemple, il vous a trouvé à son
» goût; eh bien, il n'est pas revenu vous
» voir; il m'a dit que c'était de peur de
» trop vous aimer.

« — De trop m'aimer! s'écrie Denise.
» Quoi! monsieur, il a dit cela... Il m'aime
» donc? — Pas du tout, ma belle enfant;
» c'est-à-dire pas plus les autres.... Mais il
» aurait cherché à vous séduire par habi-
» tude, et vous l'auriez peut-être écouté;
» car il est joli garçon, et il a une telle ma-
» nière de dire qu'il aime, qu'il le ferait
» croire à une femme de soixante ans.

» — Et c'est pour cela qu'il ne venait
» pas? reprend Denise en soupirant. —
» Oui; mais aujourd'hui il s'est rappelé
» que vous lui aviez dit que vous ne l'ai-
» miez pas,.... alors il est venu... — Je ne
» lui ai pas dit ça, monsieur Bertrand. —
» Non;... alors, il a eu tort de venir... —
» Je ne vous dis pas non plus que je l'aime...

» — Tant mieux pour vous , mamzelle
» Denise ; car ça serait vous préparer des
» chagrins... — D'ailleurs , est-ce qu'une
» villageoise pour aimer un beau monsieur
» de la ville... — Je ne sais pas si ça se
» peut ; mais je sais que ça se voit quelque-
» fois. — Rassurez-vous , monsieur Ber-
» trand , je n'aurai jamais que de l'amitié
» pour M. Auguste ,... et si c'est la crainte
» que je l'aime qui l'empêche de venir au
» village , ah ! dites-lui bien qu'il peut y
» venir tant qu'il voudra :... Denise sait
» trop qu'elle n'est pas capable de fixer un
» monsieur de la ville ;... elle ne l'oubliera
» jamais... — Bravo ! ma chère enfant ,
» c'est bien parler... Je bois à votre sa-
» gesse ,... et vous voyez que j'avale ça d'un
» trait... Mais qu'avez-vous donc ?... Est-ce
» que vous pleurez ? — Non , monsieur
» Bertrand , non... c'est que j'aurais été
» bien fâchée de... mais c'est fini mainte-
» nant , M. Auguste ne craindra plus de
» venir voir son petit protégé. Il ne sera
» plus deux mois sans passer par ici... —

» Oh ! c'est selon !.. A Paris , vous enten-
» dez bien , mamzelle Denise , que mon
» maître n'a pas un instant à lui ! toujours
» dans les fêtes , dans les plaisirs ! Ah ! c'est
» à qui l'aura ! il reçoit dans un jour dix
» invitations !... — Oh ! oui... il n'a pas le
» temps de penser au village. Il est donc
» bien riche , M. Auguste ? — Riche... oui
» sans doute il l'est encore ;... mais s'il
» continue de ce train-là , il ne le sera pas
» long-temps !.... A votre santé ! mamzelle
» Denise. — Que voulez-vous dire par là ,
» monsieur Bertrand ? — Rien , oh ! rien...
» D'ailleurs , je ne dois pas me permettre
» de trouver cela mauvais ; M. Dalville est
» le maître de son argent ; qu'il le donne
» à des femmes qui le trompent , à des gri-
» settes qui le ruinent ; qu'il paie les meu-
» bles , les tapis et les robes d'indienne , ça
» n'est pas mon affaire , je dois payer et
» obéir , mais ça me fait mal , parce que...
» double citadelle !... les femmes d'un côté ,
» l'écarté d'un autre... — Qu'est-ce que
» c'est que l'écarté , monsieur Bertrand ?

» — Ah ! c'est un petit jeu où l'on se ruine
» en s'amusant... On dit que c'est char-
» mant, parce que ça va vite! ... Moi, je
» trouve que ça va beaucoup trop vite ;
» mais M. Auguste joue pour faire comme
» les autres... Ça le regarde. D'ailleurs,
» s'il veut se ruiner, ... vous entendez bien
» que.... la subordination avant tout... A
» votre santé ! mamzelle Denise. »

Denise est très-étonnée de ce qu'elle vient d'entendre ; elle ne sait si elle doit en croire Bertrand, qui boit et parle encore lorsque Coco entre en sautant dans la salle.

« Quel est ce petit ? demande Bertrand.
» — C'est l'enfant auquel M. Auguste a
» donné tant de marques de générosité. —
» Il est gentil ce petit... Viens ici, mon
» garçon, saute sur mes genoux : c'est
» ça. Est-ce que tu n'as ni père ni mère,
» mon petit blondin ? — Si, monsieur,
» j'ai papa Calleux, répond Coco en re-
» gardant Bertrand. — Qu'est-ce qu'il fait
» ce père Calleux?... Il travaille à la terre.
» — C'est un ivrogne, dit tout bas Denise

» à Bertrand. — Tant pis !... c'est un vilain
» défaut !..... » répond celui-ci en portant
son verre à ses lèvres , « il faut boire ,...
» c'est une chose nécessaire ;... mais il faut
» savoir se modérer... et surtout ne jamais
» perdre la raison. Eh ! mais , en voyant
» ce petit , je me rappelle que c'est lui que
» mon maître est allé voir. Il m'a quitté
» en me disant : Je vais à la chaumière de
» l'enfant. — Ah ! mon Dieu ! il ne trou-
» vera personne , dit Denise , et vous ne
» nous dites pas... Il faut aller au devant de
» lui... Je le croyais chez madame Desti-
» val..... Viens , Coco , viens , nous allons
» chercher ton bon ami ,... celui que tu
» aimes tant. — Celui dont tu me parles
» tous les jours , Denise ? dit l'enfant. —
» Oui... ton bienfaiteur. Venez-vous avec
» nous , monsieur Bertrand ! — Ma foi !
» mamzelle Denise , je suis très-bien ici , et
» si vous n'avez pas besoin de moi..... —
» Non , non , ma tante vous tiendra com-
» pagnie. Viens , Coco , courons chercher
» ton bon ami. »

L'enfant ne demande pas mieux que de suivre Denise. Tous deux laissent Bertrand faire un salut militaire à la mère Fourcy qui vient d'entrer dans la salle basse, et prennent le chemin de la chaumière.

Mais Denise est agitée par divers sentimens; elle ne sait pas bien elle-même d'où vient son émotion; elle est contente, et pourtant elle tremble, elle respire avec peine, et comme on ne peut pas courir long-temps quand on respire mal, Denise ralentit ses pas; mais Coco continue de courir en avant, parce qu'à sept ans on ne connaît pas ces émotions-là.

Denise est tellement préoccupée de ce que lui a dit Bertrand, qu'elle ne s'aperçoit pas d'abord que l'enfant l'a quittée; mais Coco connaît très-bien les chemins, la jeune fille n'est donc pas inquiète, et elle s'arrête un moment sous un gros arbre, n'étant pas fâchée de se préparer pour revoir le jeune homme de Paris. Mille pensées l'agitent; mais celle qui revient le plus souvent frapper l'imagination de la

petite , c'est qu'Auguste n'est revenu au village que parce qu'il pense qu'elle ne l'aime pas.

» Est-ce bien sûr qu'il pense cela ? se
» dit Denise ; ce M. Bertrand a peut-être
» mal entendu... Est-ce bien vrai que
» M. Auguste soit aussi trompeur qu'il le
» dit?... un vieux militaire ne doit pas se
» connaître à tout ça..... Mais, après tout,
» qu'est-ce que ça me fait!... puisque je
» n'aime pas ce jeune homme..... Comme
» dit M. Bertrand , à quoi ça m'avancerait-
» il de l'aimer?... Il se moquerait de moi
» ensuite!..... Oh ! il n'y a pas de danger
» que j'écoute un jeune homme de Paris,...
» un coureur,.... un séducteur,... un vo-
» lage... »

Et tout en disant cela , la petite r'arrangeait son fichu , rajustait son bonnet , renouait son tablier , et se regardait en murmurant : « Mon Dieu ! comme je suis
» chiffonnée.... Si j'avais su ce matin.... si
» j'avais pu deviner... Ce monsieur ne me
» trouvera plus gentille..... Oh ! ça m'est

» égal ; mais on n'veut pas non plus avoir
» l'air sans soin... sans goût.... »

Enfin, Denise ayant achevé l'examen de sa toilette, va quitter le gros arbre lorsqu'une voix se fait entendre. C'est celle d'Auguste.

La petite l'a reconnue... Elle a besoin de s'arrêter encore pour reprendre sa respiration.

Mais Auguste n'est pas seul ; il parle et rit avec une jeune villageoise fraîche et gentille, près de laquelle il marche en conduisant son cheval en laisse. Denise, masquée par le gros arbre, n'est pas vue par Dalville.

La paysanne s'arrête à cent pas de l'arbre qui cache Denise, en disant à Auguste :
« Adieu, monsieur ; moi, j'vas par là.....
» et vous, pisque vous allez à Montfermeil,
» v'là vot' chemin tout droit. — Nous ne
» nous quitterons pas ainsi, ma belle en-
» fant, » dit Auguste, en lâchant la bride de son cheval pour prendre la taille de la villageoise ; « il faut au moins nous dire

» adieu... — Laissez donc, monsieur, laissez donc... vous me serrez trop fort. — Pas autant que vous me plaisez. — Tiens ! ça vous a donc pris comme ça, tout d'un coup, en descendant de cheval ! — Ça me prend toujours ainsi !..... — C'est pis qu'un coup de tonnerre !... Ha ça, voulez-vous ben me laisser... Quand je vous aurai embrassée. — Non, pas de ça.... Prenez donc garde, pendant que vous vous échauffez, vot'bidet va s'en aller... — Je le retrouverai. — Tenez, le v'là qui piaffe déjà dans les haricots de Nicolas... — Laissons-le piaffer. — Monsieur, je vous dis que je vas crier, si...

Le bruit d'un second baiser interrompit la paysanne, et retentit jusqu'au cœur de Denise, qui entendait tout et ne bougeait pas. Ce premier triomphe allait peut-être être suivi d'un second, lorsque la voix de Coco se fit entendre : il accourait vers Auguste qu'il venait d'apercevoir, en criant de toutes ses forces : « V'là mon bon ami !..... Bonjour, mon bon ami, viens-tu jouer avec moi ?... »

A la voix de l'enfant, Auguste quitte la villageoise pour aller au devant de Coco, et la paysanne s'éloigne par un chemin de traverse en disant : « C'est ben heureux que » ce petit soit venu, quoique ça... car j'avais » beau me défendre... c'est qu'il allait tou- » jours !.. Jarni ! queu farceur que ça fait ! »

Auguste prend l'enfant dans ses bras ; il l'embrasse, et reçoit avec joie ses innocentes caresses, en lui disant : « Tu n'é- » tais pas à ta chaumière, Coco, je n'y » ai trouvé personne ; est-ce que tu n'y » demeures plus ? — Non ; je suis toujours » avec ma petite Denise, à présent ; depuis » que grand'-maman Madelaine est morte, » je demeure avec Denise... Oh ! je suis » bien heureux ! elle m'aime tout plein » Denise !..... elle m'aime autant que Jac- » queleine. »

La jeune fille, après avoir essuyé ses yeux d'où sortaient quelques larmes, a quitté le gros arbre, et s'approche d'Auguste en tâchant de prendre un air riant.

« Tiens... la v'là Denise, » dit l'enfant,

en apercevant la petite laitière qui vient à à eux. Aussitôt Auguste court au devant de la jeune fille s'écriant : « Vous voilà » donc, ma chère Denise : que je suis aise » de vous revoir.... Il y a si long-temps.... » Vraiment, vous êtes encore plus jolie. »

Denise fait à Auguste une froide révérence , et lui répond d'un air contraint :

« vous êtes ben honnête, monsieur

» — Sans les occupations qui me retiennent à Paris , il y a long-temps que je » serais revenu vous voir... J'en ai eu plus » d'une fois le désir, car je pensais souvent » à la petite laitière de Montfermeil, et » vous..... pensiez-vous quelquefois à » moi ?

» — Oh !... pas souvent , monsieur , » dit Denise, en roulant le coin de son tablier, « — Voilà ce qui s'appelle de la fran- » chise , » dit Auguste avec un peu d'humeur ; mais bientôt il reprend sa gaieté habituelle , et s'écrie : « Au fait , Denise , » vous auriez eu bien tort de vous occuper » de moi !.... Est-ce que je mérite d'inté-

» resser un cœur si neuf, si pur... Non, je
» me rends justice!... Décidément, Denise,
» je suis bien aise pour vous que vous
» n'ayez pas d'amour pour moi ; mais j'es-
» père avoir votre amitié, et j'en serai
» digne malgré mes folies. N'est-ce pas,
» Denise?... Vous serez mon amie, vous ;
» et lorsque quelques-unes de ces dames
» de la ville m'auront fait de nouvelles
» perfidies, c'est auprès de vous que je
» viendrai les oublier.... Votre vue me
» raccommoquera avec votre sexe ; vous me
» ferez croire de nouveau à la vertu, à la
» fidélité... à toutes ces qualités que nous
» cherchons chez les femmes, et.... Ah !
» Denise, je ne vous ai pas encore embras-
» sée, et un ami a ce droit-là »

Denise tend sa joue en rougissant, et Auguste y cueille un seul baiser, parce que l'air froid et contraint de la petite laitière lui fait croire que ce n'est que par complaisance qu'elle lui accorde ce faveur.

« Il est donc arrivé bien des événemens
» ici ? reprend Auguste. Coco m'a dit qu'il

» demeurait chez vous ; que sa vieille
» grand'mère était morte...

» — Oui, monsieur, j'ai demandé au
» père Calleux à garder son fils avec nous ;
» il y a consenti... J'ai pensé qu'auprès de
» nous Coco serait plus heureux.... Ai-je
» mal fait, monsieur ?

» — Est-ce que vous pouvez jamais faire
» mal !...

» — Et puis, ma petite Denise a bien
» soin de Jacqueline, dit Coco, et elle me
» laisse jouer tant que je veux, à condi-
» tion, que tous les matins et tous les soirs,
» je prierai le bon Dieu pour mon bon
» ami... »

Denise rougit et baisse les yeux en di-
sant : « N'est pas bien naturel de prier
» pour son bienfaiteur. »

Auguste se sent ému ; il considère quel-
ques instans la jeune fille et l'enfant. Tout
étonné qu'un peu d'or, donné pour faire
du bien, lui procure un bonheur plus
grand que celui qu'il répand à poignée
pour payer des plaisirs. Puis, comme s'il

eût été honteux de son attendrissement , il s'écrie : « Me remercier pour une bagatelle !... Mais, maintenant que mon petit garçon est tout à-fait chez vous, je n'entends pas qu'il soit à votre charge. Il ne doit rien vous rester de la misère que je vous avais remise ; aujourd'hui nous réparerons mon oubli. Je veux que Coco fasse quelque chose , qu'il s'intruisse.... — Oh Denise m'apprend déjà mes lettres, dit l'enfant.

« — Comment Denise, est-ce que vous savez lire ? dit Auguste. Oui , monsieur , et écrire aussi , » répond la petite d'un air important. Auguste sourit en disant : « Mais vraiment , cela est très-beau pour une laitière , et je suis sûr que vous êtes plus savante que toutes vos compagnes. En ce cas je vous abandonne pour quelques années l'éducation de Coco. Plus tard... nous verrons... Je le ferai venir à Paris... — Avec Jacqueline , n'est-ce pas, mon bon ami , » dit le petit en prenant la main d'Auguste. « Oui , mon gar-

» çon ;... mais j'oublie ce pauvre Bertrand
» qui m'attend dans quelque cabaret du
» village...—Il est ehez nous, monsieur;...
» je l'ai laissé avec ma tante.—En ce cas ,
» allons le rejoindre , car je vous avouerai,
» ma chère Denise , que je meure de soif
» et de faim. — Ah mon Dieu ! monsieur ;
» et moi qui ne pensais pas à vous offrir...
» Venez vite.... Oh ! nous serens bientôt
» arrivés. »

On se met en marche , Auguste offre son bras à la petite , qui l'accepte en rougissant , et ose à peine s'appuyer sur son compagnon de route , craignant que la plus légère pression de son bras , ne fasse deviner au beau monsieur ce qu'elle voudrait se cacher à elle-même , et retenant jusqu'à sa respiration , parce qu'elle croit que tout doit la trahir. Heureux âge ! heureuse innocence ! où l'amour a toute sa pudeur , où celle qui l'éprouve , tout en cherchant à le cacher , le laisse paraître dans ses yeux , dans sa voix , dans ses moindres actions ! Certes il eût été bien facile alors de lire

dans le cœur de la jeune fille ; mais l'homme habitué au manège des coquettes de la ville, peut-il se reconnaître au véritable amour ?

On arrive à la maisonnette ; on trouve la mère Fourcy assise près de Bertrand et ouvrant de grands yeux, en écoutant des récits de batailles que l'ancien caporal arrose avec le petit vin du pays. La tante de Denise fait force révérences au monsieur de Paris, Denise court, va, vient, met tout en l'air, pour offrir sur-le-champ un joli déjeuner à Auguste, et pendant qu'on le prépare, Coco mène son bon ami près de Jacqueline, et la mère Fourcy la suit pour faire admirer au monsieur la beauté de ses coqs, la grosseur des ses œufs, et la gentillesse de ses vaches. Après avoir visité la maisonnette, Auguste se rend dans le jardin, toujours guidé par la mère Fourcy et Coco : on lui fait goûter des fruits, du raisin ; on lui offre les plus belles fleurs. Auguste trouve tout admirable, et chacune de ses approbation lui attire une nouvelle révérence.

Enfin le repas est préparé. Il est une heure après-midi, c'est l'instant où l'on dîne au village. Denise a tant fait, qu'elle offre à Auguste un repas complet. Les poulets, les canards, les lapins y ont passé. En voyant une table si bien servie, Auguste exige que ses hôtes y prennent place à côté de lui. Les villageoises font quelques façons, mais le jeune homme déclare qu'il n'acceptera rien, si on ne lui tient pas compagnie. On cède en faisant de nouvelles révérences; Auguste se place entre Denise et son petit protégé, la mère Fourcy en face, et, sur l'invitation de son lieutenant, Bertrand prend place près de la tante.

Ce repas, égayé par les saillies d'Auguste, par les rasades de Bertrand, par la joie naïve de l'enfant, fait éprouver à chacun des convives un sentiment nouveau. La mère Fourcy, toute fière de dîner avec un beau monsieur, se tient à un pied de distance de la table, et ne prendrait pas son verre sans saluer la compagnie; Ber-

trand éprouve une vive satisfaction à être assis près de son lieutenant, et voulant prouver qu'il n'oublie point le respect qu'il lui doit, il conserve, tout en mangeant, la même tenue que s'il présentait les armes, et ne lève pas les yeux de dessus son assiette, même pour verser à boire à sa voisine, ce qui l'expose quelquefois à verser à côté, L'enfant rit, bavarde, joue avec Auguste et donne à manger à sa chèvre. Denise parle peu, elle est embarrassée, elle ne mange pas, et cependant elle se trouve bien heureuse d'être assise près du jeune étourdi qui embrasse toutes les filles, et qui a le secret de se faire aimer même de celles qu'il ne courtise pas.

Auguste n'a jamais été si gai qu'à ce repas; il caresse l'enfant, il dit le petit mot pour rire à la mère Fourcy, il force Bertrand à trinquer avec lui; il semble que l'air pur et frais des champs le dégage de toutes les sujétions du grand monde, et qu'heureux d'être un moment débarrassé d'étiquette et de galanterie, il respire avec plus de liberté.

« Bertrand, dit le jeune homme en se versant à boire, « je crois vraiment que » je suis plus content ici qu'à une table » somptueuse, entouré de jolies femmes » surchargées de bijoux et de parures, et » servi par une armée de valets.—Ici, monsieur, vous ne voyez que des gens qui » vous aiment et qui ne vous ruineront pas » en vous faisant des complimens et des » politesses.—Eh bien, Bertrand ! quand » les autres m'auront ruiné, c'est ici que » je viendrai me consoler de l'ingratitude » des hommes et de la perfidie des femmes » Mais vous ne me dites rien, Denise, est-ce » que vous n'approuvez point mon projet ? » — Si, monsieur, » répond la petite à demi-voix, et la tante s'écrie : « Mais » parle donc, mon enfant, tu ne manges » plus et tu ne parles pas... Décidément » t'as quelque chose.

» — En effet, dit Auguste, vous ne » semblez pas partager notre gaieté... Qu'avez-vous donc, Denise?—Moi, monsieur » mais rien, je vous jure.—Et moi, j'vous

» assure qu'elle a queuque chose , s'écrie
» la mère Fourcy. Pardi ! depuis queuque
» temps alle est toute retournée, elle n'aime
» pas la danse, elle n'aime pas les petits
» jeux, elle ne sait plus ce qu'elle aime...
» Oh ! mais je m'y connais, voyez-vous :
» une jeune fille qui devient comme ça,
» c'est signe que alle pense à queuque
» chose... Eh ben, faut pas rougir pour ça
» mon enfant, t'es honnête, on le sait ben,
» ça n'empêche pas de songer à se marier,
» et j'espère ben que monsieur nous fera
» l'honneur de venir à la noce.

» — Oui, certainement, » dit Auguste en
faisant une légère grimasse. « Oui, Denise,
» je serai charmé d'être le témoin de votre
» bonheur..., et puisque vous aimez quel-
» qu'un.... Ah ! vous ne m'aviez pas dit que
» vous aviez fait un choix... »

Denise ne répond rien, elle tient ses regards baissés et tâche de cacher son trouble en caressant la compagne fidèle de Coco.

Auguste se lève brusquement de table, et sans dire un mot aux convives, sort de la salle d'un air de mauvaise humeur, et

va se promener dans le jardin. Il ne veut pas s'avouer à lui-même ce qu'il éprouve, mais ce que vient de dire la mère Fourcy lui a fait mal : tout en répétant qu'il ne songeait pas à Denise, il sent au fond du cœur que l'image de la jeune villageoise lui causait une émotion plus douce que celle des coquettes de Paris.

Auguste se promène au hasard dans les détours du jardin ; il fait ce qu'il peut pour reprendre sa gaieté, en se disant, « Je ne » me conçois pas ! prendre de l'humeur » parce que cette petite aime quelqu'un, ... » et que ce n'est pas moi... Moi !... Mais » pourquoi m'aimerait-elle ?... Moi ! qu'elle » n'a vu que trois fois, ... qu'elle ne connaît » pas !.... Il faut que j'aie bien de l'amour- » propre pour penser que cette jeune fille » pouvait m'aimer... Non !... Je sens là » que ce n'est pas la vanité qui me le fai- » sait désirer ! Allons, retournons à Paris, » oublions cette petite laitière ! Ce ne sera » pas difficile : qu'a-t-elle donc de si ex- » traordinaire ?... Il y a dans Paris mille

» femmes plus jolies, plus piquantes plus... »

Auguste s'arrête, car en tournant la tête il vient d'apercevoir Denise à quelques pas de lui ; ses yeux contemplent la jeune villageoise qui semble craindre d'avancer et reste immobile contre un arbre : son embarras, sa rougeur, les regards furtifs qu'elle jette sur le jeune homme, donnent à toute sa personne une grâce, un charme que l'art ne peut imiter, et Auguste se dit tout bas : « Non, il n'y en a pas une à Paris qui puisse lui être comparée. »

Étonnée de voir leur hôte quitter la table si brusquement, Denise l'a suivi de loin dans le jardin. Elle se rappelle ce qui lui a dit Bertrand, et comme son plus grand désir est qu'Auguste vienne souvent au village ; elle se promet de bien cacher ce quelle éprouve en secret.

Auguste s'est approché de Denise ; pendant quelque temps ils restent en silence l'un devant l'autre ; enfin le jeune homme tâche de prendre un air indifférent et lui dit : « Vous aimez donc quelqu'un Denise ?... »

» — Oui, monsieur, » répond la petite en rougissant et tenant ses yeux baissés. «— Il » me semble que lorsque je vous ai rencontrée pour la première fois, dans le » petit sentier du bois, vous m'avez dit » que vous n'aviez pas d'amoureux. — » C'est vrai, monsieur... — C'est donc depuis ce temps que vous avez donné votre » cœur?... »

Denise soupire et se tait. « Je n'ai pas le » droit de vous questionner, » reprend Auguste avec dépit ; « mais c'est l'intérêt » que vous m'inspirez, ...c'est...Tenez, Denise, je me trompais bien ! car je croyais » que vous m'aimiez un peu.... — Oh ! » non, monsieur je ne vous aime pas !... » pas d'amour. Il faut bien que je vous » dise cela, puisque vous ne viendriez plus » au village s'il en était autrement. Mais » venez-y, monsieur ; oh ! venez souvent » voir l'enfant que vous avez adopté!..... » Je n'oublierai pas que je ne suis qu'une » paysanne et que vous êtes un monsieur » de la ville ; et je vous assure bien que je

» n'aurai jamais d'amour pour vous. »

En achevant ces mots la jeune fille se retourne pour qu'Auguste ne voie pas les larmes qui s'échappent de ses yeux ; mais celui-ci est déjà loin d'elle : il marche à grands pas vers la maison, et entre dans la salle basse en disant : « Allons, Bertrand, » il faut retourner à Paris.

» — Retournons à Paris, mon lieutenant, » me voici disposé à faire quatre lieues par » heure... Adieu, la maman, votre vin est » gentil : un jour que Schtrack aura le » temps, je l'amènerai jusqu'ici pousser » une reconnaissance. »

La petite revient ; elle voudrait lire dans les yeux d'Auguste, mais, sans la regarder ; le jeune homme lui dit : « Adieu, Denise, » nous partons.

» — Déjà, s'écrie Denise, vous aviez l'air » de vous trouver si bien ici ? Oui, je m'y » trouve très-bien, en effet, mais des af- » faires m'appellent... Je vous reverrai, » Denise ; je reviendrai vous voir... — Vous » ne serez plus si long-temps sans venir em-

» brasser Coco... — Non... je vous le pro-
» mets ; prenez ceci, c'est pour lui. Je n'ai
» pas besoin de vous le recommander....
» vous êtes si bonne !

» — Oh ! pour ça , monsieur , elle aime
» c't enfant comme si c'était son frère. —
» Mais à quoi bon me laisser tant d'argent ,
» monsieur. — Sa chaumière tombe en
» ruine, vous la ferez réparer... Vous ferez
» clore le petit jardin qui est derrière...
» vous l'acheterez pour mon petit garçon.
» Mais , monsieur... ça fait mille écus que
» vous me donnez là , et il ne faut pas tant
» d'argent pour tout ça. — Prenez , je le
» veux , et , si cela ne suffisait pas , tenez ,
» voici mon adresse à Paris , écrivez-moi ,
» Denise , et vous aurez sur-le-champ de
» mes nouvelles. »

Auguste jette son adresse sur la table ,
et embrasse l'enfant.

« Adieu mon bon ami , » dit le petit en
passant ses bras autour du col d'Auguste ;
la mère Fourcy fait au jeune homme une
révérence qui dure le temps que l'on met-

trait à compter les mille écus. Denise le regarde avec embarras, attendant qu'il vienne l'embrasser, mais il n'en fait rien. Après avoir dit adieu à l'enfant, il salue tout le monde et remonte lestement à cheval, puis s'éloigne avec Bertrand, laissant la petite attristée de la froideur avec laquelle il vient de la quitter, et se disant :
« Qu'a-t-il donc?... Il ne venait pas parce
» qu'il craignait de m'aimer ; il a l'air fâché
» parce qu'il sait que je ne l'aime pas...
» Comment faut-il donc faire pour le voir
» souvent ? »

Tout en trottant près de son lieutenant, Bertrand se permettait, suivant l'usage, quelques réflexions et disait : « Certainement, il est beau d'être généreux,... et
» l'on ne doit pas regretter l'argent donné
» pour faire le bien. Cependant, monsieur,
» il me semble que mille écus... c'est beaucoup dans ce moment où notre caisse est
» peu garnie ; vous auriez pu vous gêner
» moins en donnant cela en plusieurs fois,
» cela serait revenu au même. — Il est pro-

» bable que je ne retournerai pas au vil-
» lage de long-temps, » dit Auguste d'un
ton pensif. « Ah ! alors, c'est différent, ...
c'est moi qui ai tort. »

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. I. Le village.	1
II. Matinée chez un jeune homme.	26
III. Mademoiselle Tapotte et monsieur le marquis.	52
IV. La Tourne-Bride.	89
V. Visite à Montfermeil.	130

FIN DE LA TABLE.

LA LAITIÈRE

DE

MONTFERMEIL.

TOME III.

IMPRIMERIE DE J -B. DE WALLENS ET C^e,
Quai aux Pierres-Bleues n^o 12.

LA LAITIÈRE

DE

MONTFERMEIL.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

TOME TROISIÈME.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.,
HAUMAN, CATTOIR ET COMP^o.

—
1837.

LA LAITIÈRE

DE

MONTFERMEIL.

CHAPITRE PREMIER.

Placement de fonds et jeux innocens, le punch et le lampion.

DE retour à Paris, Auguste trouve chez lui M. Destival qui l'attendait, et qui court presser la main de son cher ami.

« Ce cher Dalville ! que diable devenez-vous donc, » dit l'homme d'affaire, en jetant de temps à autre un coup-d'œil vers la fenêtre et regardant dans la rue. « Vous m'attendiez, je suis désolé.... — Oh ! il n'y a pas de mal... A la vérité j'ai mille courses à faire dans Paris, mais mon

» nouveau cheval est délicieux... Peste !
» c'est un animal précieux... L'avez-vous
» remarqué à la porte ? — Non je n'ai pas
» pris garde... — J'ai fait repeindre mon
» cabriolet , et j'ai pris un nègre pour
» jockey : il faut bien monter sa maison
» quand les affaires augmentent. J'ai donné
» une cuisinière à ma femme ,... un cordon
» bleu... Vous en jugerez ; je veux que
» vous veniez dîner demain , j'ai quelques
» personnes ,... tous gens très-riches : ce
» n'est pas que je tienne à cela moi , je ne
» suis pas comme la Thomassinière , qui
» est toujours à nous étourdir avec sa for-
» tune , ses maisons !... Cela est d'autant
» plus ridicule que , quand on connaît
» comme moi l'origine du cher spéculateur ,
» vous conviendrez que ses prétentions sem-
» blent risibles... Avez-vous remarqué mon
» nègre en bas ? — Non , je n'y ai pas fait
» attention. — C'est un garçon bien taillé ,..
» d'un noir superbe... J'aime mieux un
» seul nègre que tous ces grands laquais
» qui abîment une voiture.... A propos ,

» ma femme vous en veut , mon ami ; elle
» dit que vous la négligez. — Mais, je vous
» assure... — Oh ! vous ne venez presque
» plus ! ce n'est pas bien !... Plus de mu-
» sique , plus de chant , plus de partie de
» spectacle , vous nous oubliez, Dalville, et
» cependant vous savez si nous sommes
» vos véritables amis !... Mais parlons un
» peu d'affaires. Je me suis occupé de vos
» intérêts ; car, quoiqu'on ne vous voie pas,
» on n'en pense pas moins à vous. — Vous
» êtes trop bon !... — Vous êtes un étourdi,
» vous , et vous ne songez pas à gagner de
» l'argent ; mais moi je ne suis pas comme
» la Thomassinière , de ces égoïstes qui ne
» songent qu'à eux , je trouve une occasion
» de tirer un grand bénéfice de mes capi-
» taux , mais je me suis dit : Pourquoi n'as-
» socierais-je pas ce cher Dalville à cette
» opération ? Pourquoi m'enrichir seul ? le
» bonheur d'un ami double le nôtre ,... et
» puis je ne suis pas un ambitieux , je ne
» veux pas jeter de la poudre aux yeux et
» faire de l'embarras comme certaines gens

» de notre connaissance ; je veux m'ar-
» rondir ; voilà tout. Bref l'affaire dont je
» vous ai parlé il y a quelque temps peut
» se faire ; je réponds d'un bénéfice cer-
» tain ;... mais il nous faut des fonds.—Je
» puis réaliser deux cent cinquante mille
» francs. — C'est assez : avec ce que j'ai...
» nous marcherons ; en moins d'un an , je
» veux que ces fonds vous rapportent vingt-
» cinq mille francs... C'est gentil heim ? —
» Je me fie à votre prudence , je m'en-
» tends très-peu aux affaires , mais je ne
» voudrais pas hasarder ma fortune....—
» Oh ! soyez tranquille , mon ami , pour la
» prudence je suis un vrai serpent ! D'ail-
» leurs , moi-même , pensez-vous que je
» veuille risquer mon bien ?... Et quand
» pourrez-vous avoir ces fonds ?—Dès de-
» main. — Vous me les apporterez en
» venant dîner.... — Volontiers. — C'est
» entendu , le reçu en sera préparé ,....
» car il faut que tout se fasse avec ordre.
» Ce cher Dalville ! Vous engraissez , mon
» ami , vous avez une mine charmante!...

» — Vous trouvez?... aujourd'hui cepen-
» dant je me sens un peu fatigué. — Ma
» foi, il n'y paraît pas!... vous êtes un
» gaillard!... Au milieu de ses conquêtes
» toujours d'une santé de fer! — Oh! pas
» précisément de fer.... — Mais vous êtes
» encore si jeune auprès de moi!... Je se-
» rais votre père!... Quel âge avez-vous,
» vingt-deux ans tout au plus?... — J'en
» ai bientôt vingt-sept. — Oh! c'est extra-
» ordinaire!... Mais je vous quitte; j'ai
» tant d'affaires... il faut que j'aille chez
» Monin;... je lui ai vendu sa pharmacie.
» Je vais l'engager à dîner ainsi que son
» épouse : ce sont des gens qui n'ont pas
» inventé la poudre,.... surtout ce pauvre
» Monin, qui se laisse mener par sa femme
» comme un vrai bambin; mais c'est hon-
» nête, oh! c'est la probité même : et moi,
» je tiens à cela,... je tiens essentiellement
» à cela. A demain donc, mon cher ami,
» et n'oubliez pas les fonds. — C'est con-
» venu. »

Destival quitte Auguste, après lui avoir

de nouveau pressé la main, comme s'il avait une convulsion. Dans l'antichambre, l'homme d'affaires rencontre Bertrand : nouvelles salutations de sa part à l'ancien caporal, auquel il serre aussi la main, en disant : « Ce bon et brave Bertrand ! que » je suis aise de le rencontrer... Et cette » santé, mon ancien, toujours parfaite.... » toujours une tenue superbe... Comme ça » fait du bien d'avoir été militaire, mais je » vous assure que la leçon que vous m'avez » donnée m'a singulièrement servi !.... » J'espère qu'un de ces jours vous voudrez » bien m'en donner une seconde, mon » brave, et je serai toujours fier de les re- » cevoir... Au revoir, estimable Bertrand. »

Et sans avoir laissé à Bertrand le temps de répondre un mot, monsieur Destival enfile la porte, descend l'escalier, et avant d'être au bas du dernier étage, crie à tue-tête : « Domingo !.... holà !... Domingo !.... » mon nègre !.... ouvrez donc mon ca- » briolet. »

Un nègre gros et trapu, vêtu d'une

veste rouge et coiffé d'un petit chapeau de jockey, avec une avance de dix pouces, s'avance en trotillant avec peine dans une culotte de peau qui a servi dix ans à monsieur Destival, et dont il a jugé convenable de faire présent à son jockey, auquel elle est beaucoup trop étroite, en lui assurant qu'il ne serait pas deux ans à son service sans que la culotte ne lui soit devenue trop large.

A la vue de son nègre, Destival regarde à droite et à gauche pour voir si on le remarque; mais comme personne ne s'arrête pour regarder Domingo, l'homme d'affaire se décide à monter dans son cabriolet, et après s'être assuré par le petit carreau que son nègre est derrière, M. Destival fouette son cheval, en criant gare, même quand il n'y a personne.

» Mon cher Bertrand, tu ne me gronderas plus, dit Auguste à l'ancien caporal, après le départ de monsieur Destival. — Pourquoi cela, monsieur? —
» C'est que je mets de l'ordre dans mes

» affaires... Je confie mes fonds à Destival
» qui va les faire valoir de manière à ce que
» dans quelque temps je sois aussi riche
» qu'autrefois. — Vous confiez votre for-
» tune à ce monsieur qui est si poli?—Oui,
» mon ami. — Tout? — Mais à peu près :
» je lui remets deux cent cinquante mille
» francs; il m'en restera environ vingt
» mille devant moi, pour vivre, pour m'a-
» muser, en attendant que je compte avec
» Destival, ce que je ne veux pas faire
» avant quelque temps... —C'est fort bien.
» monsieur, mais avez-vous des sûretés?
» Car, enfin, deux cent cinquante mille
» francs, c'est une somme! et quand on n'a
» plus que cela! — Soit tranquille! j'aurai
» toutes les sûretés possibles; d'ailleurs,
» Destival est un homme prudent, sage....
» Oh! j'aurais plus de confiance en lui
» qu'en la Thomassinière qui, cependant,
» est beaucoup plus riche; et puis, quand
» je voudrai mes fonds, je n'aurai qu'à le
» prévenir trois mois d'avance. — Mais s'il
» voulait les garder, lui, vous prévien-

» drait-il aussi, mon lieutenant. — Fi !
» Bertrand, est-ce qu'il ne faut voir par-
» tout que des intrigans et des fripons?—
» Dieu m'en garde, mon lieutenant, car
» alors il faudrait faire un feu de file con-
» tinuel sur tous ceux qu'on rencontrerait.
» — Au fait, je n'ai point à me plaindre
» du sort : je jouis de la vie, je ne me re-
» fuse rien, et ma fortune va s'augmenter...
» Si quelques coquettes me trompent, je
» le leur rends bien... Je suis fâché, ce-
» pendant, contre cette petite Denise : je
» sens que je l'aurais tant aimée !... Avoir
» donné son cœur sans me le dire ! — Est-
» ce qu'elle avait besoin de votre permis-
» sion, mon lieutenant? — Non ! mais si
» j'étais devenu amoureux d'elle,.... si
» j'avais conçu l'espoir de m'en faire aimer..
» Tu conviendras, Bertrand, qu'il est fort
» désagréable pour un jeune homme qui
» a quelque mérite, de penser qu'une si
» jolie fille lui préfère quelque rustre,
» quelque lourdaud paysan!...—Monsieur,
» ce rustre, ce lourdaud lui offrira sa

» main, il en fera sa femme, il chérira en
» elle la mère de ses enfans et ne la quit-
» tera jamais... Croyez-vous que dans la
» balance tout cela ne l'emporte pas sur
» les œillades, les soupirs et les jolis propos
» du jeune homme de Paris ? — Tu as rai-
» son, Bertrand : quelquefois je n'ai pas
» le sens commun ; ne parlons plus de
» Denise... J'irai la voir quand elle sera
» mariée... Mais jusque-là, je ne veux plus
» aller à Montfermeil, cette petite est trop
» séduisante... — Bravo ! mon lieutenant,
» voilà qui est agir en homme d'hon-
» neur. »

Auguste se rend chez son notaire ; en descendant l'escalier, il rencontre madame Saint-Edmond : c'est la première fois qu'il la revoit depuis l'aventure du Tourne-Bride.

A l'aspect d'Auguste, Léonie s'arrête, s'appuie contre la muraille, tourne les yeux, tire son mouchoir, et n'omet rien de ce qui peut faire penser qu'elle va se trouver mal ; mais, sans faire attention à

la pantomime expressive de sa voisine, Auguste se contente de lui faire un grand salut et passe sans s'arrêter.

Le notaire a remis à Dalville les fonds qu'il avait à lui ; celui-ci met en portefeuille deux cent cinquante mille francs, et laisse à Bertrand ce qui lui reste, en l'engageant à être moins économe dans ses dépenses, parce que leur fortune devant se doubler, il ne voit pas pourquoi ils se refuseraient quelque chose. Le lendemain Auguste prend le portefeuille et se rend à cinq heures chez Destival, en recommandant de nouveau à Bertrand de s'amuser. Pour obéir à son maître, l'ancien caporal va trouver son ami Schtrack avec lequel il se propose de faire une petite promenade.

L'homme d'affaires a pris un logement plus grand que celui qu'il occupait précédemment. Il a monté sa maison avec plus de luxe, et quoiqu'il ne puisse encore rivaliser d'élégance avec M. de la Thomassinière, on voit qu'il fait tout ce qu'il peut pour en approcher ; mais généralement la peine que

l'on se donne pour tromper les yeux, produit rarement le résultat qu'on espère, et ne sert qu'à se faire moquer de soi. Dans les arts, il est rare que l'on réussisse en sortant de son genre, et dans le monde on est ridicule quand on veut se donner pour ce qu'on n'est pas. En vain la grisette voudra, sous son grand chapeau, singer les minauderies d'une femme du beau monde; en vain le garçon tailleur, habillé de neuf des pieds à la tête, croira, parce qu'il porte les modes les plus nouvelles, avoir l'air d'un agent de change, le naturel perce toujours: on peut en imposer à la multitude et, dans la foule, passer pour ce qu'on n'est pas; mais au moindre examen,

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

C'est ainsi que la société nous offre une foule de gens qui, en ne cherchant pas à faire plus qu'ils ne peuvent, seraient fort estimables et ne prêteraient point à la critique. Chez un petit commis à cent louis

d'appointemens , on veut donner des soirées , des bals ; on met la maison sens dessus dessous ; on démonte les lits pour avoir plus de place , on fait venir un piano , on prépare des carafes de sirop , on loue des quinquets , des lampes ; on donne du punch , on sert un souper. Mais , malgré tout le mal qu'on s'est donné , la société , beaucoup trop nombreuse pour le petit appartement , ne sait où se placer : il n'y a point assez de chaises ; à la place où était le lit , le papier est d'une autre couleur , et fait deviner le déménagement du matin ; le piano n'est point d'accord ; les rafraîchissemens , tout préparés , ne sont point assez sucrés , parce qu'on a économisé le sirop pour faire une carafe de plus ; les lampes ne vont pas , parce qu'on n'a pas l'habitude de s'en servir ; le punch est fait avec de l'eau-de-vie mauvaise , parce qu'on a pris la moins chère , et au souper vous ne trouvez que du pain rassis pour manger avec la volaille qu'on vous présente. Le monde aime à critiquer : on rit tout bas de tout

ce qui a été mal , sans tenir compte de ce qui était bien. Au lieu de cela , ne valait-il pas mieux donner une soirée sans prétention , n'avoir pas autant de monde , laisser son lit à sa place ; servir une pièce froide de moins , mais donner du pain tendre ; enfin ne pas montrer la prétention d'avoir une grande soirée et ne chercher que l'occasion de réunir quelques amis.

Chez l'homme d'affaire , on n'a pas démonté les lits , parce qu'on a un salon assez vaste pour contenir une nombreuse société ; les lampes éclairent bien , parce qu'on s'en sert souvent , et le punch est bon , parce que madame Destival ne connaît point ces mauvaises économies avec lesquelles on ne fait jamais complètement bien. Mais Domingo , placé dans l'antichambre pour annoncer , et Baptiste qui court sans cesse d'une pièce à l'autre pour exécuter les ordres de son maître et qui murmure sur tout ce qu'on lui dit de faire , ont quelque chose de comique qui frappe , parce que Destival appelle sans cesse son nègre et son

valet de chambre, en leur donnant les épithètes de drôle et de faquin.

Lorsque Dalville arrive, plusieurs personnes sont déjà réunies dans le salon; notre étourdi reconnaît M. Monin et sa moitié, qui, cette fois, n'a pas un chapeau de bergère, mais un turban énorme sous lequel sa grosse figure ressemble parfaitement à celle d'un Turc. Auguste n'est pas à moitié du salon que Monin lui a déjà demandé comment va l'état de sa santé. Madame Destival fait à Auguste l'accueil le plus gracieux, et les reproches qu'elle lui adresse sur la rareté de ses visites sont faits avec tant d'amabilité, qu'ils ne peuvent que faire naître le regret de les avoir mérités. Avant qu'Auguste ait examiné le reste de la société, M. Destival entre dans le salon, et en voyant Dalville pousse un cri de joie comme s'il le croyait ressuscité, puis va lui prendre les mains en disant : « Le voilà ce cher ami;... c'est lui!... il ne » nous a pas manqué!... Que c'est aimable » de sa part!... oh! c'est que c'est une fa-

» veur de l'avoir !... Il a tant d'invitations !... tant de connaissances ;... il a de la peine à suffire à tout... »

L'homme d'affaire ajoute plus bas :
« Avez-vous songé à notre placement ?—
» J'ai cela sur moi , dit Auguste. — En ce cas, passons dans mon cabinet ,... et finissons cela avant dîner , pour ne plus songer qu'aux plaisirs. — Volontiers. »

» — Mesdames un million de pardons si je vous enlève ce cher Dalville , mais je vous promets de vous le rendre dans cinq minutes ; sans quoi je conçois que vous m'en voudriez mortellement. »

En disant cela , Destival entraîne Auguste dans son cabinet. Là , ce dernier lui remet le porte-feuille. L'homme d'affaire , après avoir compté les billets , les serre avec soin dans son secrétaire et donne à Auguste une reconnaissance de la somme ; Auguste la met dans sa poche, en disant :
« C'est fort bien : j'examinerai cela chez moi. » Ces messieurs retournent au salon ; Dalville , empressé de faire connais-

sance avec quelques jolies femmes qu'il a entrevues, et Destival aussi radieux que s'il venait de trouver une mine de diamans.

La société s'est augmentée de plusieurs personnes, parmi lesquelles Auguste remarque trois sœurs jeunes et jolies, mais qui parlent, marchent et ne sourient qu'avec affectation; une jeune femme, fort gaie, fort causeuse, fort disposée à rire avec tout le monde, mais principalement avec les messieurs; une petite niaise de seize ans, bien timide, bien gauche, qui n'ose pas quitter la chaise de sa maman, ni regarder les gens auxquels elle parle. Un grand monsieur, à besicles, qui va mettre son nez sur les tableaux, les gravures, les écrans, les flacons, touche à tout, examine tout, en secouant la tête, et laissant échapper deux ou trois : *hum ! hum !*... qui sans doute veulent dire quelque chose. Tandis qu'un petit homme embarrassé de son gros ventre, de ses bras courts, de sa petite tête, ne sachant enfin que faire de toute sa personne, se dandine continuelle-

ment, tantôt sur la jambe gauche, tantôt sur la droite, joue avec sa chaîne de montre, tire la langue, quand on le regarde, et se gratte le nez quand on ne le regarde pas.

En général, la société semble plus choisie en femmes qu'en hommes, mais lorsqu'on fait des affaires on a des relations avec toutes les classes, et souvent ce n'est pas l'homme qui a meilleure tournure qui vous fait gagner le plus d'argent.

Au milieu de tout ce monde, Monin se tient presque constamment derrière la chaise de sa femme, ne sortant de là que pour aller s'informer de l'état de la santé de chacun; puis, quand il a été adresser sa phrase à un nouvel arrivant, il revient en souriant se mettre derrière sa moitié, ouvre sa tabatière, et la présente à *Bichette* qui, malgré son turban, joute avec son mari à qui prendra la plus grosse prise.

Six heures ont sonné, Domingo vient en tortillant dire, dans un baragouin, où il y a de toutes les langues : « Maître, soupe

» servie !... » et Monin, qui n'a pas remarqué le nègre dans l'antichambre, et croit que c'est un négociant de la côte de Guinée, que l'on a invité à dîner, va quitter la chaise de sa femme pour aller demander à Domingo comment va l'état de sa santé, lorsque Bichette, qui devine l'intention de son mari, le retient par son habit, en lui disant : « Restez-là ;.... où »
» allez-vous donc, monsieur Monin ? est-ce »
» que vous ne voyez pas que c'est le nègre »
» de M. Destival ?... — Ah ! c'est un nègre, »
» Bichette !.... — Comment, monsieur, »
» vous ne vous en apercevez pas ? — Si »
» fait, mais je vas te dire... J'ai cru qu'il »
» parlait allemand... il a dit : Soupe servie... »
» — Eh bien ! monsieur, c'est donc de »
» l'allemand cela !.... Au reste, quand on »
» fait tant que d'avoir un nègre on devrait »
» bien lui apprendre à marcher ; est-ce »
» que je voudrais d'un jockey qui a l'air »
» d'avoir du plomb dans sa culotte ;..... il »
» est gentil, leur Domingo !... c'est quelque »
» méchant sauvage qu'on aura passé au »
» jus de réglisse pour en faire un nègre.

» — Le dîner est servi et M. et madame
» de la Thomassinière n'arrivent pas ! dit
» avec humeur madame Destival. Nous
» n'attendons plus qu'eux, ... ils sont ter-
» ribles ! jamais exacts ! ... il est six heures
» bien sonnées... — Six heures ! dix, dit le
» grand monsieur à besicles. Je suis tou-
» jours avec le soleil ; hum ! hum ! —
» Six heures sept, » dit Monin en tirant
sa montre. « — Vous retardez, mon-
» sieur ! hum ! hum ! — Mon mari se
» met toujours sur le canon du Palais-
» Royal, » dit madame Monin en jetant
un regard fier sur l'homme à lunettes,
tandis que le petit monsieur aux bras
courts, pour venir à bout de tirer sa mon-
tre de son gousset, se met deux fois sur
sa jambe gauche et trois fois sur la droite,
et, parvenu enfin à faire sortir une montre
d'argent après laquelle est attachée une
chaîne d'or, regarde long-temps le cadran,
et dit : « Oui... il doit bien être à peu près
» ça.

» — Ma foi, dit Destival, si la Thomas-

» sinière n'amenait pas madame , nous
» serions à table , parce qu'il est ridicule
» de faire attendre toute une société ; mais
» une jolie femme trouve toujours quelque
» chose à refaire à sa toilette ; il faut par-
» donner aux Grâces. Domingo , qu'on
» tienne les entrées chaudes..... Batiste,
» que les rechauds soient rouges... Allons,
» drôles , un peu de vivacité quand je
» commande ! »

Domingo n'en marche pas plus vite ,
parce que la culotte de peau y met ordre.
Batiste , toujours de mauvaise humeur ,
pousse brusquement le nègre en murmu-
rant : « Allons donc , mauricaud !.... Joli
» aide qu'on m'a donné là ! il ne sait que
» casser les assiettes et voler de la liqueur !..
» Je voudrais qu'il en bût tant , qu'il cas-
» sât tout le cabaret de porcelaine : ça
» leur apprendrait à donner une veste
» rouge toute neuve à ce vilain noiraud ,
» tandis que , depuis trois ans , on me
» laisse avec un méchant habit râpé. »

La demie a sonné , les visages s'allon-

gent. Auguste cause avec un de ses voisins, qui lui dit : « Ne trouvez-vous pas, monsieur, qu'il est ridicule qu'une ou deux personnes fassent attendre toute une société, et que souvent des gens respectables soient aux ordres d'un faquin à qui il plaira de n'avoir pas d'exactitude ? Chez moi, monsieur, on dîne à une heure fixe ; jamais je n'attends deux minutes ceux que j'invite, et je vous répons qu'ils sont exacts, parce qu'ils savent qu'on dînerait sans eux. » Auguste trouve que son voisin a raison. Madame Destival perd patience ; monsieur va à chaque instant dans la salle à manger, et revient en s'écriant : « Tout sera froid !... Les petits pâtés ne seront plus mangeables : c'est extrêmement désagréable ! — Oui, dit le monsieur aux besicles, la pâtisserie ne vaut rien rechauffée.... hum ! hum !... parce qu'elle n'est bonne que chaude... hum !... »

Monin paraît très-affecté de ce qu'on a dit des petits pâtés, et le monsieur qui se

dandine , se gratte le nez d'un air piteux. Enfin , à sept heures on sonne avec violence , et bientôt monsieur et madame de la Thomassinière entrent dans le salon.

Athalie est resplendissante : sa toilette est magnifique ; son cou , ses bras sont surchargés de diamans , et l'éclat qu'ils répandent se marie parfaitement avec l'expression piquante de ses traits. A sa vue , les hommes laissent entendre un murmure d'admiration , les femmes ne disent rien : elles examinent , elles scrutent sa toilette jusque dans ses moindres détails , et leurs yeux ne peuvent cacher un petit mouvement de jalousie , parce que tout est bien et qu'il n'y a pas moyen de critiquer , ce qui est une bien grande jouissance dans la société , où l'on n'épargne pas même ses amis !... Jugez de ce qu'on dit des autres !

La Thomassinière , qui a encore gagné le matin une vingtaine de mille francs sur un terrain qu'il a revendu , et qui a presque tous les jours à sa table M. le marquis de Cligneval , fait plus l'important que ja-

mais ; il se gonfle dans son habit , se ren-
gorge dans sa cravate , traîne ses pieds en
marchant , et fait aller son corps comme
le balancier d'une pendule. En entrant
dans le salon , il jette des regards insolens
sur tout le monde , ne salue personne ,
marche sur les pieds et sur les robes sans
demander excuse , et ne répond pas à Mo-
nin qui a quitté le derrière de la chaise de
Bichette pour aller dire au spéculateur :
« Comment va l'état de votre santé ?

» — Que vous êtes cruel pour vous faire
» désirer, mon cher de la Thomassinière ! »
dit M. Destival en tendant la main au
parvenu , qui lui donne deux doigts d'un
air protecteur , en disant : « Oui ; c'est
» vrai.... Que voulez-vous ! quand on n'a
» pas un moment à soi !.. Nous avons bien
» manqué ne pas venir... Mon ami le mar-
» quis voulait nous emmener à la campa-
» gne ; mais j'ai pensé que ça vous ferait
» faute si nous ne venions pas... Et j'ai dit
» allons-y... Mais , ma foi , ça a tenu à bien
» peu de chose !... »

Pendant cette conversation, Monin est resté derrière M. de la Thomassinière; n'obtenant pas de réponse, il se décide à retourner près de sa femme; mais Bichette, qui voit tout ce qui se fait dans les quatre coins du salon, a remarqué que la Thomassinière n'a pas rendu le salut à son époux, et elle fait des yeux furibonds au parvenu, en disant à son mari : « Pour-
 » quoi avez-vous été saluer ce grossier per-
 » sonnage?... — Bichette... je.. — Qu'a-
 » vez-vous besoin de vous informer de la
 » santé de tout le monde?—Bichette, c'est
 » parce que...—Est-ce que vous êtes l'ami
 » de ces gens-là?..... — Tu sais bien que
 » nous les avons vus chez M. Destival...
 » En uses-tu, Bichette!—Est-ce que vous
 » n'avez pas remarqué que cet insolent,
 » ce malotru qui fait un embarras si ridi-
 » cule, vous a tourné le dos sans répondre
 » à votre politesse? — Il ne m'a peut-être
 » pas vu, Bichette....—Pas vu!..... vous
 » étiez sous son nez!.. Vous êtes une poule
 » mouillée, monsieur Monin!... Ces Tho-

» massinière me paieront cela !.. En atten-
» dant , avisiez-vous encore de parler à cet
» homme où à sa femme , et je vous retire
» votre tabatière pour huit jours »

Monin, effrayé de la menace , repasse derrière la chaise et prend trois prises de suite. Mais Domingo a crié de nouveau qu'on était servi , et tout le monde se rend dans la salle à manger. Dalville offre sa main à la maîtresse de la maison, un petit maître de province a donné la sienne à la brillante Athalie , le monsieur aux besicles s'approche des trois sœurs en disant qu'il se charge de conduire les Grâces ; la Thomassinière va seul, trouvant sans doute que c'est bien assez de présenter sa personne ; Monin marche au pas avec une vieille douairière, et madame Monin se trouve la dernière dans le salon avec M. Bisbis (c'est le nom du petit homme qui se dandine), il vient en sautillant se présenter à la grosse dame au turban , lui offre sa main droite , puis sa gauche , puis représente sa droite, et ma-

dame Monin, impatientée, finit par saisir son cavalier à bras-le-corps, comme si elle allait danser une sauteuse, et l'entraîne ainsi vers la salle à manger.

Dalville occupe une des places d'honneur à côté de la maîtresse de la maison, et auprès de lui est la jeune dame qui cause si facilement; la petite maîtresse est entre le beau-fils de province et le monsieur aux hum! hum! son mari, près d'une vieille maman et d'une des trois sœurs; madame Monin a son conducteur pour voisin; et Monin se trouve près de la petite niaise qui n'ose lever les yeux, et et à laquelle, avant qu'on ait servi le bœuf, il a déjà offert deux fois du tabac.

Le dîner est somptueux; trois services, quatre entrées à chaque. Monin n'a pas le temps de visiter sa tabatière; il est encore aux anchois que déjà le premier service a disparu. La Thomassinière a trouvé l'occasion de dire que le madère est mauvais, que les olives sont trop salées, que le beurre ne vaut pas celui de sa terre de

Fleury, et enfin que ce n'est pas assez de deux domestiques pour servir vingt personnes. Il est vrai qu'on laisse souvent M. de la Thomassinière demander deux fois une assiette, parce que Domingo n'arrive jamais assez vite, et que Batiste s'embrouille et perd la tête en courant autour de la table.

Au second service, Batiste laisse tomber un macaroni sur madame Monin, et Domingo casse une pile d'assiettes, en voulant courir. Madame Monin jette les hauts cris, on a taché sa robe de gros de Naples; madame Destival tâche de la calmer, M. Destival gronde ses gens, et Monin n'ose plus se verser à boire, parce que Bichette est en colère.

Tout en buvant de tous les vins, la Thomassinière ne cesse de répéter qu'il a mieux que ça dans ses caves. Destival fait des yeux à sa femme, qui a assez d'esprit pour ne point avoir l'air de faire attention aux sottises que débite le parvenu. Athalie paraît s'ennuyer des fadeurs de ses voisins;

madame Monin semble tenter la conquête de M. Bisbis, qui se dandine sur sa chaise, et ne sait comment manger de la charlotte russe, qu'il se décide à attaquer avec sa fourchette; Monin lorgne des yeux de la gelée au rum, qu'il craint de ne pas voir arriver jusqu'à lui; et déjà il a dit deux fois à Batiste: « Dites-donc, ... le domestique, donnez-moi donc de ce plat qu'on sert là-bas... » Mais Batiste, toujours de mauvaise humeur, s'éloigne de Monin en murmurant entre ses dents: « J'ai bien autre chose à faire..... Comme tous ces gens-là mangent! il ne restera rien pour nous! »

Monin n'étant pas servi par Batiste, se décide à s'adresser à Domingo, auquel il donne son assiette, en lui disant: « Le nègre, demandez un peu de cette chose qui brille... pour une personne. »

Domingo va présenter l'assiette à M. Destival qui sert la gelée, en lui disant: « Un peu de chose qui brille, pour petit monsieur au gros nez. »

Tout le monde se met à rire ; madame Monin , seule , trouve fort mauvais que le nègre se permette de désigner ainsi son époux , et elle passe sa colère sur un troisième pot de crème , en disant à M. Bisbis :
« J'aimerais mieux me faire servir par quatre ramoneurs que par un nègre. »

Après avoir pris le café et la liqueur , on sort de table à peu près aussi gaiement qu'on s'y est mis , c'est-à-dire que l'on s'est ennuyé , comme c'est l'ordinaire à un dîner de cérémonie. Mais déjà les personnes invitées pour le soir arrivent en foule ; bientôt le salon est trop petit pour contenir toute la société ; et Destival est enchanté , parce qu'on peut à peine marcher , et que chacun s'écrie : « Ah Dieu ! que de monde ! qu'il fait chaud ici ! »

Les parties se forment , M. de la Thomassinière s'est établi à une table d'écarté , sur laquelle il a jeté sa bourse , en disant :
« Je ne joue que de l'or. » Mais les jeunes personnes , les jeunes dames et quelques hommes qui ont le bon esprit de préférer

la conversation des dames à un jeu de cartes, se réfugient dans la chambre à coucher de madame Destival ; Athalie s'y rend aussi, ainsi que Dalville et d'autres jeunes gens. On décide que les jeux de cartes ne seront point admis, et, pour faire quelque chose, on propose les petits jeux innocens.

La proposition est acceptée, on s'assied en rond. Madame Monin accourt se mêler aux jeux innocens, et veut que l'on commence par : *dans mon trou, dans le trou commun et dans le trou du voisin*, jeu qu'elle démontre à la société, en mettant, avec beaucoup de dextérité, son index à droite, à gauche et dans le centre du rond ; mais malgré la gentillesse avec laquelle madame Monin met dans le trou du voisin, ce jeu est rejeté, et on lui préfère *le corbillon*, qui fait toujours donner des gages, quoique madame Monin dise que ce soit trop facile, et qu'elle ait des rimes en *on* plein la tête. Cependant, à la seconde tournée, elle reste court, parce qu'on a dit les mots qu'elle savait, et elle regarde M. Bisbis en lui di-

sant : « Soufflez-m'en une ; et M. Bisbis lui » dit à l'oreille : J'en cherche un pour » moi. »

On se lasse du corbillon , et une demoiselle ayant proposé le colin-maillard assis , les messieurs adoptent ce jeu à l'unanimité. C'est la petite niaise qui commence ; elle reconnaît la troisième personne sur laquelle elle s'assied ; c'est son petit cousin qui est venu après le dîner. Après le petit cousin, vient le tour du monsieur aux besicles , qui se pose avec précaution sur les dames , en disant : « Hum ! hum !... Je parie deviner... » Hum !... hum !... Je sais qui c'est... Hum !... Parbleu !... si on mettait les » mains , ce serait trop facile !... »

Cependant , il s'est assis sur toute la société sans deviner ; heureusement , il lui reste madame Monin , et celle-là est reconnaissable. Enchantée d'avoir été prise , madame Monin se laisse mettre le bandeau , et va se jeter , au hasard sur la société ; elle écrase , du poids du son corps , un beau-fils qui s'écrie : « Nommez , madame ! nommez

» donc , je vous en prie... — Un moment ,
» monsieur ! vous êtes bien pressé ! » dit
madame Monin , en cherchant les moyens
pour reconnaître. « madame , ôtez-vous ,
» je n'en puis plus !... » crie le jeune
homme , qui devient écarlate. « Il me sem-
» ble , monsieur , que vous n'êtes pas bien
» malheureux de m'avoir sur les genoux.
» — J'étouffe madame !... »

La grosse maman y met de l'obstination ;
mais comme chacun craint de la recevoir
sur les genoux , on propose sur-le-champ
de tirer les gages , malgré les réclamations
de madame Monin , qui veut absolument
s'asseoir sur M. Bisbis , lequel jure , cepen-
dant , qu'il n'a rien de reconnaissable.

Une des trois sœurs tient les gages enve-
loppés dans sa robe ; un jeune officier y met
la main pour tirer , et les mêle très-long-
temps afin qu'il n'y ait pas de tricherie.
C'est Athalie qui ordonne. Un monsieur
doit faire une *confidence* ; une dame doit
faire un bouquet. On dit au jeune officier
de tirer le gage ; mais probablement qu'il

ne le tenait pas encore bien , car il a beaucoup de peine à se décider à retirer sa main cachée sous les plis de la robe de la jolie demoiselle. Enfin , le gage est amené ; il appartient à la jeune niaise. Il faut qu'elle fasse une confidence. Elle hésite , et ne sait à qui elle doit l'adresser , ou plutôt elle n'ose la faire au petit cousin qu'elle a regardé en dessous en rougissant ; mais sa maman est là , et elle choisit M. Monin pour son confident.

Monin , qui s'était glissé derrière la chaise de sa femme , est tout surpris quand la jeune fille lui dit : « Monsieur , voulez-vous venir avec moi ?... » L'ex-pharmacien ne sait ce qu'il doit faire , et se baisse vers sa moitié , à laquelle il dit tout bas : « Bichette , faut-il que j'aille avec elle ?... » — N'êtes-vous pas bien à plaindre , d'être choisi pour recevoir la confidence d'une jolie demoiselle ? » dit madame Monin , en souriant à M. Bisbis. Alors Monin se laisse prendre la main par la petite fille , qui le mène dans un coin du salon , où elle

lui dit tout bas à l'oreille : « Monsieur , il a » fait bien beau aujourd'hui. »

Monin regarde la demoiselle d'un air hébété en disant : « Eh ben !... qu'est-ce » qu'il faut que je réponde ? — Rien, monsieur, » dit la jeune personne ; et elle retourne à sa place ; tandis que Monin regagne la sienne , en disant aux personnes qui l'entourent : « C'est un joli jeu !... je ne » savais pas que je savais y jouer. »

Le gage suivant appartient à Athalie. Elle va *bouder*, et chacun s'empresse d'aller bouder auprès d'elle ; et , tout en boudant, Dalville en obtient un rendez-vous. C'est une bien jolie chose que les jeux *innocens* ! On défend aux demoiselles bien élevées de walsen ; mais on leur permet de faire ou de recevoir des confidences, de se cacher avec un jeune homme , ou d'attendre dans un petit cabinet noir qu'on relève le portier du couvent ; et ce sont toujours de baisers à donner ou à recevoir , dans les petits coins , en cachette , derrière les rideaux : si j'ai jamais une fille , je la laisserai walsen

sous mes yeux ; mais je lui défendrai les jeux innocens.

Le monsieur aux besicles est condamné à faire un compliment sans *a* ; après s'être gratté le front, il s'avance au milieu du rond, est prononce d'un air satisfait : « La » femme et le chef-d'œuvre du monde. »

Le gage qui suit est à madame Monin, qui doit faire un *voyage à Cythère*. Elle se lève avec empressement, et tend la main à M. Bisbis, en lui disant : « Venez voyager » avec moi. »

Le gros monsieur se laisse conduire dans un petit cabinet, dont madame Monin referme la porte sur eux ; et M. Monin, qui voit cela, dit à un de ses voisins : « Qu'est » ce qu'ils vont donc faire là dedans ? — » Ils sont à Cythère. — Ah ! bon !... je vois » ce que c'est !... c'est encore une confi- » dence... elle va lui dire qu'il a fait beau » temps aujourd'hui !.. Je connais le jeu à » présent. »

Après être restés assez long-temps, Bichette et son compagnon reviennent de

Cythère ; et quelques dames remarquent que le turban est un peu dérangé , et que M. Bisbis ne sait plus sur quelle jambe se tenir ; ce qui n'empêche pas M. Monin de s'approcher de sa femme , et de lui dire : « Bichette , est-ce gentil ? — Quoi , monsieur ? — A Cythère ? — Fort gentil , monsieur... », et cette réponse est accompagnée d'un coup-d'œil fripon à M. Bisbis , qui se gratte le nez plus long-temps qu'à l'ordinaire , tandis que Monin s'avance vers lui avec sa tabatière , en lui disant : « Est-ce que vous en usez aussi ? »

Le jeu est interrompu par le punch que Domingo apporte. Le nègre présente le plateau aux dames , qui font des façons pour accepter un verre de punch qu'elles trouvent toujours trop fort , ce qui ne les empêche pas quelquefois d'y revenir. Les hommes entourent Domingo , et saisissent le punch au passage. Monin court après le plateau qui a passé plusieurs fois devant lui , sans qu'il ait pu parvenir à attraper un verre ; enfin , après avoir suivi Domingo

dans tous les détours qu'il a fait au milieu de la société, Monin parvient à l'arrêter au moment où il retourne dans la salle à manger.

« Un instant donc, le nègre! » dit Monin en avançant la main vers le plateau que celui-ci tient toujours. Domingo s'arrête en murmurant : « Vous voulez boire » encore? — Comment encore! s'écrie Monin; eh bien! il est bon là le nègre!... » Je n'en ai pas goûté, et j'aime beaucoup » le punch. »

En disant cela, Monin porte les yeux sur le plateau : tous les verres sont vides. Le pauvre homme est stupéfait : « Moi, revenir tout à l'heure avec punch tout » chaud, » dit Domingo en s'éloignant ; et Monin, pour se consoler, tire sa tabatière et retourne aux petits jeux en se disant : « Il faudra que je tâche de l'attraper plus » tôt tout à l'heure. »

Madame Monin, que le voyage à Cythère a beaucoup échauffée, dit à son mari qui revient près d'elle. « Allez-donc me cher-

» cher un second verre de punch , mon-
» sieur Monin ; celui que j'ai bu n'était pas
» à moitié plein , je suis sûre que c'est cal-
» culé pour qu'on puisse en offrir plus
» souvent sans en faire davantage. — Bi-
» chette , le nègre n'en a plus ; mais il m'a
» dit qu'il reviendrait tout à l'heure , avec
» punch tout chaud... Alors , je... — C'est
» bon , c'est assez... Éloignez-vous , je crois
» que ce monsieur me cherche pour faire
» le *pont d'amour*. »

Mais l'espoir de madame Monin est déçu ; ce n'est pas à elle que s'adresse un jeune officier , qui est condamné à faire le *pont d'amour* ; il prend Athalie , qui se prête en riant à la pénitence , et Dalville remarque avec un peu de dépit que la petite maîtresse fait le pont d'amour aussi volontiers avec d'autres qu'avec lui. Pour se consoler , il donne un *baiser à la capucine* à une jeune dame , dont le mari fait le chevalier de la triste figure ; et la petite niaise reçoit une confidence de son jeune cousin , pendant que sa maman ordonne pour un autre



gage ; et la jolie demoiselle , qui les tient , fait la moue , parce que ce n'est plus le jeune militaire qui les tire ; et le monsieur aux besicles cherche depuis une heure une pénitence nouvelle , tandis que , pour la plupart de ceux qui sont là , le jeu n'est que le prétexte qui permet à chacun de se rapprocher de la personne qui lui plaît ; c'est ce que ne voient pas toujours les mamans et les papas , c'est ce dont s'inquiètent peu les maris , mais c'est ce que remarque fort bien l'observateur , qui cherche dans un salon autre chose qu'une table d'écarté ou une conversation banale , avec des gens qu'on rencontre pour la première fois , et que souvent on n'a pas envie de revoir.

Une nouvelle entrée de punch ÿ distrait des conversations particulières et des petits jeux qui commencent à languir. Domingo est de nouveau entouré , et Monin se met encore à la piste du nègre ; mais les jeunes gens , qui viennent en riant assiéger le plateau , écartent sans cesse l'ex-pharmacien , qui ne se trouve encore en face ÿ de

Domingo que lorsque tous les verres sont vides.

Monin , fort contrarié , retourne près de sa femme qui finit de vider son troisième verre , et le donne à son mari pour qu'il aille le reporter , en s'écriant : « Il est assez » agréable , n'est-ce pas , monsieur ? — Je » ne sais pas s'il est agréable , répond » Monin avec humeur , mais je n'ai pas » encore pu parvenir à le goûter. — Parce » que vous êtes un maladroit , que vous ne » savez pas vous y prendre... Si vous aviez » vu M. Bisbis , comme il s'est élancé sur » le plateau ! J'ai cru un moment qu'il al- » lait prendre tous les verres !... mais vous » êtes si lent !... — Bichette , je vas te dire... » c'est le nègre... — Otez-vous de là , mon- » sieur , ... on va jouer à *la mer est agitée*... » il faut que j'en sois... — Qu'est-ce qui est » agité , Bichette ? »

Voyant que sa femme ne s'occupe plus de lui , M. Monin s'imagine d'aller se mettre en embuscade à la porte du salon ; de cette manière , il espère être le premier à

saisir le nègre au passage, et il ne manquera plus le punch. Enchanté de son idée, Monin va se placer en sentinelle à l'entrée du salon se bourrant de tabac pour prendre patience ; mais il attend depuis une demi-heure, et Domingo n'apporte plus rien. Monin risque un coup-d'œil dans la salle à manger. Il sent l'odeur du punch ; cette vapeur odorante annonce que l'on n'a pas tout consommé, Monin se glisse dans l'antichambre, et, toujours guidé par l'odeur, arrive contre une petite porte entr'ouverte, et aperçoit Domingo avalant du punch, non pas dans un petit verre, mais avec une grande jatte de faïence. Monin est resté tout surpris dans son coin, lorsque Batiste paraît dans le fond de l'office, avec une assiette pleine de biscuits ; il repousse le nègre, boit plusieurs verres coup sur coup, et trempe ses biscuits dans le punch, en se dépêchant de les manger, tandis que Domingo, pour se dédommager, fourre des macarons et des masse-pains dans les poches de sa veste.

Monin ne sait s'il doit s'en aller, ou demander aux domestiques la permission de prendre aussi quelque chose, lorsque M. Destival, qui appelle vainement dans le salon Batiste et Domingo, arrive près de l'office et surprend ses gens.

» — Ah ! drôles ! coquins !... je vous y
» prends ! » s'écrie l'homme d'affaires, en courant sur ses valets. Domingo se sauve en trottillant ; mais Batiste reste, et répond sans se troubler : « Ne criez pas si
» haut !... pour un peu de punch ! ne
» faites pas tant de tapage !... J'étais bien
» aise de le goûter, moi ; je me suis donné
» assez de mal aujourd'hui !... — Qu'est-ce
» à dire, coquin ? tu te permets de raison-
» ner !... Misérable !... il mangeait aussi
» mes biscuits ! Faquin ! voleur !

« — Voleurs ! répond Batiste, en regardant M. Destival d'un air furieux ; ne vous
» permettez pas de m'insulter... ça ne vous
» irait pas !... Il faut que je sois bien bon
» pour rester dans votre baraque de mai-
» son !... où les domestiques n'ont ni à

» boire ni à manger... Et mes gages de
» deux ans dont je ne peux pas accrocher
» un sou !... sans compter les avances que
» j'ai faites..;

» — C'est bon ! taisez-vous, Batiste, re-
» prend M. Destival, d'un ton plus bas,
» en voilà assez... je ne vous dis plus rien.
» — Et moi je vous dis que ça m'ennuie,
» reprend Baptiste, en criant plus fort ;
» ah ! vous prenez un moricaud et vous
» ne me payez plus que le boulanger,
» le boucher, la fruitière, l'épicier dont
» je reçois les sottises tous les matins !.. Eh
» ben, je veux mon argent... et si vous
» n'êtes pas content ; ça m'est égal... avec
» tous vos embarras, moi je sais ben de
» quoi i' retourne. — Taisez-vous donc,
» Baptiste... Qu'est-ce que c'est que ces
» folies-là ?... Allons mon garçon, man-
» gez encore un biscuit et allez vous cou-
» cher... »

Les cris de Batiste ont attiré dans l'an-
tichambre plusieurs personnes du salon.
« Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ? se dit-on,

» et Destival s'empresse de répondre : Ce
» n'est rien , c'est mon valet de chambre
» qui est gris , et il ne sait plus ce qu'il
» dit.

» — Non je ne suis pas gris, crie Batiste,
» en s'avançant pour sortir de l'office ;
» payez-moi mes gages , au lieu de m'ap-
» peler voleur.... »

Destival s'empresse de pousser la porte
de l'office sur le nez de Batiste et la ferme
à double tour , en disant : « Ce pauvre
» garçon, quand il a bu il dit cent sottises..
» mais je lui pardonne , parce qu'il m'est
» très-attaché. »

Les personnes qui sont venues là , ont
l'air de croire ce que dit monsieur Des-
tival , parce qu'il ne serait pas honnête de
faire autrement ; mais on se regarde en
dessous , on rit , on chuchotte , on fait
tout bas des commentaires, et Batiste , ne
pouvant venir dans l'antichambre tape
comme un diable après la porte , en criant
d'une voix enrouée : « Mes gages !... payez-
» moi et renvoyez-moi !.... ça me fera plai-

» sir... ça m'ennuie d'entendre tous les
» jours les scènes que font vos créanciers. »

Heureusement que la porte fermée couvre un peu la voix de Batiste ; et pour qu'on l'entende moins encore , l'homme d'affaires crie plus haut que lui : « C'est
» bon, Batiste ! c'est bon ! vous vous re-
» pentez , je vous pardonne... je sais que
» vous êtes fidèle... ça me suffit. »

Dans tout cela, Monin s'est vu frustrer de sa dernière espérance , car il n'est pas présumable que les valets reparaitront dans le salon pour apporter du punch ; il retourne donc près de sa femme ; on se parle dans le salon de la scène de l'antichambre , on en cause même aux *jeux innocens* , et madame Monin s'écrie : « Ah
» Dieu ! si je n'avais pas offert ma *Petite*
» *boîte d'amourette* dans ce moment-là , je
» n'aurais pas perdu un mot de ce qu'a dit
» ce Batiste !... Mais vous y étiez , mon-
» sieur Monin , vous avez tout entendu...
» que s'est-il passé ?... — Bichette , je guet-
» tais le nègre pour avoir du punch... et

» c'est lui qui le buvait... — Qui, lui? —
» Le noir. — Qu'est-ce que c'est que le
» noir? — Le valet en veste rouge... —
» Après?... — Après, il a pris des maca-
» rons... C'est-à-dire, je crois que c'est
» l'autre qui a d'abord mangé les biscuits...
» Je ne suis pas bien sûr...

» — Ah! que vous narrez mal, monsieur
» Monin!... Au lieu d'écouter ce qu'on
» disait, vous ne vous êtes occupé que des
» biscuits et des macarons!... fi! vous êtes
» d'une gourmandise!... Vous n'allez en
» société que pour boire et manger.... —
» Mais, Bichette, puisque je n'ai pas... —
» Fi!... taisez-vous... et trouvez-moi mon
» chale, vous voyez bien qu'on s'en va.»

En effet, le moment du départ est venu, déjà les mamans ont mis leur chale ou leur chapeau. Les jeunes personnes sont plus lentes à trouver ce qui leur manque, et toujours quelque jeune homme officieux est auprès d'une jolie demoiselle et s'offre de chercher avec elle. On a encore quelque chose à se dire avant de se quitter, et

on veut profiter de la confusion qui règne dans ce moment dans les salons.

Dalville n'a pas entendu parler de la scène de l'antichambre ; occupé à baiser le *dessous du chandelier* qu'il avait eu soin de placer sur la tête d'une fort jolie personne , il s'inquiétait fort peu de ce qui se passait ailleurs , et madame de la Thomasinière, ne songeant qu'à faire de nouvelles victimes , n'avait pas écouté les méchancetés que l'on débitait de tous côtés sur les maîtres de la maison.

Mais déjà le salon est dégarni ; les dames partent ; Auguste en fait autant ; satisfait d'avoir passé sa soirée sans jouer à l'écarté , et s'apercevant qu'on peut s'amuser sans perdre son argent.

Auguste est arrivé chez lui ; il monte , sonne , on ne lui ouvre pas. Comme ordinairement Bertrand attend son maître , le petit Tony emporte rarement une clef. Après avoir sonné de nouveau sans être plus heureux , Auguste pense que Bertrand , auquel il a dit de se divertir , pour-

rait fort bien ne pas être encore rentré. Il envoie Tony s'en informer chez la portière, et reste sur le carré, en réfléchissant que quelques jours auparavant, il eût facilement trouvé un endroit pour passer la nuit sans sortir de sa maison.

La voisine, qui probablement a entendu Dalville rentrer et sonner, passe un peignoir, et sort de chez elle tenant un bougeoir à la main; elle descend un étage et aperçoit le voisin qui se promène tranquillement sur son carré. Léonie descend encore quelques marches... tousse légèrement et se décide enfin à descendre près d'Auguste. Une jolie femme est très-séduisante en peignoir; les cheveux mollement enveloppés dans un fichu de soie, de dessous lequel s'échappent de grosses boucles qui retombent sur un sein très-blanc, que le peignoir ne cache jamais entièrement, parce qu'il y a toujours une ou deux épingles mal mises qui trahissent les secrets de la beauté... ou qui peut-être lui servent d'auxiliaires.

« Vous ne pouvez pas rentrer, monsieur Dalville? » dit madame Saint-Edmond avec cette voix douce qu'elle sait si bien prendre quand on ne lui laisse pas une carte à payer. Auguste fait un salut profond à la voisine, et lui répond froidement.

« Comme vous voyez, madame.... — M. Bertrand s'est donc oublié quelque part.... Il lui est peut-être arrivé quelque chose... — J'espère que non... — Ce serait bien malheureux! un si brave homme qui vous aime tant!... »

Léonie pousse un gros soupir et ne dit plus rien. Auguste se penche sur la rampe pour écouter si Tony remonte. Léonie, voyant qu'Auguste garde le silence, se décide à renouer la conversation.

« Monsieur, si vous vouliez vous reposer chez moi, jusqu'à ce que vous puissiez rentrer... il me semble que vous seriez mieux que sur ce carré. — Je vous remercie, madame; mais je ne veux pas vous déranger, ni troubler

» votre sommeil. — Cela ne me dérangera
» pas, monsieur; quant à mon sommeil !
» depuis plusieurs jours... je ne dors plus...
» — Est-ce que vous avez encore perdu
» votre carlin, madame? — Que vous êtes
» méchant!... comme vous vous faites un
» jeu de ma douleur!... »

Léonie pousse un soupir plus fort, et, comme elle n'a pas de mouchoir, elle prend un coin de son peignoir qu'elle porte à ses yeux; ce mouvement découvre des choses bien séduisantes! mais, quand on pleure, on ne songe pas à tout, et, en cachant ses yeux, on ne peut pas voir ce que l'on met à découvert.

Auguste, qui se défie de sa faiblesse, se penche toujours sur la rampe, et n'ôte pas ses yeux de dessus la loge du portier en criant: « Eh bien, Tony! est-ce pour
» aujourd'hui? »

Léonie se rapproche d'Auguste, et lui dit d'une voix touchante: « Mon Dieu,
» monsieur! que vous ai-je donc fait? —
» Ce que vous m'avez fait, madame? mais

» il me semble que vous le savez autant
» que moi... — Ah monsieur !... comment
» un homme d'esprit peut-il se fier aux
» apparences !... — Madame, il me semble
» qu'il n'y avait pas besoin d'esprit pour
» voir ce que j'ai vu.... — Et qu'avez-vous
» donc vu, monsieur ?.... Est-ce qu'on ne
» peut pas dîner chez le traiteur avec un
» homme sans avoir la moindre préférence
» pour lui ?..... Et vous, monsieur, que
» faisiez-vous avec cette femme qui a eu
» l'impertinence de me mettre un moutar-
» dier sous le nez ?... — Oh ! moi, madame,
» je suis plus franc que vous, j'avoue que je
» vous trompais. — Ah ! que je suis mal-
» heureuse !... »

Léonie a recours à son expédient ordinaire, elle s'évanouit ; mais elle a soin de tomber sur Auguste qui se trouve avec la voisine sur les bras. Dans ce moment, le petit Tony remonte, et dit à son maître qu'il lui est impossible de comprendre ce que dit Schtrack, qui est gris. Auguste pose doucement Léonie sur les marches de l'es-

calier, et dit à Tony d'avoir soin d'elle, puis il descend chez son portier, qui est à moitié endormi et peut à peine parler.

« Bertrand est-il rentré ? » dit Auguste en secouant le bras du vieil Allemand qui lève la tête et envoie au jeune homme une bouffée de vin en balbutiant : « Pertrand... »
 » ah ! sacretié !... Pertrand !... — Voyons.
 » Schtrack, parlez donc... vous avez été
 » avec lui ? — Foui !.... — Où est-il ? —
 » Est-ce que fous ne l'avez bas troufé ? — Si
 » je l'avais trouvé, vous le demanderais-
 » je !... Où est-il ? où l'avez-vous laissé ?...
 » pourquoi n'est-il pas rentré avec vous ?
 » — Sacretié ! je étais bas assez fort bour
 » borter Pertrand..... il ne bouvait blus
 » marcher... mais nous avons chqliment
 » pien bu !... — Je m'en aperçois... Enfin,
 » où trouverai-je Bertrand ? — Oh ! fous
 » le verrez pien !... il y a bas de dangers !...
 » il être en sûreté.... là bas.... dans le haut
 » de la rue... Mondez !..... mondez tou-
 » chours.... auprès de la parrière Mont-
 » martre... — Il est donc au cabaret ?.. —

» Non , quand je fous dis que fous le ver-
» rez bien. »

Auguste ne pouvant tirer de Schtrack d'autres renseignemens , se décide à aller à la recherche de Bertrand ; il se fait ouvrir la porte , et sort au milieu de la nuit pour tâcher de retrouver son fidèle compagnon , guidé seulement par les faibles renseignemens que Schtrack vient de lui donner ; Auguste , qui demeure rue Saint-Georges , prend la rue Saint-Lazare , et se dirige du côté de celle des Martyrs , parce qu'il sait que c'est ordinairement à Montmartre que Bertrand va se promener.

Voulant profiter de la permission qu'Auguste lui a donnée. Bertrand avait en effet engagé Schtrack à venir faire un tour avec lui. Le vieil Allemand n'avait eu garde de refuser ; et , laissant sa femme à son poste , il avait ciré ses bottes , pris sa canne , et suivi l'ami Bertrand , qui , à peine hors de la porte cochère , avait entamé la bataille de Wagram , ce qui devait nécessairement les mener très-loin. En effet , l'affaire de

Wagram durait toujours, et l'on était arrivé aux buttes de Montmartre sans s'être rafraîchi ; Schtrack , qui n'avait encore risqué que des *sacretié* , proposa d'entrer dans un bouchon , ce qui s'exécuta sur-le-champ. Ces messieurs trouvèrent le vin mauvais, parce qu'ils étaient habitués à la cave de Dalville , et sortirent du cabaret pour en chercher un meilleur ; ils entrèrent dans un second , burent une autre bouteille , décidèrent encore qu'elle ne valait rien , et cherchèrent un autre cabaret. Au bout de quatre heures de promenade , ces messieurs avaient bu six bouteilles et fait six cabarets ; arrivés au septième, ils commencèrent à trouver le vin moins mauvais, ou plutôt ils ne furent plus en état de le juger. Là, Bertrand recommença ses campagnes ; Schtrack fuma quatre cigares , et il était près de minuit quand on prévint ces messieurs qu'on allait fermer.

Bertrand paie sans compter, et se remet en route avec Schtrack ; mais le grand air achève de tourner la tête aux deux amis.

Bertrand surtout, qui n'est plus habitué au mauvais vin, sent bientôt ses jambes qui fléchissent; et tout en se donnant les épithètes de lâche, de paresseux, et en se disant : « Va donc méchant buveur ! » il tombe au coin de la rue des Martyrs et de celle du faubourg Montmartre.

Schtrack, qui a conservé plus de tête parce qu'il est plus habitué au vin de cabaret, pousse un *sacretié*, en voyant tomber Bertrand, et essaie de le relever. Il n'en peut venir à bout. Après quelques minutes, pendant lesquelles Schtrack crie de temps à autre : « Allons camarade Per- » trand, en route ! » le vieil allemand s'aperçoit que le camarade ronfle déjà comme s'il était dans son lit.

« Tiens!..... il dort! se dit Schtrack; il » faut bas le réveiller, il être très-bien là » pour tormir... Mais pourtant si quelque » voiture allait basser sans voir le cama- » rate... »

Cette réflexion inquiète Schtrack, qui voudrait cependant aller dormir aussi, lors-

qu'en jetant les yeux autour de lui il voit un épicier qui est encore ouvert ; notre Allemand se dirige aussitôt vers la boutique, et y demande un lampion. On le lui donne, et il a soin de le faire allumer ; tenant à la main son fanal, Schtrack revient vers Bertrand, qui dort toujours paisiblement étendu près de la muraille. Le vieux portier prend le chapeau, du dormeur, le place contre sa tête, pose le lampion allumé dessus, et s'éloigne en disant : « A présent, il y a bas de danger, » il pouvait tormir tranquillement. »

Le lampion a été aperçu par Auguste, qui sans cela aurait passé près de Bertrand sans le voir. Le jeune homme ne peut s'empêcher de sourire à cette invention de Schtrack ; mais il secoue le bras de l'ancien caporal qui ouvre les yeux, se lève à demi, repousse d'un coup de coude le lampion protecteur, et ne conçoit pas pourquoi il est dans la rue.

Auguste met Bertrand au fait ; celui-ci, que le sommeil a dégrisé, est désolé de s'é-

tre oublié au point de tomber dans la rue , et veut aller se jeter à l'eau pour se punir d'avoir bu tant de vin. Auguste parvient à le calmer , et tous deux regagnent leur demeure , le jeune homme songeant à la fausseté de Léonie , à la coquetterie d'Athalie , à la dissimulation de Denise , et se promettant d'être plus sage ; Bertrand , se rappelant le mauvais vin de cabaret , et jurant de ne plus boire.

CHAPITRE II.

Denise et Coco à Paris.

Dix jours s'étaient à peine écoulés depuis la visite de Dalville à Montfermeil, lorsqu'en revenant un soir du cabaret, le père Calleux, qui sans doute y voyait double, ou n'y voyait plus du tout, se laissa tomber dans un fossé nouvellement creusé près de la route; dans ce fossé se trouvaient quelques pavés destinés à la réparation du chemin, et la tête du paysan se fendit dessus. Le lendemain, le petit Coco était orphelin.

Mais il lui restait Denise qui l'aimait tendrement; la mère Fourcy qui s'était attachée à l'enfant, et enfin les bienfaits d'Au-

guste : au milieu d'amis qui nous donnent des preuves de tendresse , on ne se croit plus seul sur la terre. Combien d'infortunés dont les parens ne sont pas morts , et qui pourraient cependant se croire orphelins !

Denise paie quelques petites dettes qu'a laissées le père Calleux , et qui ne s'élèvent pas en tout à cens francs , car on fait peu de crédit à un pauvre homme. La chaumière reste à l'enfant , c'est son unique héritage ; mais elle est en si mauvais état qu'il serait dangereux de l'habiter : le chaume est à moitié tombé , les murs fendus menacent ruine , et les matériaux qui ont servi à la construction sont si mauvais , qu'on ne peut en tirer parti. On n'a donc plus que le terrain ; mais avec l'argent que Dalville a donné , on peut léver là une petite maisonnette , l'entourer d'un jardin et le cultiver. Voilà ce que Denise dit à sa tante qui lui répond : « I' n' faut pas se presser » mon enfant... I' faut attendre que ce » monsieur revienne , et lui demander son » avis. »

Mais, à seize ans, on n'aime pas attendre : Denise pense que le beau monsieur peut être fort long-temps sans revenir au village, et un matin, en regardant l'adresse qu'Auguste a laissée et sur laquelle elle portait souvent les yeux, elle s'écrie : « Ma » tante ! si nous écrivions à ce monsieur !... » Vous savez ben qu'il nous a donné son » adresse pour que nous le prévenions si » nous avons besoin de lui.

» — T'as raison, mon enfant, dit la mère Fourcy, t'as toujours de bonnes idées !.. » Tu sais écrire... C'est toi qui écriras, ma » petite. »

Denise reste pensive, et ne répond pas.

« Est-ce que tu ne sais plus écrire, mon » enfant ? reprend la mère Fourcy.

» — Oh ! si, ma tante ;... mais pas assez » bien pour écrire à un monsieur de Paris. » — Alors, ma petite, fais-lui écrire par » ce vieux bourgeois qu'est retiré ici, et qui » écrit les lettres de toutes les nourrices... » Il a joliment la plume en main, celui- » là !.... Il vous fait des phrases de deux

» pages , pour vous dire que vot'enfant a
» eu la colique ou qu'il a besoin d'un
» béguin. Ou ben, prie , le voisin Manflard
» de te rendre ce service : c'est un ancien
» maître d'école , i' doit écrire comme un
» Barême!»

Denise garde toujours le silence ; mais
au bout d'un moment elle dit en baissant
les yeux : « Ma tante , est-ce qu'il ne vau-
» drait pas mieux aller à Paris , parler à
» ce monsieur?.. Est-ce que ça ne serait pas
» plus honnête que d'écrire?...

» — T'as encore raison , mon enfant :
» au fait , il y a des petites voitures qui
» partent à huit heures du matin pour
» Paris , et vous en ramènent à quatre.....
» — Et vous savez ben , ma tante , que je
» suis déjà allée deux fois à Paris , et qu'il
» ne m'est jamais rien arrivé. — Oui,
» mon enfant ; va , il n'arrive qu'à celles
» qui le veulent ben. — Et puis j'emmè-
» nerai Coco avec moi , n'est-ce pas , ma
» tante ? — Oui , ma petite , ça fera plaisir
» à ce monsieur ; c'est une politesse à lui

» faire , et si je n'étais pas si occupée ici ,
» j'aurons été avec toi demander à dîner
» à ce monsieur , parce que je sais vivre ,
» vois-tu !... »

Denise aime autant que sa tante ne puisse pas venir ; mais , enchantée de ce qu'elle lui permet d'aller à Paris , elle court sur-le-champ retenir sa place et celle de Coco pour le lendemain matin , et , pendant le reste de la journée , fait les préparatifs de sa toilette ; Coco saute de joie en songeant qu'il va aller en voiture voir son bon ami , et la mère Fourcy met dans un grand panier deux paires de poulets , un quarteron d'œufs , des poires et une galette pour le jeune monsieur de Paris.

Denise s'est éveillée avant l'aurore : on est au commencement d'octobre , mais la journée est belle et rappelle à la petite celle où elle rencontra Auguste pour la première fois. Sa toilette est bientôt terminée , elle a mis un déshabillé tout neuf et son bonnet le plus élégant , celui avec lequel , le dimanche , elle fait la conquête

de tous les garçons et le désespoir de toutes les filles du village. Mais, à Paris, ce joli bonnet aura-t-il le même pouvoir? Denise ne désire pas faire plusieurs conquêtes : il n'est qu'une seule personne à qui elle voudrait plaire tout en se disant cent fois par jour : « Non, je n'aime pas ce monsieur. »

Coco est habillé bien proprement ; la mère Fourcy leur donne le panier en disant : « Vous ferez ben des complimens de ma part,... et qu'il mange les poulets à mon intention, et i' me dira des nouvelles de c'te galette-là !... »

Denise court avec Coco, de crainte de manquer la voiture ; enfin elle est dedans, l'enfant près d'elle, le panier entre ses jambes et on part pour Paris.

La route n'est pas fort longue ; Denise a cependant trouvé qu'elle était éternelle, tandis que l'enfant, enchanté d'être en voiture, voudrait qu'on n'arrivât jamais. On arrive pourtant au bureau des voitures, rue Saint-Martin, et Denise, prenant

le panier sous un bras et donnant la main à Coco , demande la rue Saint-George et se met en route pour la Chaussée-d'Antin.

Chemin faisant , la gentillesse de Denise , son costume villageois lui attirent plus d'un compliment : mais la jeune fille n'y répond pas , et presse sa marche , quoique le panier soit bien lourd et que Coco commence à se lasser de marcher sur le pavé de Paris.

Quand on ne connaît pas une ville , on fait plus de chemin qu'il ne faut : Denise a souvent pris une rue pour une autre ; elle ne veut pas toujours demander , parce que ceux à qui elle s'adresse s'offrent pour lui donner le bras. La petite paysanne est en nage , Coco fait la moue et répète à chaque instant : « Où donc que c'est mon bon ami ? » et il y a plus d'une grande heure qu'ils marchent , lorsqu'ils se trouvent enfin dans la rue Saint-George.

« Nous y voilà , Coco , dit Denise avec joie ; voilà la maison de M. Auguste ; tu embrasseras bien ton ami !... Il sera

» content de te voir..... Oh ! je suis sûre
» qu'il nous recevra bien ! »

L'enfant oublie sa fatigue, ils entrent sous la porte cochère ; Denise regarde avec embarras autour d'elle : elle n'est pas maîtresse de son émotion, il s'arrête avec l'enfant et son panier entre deux beaux escaliers, ne sachant de quel côté diriger ses pas ; tandis que Coco se met à crier de toute sa force : « Mon bon ami ! c'est nous
» qui t'apportons de la galette et des poi-
» res.

» — Qu'est-ce que c'est que ce train-
» là ! » dit M. Schtrack en entr'ouvrant la porte de sa loge et regardant la jeune villageoise et l'enfant qui sont au milieu de la cour.

» Tites donc, betite, est-ce que fous
» fenez crier des oies ici ? »

Denise rougit et regarde Schtrack en balbutiant : « Par où faut-il monter, mon-
» sieur ? »

» — Il ne faut bas monter titout, sacre-
» tié ! ça n'est bas un marché à folailles

» ici..... Allez crier tehors avec le betit
» frère... »

Déjà Schtrack s'avance pour mettre à la porte Denise et l'enfant, lorsque Bertrand descend l'escalier, et demeure surpris en apercevant la jeune fille.

« Comment ! c'est vous , mon enfant !....
» le petit Coco, aussi !... — Oui , monsieur
» Bertrand , c'est nous... Ah ! que je suis
» contente de vous voir !... on nous ren-
» voyait de la maison ! — Comment ,
» Schtrack ! tu renvoyais cette jolie fille?...
» — Mais , sacretié ! pourquoi qu'elle ne
» bas dire ce qu'elle veut ?..... Le petit
» criait comme un âne tant le cour : pon
» ami , pon ami , te la calette ! Est-ce que
» je connais pon ami ? — C'est ma faute ,
» monsieur Bertrand ; c'est que je ne pen-
» sais pas ; j'étais si troublée... Et M. Au-
» guste , est-ce que nous ne pouvons pas
» le voir ?... »

» — Si fait , répond Bertrand d'un air un peu embarrassé. « Oh ! vous le verrez...
» Venez , mamzelle Denise ,..... montez
» avec moi. »

La petite et l'enfant suivent Bertrand, qui les introduit avec précaution dans l'appartement, et les fait passer sur-le-champ dans le petit salon, en leur disant :

« Restez ici,.... reposez-vous,.... attendez »
» un peu... — M. Auguste est donc sorti ?
» — Non,....mais il a du monde ;... il est »
» en affaire pour le moment. — Dites-lui »
» que c'est nous, monsieur Bertrand ; je »
» gage qu'il viendra tout de suite : nous »
» ne le retiendrons pas long-temps..... — »
» Oui, je lui dirai cela... Mais attendez, je »
» vais revenir. »

Bertrand s'éloigne et ferme avec soin la porte du salon. Denise examine les beaux meubles, les beaux tableaux qui ornent la pièce où elle est ; Coco se délasse sur un canapé, mais le temps se passe et on les laisse là. La petite sent son cœur se serrer : elle espérait en secret que l'on aurait du plaisir à la voir et le peu d'empressement qu'Auguste met à se rendre près d'elle lui fait craindre de s'être trop flattée.

Denise n'ose ni sortir du salon, ni ou-

vrir aucune porte ; Coco s'est déjà endormi ; la jeune fille , assise dans un coin , ne fait pas le moindre bruit , pour ne point réveiller l'enfant , et regarde tristement le panier renfermant les présents qu'elle apportait au monsieur de la ville.

Enfin Bertrand revient d'un air mécontent lui dire à demi-voix : « Vous vous » ennuyez..... Mille baïonnettes!..... Je » conçois bien ça ; mais ce n'est pas ma » faute, parce que , mamzelle , ma consi- » gne avant tout ! Je ne connais que ça. » — Il n'est pas chez lui , M. Auguste ? — » Si fait, il est chez lui, ... mais il ne peut » pas encore vous recevoir ,..... attendu » que.... la consigne. — Mais , monsieur » Bertrand , ça n'est pas honnête de ne pas » venir parler aux gens ; est-ce que chez » nous on laisse comme ça ses amis tout » seuls?... — Ah ! mamzelle, à Paris c'est » différent. Je sais ce que mon lieutenant » m'a promis si je le dérangeais quand il » est... en affaire , et je ne peux manquer » à l'ordre. — Nous allons nous en aller

» alors.... — Attendez encore un peu,....
» ça ne sera peut-être pas long. »

Dans ce moment on entend du bruit dans l'antichambre, et bientôt mademoiselle Virginie entre dans le salon en s'écriant : « Me voilà ! j'ai forcé la consigne, » moi !... Ce vieux reître de Schtrack qui ne voulait pas me laisser monter ! en me disant : Monsir il y est bas ; mais je monte toujours, moi !... Tiens ! qu'est-ce que c'est que cette petite fermière ?.. elle est gentille ! Est-ce que c'est pour elle que M. Auguste fait défendre sa porte ? »

Denise regarde Virginie avec étonnement, tandis que Bertrand fait signe à cette dernière de se taire, en lui disant avec humeur : « Mademoiselle, il me semble que lorsqu'un portier dit qu'on ne peut pas monter, on doit respecter la consigne. — Laisse-moi donc avec ta consigne !..... Il me disait qu'il n'y avait personne : tu vois bien qu'il mentait. » Bertrand, qu'est-ce que c'est donc que cette beauté champêtre ?

» — C'est une jeune fille de la campagne.
» — Pardi ! je vois bien qu'elle ne demeure
» pas rue Vivienne!... Qu'il est malin ! Et
» que vient-elle faire ici?..... Est-ce que
» c'est son nourrisson qui dort sur ce ca-
» napé ? Diable, il est déjà avancé l'enfant.
» — Cette jeune villageoise est fort hon-
» nête, mademoiselle, elle vient dire bon-
» jour à M. Dalville, et lui amène cet
» enfant qu'il aime beaucoup, il n'y a pas
» le moindre mal dans tout cela... — Eh
» bien ! tant mieux, s'il n'y a pas de mal...
» Tiens ! est-il drôle ce Bertrand, quand il
» prend un air sévère!.... Au fait, elle a
» l'air très-ingénu cette jeune fille.... Je
» suis sûre que son bonnet m'irait joli-
» ment. »

Pendant cette conversation, qui a eu lieu à demi-voix, Denise tient ses yeux baissés ; elle s'aperçoit que mademoiselle Virginie la regarde beaucoup, et cela redouble son embarras.

« Et pourquoi donc M. Dalville fait-il
» attendre cette aimable enfant ? » dit

Virginie, en prenant un air agréable et s'approchant de Denise. — « Parce que » monsieur est en affaires, et qu'il m'a dé- » fendu de le déranger. — Ah oui ! j'en- » tends...je comprends! *N'en demandez pas » davantage!* »

Bertrand fait signe à Virginie de se taire ; mais celle-ci va s'asseoir près de Denise sans s'occuper de l'ancien caporal.

« Est-ce que vous venez de loin, made- » moiselle ? — De Montfermeil, madame, » répond timidement Denise. » Le mot *madame* semble flatter Virginie, qui se rengorge et tâche de se donner un air respectable en reprenant : « Montfermeil ! c'est » je crois, du côté de Sceaux ? — Non, ma- » dame, c'est près de Raincy. — Ah ! c'est » juste, je me blousais. C'est votre frère » ce petit garçon qui dort ? — Non, ma- » dame c'est un pauvre orphelin dont » M. Dalville prend soin. — Bath ! com- » ment Auguste fait de ces choses-là !.... » C'est très-bien... J'en suis contente : cela » lui donne une nouvelle place dans mon

» estime. Et vous vouliez voir Auguste? —
 » Oui, madame; le père de Coco vient de
 » mourir, et je voulais consulter M. Dal-
 » ville... — Qu'est-ce que vous avez dans
 » ce panier-là! — Ce sont de petits présents
 » de chez nous...des œufs, des poulets....
 » de la galette que ma tante a faite elle-
 » même. — Ah! j'aime beaucoup la galette
 » de village! voulez-vous me permettre
 » d'en goûter, jeune villageoise? »

Denise aurait désiré offrir son gâteau tout entier à Auguste; mais elle n'ose refuser mademoiselle Virginie, qui, aussitôt, ouvre le panier, et se casse un grand morceau de galette qu'elle mange, tout en continuant la conversation.

« J'ai bien peur, ma chère, que vous
 » ne soyez venue pour des prunes!..... —
 « Comment cela, madame? — Ah! c'est
 » que ce mauvais sujet va vous laisser
 » croquer le marmot jusqu'à demain! —
 » Qui cela, madame? — Eh ben, Au-
 » guste!..... Elle est bonne la galette, le
 » beurre est délicieux..... Ça me rappelle

» mon enfance, j'en mangeais tous les soirs
» pour quatre sous, j'allais l'acheter sur le
» boulevard Saint-Denis,.... à cette petite
» boutique où on fait queue, c'est la re-
» nommée de la galette. Pour revenir, je
» vous disais, ma petite, que Dalville est
» sans doute avec quelque mijaurée, et
» voilà pourquoi on ne peut pas lui parler.
» — Quoi! madame, vous pensez?.....—
» Oh! j'en suis sûre! est-ce que je ne
» connais pas tout ça!... l'air embarrassé
» de Bertrand,... la consigne au portier...
» C'est même étonnant qu'on vous ait
» laissé monter. — C'est M. Bertrand qui
» m'a fait entrer,... sans cela, on me ren-
» voyait. — Moi, tout cela m'est fort in-
» différent, je regarde maintenant Auguste
» comme mon frère; mais vous pâlissez,
» ma petite! est-ce que vous vous trouvez
» mal?..... — Non, madame,..... je n'ai
» rien... — Que vous êtes heureuse, mon
» enfant d'être sage, et de ne point connaî-
» tre les passions!.... Conservez toujours
» cette innocence.... Bertrand; est-ce que

» vous ne voyez pas que je m'étouffe avec
» cette galette,.. donnez-moi donc à boire..
» cette petite prendra bien aussi quelque
» chose..... — Non, madame, je vous re-
» mercie..... — Ah! voilà le petit qui s'é-
» veille! »

Coco ouvre les yeux, regarde avec surprise autour de lui, puis court à Denise en disant : « Où est donc mon bon ami!

» — Ah! je crois bien que nous ne
» l' verrons pas!..... » dit la petite d'une voix entrecoupée, regardant la pendule qui marque trois heures et un quart; puis portant sur Bertrand des regards supplians comme pour l'engager à aller chercher Auguste.

« Il est gentil ce petit, » dit Virginie en passant sa main sur les cheveux de Coco.

« Je voudrais avoir un enfant comme cela,
» parce qu'un enfant c'est un porte-res-
» pect. »

On entend sonner dans la pièce voisine.

« Monsieur appelle, » dit Bertrand, et il sort vivement du salon. Au même instant

le petit Tony descend rapidement l'escalier pour mettre le cheval au cabriolet.

Denise s'attend à chaque minute à voir entrer Auguste, Virginie joue avec Coco, enfin Denise reconnaît la voix de Dalville, qui parle avec vivacité à Bertrand, et bientôt le jeune homme entre dans le salon; mais il a son chapeau sur la tête, ses gants à la main, et paraît très-pressé. La jeune fille court au-devant de lui avec l'enfant, en prenant son panier à la main.

« Bonjour, Denise; bonjour mon ami, » dit Auguste en embrassant l'enfant et sans faire attention à Virginie. « Vous m'avez » attendu... Je suis fâché de ne pouvoir » rester maintenant avec vous. — Mon- » sieur, ma tante vous fait ben des com- » plimens, dit Denise; elle vous envoie » ces poulets, ces œufs, ces poires... et..... » — Merci, Denise, ... merci, je...

— Venez donc, monsieur, je vous attends! » dit avec impatience une petite voix qui part de l'antichambre et ressemble

beaucoup à celle de madame de la Thomassinière.

« Adieu , adieu , je vous reverrai , » dit Auguste à Denise ; et , sans lui laisser le temps de répondre , il quitte vivement le salon , dont il referme la porte , et sort de chez lui avec une jeune dame enveloppée d'un grand chale et couverte d'un voile épais , qui se cache dans le fond de son cabriolet.

Denise est restée immobile , ayant toujours son panier à la main ; mais de grosses larmes roulent dans ses yeux , et le panier lui échapperait , si Virginie , qui s'est approchée , ne le retenait en soutenant la jeune fille dans ses bras.

« Eh bien ! ma petite , qu'est-ce que
» vous avez donc ? Tiens , elle pleure tout
» de bon..... Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'elle
» va se trouver mal?... Bertrand , apportez
» donc quelque chose !... Est-ce qu'il faut
» se faire du chagrin pour un homme ,
» ma chère amie ! Ah Dieu ! ils n'en valent
» pas la peine ! Si vous les connaissiez

» comme moi ! Je conviens que M. Auguste
» n'a pas été très-poli ; vous répondre à
» peine, ne pas vous remercier !..... Ah !
» voilà ses couleurs qui reviennent un
» peu..... Vraiment ça m'avait toute saisie
» de vous voir comme cela ! »

Denise tire son mouchoir, s'essuie les yeux, et appelle Coco en lui disant :
« Viens, mon ami ; allons-nous-en... re-
» tournons au village..... — Et mon bon
» ami ne viendra pas avec nous ? » dit Coco en prenant la main de Denise. — « Oh !
» non..... il n'a pas seulement le temps de
» nous parler..... Viens, Coco... partons :
» il faut être à la voiture pour quatre
» heures...

» — Je vais vous reconduire, ma petite,
» dit Virginie ; vous pourriez vous perdre
» dans Paris. — Je vais vous offrir mon
» bras, mamzelle, dit Bertrand. — Non,
» monsieur Bertrand, ne vous dérangez
» pas, c'est inutile..... — Pourquoi donc
» cela, mamzelle Denise ? — Nous retrou-
» verons ben not' chemin..... Quant à

» M. Auguste, dites-lui que nous ne le dé-
» rangerons plus. — Mamzelle Denise,
» vous avez tort de lui en vouloir... et sans
» une personne qui l'attendait...

» — Oui, vraiment, dit Virginie, c'est
» très-poli : ne pas seulement remercier
» cette jolie enfant pour son présent ! des
» poulets superbes ! de belles poires et des
» œufs frais !... C'est si bon les œufs frais !..
» Voulez-vous me permettre d'en mettre
» trois dans mon sac pour mon déjeuner
» demain ?

» — Tout ce que vous voudrez, ma-
» dame, dit Denise car je vois ben que
» M. Auguste attache fort peu de prix à
» ce que nous avons tant de plaisir à lui
» offrir.

» — Je vous dis, ma chère, que les
» hommes ne valent pas une pirouette, »
dit Virginie en fourrant quatre œufs dans
son ridicule ; puis elle suit Denise qui
s'éloigne avec l'enfant sans vouloir accep-
ter le bras de Bertrand.

Madame Saint-Edmond montait l'esca-

lier avec un jeune homme au moment où Denise sortait de chez Dalville, le cœur gros, les yeux rouges et tenant Coco par la main. Léonie est furieuse contre Auguste depuis qu'il l'a laissée évanouie sur le carré pour courir après Bertrand. Ayant perdu l'espoir de renouer avec lui, elle cherche toutes les occasions de lui faire des méchancetés; c'est toujours ainsi que se venge une femme qui n'a jamais aimé.

En voyant la petite paysanne sortir de chez Dalville, madame Saint-Edmond s'arrête, la regarde en ricanant, et dit à la personne qui l'accompagne :

« Ah! la tournure est fort plaisante;
» mais elle vient sans doute ici pour faire
» son éducation.

« — Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce
» qu'elle a dit? » s'écrie Virginie qui suivait Denise, et a entendu les dernières paroles de Léonie; mais celle-ci monte bien vite l'escalier.

« Je ne sais pas, dit Denise; je ne con-
» nais pas cette dame, ainsi ce n'est pas
» à moi qu'elle parlait.

» — Oh! je la connais, moi! » dit Virginie en montant lestement quelques marches et regardant en l'air. « Oui! oui! je » la connais... Je ne lui conseille pas de » faire son embarras... *Nous n'irons plus » au bois, sans payer notre dîner...* »

Mais déjà madame Saint-Edmond est rentrée chez elle et a fermé sa porte. Virginie descend avec Denise, qu'elle a prise en amitié, et la force à lui donner le bras, pour faire le chemin jusqu'aux petites voitures.

Denise est triste et répond laconiquement aux questions multipliées que Virginie lui adresse; mais celle-ci sait faire à elle seule les frais d'une conversation. On arrive à la voiture, qui est prête à partir; Virginie embrasse Denise en lui disant :
« Adieu, ma petite! ne soyez donc pas » triste comme ça. Ah! vous êtes bien » heureuse d'habiter la campagne, ça vaut » mieux que ce coquin de Paris!.... Vous » trouverez dans votre village des amoureux » plus que vous n'en voudrez. Tiens! c'est

» la voiture, ça?... C'est un petit pot-de-
» chambre comme pour aller à Saint-Denis;
» quand j'aurais le temps j'irai vous voir,
» vous m'apprendrez à faire du beurre.
» Adieu, ma chère amie... Cocher, prenez-
» garde, n'allez pas verser en route! son-
» gez que vous avez un Amour dans votre
» pot-de-chambre. »

Denise et Coco repartent pour le village, biens moins gais que lorsqu'ils l'ont quitté. C'est ainsi que souvent les événemens trompent nos espérances : on trouve la peine où l'on croyait rencontrer le plaisir.

CHAPITRE III.

L'école des parvenus.

« **CETTE** pauvre Denise était bien triste
» en s'en allant, » dit Bertrand à Auguste,
le lendemain du voyage de la petite à Paris.
« — J'ai été fort contrarié de ne pouvoir
» lui parler plus long-temps, répond Dal-
» ville, mais ce n'est pas ma faute ; cette
» dame m'attendait.... — Cette dame!....
» cette dame aurait peut-être pu attendre
» quelques instans de plus. — Bertrand!
» — Pardon, mon lieutenant! c'est que
» vraiment, j'ai été affligé de vous voir
» parler à peine à cette jeune fille, chez
» qui nous avons été si bien traités : rap-
» pelez-vous la manière dont on nous a

» reçus , la joie qu'on a témoignée en nous
» voyant!... — Ah! je ne l'ai pas oublié...
» — Vous ne l'avez pas seulement remer-
» cié de son présent! — Je ne l'ai pas vu ;...
» mais avant peu nous irons au village , je
» réparerai ma faute. Bertrand , je dîne
» aujourd'hui chez madame de la Thomas-
» sinière ; il doit y avoir beaucoup de
» monde , grande soirée. Je ne reviendrai ,
» sans doute , que demain matin.... A pro-
» pos , mets en note que j'ai prêté cent
» louis à M. le marquis de Cligneval , qui
» dernièrement a été fort malheureux au
» jeu , dans une maison où je me trouvais ;
» il doit me les remettre ces jours-ci. »

Bertrand ne répond rien ; mais il retourne à sa caisse en disant : « Encore de
» l'argent qui ne rentrera pas , il prête
» sans cesse et on ne lui rend jamais ? »

M. de la Thomassinière , qui voit chaque jour s'augmenter sa fortune , veut célébrer , par un grand festin , la fête de son épouse. Déjà , depuis huit jours , les invitations sont envoyées ; tout annonce que le repas

sera un des plus brillans qu'ait encore donnés le spéculateur. Il doit avoir à sa table des chevaliers et des marquis qui veulent bien l'appeler leur ami; des poètes, qui lui ont promis de parler de lui dans leurs ouvrages; et enfin quelques anciennes connaissances que l'on compte écraser par le luxe de la fête. Monsieur et madame Destival sont de ce dernier nombre.

Tout le monde est en mouvement dans le superbe hôtel de M. de la Thomassinière. Les tapissiers ont décoré les salons, préparés les lustres, les girandoles. Les domestiques vont et viennent pour porter des ordres, les marmitons exécutent ceux de leur chef. Trois femmes sont auprès de madame, qui n'est à sa toilette que depuis trois heures, et il n'en est encore que cinq. Mais Athalie est inconstante dans ses goûts: ce qui la charmait la veille, lui déplait le lendemain; elle a déjà jeté de côté deux jolis bonnets, avec lesquels elle se trouve affreuse; elle s'impatiente, se dépîte, trépigne des pieds, déchire un superbe tulle,

met en pièces un bouquet, gronde ses femmes, et va avoir une attaque de nerfs parce qu'on lui apporte une parure en pierres bleues lorsqu'elle les voulait violettes. Enfin ses femmes parviennent à la calmer en lui assurant qu'elle est parfaitement coiffée, elle daigne se regarder encore dans sa psyché, se fait d'abord la moue, puis se sourit et dit enfin : « C'est vrai, je » ne suis pas mal. »

A cinq heures et demie les convives commencent à arriver. M. de la Thomasinière, qui est un peu moins insolent chez lui que chez les autres, va au-devant des personnes titrées qui veulent bien lui faire l'honneur d'accepter son dîner, et daigne accorder un sourire à celles qu'il a honorées de son invitation,

Monsieur et madame Destival sont arrivés. Depuis qu'il a un nègre, l'homme d'affaire cligne des yeux, et prétend avoir la vue très-basse. Sa femme est d'une élégance qui peut rivaliser avec celle d'Athalie, et ses yeux spirituels semblent avoir

quelque chose de plus malin , en se portant sur le maître et la maîtresse de la maison.

Tous les convives sont arrivés , et Auguste est du nombre. La société est brillante : des petites-maîtresses , des élégans , des gens décorés garnissent le salon dont Athalie fait les honneurs , en mesurant cependant ses politesses au rang ou à la fortune des personnes à qui elle les adresse. M. de la Thomassinière se promène avec orgueil dans ses salons , en disant : « On » parlera beaucoup de cette fête-là !.... Le » marquis m'a promis d'en dire un mot à » la cour , il y a un poète , qui est journaliste , et qui m'a dit que mon nom serait » dans un article du journal qui'aura au » moins une colonne !..... Mon nom dans » une colonne !.... peste !... comme je vais » être répandu ! Quand Destival donnera » un dîner comme le mien je lui permettrai de se croire quelque chose. Ces pauvres gens ! ils crevèrent d'envie ! ça fait » plaisir. »

A six heures et demie, la société se rend dans la salle à manger, où une table de quarante couverts est servie. M. Destival est placé tout au bout, entre un enfant de six ans et un vieux monsieur sourd. Il dévore cet affront en regardant sa femme, et leurs yeux, d'intelligence, semblent se promettre une douce vengeance.

Le potage venait d'être enlevé, lorsqu'un bruit produit par des personnes qui semblaient se quereller, se fit entendre dans la pièce qui précédait la salle à manger.

« Qu'est-ce donc ? Lafleur ! Jasmin ! » dit aussitôt M. de la Thomassinière en appelant ses gens. « Qui donc se permet » de faire du bruit chez moi ?..... Ren- » voyez ! je ne suis visible pour personne : » on m'apporterait des lingots d'or que je » ne les recevrais pas maintenant. »

Les valets semblent embarrassés et n'osent répondre. Cependant le bruit continue ; on distingue la voix d'une femme qui crie : « J'entrerai ! je vous dis que je » peux entrer...

» — Faites donc chasser cette canaille ,
 » Lafleur ! » reprend M. de la Thomassinière avec colère. Dans ce moment, la porte de la salle à manger est poussée brusquement , et une femme d'une soixantaine d'années , grosse , courte , à la face réjouie , coiffée d'un bonnet rond et habillée comme une marchande d'oranges, entre en s'écriant : « Eh ben ! i' s'rait fort que
 » je ne pusse pas entrer chez mon fils !....
 » sont-ils bêtes tous ces laquais de mes
 » fesses !..... *Escusez* , messieurs , mesdames !..... Où donc que t'es , Thomas ?
 » Viens donc m'embrasser , mon fieu !.....
 » Est-ce que tu ne reconnais pas ta
 » mere ? »

Les changemens à vue de l'opéra sont moins prompts que celui qui s'exécute dans la salle à manger , à l'entrée de la mère Thomas. M. de la Thomassinière est stupéfait : il semble que la foudre vienne de le frapper et qu'il n'ait plus la faculté de faire un mouvement ni de prononcer un mot. La brillante Athalie pâlit , se trouble,

et porte sur la mère Thomas des regards qui annoncent qu'elle doute encore de ce qu'elle entend ; on lit sur la figure de chaque convive l'étonnement que leur cause cette scène inattendue et un sentiment d'ironie, de malice et de satisfaction, qui n'égale pas, cependant, celle que Destival et sa femme éprouvent en ce moment.

La mère Thomas, qui ne s'occupe pas de la mine des convives, a reconnu son fils parmi toutes les personnes assises à table, et court à lui en disant :

« Le v'là !.... je le reconnais !.... C'est
» lui,.... c'est mon Thomas,.... oh ! c'est
» ben lui ;..... avec son petit haricot sous
» l'œil gauche !..... T'es pas trop changé,
» mon garçon !..... Eh ben ! embrasse-moi
» donc : est-ce que tu ne peux remuer ni
» pied ni pate ?... »

En disant cela la bonne femme prend son fils par la tête et l'embrasse à plusieurs reprises : la Thomassinière se laisse faire, comme quelqu'un qui ne sait plus où il en est, et Athalie s'écrie « Ah ! mon Dieu !..

» est-ce que c'est possible?..... Est-ce que
» ce n'est pas une comédie qu'on nous
» joue?

» — Tu ne m'attendais pas, n'est-il pas
» vrai, mon garçon! ah! j'crais ben!.....
» C'est z'une surprise, vois-tu; c'est queu-
» qu'un de tes bons amis qui m'a écrit que
» ça te ferait ben de plaisir de voir ta mère,
» et qu'il fallait tâcher d'arriver *jusse* pour
» aujourd'hui, que c'est la fête de la
» femme... »

Ici, les convives se regardent mutuellement pour tâcher de deviner quel est celui qui a fait cette surprise à M. de la Thommassinière, et parmi ceux qui n'en sont pas l'auteur, il s'en trouve plus d'un qui regrette de n'en avoir pas eu l'idée. Quant au maître de la maison, il est toujours trop abasourdi du coup qui vient de le frapper, pour faire attention à ce que sa mère a dit, et Athalie semble prête à se trouver mal.

» Là-dessus, reprend la mère Thomas,
» je me sommes dit : en avant la tirelire!...

» J'avais encore un petit magot de côté ; ça
» m'a servi à payer ma place dans la dili-
» gence , ousque nous étions serrés , ni pus
» ni moins que des z'harengs, sauf vot' res-
» pect , messieurs , mesdames ; et me v'là
» dans ce Paris , ousque t'as si joliment fait
» tes orges ! »

Le marquis de Cligneval , qui est assis en face de M. de la Thomassinière , veut mettre un terme à l'embarras de son hôte , dans la bourse duquel il puise trop facilement pour ne point fermer les yeux sur le plus ou moins d'illustration de ses parens. Il s'empresse de prendre la parole , et s'écrie d'un air agréable : « C'est vraiment
» très-aimable à madame votre mère, d'être
» venue vous surprendre ainsi !.... Elle est
» tellement pressée , qu'elle est encore dans
» un négligé de voyage... Mais qu'importe !
» vous êtes avec vos amis..... Elle va se
» mettre à table à côté de moi.... je serais
» enchanté de faire sa connaissance... Elle
» a une figure bien respectable!..... un
» profil grec ! J'aime beaucoup les habi-

» tans de la campagne, moi, ils ont un
» naturel charmant. »

La Thomassinière regarde le marquis d'un air qui veut dire : Vous me sauvez la vie, tandis que la mère Thomas s'écrie :
« Quoi qu'il dit donc, celui-là, que j'suis
» venue en négligé ! Mais tu te trompes,
» mon fiston, j'ai ben mis mon déshabillé
» des dimanches.

» — Taisez-vous !..... Taisez-vous, de
» grâce, ma mère ! murmure la Thomassi-
» nière. Prenez donc garde,..... vous par-
» lez à un marquis...

» — A un quoi ? Comment que t'as dit,
» Thomas ?... Eh ben ! mais à propos, où
» donc qu'est ma bru ?.... Présente-la-moi
» donc, mon garçon, est-ce qu'elle ne
» sera pas ben aise d'embrasser la mère de
» son homme ?...

» — Madame de la Thomassinière, em-
» brassez-donc votre belle-mère, » dit
madame Destival, en regardant Athalie d'un air moqueur.

« — Je n'en puis plus... Je me meurs !.. »

dit Athalie d'une voix éteinte, et elle se laisse aller sur Auguste, qui se trouve assis près d'elle.

« Ma femme se trouve mal ! » s'écrie la Thomassinière, enchanté d'un événement qui va distraire l'attention de la société, et il se lève précipitamment et court vers sa femme, que plusieurs personnes entourent, tandis que la mère Thomas s'écrie : « Tiens ! » c'est ta femme, c'te petite chiffon qui se » pâme!..... Elle aura déjà trop mangé, » mon petit ; c'est z'une *indigestion*, c'est » sûr !... donne-lui un verre d'eau-de-vie, » ça lui remettra le cœur... »

On fait respirer des sels à Athalie, on la place au grand air, mais elle n'a garde de revenir. La mère Thomas repousse deux petites maîtresses qui secourent sa bru, en leur disant : « Prenez donc garde, » mes petits choux, vous étouffez c't'en- » fant. Ah mon Dieu ! si on voulait la faire » revenir tout d'suite, je sais t'un bon » remède : deux ou trois claques sur l'der- » rière ; ça vous ranime ben vite une

» femme ; c'est z'infaillible !.... » Les élégantes se regardent , et s'éloignent de madame Thomas en se disant entre elles : « Mais » c'est affreux !... cela devient intolérable... » — Ma chère , elle m'amuse beaucoup ! » dit l'une. — Oh moi ! elle me fait rougir : » dès qu'elle ouvre la bouche , je tremble » toujours qu'il ne lui échappe quelque » villain mot !... — Mais cela ne commence » pas mal.

« — C'est une attaque de nerfs , dit la » Thomassinière , il faut porter madame » dans son appartement.... Cela dure toujours deux ou trois heures au moins. — » Eh ben ! ça ne laisse pas que d'être gentil ! dit la mère Thomas.

On emporte la maîtresse de la maison dans sa chambre et elle se promet de n'en pas sortir , tant que madame Thomas sera avec la société.

Cependant , pour la plupart des personnes invitées , le dîner est la plus importante affaire , et madame de la Thomassinière est à peine emportée hors de la salle

à manger, que chacun se remet à table, en disant : « Ce ne sera rien, ce n'est pas » dangereux, cela ne peut avoir de suite. » Tout cela veut dire : c'est assez nous occuper de la maîtresse de la maison à qui il a plu de s'évanouir; songeons maintenant à notre estomac, et ne laissons pas plus long-temps attendre les mets délicieux que l'on a préparés pour nous.

La Thomassinière aurait volontiers suivi sa femme, mais il sent qu'il serait malhonnête de quitter aussi la société, avec laquelle il a déjà entièrement changé de ton. Il revient donc se remettre à sa place, en cherchant dans sa tête comment il pourra imposer silence à sa chère mère; et Destival, craignant qu'on ne fasse disparaître madame Thomas, va lui offrir la main pour la conduire auprès du marquis.

La mère Thomas accepte la main de Destival en lui adressant un : Merci, mon homme, et se campe sur une chaise auprès de M. de Cligneval, en disant à son conducteur : « Maintenant, galant, je n'ai

» pus besoin de vot' main ; pour jouer des
 » fourchettes et des quenottes , je vais ben
 » toute seule, mon ami.

» — Elle est pleine d'esprit , s'écrie le
 » marquis , elle a vraiment des reparties
 » délicieuses !... »

La Thomassinière , qui n'ose plus lever les yeux , voudrait au moins faire presser le dîner. Mais les convives ne le secondent pas ; ils se trouvent bien à table , et font fête au festin. Le marquis bourre la mère Thomas , il couvre sans cesse son assiette , espérant que cela calmera son caquet ; mais madame Thomas est une luronne qui sait faire deux choses à la fois. Tout en mangeant , elle s'écrie à chaque instant :
 « Ah Dieu ! que c'est bon ! Ah ! queu joli
 » fricot !..... j' n'avions jamais rien mangé
 » de c' goût-là !..... Ah ! Thomas , mon
 » garçon , on ne faisait pas de si bonnes
 » fricassées à not' petit cabaret de l'*Ane*
 » *savant* !... T'en souviens-tu , Cadet ?

» — Qui veut des truffes ?... qui n'a pas
 » de truffes ? » s'écrie M. de la Thomassi-

nière en tâchant de couvrir la voix de madame sa mère. Mais madame Destival, qui a fort bien entendu, lui dit : « Comment, » madame, est-ce que M. de la Thomassinière a jamais tenu un cabaret ?

» — La Thomassinière ! » répond la mère Thomas en vidant son verre, « qu'est-ce que c'est que ça, mon cœur ?

» — C'est monsieur votre fils, madame...

» — Comment ! est-ce que tu ne t'appelles pas Thomas, mon garçon ? C'est donc ça que tous ces singes verts, qui sont brodés en or dans ton antichambre, disaient que ça n'était pas ici ta demeure !... Et pourquoi donc, Thomas, que t'as quitté le nom de ton père ? Est-ce que tu ne le trouvais pas assez beau ? Sais-tu bien que c'était un honnête homme qui vendait du vin à six sous le litre, sans mettre de la drogue dedans, comme tous vos sacripands de Paris....
» *Excusez*, la société...

» — Monsieur votre fils, dit le marquis, s'appelle maintenant de la Thomassi-

» nière... d'une terre qu'il a achetée... C'est
» d'ailleurs l'usage de Paris : on ne change
» pas son nom, on l'alonge un peu... c'est
» plus agréable à l'oreille...

» — Oui, sans doute, » dit la Thomas-
sinière en tâchant de prendre de l'assu-
rance. « Quand on a fait une fortune
» aussi *conséquente* que la mienne... il est
» bien permis d'oublier... D'ailleurs, comme
» dit monsieur le marquis... cela se fait
» tous les jours !...

» — Ah ! c'est différent, reprend la
» mère Thomas, si t'as acheté des terres...
» C'est pis que le marquis de Cabaras !.....
» Mais quoique ça, mon garçon, t'aurais
» ben pu me faire venir plus tôt z'avec toi ;
» car je m'ennuyais un brin dans not' en-
» droit qu'est z'un véritable trou, et avec
» deux cents francs que tu m'envoyais tous
» les aus, je ne pouvais pas faire une
» fameuse ripopée.

» — Ah Dieu ! quelle horreur !..... »
s'écrie une dame coiffée d'un béret orné
d'un oiseau de paradis, en se reculant de

la table, tandis que les hommes se regardent en riant, et que M. de la Thomassinière alonge ses pieds sous la table pour tâcher de rencontrer ceux de madame sa mère, qui est assise en face de lui, et à laquelle il fait en vain des signes pour l'engager à se taire.

« Quoiqu'elle a donc c'te dame? » dit la mère Thomas en regardant la dame au béret. « Est-ce qu'elle se trouve mal aussi!.. » comme elle me fait des yeux, avec sa » queue de cerf-volant sur la tête....

» — Ma mère..... je vous supplie!..... » balbutie la Thomassinière en jouant des pieds.

« — A bas!... à bas donc!... i' gnia des » chiens sous la table, Cadet; en v'là déjà » deux ou trois qui me passent sur les » jambes. Fais-leur donc donner la patée, » et qu'ils nous laissent tranquilles..... » A boire!... qu'est-ce qui verse?... est-ce » toi? mon vieux? »

C'est au marquis que la mère Thomas s'adresse; celui-ci prend un flacon de ma-

dère placée devant lui , et remplit le verre de sa voisine qui ne veut jamais boire sans trinquer.

« — Qu'est-ce que c'est que ce vin jaune-
» là , mon petit ? — C'est du madère , ma-
» dame. — C'est-i bon , mon fiston ? — Par-
» fait ! celui-ci est le meilleur que j'aie encore
» bu. — Alors, à ta santé, l'éventé ! à la vô-
» tre, vieux renard !.... »

C'était à son voisin de gauche que madame Thomas s'adressait. Ce voisin était un vieux chevalier coiffé et poudré comme sous la régence , qui semblait fort mécontent de se trouver assis près de la mère de M. de la Thomassinière , retournait la tête toutes les fois qu'elle le regardait , et ne répondait pas quand elle lui adressait la parole.

Cette fois , madame Thomas tient son verre tendu dessus l'assiette du vieux chevalier , il n'y a pas moyen de la laisser ainsi sans lui répondre , et le voisin murmure avec un air de mépris : « Je ne trin-
» que pas, madame.

» — Ah ! tu ne trinques pas , l'échalias !..
» Eh ben ! on s'en passera , v'là tout. C'est
» pas l'embarras , t'as l'air aimable comme
» un clou de girofle !... A ta santé , mon
» fieu ! à la vôtre messieurs , mesdames
» et toute la société... à la tienne aussi ,
» singe vert qui ne voulait pas me laisser
» entrer. »

C'est à Lafleur que ce compliment est adressé , et M. de la Thomassinière se frappe le front de désespoir , tandis que le marquis se tue de répéter : « C'est bien
» cela ! les anciens usages patriarcal... on
» boit à la santé de chacun..... Les enfans
» de Noé trinquaient toujours entre eux. »

Madame Thomas a avalé le verre de madère d'un trait ; mais lorsqu'il est bu , elle fait la grimace , et regarde le marquis en s'écriant : « Ah Dieu ! que c'est mauvais
» ton nadère !..... Ah ! mes enfans ! ça sent
» le pissat d'âne à pleine bouche !... »

Toutes les dames font un cri et se cachent la figure sous leur serviette ; les hommes rient ; madame Thomas , qui ne

voit rien que de très-naturel dans ce qu'elle a dit, et croit que l'on partage sa gaieté, se fait verser d'un autre vin, tandis que monsieur son fils se laisse aller sur sa chaise en murmurant : « Je suis un homme » perdu ! »

Plus madame Thomas boit, plus elle devient bavarde : c'est en vain que le marquis emplît son assiette, que M. de la Thomassinière crie à ses valets : « Servez » donc monsieur, déserved donc madame, » la voix de la grosse maman perce par-dessus toutes celles des gens du bon ton, car les gens du bon ton n'ont pas pour habitude de parler haut.

Le vieux monsieur à ailes de pigeon, que la mère Thomas a appelé clou de girofle, n'a pas digéré cet outrage ; il fait une mine épouvantable, tâche de tourner le dos à sa voisine et murmure entre ses dents : « C'est indigne d'inviter des gens » comme moi pour les compromettre avec » de tels personnages.... Ah ! si jamais on » m'y rattrape !..... Je suis désolé d'être » ici. »

Malgré cela, le vieux chevalier ne s'en va pas ; et il mange et boit comme quatre, parce qu'il faut bien se dédommager de la contrariété que l'on éprouve.

La mère Thomas veut de tout, elle se fait servir de tous les plats qu'elle aperçoit, en disant au marquis : « Qu'est-ce que » c'est que ça, mon petit bel homme? — » Du poulet à la marengo, madame. — » Ah Dieu! comme il est déguisé; c'est » égal, passe-moi-z'en une aile..... Et ce » ragoût noir, là-bas? — Un salmis de » perdreaux aux truffes. — Ça doit être » échauffant; donne-moi un peu de ton » salmigondis aux truffes, je me risque. » Et ce grand plat qui est tout couvert de » sauce?..... — C'est une sultanne à la » chantilly... — Une sultanne! Ah! cher » ami! il nous prend donc pour des » Turcs!... Tu m'en feras goûter aussi, » pour que je connaisse la cuisine de ces » mauvais chiens-là!...

» — Madame Thomas... vous vous ferez » mal; » dit à demi-voix la Thomassinière,

qui voit avec effroi que les yeux de madame sa mère s'animent de plus en plus, et qu'elle veut goûter de tous les vins, comme de tous les plats.

« — Laisse-donc, Cadet, j'ai z'un estomac
» d'autriche!... Tu ne te rapelles donc
» pas ce pari que je fis un jour avec
» not' cousin le gargottier,.... un brave
» homme!..... Il est mort il y a trois ans,
» ce pauvre Chahû!...

» — Lafleur ! Jasmin ! Comtois !... ser-
» vez, ... ôtez cela!... le dessert donc!... »

Monsieur de la Thomassinière a beau crier, madame sa mère n'en poursuit pas moins sa narration :

« — Faut que vous sachiez, mes enfans,
» que Chahû était un des plus forts man-
» geurs de la Brie : c'était un gaillard à
» grosse tête, qui vous troussait, sauf vot'
» respect, un dindon, comme nous avalons
» une mauviète; ne v'là-t-il pas qu'un
» jour, il a t'évu l'envie de gager z'avec
» moi à qui mangerait le plus d'une gibe-
» lotte que j'avais préparée pour une noce

» de maçons. Moi, qui suis fine mouche,
» j'accepte;... mais quand nous sommes à
» moitié du plat, je lui avoue en confi-
» dence que ce sont des chats que j'ai
» fricassés. Là dessus, v'là mon j.... f....
» qui tourne de l'œil, et fait un renard de
» deux aunes dans la chambre... »

Les dames ne veulent pas en entendre davantage; elles se lèvent de table et vont se réfugier dans le salon, M. de la Thomassinière ne sait plus où il en est; il devient tour à tour rouge, jaune et blême: la sueur coule de son front, il se verse du vin dans son assiette et met sa fourchette dans son verre. Les jeunes gens rient de bon cœur et Auguste est du nombre, car il trouve que son hôte mérite bien cette petite leçon. Destival est radieux; ses yeux brillent de plaisir, il les porte sur tout le monde et les reporte ensuite sur la Thomassinière. Quant au marquis de Cligneval, il regarde son hôte d'un air qui veut dire: « Ma foi, j'ai fait ce que j'ai
» pu; mais, vous le voyez, il n'y a pas
» moyen de la contenir.

» Eh ben , pourquoi donc que toutes ces
» jolies femelles s'en vont z'en même temps ?
» dit la mère Thomas : est-ce qu'elles vont
» ensemble aux lieux à l'anglaise?... Tiens,
» c'est comme les poules cheux nous....
» quand l'une y va , faut que les autres la
» suivent »

Un jeune poète , qui avait fait des vers pour madame de la Thomassinière , et qui était fors contrarié de ce que l'arrivée de la mère Thomas , en faisant évanouir Athalie et mettant en fuite les dames , l'empêchait de réciter son quatrain qui devait faire fureur , dit à la grosse maman , tout en grasseyant et en arrangeant son col : « Ma-
» dame , si les Grâces nous fuient ,... c'est
» un peu votre faute...

» — Comment que tu dis ça , mon petit
» chat ? » répond la mère Thomas en met-
» tant ses deux coudes sur la table pour
» mieux regarder le jeune homme.

» — Je dis , madame , reprend le poète ,
» que les Grâces s'effarouchent facilement ,
» et que...

» — Qu'est-ce que tu me chantes donc avec
 » tes Grâces : est-ce que c'est des oiseaux
 » que tu veux apprivoiser ?

» — Madame, les Grâces sont les femmes...
 » les Zéphyr et les Amours volent sur leurs
 » traces ; les Plaisirs et les Ris forment leur
 » cortège , en semant des roses sur leurs
 » pas...

— » Mais!... mais ! queu fricassée nous
 » fais-tu là , mon garçon , avec tes roses
 » que tu mets dans du riz!...

» — Madame , c'est pour vous faire en-
 » tendre qu'il est des mots dont la pudeur
 » s'offense , et qu'il faut , en contant , gazer
 » adroitement certains objets ; car

« Le latin dans les mots brave l'honnêteté ,
 » Mais l'*auditeur* français veut être respecté :
 » Du moindre sens impur la liberté l'outrage
 » Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image. »

La mère Thomas rit aux éclats, et se tourne vers son voisin à ailes de pigeon, qui trempait un macaron dans du vin de Champagne, en faisant toujours une mine renfrognée.

« Comprends-tu ça, toi, vieux sour-
» nois ? lui dit-elle ; ce monsieur qui nous
» dit qu'il a les *sens impurs* ; ça n'est-il pas
» honnête, au dessert, de nous faire un
» aveu comme celui-là !...

» Ah ! madame !... s'écrie le poète en
» devenant rouge de colère, on ne s'est
» jamais permis... — Quoi donc, Biribi ?
» allons, tu te fâches, mon garçon, t'es
» colère comme un dindon ; je vois ça, mais
» moi j' suis bonne enfant, et je n'ai pas
» pus de fiel qu'une puce. Trinquons en-
» semble, ça vaudra ben mieux que de
» nous parler de tes grasses et de tes mai-
» gres ousque je ne connais goutte. Du
» vin, marquis, ... de ce joli petit vin qui
» mousse : ah ! ah ! j' le connais celui-là,
» c'est du champagne ; à la bonne heure,
» c'est pas une attrape, comme ton na-
» dère ! A vot' santé, mes petits choux, à
» la tienne, Thomas. Quoique t'as donc,
» mon fieuf ? tu ne dis rien ; t'as l'air tout
» chose ; est-ce que tu vas te trousser mal
» comme ta femme ? Faut chanter, mes

» enfans , au dessert ça se fait toujours.
 » Allons , qu'est-ce qui commence ? Tho-
 » mas , t'en savais tout plein autrefois ;
 » moi , j' vas vous chanter celle que la
 » femme de Chahû nous a chantée pour
 » ma noce...

« J'entre en train , quand il entre en train ,
 » J'entre en train quand il entre ... »

» Vous ferez *chorus* , mes enfans.
 » Un instant , un instant , madame ! dit
 » le marquis , attendez donc la liqueur et
 » le café. — Ah ! c'est *jusse* , mon ami , ça
 » m'éclaircira la voix. »

En disant cela le marquis s'est levé , et va près de la Thomassinière , qui vient aussi de quitter la table d'un air désespéré. « Cela devient de plus fort en plus fort ! dit tout bas le marquis à son hôte. — Ah ! monsieur le marquis , vous me voyez au désespoir... Je suis confus... Je n'ose plus me retourner !... — Eh , mon cher ! je ne vous en veux nullement , moi ; tous les jours on a une mère... qui

» n'est pas positivement noble... Cela ne
» vous empêche pas d'être un homme que
» j'estime infiniment, et de nous avoir
» donner un dîner délicieux ; mais dans la
» société il y a des gens qui n'ont pas mon
» esprit, et près desquels cela peut vous
» faire du tort. Avec cela que la chère ma-
» man se grise, et je ne sais pas trop ce
» qu'elle finira par nous chanter.

» — Et moi qui attends ce soir plus de
» quatre-vingts personnes pour le bal ;
» tout ce qu'il y a de plus élégant, de plus
» distingué dans Paris!... Sauvez-moi,
» monsieur le marquis, je mets à vos pieds
« ma caisse, ma bourse, mon crédit!...

» — Mon cher la Thomassinière, l'amitié
» que je vous porte suffira pour... Malgré
» cela, je crois que j'ai une lettre de change
» de deux mille écus à rembourser demain...

» — C'est moi seul que cela regardera,
» monsieur le marquis. — Il faudrait trou-
» ver un moyen pour faire partir tout le
» monde. — Oui, et le plus tôt possible!...

» — Attendez... Je conçois... Oui ma foi...

» L'idée est bonne. — Ah monsieur le mar-
» quis!... ma reconnaissance... — Cela vous
» coûtera peut-être un peu cher ,... mais
» je ne vois pas d'autre expédient... — Je
» fais tous les sacrifices possibles. — Il
» suffit... laissez-moi faire... Remettez-vous
» à table sans faire semblant de rien...
» Dites à vos valets d'exécuter mes ordres
» et attendez-en l'effet. — Lafleur, Jasmin,
» Courtois , obéissez à M. le marquis plus
» qu'à moi-même. »

Le marquis sort de la salle à manger suivi des valets, et la Thomassinière se remet à table. On apporte le café, les liqueurs. Bientôt le marquis revient, et reprend sa place près de madame Thomas, en jetant un coup d'œil rassurant à son hôte.

La mère Thomas fredonne déjà en buvant son café. « Mes enfans, dit-elle, il
» faut que nous dansions ce soir; je me
» sens rajeunie de vingt ans. Thomas,
» t'auras ben un crinrin, j'espère?....
» Donne-moi donc un petit verre, marquis,

» mais pas de ces douceurs sucrées qui
 » vous restent au gosier... donne-moi du
 » raide, mon ami, du dur, i' gnia que ça
 » qui fasse du bien. »

Madame Thomas a déjà pris deux petits verres d'eau-de-vie, un de rum et un de kirch; elle assure que cela la rafraîchit et ne semble pas disposée à s'arrêter, lorsqu'une fumée épaisse sort de la cour et pénètre dans les appartemens. Chacun se regarde avec inquiétude.

« I' m' semble qu'il tombe un brin de
 » brouillard, dit la mère Thomas; ça sent
 » le roussi, mes enfans : est-ce que vous
 » avez un gueux sous vous?... »

Les valets entrent d'un air effrayé en s'écriant : « Le feu est à la maison ! »

« Le feu ! » répètent tous les convives en se levant de table; la mère Thomas, seule, reste sur sa chaise en disant : « Eh
 » ben, gnia qu'à jeter de l'eau dessus,
 » v'là tout. »

» — Le feu chez moi ! dit M. de la Thomassinière en regardant le marquis. Mais

» comment se fait-il?... où donc a-t-il pris?
» — Dans la cour... sous la remise... Il y
» avait de la paille, quelqu'un aura laissé
» tomber une lumière par-là... Tenez,
» monsieur, voyez,... voyez quelle fumée
» dans la cour. »

Comme il est alors près de neuf heures du soir, les flammes que jettent plusieurs bottes de paille, auxquelles le marquis a fait mettre le feu, éclairent déjà toute la cour. Le cri : *au feu!* s'est bientôt répandu de tous côtés; il a pénétré dans le salon, et les dames qui s'y étaient réfugiées pour fuir la compagnie de madame Thomas, en sortent, en jetant les hauts cris, et en appelant leur père ou leur mari.

Ces messieurs tâchent de rassurer ces dames en disant : « Ce n'est rien.... Ce ne
» sera rien, mais il faut nous en aller le
» plus vite possible;... prenez vos chals,
» vos chapeaux,... dépêchez-vous, il ne
» faut jamais que les dames restent au mi-
» lieu du désordre;... nous vous accom-
» pagnerons. »

Cependant le feu, que le marquis a fait allumer pour faire fuir tout le monde, et que les gens de la maison ne songent pas à éteindre parce qu'ils savent que c'est une ruse de leur maître, se communique réellement à la remise et de là à l'écurie ; pendant que les dames courent après leurs chapeaux, et que les valets parcourent les appartemens en criant : *au feu !* le danger est devenu réel, et on ne s'en aperçoit que lorsqu'une partie de la cour est déjà la proie des flammes.

Alors le tumulte, la confusion règnent partout : les dames se sauvent dans la rue ; l'une perd son turban, l'autre son béret, plusieurs s'évanouissent. Auguste emporte Athalie dans ses bras, et va la déposer sur un banc de pierre de la rue voisine ; au milieu de ce bouleversement, la mère Thomas se décide enfin à quitter la table, et retroussant ses jupons jusqu'aux genoux, se met à courir en criant : « Voyez-
» vous tous les amis de Thomas ! ces gueur-
» dins-là se sauvent au lieu de faire la

» chaîne !... et i' me laisseraient griller ni
» pus ni moins qu'un marron ! »

Le résultat de la petite ruse du marquis fut une aile de l'hôtel de brûlée , quatre chevaux rôtis , trois pompiers blessés , dix chals égarés , quinze chapeaux volés , six mèches de cheveux grillées , trois bracelets perdus et deux peignes cassés ; mais avec vingt mille francs M. de la Thomassinière en fut quitte , et du moins madame sa mère ne fut pas connue de la nombreuse société qu'il attendait le soir.

CHAPITRE IV.

Ce qu'on avait prévu.

LE lendemain de la scène qui venait de se passer à son hôtel, M. de la Thomassinière partit avec Athalie pour l'Angleterre, où ils résolurent de rester jusqu'à ce qu'on eût oublié à Paris le scandale que la grosse maman avait causé ; quant à celle-ci, on la fit repartir sur-le-champ pour son village, avec défense expresse de le quitter jamais, sous peine de se voir retirer les deux cents francs de pension que son généreux fils voulait bien lui faire.

La sottise de la Thomassinière, qui rougissait de sa mère depuis qu'il avait fait fortune, la petitesse d'Athalie, qui avait feint de

se trouver mal , pour ne point embrasser la mère Thomas , rendirent leur éloignement peu sensible à Auguste; mais ce n'était que chez eux qu'il voyait M. de Cligneval , et Bertrand disait : « Il me semble , mon lieu-
» tenant , que nous n'entendons pas parler
» de ce marquis qui vous doit cent louis?
» — Peut-être aujourd'hui aurai-je de ses
» nouvelles. — Et la petite laitière , quand
» irons-nous la voir? la remercier de ce
» qu'elle vous a apporté? Les poulets étaient
» excellens! j'ai été obligé de les manger ,
» moi , pendant que vous dîniez en ville...
» — Je ne crois pas que Denise songe beau-
» coup à nous !... n'a-t-elle pas un amou-
» reux?... ne doit-elle pas se marier?... —
» Est-ce une raison pour ne point la re-
» mercier de ses poulets , mon lieutenant?
» — Elle venait peut-être à Paris pour m'in-
» viter à sa noce. — Je ne sais ce qu'elle
» venait faire ,... mais elle semblait péné-
» trée en s'éloignant. Elle a dit qu'elle ne
» vous dérangerait plus... et j'ai vu des
» larmes dans ses yeux, ça m'a ému, moi,

» je l'avoue ;... cette petite est si gentille ,
» et on voit bien que ses pleurs ne sont pas
» de contrebande. »

Auguste semble réfléchir à ce que dit l'ancien caporal , lorsqu'on sonne avec violence. Bertrand vient annoncer qu'un vieux monsieur , qui a la figure toute renversée , demande M. Dalville , et Auguste reconnaît avec surprise M. Monin , dont les yeux , plus effarés que de coutume , semblent annoncer quelque événement extraordinaire.

« C'est vous , monsieur Monin , » dit Dalville , en présentant un siège à l'ex-pharmacien , qui , malgré son trouble , répond en s'asseyant :

« Comment va l'état de votre santé ,
» monsieur Dalville ? — C'est à vous que je
» dois demander cela , monsieur Monin ;
» vous avez l'air d'avoir quelque chose...
» puis-je savoir?... — Oui , monsieur... j'ai
» quelque chose de moins !... c'est pour ça
» que je suis venu.... — Comment ! de
» moins , monsieur Monin !... je ne vous

» comprends pas. — Est-ce que vous ne
» savez pas ça? — Quoi, monsieur Monin?
» — Ce que je viens vous dire?... — Pas
» encore; mais si vous vouliez vous expli-
» quer... — Monsieur, c'est que ça m'a
» donné un coup!... — Il me paraît en
» effet que vous êtes un peu troublé...
» — Est-ce que ça ne vous a pas fait le
» même effet? — Je ne sais pas encore quel
» effet cela me fera, monsieur Monin, et
» en quoi me regarde ce que vous venez
» me dire... — Ah! monsieur Dalville... si
» nous avons pu deviner, si nous avons pu
» prévoir.. mais, dame! on n'est pas sorcier;
» c'est ce que j'ai dit à Bichette ce matin,
» parce qu'elle voulait me retirer ma taba-
» tière... — Je n'ai jamais présumé que vous
» étiez sorcier, monsieur Monin; mais je
» vous avoue que je vous trouve dans ce mo-
» ment incompréhensible... — Monsieur,
» c'est que je n'en suis pas encore revenu....
» — Revenu de quoi? — Et Bichette assure
» qu'il vous a mis dedans aussi... »

Dalville perd patience, et regarde Ber-

trand qui se promène dans la chambre , en murmurant : « Si j'avais une compagnie » d'hommes comme celui-là à former , je » commencerais par les attacher à la queue » d'un cheval que je ferais courir au grand » galop. »

Monin tire sa tabatière , se calfeutre les narines , et reprend : « Je suis venu chez » vous , monsieur Dalville , pour savoir si » par hasard vous avez découvert de quel » côté il est allé? — Mais qui cela , monsieur » Monin ? pour Dieu , expliquez-vous mieux ; » depuis une heure vous me parlez sans » que je comprenne un mot à ce que vous » dites. Que vous a-t-on fait enfin? — On » m'a volé , monsieur !... — Volé? — C'est » à-dire emporté vingt-cinq mille francs... » — Qui cela ? — M. Destival. — Destival ! » — Oui , monsieur... il est parti , il est » sorti de France , à ce qu'on assure... Voilà » ce que j'avais l'honneur de vous dire. »

Auguste a trop bien compris ; il est anéanti , et Bertrand s'approche de Monin en s'écriant : « Que dites-vous là !... Par

» la mort !... Ce M. Destival aurait pu ?...
» — Ah ! c'est monsieur Bertrand !... com-
» ment va l'état de votre santé ?... — Il se-
» rait parti !... avec nos deux cent cin-
» quante mille francs !... — Justement...
» Vous savez bien que vous lui appreniez
» à faire l'exercice !... — Ah ! double co-
» quin !... Nous sommes ruinés , mon lieu-
» tenant !... — Calme-toi , Bertrand ; peut-
» être cette nouvelle est-elle fausse... Je ne
» puis croire que Destival... — C'est ce que
» je disais à Bichette ; je ne pouvais pas
» croire non plus... Mais comment savez-
» vous ?... qui vous a dit que Destival fût
» parti ? — Monsieur , je vas vous dire : il
» m'avait dernièrement vendu mon fonds ,
» et il avait gardé les fonds pour les faire
» valoir , et je lui avais encore donné six
» mille francs il y a huit jours , parce qu'il
» disait que plus il en aurait , et mieux ça
» vaudrait... et cependant Bichette n'était
» pas trop d'avis de lui laisser notre ar-
» gent... mais M. Bibis lui a conseillé de le
» laisser... alors... En usez-vous ?

» — Je cours chez Destival , dit Auguste ,
» en laissant Monin au milieu de son dis-
» cours. — Oui , mon lieutenant , dit Ber-
» trand ; cela vaudra beaucoup mieux que
» d'écouter monsieur... allez, ne perdez pas
» de temps... moi , je vais , de mon côté ,
» tâcher d'obtenir quelques renseignemens
» sur la route que le fripon a prise ; peut-
» être notre voleur n'est-il pas encore loin...
» et dussions-nous crever dix chevaux ,
» nous le rattraperons.

» — Si vous le rattrapez , monsieur Ber-
» trand , vous savez que j'y suis pour
» vingt-cinq mille francs , » dit Monin.
Mais on ne l'écoute plus. Déjà Auguste est
sur l'escalier , le caporal ne tarde pas à le
suivre ; et Monin , se voyant seul avec
le petit jockey , se décide à sortir de chez
Dalville , et à retourner chez lui , en se di-
sant : « Du train dont ils courent ; il n'y a
» pas de doute que ces messieurs parvien-
» dront à attraper notre homme , et je vas
» rassurer Bichette. »

Auguste s'est rendu à la demeure de

l'homme d'affaires. Il s'informe de Destival au portier, et celui-ci lui répond : « Depuis trois jours, on n'a pas vu M. Destival, on ne sait ce qu'il est devenu, ... il n'a rien dit. Le nègre et Baptiste sont aussi partis; mais madame est restée avec sa bonne : elle est chez elle. »

Auguste monte, Julie lui ouvre. Le jeune homme ne remarque aucun changement dans les appartemens, où règne seulement plus de tranquillité qu'autrefois; on l'introduit dans la chambre de madame, qui paraît un peu troublée en apercevant Dalville.

» Le bruit que l'on répand serait-il vrai, madame? dit Auguste; on assure que votre époux est parti... qu'il a quitté la France?

» Hélas!... monsieur!... il n'est que trop vrai, répond Émélie en se laissant aller sur un fauteuil.

» — Comment, madame! il est parti et ne doit point revenir? — Je ne le pense pas, monsieur : il m'a abandonnée... C'est

» un homme abominable!... — Et savez-
» vous ce qu'il m'emporte, madame? —
» Non, monsieur; je n'étais nullement au
» fait de ses affaires. — Deux cent cin-
» quante mille francs : c'est à peu près tout
» ce que je possédais. — Ah! c'est affreux
» de sa part!...

» — Dites donc que c'est un vol, que c'est
» une friponnerie exécrationnelle, s'écrie Au-
» guste, indigné du sang-froid de madame
» Destival; et vous ignorez, madame, de
» quel côté il a porté ses pas? — Je ne sais
» rien du tout, monsieur : je suis accablée,
» anéantie comme vous! — Votre époux me
» ruine, madame. — Vous m'en voyez dé-
» solée, monsieur; mais que voulez-vous
» que j'y fasse! — Il me semble, madame,
» que cet événement peut vous attirer, à
» vous-même, de fâcheuses affaires. — Moi,
» monsieur, je n'ai rien à démêler avec les
» créanciers de M. Destival, nous étions
» séparés de bien; ce logement a été loué
» sous mon nom, tout ce qui est dedans
» est à moi. Est-ce ma faute si M. Destival

» a fait de mauvaises spéculations? Est-ce
» la première fois qu'une telle chose arrive?..
» Ne suis-je pas la plus à plaindre?... il
» m'emporte ma dot, monsieur, et cer-
» tainement le mobilier qui me reste ne la
» vaut pas... D'ailleurs, monsieur, faites
» ce que vous voudrez, poursuivez-moi, ...
» mettez-moi sur la paille, si tel est votre
» désir... »

Auguste ne répond rien ; mais il sort brusquement de chez madame Destival, en maudissant la friponnerie de l'homme d'affaires.

Bertrand revient sans avoir découvert les traces du fugitif ; pendant trois jours il se met en campagne, tandis qu'Auguste fait de son côté toutes les démarches nécessaires ; mais il paraît certain que Destival est déjà hors de France, c'est tout ce qu'il apprend sur son compte

Auguste tâche de rappeler sa gaieté pour supporter ce coup avec philosophie ; Bertrand se garde bien de faire, dans ce moment, des représentations à son maître,

il sent que l'instant serait mal choisi. Mais lorsqu'on a perdu tout espoir de découvrir les traces du fripon qui emporte la fortune de Dalville, Bertrand songe à la petite créance du marquis de Cligneval, et Auguste consent à ce qu'il se rende chez lui.

Bertrand y court, et demande M. le marquis. « Il ne loge plus ici, dit le portier. — Et où demeure-t-il maintenant? » — Il est allé prendre les eaux... — Et quelles eaux, morbleu? — Ma foi, monsieur, il ne l'a pas dit. »

Bertrand est furieux : il revient en jurant apprendre cette nouvelle à Auguste, qui la reçoit assez tranquillement.

« Quoi ! mon lieutenant, on vous emporte encore cent louis, et vous n'êtes pas plus en colère ? dit Bertrand. — Ma foi, mon ami, quand on est ruiné, cent louis de plus ou de moins, cela ne vaut pas la peine de se chagriner. — Avec cela on passe encore du temps... Ce maudit marquis!... j'en avais le pressentiment!... » — Je le retrouverai... — Il ne vous paiera

» pas. — Bertrand , il faut faire l'état de ma
» caisse , que je sache ce qui me reste. —
» Ce sera bientôt fait , mon lieutenant. »

Bertrand s'achemine tristement vers le secrétaire , et revient présenter , en soupirant , l'état de leurs finances.

« Dix-huit mille six cent quarante francs,
» dit Auguste , en lisant le total : ma foi ,
» je ne pensais pas être encore si riche. —
» Je n'ai pas compté les cent louis du mar-
» quis , ni ce que vous doivent plusieurs
» de vos amis. — Je crois que tu as aussi
» bien fait. Mais il faut que je sache aussi
» ce que je dois ; tu feras avertir mon tail-
» leur , mon bottier , mon sellier... Tu
» paieras leurs mémoires ; quand j'étais
» riche je pouvais devoir , mais lorsqu'on
» n'a plus de fortune , on ne doit pas se
» permettre de faire des dettes. — Vous
» parlez comme le grand Turenne , mon
» lieutenant. Demain tous les mémoires
» seront acquittés. »

Les mémoires payés , il reste à Auguste seize mille quatre cents francs. Bertrand

dit : « Ajoutons à cela un beau mobilier ,
» du vin dans la cave et avec de l'ordre ,
» de l'économie on peut encore attendre
» les événemens.

» — Bertrand, il faut maintenant ôter de
» cette somme cent écus, que j'ai promis
» de payer pour une jolie lingère, dont un
» barbare huissier voulait saisir les meu-
» bles ; deux cents francs que je prête à
» Virginie, et dix louis pour des bracelets
» que j'achète ce soir. »

Bertrand manque d'avaler la plume qu'il tenait à sa bouche, et s'écrie : « Mon
» lieutenant, vous n'y pensez pas : bientôt
» il ne vous restera rien. — Écoute, mon
» ami, j'avais promis de donner tout cela
» lorsque j'étais encore riche ; parce qu'un
» fripon me ruine, faut-il que je manque
» à mes promesses?... Tu ne le voudrais
» pas toi-même ; mais je te jure que ce sont
» mes dernières folies. Désormais je veux
» être la sagesse même. D'ailleurs songe
» donc que nous aurons encore le produit
» de la vente de mes deux chevaux et de

» mon cabriolet, car je ne dois plus me
» permettre d'avoir voiture!... il faut que
» je diminue ma maison, ... que je renvoie
» Tony, ... et que j'aie à pied... Cela te
» chagrine, Bertrand? — Pour vous, mon
» lieutenant! — Eh! mon ami, je m'en
» porterai peut-être mieux. L'exercice est
» nécessaire à la santé, je t'ai entendu
» dire cela cent fois. Crois-tu que les gens
» qui vont à pied ne valent pas ceux qui
» roulent en carrosse!... — Ah! mon lieu-
» tenant, vous ne me croyez pas si bête! —
» Eh! bien, mon ami, pourquoi donc re-
» gretter ce dont on peut si bien se pas-
» ser?... Avec de l'argent n'a-t-on pas tou-
» jours voiture ou cabriolet à ses ordres,
» sans avoir des chevaux et un jockey à
» nourrir? vraiment je ne conçois pas main-
» tenant pourquoi j'avais un cabriolet...
» — Mais toutes ces grisettes qui venaient
» vous conter leurs petits chagrins, pour
» que vous les consoliez; ces grandes dames
» dont vous faisiez la conquête, ... pensez-
» vous, mon lieutenant, que votre ca-

» briolet n'était pas pour quelque chose
» dans la tendresse qu'elles vous témoi-
» gnaient? — Ce serait une raison de plus
» pour que je ne le regrettasse pas!... Je
» vais connaître maintenant le cœur de
» ces dames : je vais être certain d'être
» aimé pour moi-même, ... et du moins si
» je triomphe d'une jeune beauté, si je
» l'emporte sur un rival, je ne craindrai
» plus de ne devoir qu'à ma fortune la pré-
» férence qu'on m'accordera. — Vous ver-
» rez tout à l'heure, mon lieutenant, que
» c'est pour votre bonheur que ce fripon
» vous a emporté votre bien! — Ma foi!...
» que sait-on?... après tout, ai-je donc
» tort de prendre la chose du bon côté? —
» Non certes; il y a bien des gens qui ne
» pourraient pas trouver un bon côté à un
» pareil événement; mais enfin, ... par-
» donnez mes craintes, monsieur; ce que
» vous possédez ne durera pas éternelle-
» ment, malgré toute l'économie que nous
» pourrons mettre dans notre dépense, ...
» et alors, ... que ferez-vous, mon lieu-

» tenant : car on ne vit pas de rien qu'avec
» sa gaieté.—Ma foi alors !.. nous verrons,
» mon cher Bertrand ; j'ai quelques talens ,
» eh bien ! je les utiliserai , je travaillerai.
» — Vous travailler, monsieur!.. dit Ber-
» trand , en se retournant pour essuyer
» une larme.—Pourquoi pas, mon ami ? —
» Parce que vous n'y êtes pas habitué...
» parce que cela vous semblerait trop dur...
» parce que je ne le souffrirais pas , enfin...
» et... Mais ne parlons plus de cela... Vous
» avez raison , il vaut mieux s'étourdir...
» Qui sait ! nous retrouverons peut-être
» votre voleur!... — C'est cela , mon cher
» Bertrand ; va , il faut toujours espérer ,
» on n'en est pas plus pauvre , et l'on s'en
» porte mieux. »

Auguste sort pour aller se distraire près
d'une petite lingère, et Bertrand descend
lire à Schtrack la vie du grand Turenne.

CHAPITRE V.

Scènes de société.

LE cabriolet est vendu, le petit jockey a trouvé une autre condition. Depuis que madame Saint-Edmond voit que son voisin diminue son train, elle ne daigne plus le regarder, et passe près de lui sans même le saluer. Bertrand est indigné de l'impolitesse de la voisine; Auguste en rit en disant : « Me voilà certain que cette » femme-là ne m'a jamais aimé, et il est » toujours agréable de savoir à qui l'on a » affaire. »

Mais Bertrand murmure tout bas :
« Qu'elle perde encore son carlin!... et,
» si je le trouve, je lui fais faire une fac-
» tion dont il ne sera pas relevé.

Auguste continue de chercher des dis-

tractions dans le monde, et comme ordinairement les distractions coûtent cher; tout en se promettant d'être raisonnable, il dépense beaucoup plus qu'il ne devrait; il se croit sage parce qu'au lieu de perdre cinquante louis dans une soirée, il ne perd que cinquante écus; parce qu'au lieu de louer deux loges aux spectacles, il se contente de prendre des billets au bureau, et parce qu'il va en fiacre au lieu d'avoir son cabriolet. Mais ces dépenses sont encore trop considérables pour quelqu'un qui n'a qu'un faible capital et point de revenu. Bertrand voit avec effroi que leurs fonds ne dureront pas aussi long-temps qu'il l'espérait; il n'ose faire à Auguste des observations; mais il lui dit souvent : « Allons » donc voir la jolie laitière, monsieur, et » ce petit Coco que vous aimez tant; cela » vous distraira... Nous passerons quelques » jours au village, et les distractions y » coûtent moins cher qu'à Paris. »

Auguste diffère toujours; il ne dit pas à Bertrand le motif qui lui fait redouter

d'aller à Montfermeil ; mais il se sent peiné , en songeant qu'il ne peut plus faire pour l'enfant tout ce qu'il espérait ; il croit que l'on a employé ce qu'il a laissé pour lui ; et , habitué à ne suivre que le mouvement de son cœur , à donner avec profusion , il soupire à l'idée d'être obligé de calculer ses bienfaits. Ce chagrin est le plus vif que la perte de sa fortune lui ait encore fait éprouver.

Après six semaines d'absence M. et madame de la Thomassinière sont revenus à Paris. Leur hôtel est de nouveau le rendez-vous des gens qui aiment les bons dîners , les soirées , les bals , et le vieux chevalier à ailes de pigeon n'est pas un des derniers à y revenir , quoiqu'il ait juré au dernier dîner qu'on ne l'y prendrait plus. Les marquis , les petits-mâtres , les élégans , les poètes et les financiers n'ont garde de parler de madame Thomas à M. de la Thomassinière , et celui-ci se dit en se frottant les mains : « C'est oublié on n'y » pense plus... cela ne m'a fait aucun tort...

» malgré cela , j'ai bien fait de passer six
» semaines en Angleterre , cela a laissé aux
» souvenirs le temps de s'effacer. »

M. de la Thomassinière se trompe : la visite de madame Thomas n'est point oubliée ; mais tant qu'il sera riche , tant qu'il donnera de belles fêtes et de grands dîners , on continuera d'aller chez lui et de lui faire accueil ; qu'il cesse d'être opulent , et chacun le trouvera ce qu'il est , un fort sot , un fort grossier personnage , Il n'avait donc pas besoin de faire le voyage d'Angleterre... Mais il est vrai qu'il ne s'est pas dit tout cela.

La fuite de Destival a fait du bruit. On en parle chez la Thomassinière qui s'écrie :
« J'étais certain que cet homme-là tourne-
» rait mal !... Il se croyait autant de moyens
» que moi ; il prétendait faire fortune
» comme moi !.... Comme si ma capacité
» était donnée à tout le monde !..... On
» dînait très-mal chez lui..... mauvaise
» chère , mauvais vins , et il se figurait
» donner des dîners comme les miens !....

» J'ai dit cent fois cet homme-là *s'enfoncera*,
» et, en effet, ça n'a pas manqué.

» — Sa femme était trop coquette, dit
» Athalie; elle voulait suivre toutes les
» modes; porter des cachemires.... elle
» avait pris ma couturière...

« — Elle avait pris votre couturière?
» madame, s'écrie M. de la Thomassinière;
» vous conviendrez que cela n'avait pas le
» sens commun !. ... Ces gens-là avaient
» perdu la tête!... prendre votre coutu-
» rière! la femme d'un petit homme d'af-
» faire !...

» — Mais elle est toujours à Paris, »
dit le marquis de Cligneval, qui est présent
à cet entretien, « je l'ai aperçue il y a
» quelques jours dans un boghey, et plus
» élégante que jamais...

» — Bath ! vraiment ? dit le spéculateur ;
» elle était fort élégante ? Au fait, elle
» avait beaucoup plus d'esprit que son
» mari !..... Il paraît que les affaires de
» celui-ci lui sont étrangères... elle aura
» pris ses mesures d'avance..... elle a bien

» fait, certainement on ne peut pas la
» blâmer. »

Cette conversation est interrompue par l'arrivée de Dalville, qui n'avait pas encore été chez les Thomassinière depuis leur retour d'Angleterre.

« Eh ! c'est monsieur Dalville ! » dit le spéculateur en allant au-devant du jeune homme d'un air empressé, tandis que le marquis court prendre la main d'Auguste en s'écriant : « Que je suis charmé de vous
» voir, mon aimable ami ! par Dieu ! je
» comptais aller chez vous ces jours-ci... Je
» me disais : on ne le voit plus !.... Que
» diable devient-il ?

« — En effet, » dit Athalie en faisant à Auguste un sourire gracieux, « vous ne
» vous êtes pas empressé, monsieur, de
» venir nous voir depuis plus de dix jours
» que nous sommes revenus... C'est fort
» mal... Vous savez toute l'amitié que nous
» vous portons.

« — Vous êtes trop bonne, madame, » dit Auguste en s'asseyant près de la petite-

» maîtresse; mais j'ai eu des affaires... Vous
» avez sans doute appris que Destival...

» — Nous en parlions à l'instant, dit la
» Thomassinière, et je disais à M. le mar-
» quis, mon ami, que son escapade ne
» m'avait nullement étonné!.... Je crois
» même que je l'avais prévue!

» — C'est, vrai, vous me disiez cela, ré-
» pond le marquis; mais, moi, j'avoue que
» ces choses-là me passent toujours! Faire
» faillite!.... emporter l'argent des autres!
» c'est affreux!.... Qu'on emporte le sien,
» pardieu! tant qu'on voudra! mais trom-
» per des personnes qui ont confiance en
» notre bonne foi!.... qui nous donnent
» leurs, affaires à gérer!... qui s'en rappor-
» tent à notre probité!... oh! je ne par-
» donnerai jamais ça!

» — Ni moi, s'écrie la Thomassinière,
» je ne pardonnerai jamais à quelqu'un de
» faire de mauvaises affaires! Je dirai plus
» je ne le recevrai pas chez moi! oh! du
» moment que votre crédit baisse, bien le
» bonsoir! restez chez vous! je ne connais

» que cela!... parce qu'enfin il faut de la
» probité, comme disait M. le marquis, et
» avec les gens riches, on n'est jamais
» compromis. »

Dalville sourit de la chaleur que ces messieurs mettent à soutenir leur amour pour la probité, et reprend au bout d'un moment :

« Savez-vous ce que Destival m'a em-
» porté, à moi ?

» — Non, dit la Thomassinière, est-ce
» qu'il vous aurait dupé?... Je vous croyais
» trop fin pour vous laisser attraper,
» monsieur Dalville!

» — Eh ! monsieur, en affaires d'intérêt,
» les plus fins sont ordinairement les plus
» sots!.... Il n'y a pas besoin d'esprit pour
» s'enrichir ; c'est une vérité dont le monde
» nous offre chaque jour la preuve...

» — M. Dalville plaisante toujours, »
dit Athalie en riant ; tandis que la Thomassinière dit bas au marquis : « Ce jeune
» homme-là n'entend rien aux affaires.....
» Ça me fait de la peine pour lui.

» — Et combien vous a emporté ce fripon ? dit le marquis.

» — Deux cent cinquante mille francs.

» — Peste ! s'écrie la Thomassinière , mais
» c'est une somme très-ronde ! Deux cent
» cinquante mille francs !..... Il faut avoir
» les reins forts pour supporter une telle
» faillite...

» — Ma foi , je la supporte le mieux que
» je puis !... C'est le cas d'être philosophe...

» — J'entends ; cela veut dire que vous êtes
» encore très-riche !..... — Pas du tout , il
» ne me reste rien , au contraire ; Destival
» m'a emporté mon capital , et dans quel-
» ques mois il faudra que je m'occupe aussi
» de faire fortune. »

La figure de M. de la Thomassinière s'allonge , celle du marquis devient inquiète ; Athalie seule semble prendre intérêt à la position d'Auguste.

« Quoi ! vraiment , monsieur Dalville ,
» dit-elle ; ce vilain homme vous a ruiné ?
» — Oui , madame , le fait n'est que trop
» certain. — Et vous prenez cela aussi

» tranquillement? — Quand je me déses-
» pérerais, cela ne me rendrait pas mon
» argent!...

» — Il est certain, dit le marquis, que
» la philosophie est une belle chose... Elle
» aide à supporter les événemens... elle
» nous rend supérieurs à l'adversité, et...
» Mais je ne me rappelle qu'on m'attend
» quelque part pour manger une dinde
» aux truffes... J'ai promis de me trouver
» à l'ouverture, et un homme d'honneur
» n'a que sa parole... au revoir mes bons
» amis... »

Le marquis se lève et va sortir du salon,
lorsque Dalville court à lui et l'arrête en
lui disant à l'oreille : « Pardon, mon cher
» monsieur de Cligneval; mais vous avez
» sans doute oublié une petite dette de cent
» louis. Si je me permets de vous la rappé-
» ler, c'est que vous devez penser que, dans
» ce moment, j'ai besoin de rentrer dans
» mes fonds.

» — Ah! mon cher ami, que me dites
» vous là!... Pardieu! cela m'était sorti de

» la tête.... — Vous deviez me rendre cela
» dans la même semaine, et comme il y a
» déjà plus de deux mois, j'ai pensé, en
» effet, que vous aviez oublié cette baga-
» telle. — Entièrement, mon cher ami,
» entièrement; je n'ai de mémoire que
» pour les choses importantes, et cent louis,
» vous sentez bien que c'est une misère.....
» envoyez chez moi... — On n'a pas donné
» votre adresse à votre ancienne demeure.
» — Ah! c'est vrai! je suis en camp vo-
» lant... J'enverrai cela chez vous, cela
» vaudra mieux.... Mais on m'attend.... la
» dinde doit être servie... C'est un déjeu-
» ner d'hommes.... et j'ai promis d'être
» exact... Je tiens beaucoup à ma parole...
» — Ainsi, je puis compter que bientôt...
» — Oui, demain au plus tard, vous
» aurez de mes nouvelles.... Adieu.... par-
» don... si je vous quitte si vite... mais une
» dinde aux truffes, cela n'admet aucun
» retard. »

Et M. de Cligneval, qui tient essentiellement à sa parole lorsqu'il s'agit d'un

dîner ou d'un déjeuner, se débarrasse de son créancier, et s'échappe du salon ; mais comme il ne se soucie point de rencontrer souvent Dalville chez son ami la Thomassinière, arrivé dans l'antichambre, M. le marquis dit à un domestique d'aller tout bas annoncer à son maître que M. de Cligneval a quelque chose de secret à lui communiquer.

Le valet fait la commission. La Thomassinière s'empresse de venir rejoindre le marquis, dont il se croit trop heureux d'être le très-humble serviteur.

« Que me voulez-vous, mon cher marquis ; je suis à vos ordres, s'écrie le parvenu. Chut ! Passons dans votre cabinet, mon ami ; Dalville me croit parti, je ne veux pas qu'il me rencontre en sortant. »

On se rend dans le cabinet de M. de la Thomassinière ; et là, le marquis semble hésiter et ne savoir s'il doit parler.

« Vous me voyez fort embarrassé, » dit-il enfin à la Thomassinière, qui attend

humblement ce qu'il va lui apprendre.

» Embarrassé..... vous !..... est-ce qu'un
 » marquis peut jamais être embarrassé?...
 » Allons, vous plaisantez !... — Non, mon
 » ami, non !..... Eh mon Dieu !..... parce
 » qu'on est né dans les grandeurs !.. parce
 » qu'on jouit de quelque considération.....
 » et qu'on a du pouvoir... est-ce que vous
 » croyez qu'on n'en est pas moins homme,
 » et soumis à toutes les faiblesses que la
 » nature nous a départies. — Certaine-
 » ment monsieur le marquis !... que... —
 » Eh mon Dieu !..... nous ne valons pas
 » mieux les uns que les autres !..... Aux
 » yeux des gens d'esprit, qu'est-ce qu'un
 » peu plus ou un peu moins de noblesse?..
 » Quant à moi, je vous le déclare, vous
 » seriez duc, que je ne vous en estimerais
 » pas davantage !..... — Vous êtes trop
 » aimable, monsieur le marquis — Non,
 » je suis franc, voilà tout. »

La Thomassinière cherchait dans sa tête comment cette dissertation pourrait conduire le marquis à la dinde aux truffes qui

l'attendait , lorsque M. de Cligneval reprit :

» C'est au sujet de Dalville que j'ai voulu
» vous parler en secret. Ce jeune homme
» s'est laissé duper comme un sot!.. — Com-
» me un véritable sot, monsieur le marquis.
» — Il avait une assurance !... une suffi-
» sance!... Il ne voulait prendre conseil
» de personne... il croyait savoir conduire
» ses affaires... Cela fait pitié!... — Cela
» fait , comme vous dites , pitié!... — Con-
» fier tout son argent à ce Destival!... Il
» fallait avoir perdu la tête. — D'ailleurs ,
» monsieur le marquis , j'en reviens à mes
» principes : je ne pardonne pas à un hom-
» me de se laisser voler. — Et vous avez rai-
» son ; qu'il vole les autres... c'est à dire ,
» qu'il se moque des autres ; oh ! à la bon-
» ne heure!... c'est de la finesse , c'est du
» tact!... Mais enfin voilà ce Dalville dans
» une très-vilaine position ! — C'est ce que
» j'ai pensé dès qu'il m'a dit qu'il n'avait
» plus rien. — Encore , s'il avait un certain
» rang... des titres... de ces choses qui mè-
» nent à tout... — Oui , s'il était noble en-

» fin ! — Oh , alors il pourrait s'en tirer ..
» Mais du moment qu'on n'est pas noble ,
» il faut être riche ! — C'est juste , cela
» rentre dans mes principes. — Et cela re-
» vient au système d'égalité et de philo-
» sophie que je vous démontrerais tout à
» l'heure. Je m'intéressais à ce Dalville...
» mais l'amitié que j'ai pour vous passe
» avant tout ; c'est pourquoi je crois devoir
» ne vous rien cacher. — Ne me cachez
» rien, monsieur le marquis ! — Savez-vous
» ce qu'il m'a dit tout bas, tout à l'heure
» lorsque j'allais sortir du salon. — Non ,
» je n'en sais rien. — Vous n'en avez pas
» entendu un mot ? — Pes un seul. — Eh
» bien ! mon cher... il m'empruntait de
» l'argent. — Il vous empruntait de l'ar-
» gent ! — Oui, mon cher ; ma foi , je
» vous avoue que cela m'a paru un peu
» leste de sa part ! — Comment leste ! ...
» vous êtes bien honnête, monsieur le mar-
» quis !... c'est pis que cela !... — D'abord,
» je ne le connais pas assez pour... — Et
» quand même vous le connaissiez beau-

» coup !... est-ce qu'on prête de l'argent à
» quelqu'un qui est ruiné, et qui vient
» vous le dire en face.. Moi, qui le connais
» plus que vous, je ne lui prêterais point.
» — Ensuite, c'est qu'il est du plus mau-
» vais ton d'emprunter à quelqu'un chez
» un tiers... — C'est un ton épouvan-
» table !... — Ne pouvait-il pas venir tout
» bonnement chez moi... attendre un au-
» tre moment... mais non... il me saisit
» dans votre salon !... Il a fallu que je
» promette de lui en prêter, sans quoi il
» ne voulait plus me laisser partir. — C'est
» vrai, c'est ce que j'ai remarqué... et
» pourtant vous aviez bien annoncé qu'une
» dinde aux truffes vous attendait, et il me
» semble qu'une telle considération aurait
» dû lui imposer silence. — Vous jugez que
» s'il va comme cela emprunter à toutes
» les personnes qu'il rencontrera chez
» vous, cela vous mettra dans une fausse
» position, et cela chassera de votre maison
» une grande partie de vos connaissances,
» parce que je ne connais rien qu'on re-

» doute plus dans le monde , que de s'en-
» tendre emprunter de l'argent.

» — Ah ! mon Dieu ! s'écrie la Thomas-
» sinière , en se promenant à grands pas
» dans son cabinet. Mais un homme com-
» me cela serait une peste ,... un véritable
» fléau.... Je crois que j'aimerais encore
» mieux voir arriver madame Thomas ! —
» Je vous assure mon ami , que cela vous
» ferait moins de tort. — Soyez tranquille !...
» je mettrai bon ordre à cela... Oh ! je
» n'irai pas par quatre chemins... Dès de-
» main , mon suisse recevra mes ordres ;
» nous n'y serons jamais pour M. Dal-
» ville !... Vous entendez bien , *jamais*. —
» Mon ami , faites ce que vous jugerez
» convenable... Cela me fait de la peine ,
» pour ce jeune homme que j'amaï beaucoup.
» Mais enfin , j'ai dû vous instruire.
» Ah ! monsieur le marquis , vous m'avez
» rendu un service éminent !... un service
» que je n'oublierai de ma vie !... Recevoir
» chez moi un homme qui emprunte de
» l'argent à mes connaissances !... qui fini-

» rait par m'en demander à moi-même ...
» Songez qu'il n'est ruiné que depuis peu
» de jours , et s'il emprunte déjà , qu'est-ce
» qu'il fera donc dans quelque temps....
» Est-ce qu'on peut savoir où cela s'arrê-
» tera ! — Je vous ai prévenu, j'ai fait ce
» que l'honneur m'ordonnait, maintenant
» je vais dire un mot à la dinde en ques-
» tion... Adieu, mon ami. — Monsieur le
» marquis, j'espère que demain vous dîne-
» rez avec nous... Je vous assure que vous
» ne rencontrerez pas Dalville chez moi. —
» En ce cas, je serai des vôtres, car vous
» sentez qu'il est pénible de fermer sa
» bourse au malheur ; mais, avec la meil-
» leure volonté du monde, on ne peut pas
» donner tout ce qu'on a... A demain,
» mon cher la Thomassinière. — Votre
» très-humble serviteur, monsieur le mar-
» quis. »

Le marquis éloigné, la Thomassinière se consulte pour savoir s'il rentrera dans le salon. Il se décide à retourner près de Dalville, et pense même qu'il est de son

devoir de commencer à lui faire mauvaise mine, afin qu'il ne lui prenne pas fantaisie d'enfreindre la consigne qu'il compte donner à son suisse.

Dalville est resté avec Athalie. La petite-maîtresse, tout en plaignant le jeune homme, et lui assurant qu'elle prend part à son infortune, s'est rappelé qu'on donnait le soir une pièce nouvelle aux Français, et elle s'écrie : » Je ne puis pas manquer » d'aller là ce soir... Avez-vous loué une » loge, monsieur Auguste?

» — Je ne loue plus de loges, madame, » répond Dalville, je prends modestement » mon billet au bureau... Quelquefois même » je me mets à la queue,... et je ne me » permets plus la brillante avant-scène...

» — Se mettre à la queue ! dit Athalie, » dont la figure devient moins riante. Fi » donc ! qu'elle horreur !... »

Quelques momens après, la jeune coquette s'aperçoit que les bottes de Dalville ont quelques légères taches de boue, et elle s'écrie : « Comment, monsieur, vous

» que je vois toujours si parfaitement
» chaussé!... Vous avez aujourd'hui reçu
» des éclaboussures !....., Vraiment, je ne
» vous reconnais pas là...

» — Madame, ceci est encore une suite
» de mon adversité, lorsque j'avais cabrio-
» let, il m'était bien facile d'avoir toujours
» des bottes parfaitement luisantes; mais
» quand on va à pied, il faut s'attendre à
» être moins correct dans sa toilette. —
» Quoi! vous n'avez plus votre cabriolet?
» — Non, madame, je l'ai mis à la ré-
» forme, ainsi que mon petit jockey, et
» n'ai gardé que mon fidèle Bertrand, car
» celui-là est plutôt un ami qu'un serviteur,
» et on ne se sépare pas d'un ami parce
» qu'on est malheureux.

» — Comment donc! mais c'est très-
» juste ce que vous dites là,..... » répond
Athalie, en allant devant une glace arran-
ger les boucles de ses cheveux. Ah! mon
» Dieu! comme je suis pâle aujourd'hui!
» je fais peur!... je vais avoir mes maux de
» nerfs,... je le sens!.... »

C'est dans ce moment que M. de la Thomassinière rentre dans le salon, se donnant un air plus important, une démarche plus lourde, et fronçant déjà le sourcil, de crainte qu'on ne lui emprunte de l'argent.

« Qui est-ce qui vous faisait donc demander, monsieur? » dit Athalie en continuant de se regarder dans la glace.

« — Madame, c'est une personne qui avait un avis très-important à me communiquer et qui ne voulait pas entrer sachant que j'avais du monde,..... car il est certain que quand on a toujours du monde,.... ça gêne,.... et je veux me mettre sur le pied de ne recevoir personne quand je serai chez moi.

» — Parbleu M. de la Thomassinière, dit Auguste en riant, il faut faire mieux : il faut imiter une dame de ma connaissance, qui, lorsqu'elle n'avait pas mis son rouge, son blanc, son bleu, et fini de s'embellir enfin, répondait elle-même, en ouvrant sa porte : Je n'y suis pas.

» — Ah ! c'est fort drôle, dit Athalie ;
» mais je me sens mal à mon aise ;... je
» vais me jeter sur ma chaise longue. »

La petite maîtresse s'éloigne en faisant une légère inclination de tête à Auguste , et la Thomassinière continue de se promener dans le salon , en fronçant le sourcil.

« Eh bien ! monsieur de la Thomassinière , comment vont les affaires , » dit le jeune homme en se balançant sur sa chaise , tandis que le parvenu ne sait que faire de lui.

» — Les affaires, monsieur.....Ah ! vous
» voulez dire les spéculations !.... — Vous
» gagnez toujours beaucoup d'argent ? —
» Oui, monsieur, certainement on doit
» gagner de l'argent.... c'est un devoir,
» on est fait pour cela.... — Parbleu, il
» faudra que vous m'appreniez votre se-
» cret, car je n'ai su qu'en dépenser moi,
» et cependant il faut que je change de
» conduite : il faut que je m'occupe de
» faire fortune aussi : il me semble que,
» pour cela, je ne puis mieux m'adresser
» qu'à vous. »

La Thomassinière, qui est persuadé qu'Auguste veut en venir à lui emprunter de l'argent, feint de ne point l'avoir entendu, et dit en regardant dans son portefeuille : « Il me manque trente mille francs » pour l'achat des créances qu'on vient de » me proposer ;... c'est une affaire superbe... Je sais bien que je trouverai facilement cette somme, et que je n'ai qu'à » ouvrir la bouche, qu'à dire mon nom ; » mais ça me contrarie, parce que je ne » puis passouffrir avoir recours à personne, » quand cela ne serait que pour une heure !..... Ah ! je suis d'une délicatesse » outrée sur cet article-là ! »

Cette comédie amuse quelque temps Auguste, qui dit enfin : « A propos, monsieur de la Thomassinière, comment se » porte madame votre mère ?... Cette chère » madame Thomas, dont l'arrivée vous a » fait tant de plaisir, la dernière fois que » j'ai dîné chez vous ? »

Le parvenu rougit, se mord les lèvres et balbutie : « Monsieur..... elle se porte

» fort bien ;..... elle doit se porter bien ,.....
» mais depuis que j'ai été en Angleterre...
» certainement on a eu autre chose à pen-
» ser...Et...Ah ! Dieu ! ..je me rappelle,...
» j'ai trois lettres à écrire à Londres : des
» milords qui attendent de mes nouvelles ;
» étourdi que je suis !... Monsieur Dalville,
» je ne puis rester plus long-temps ;... mes
» affaires m'appellent ,..... et les affaires
» avant tout. »

En disant ces mots , la Thomassinière sort brusquement , et sans saluer Auguste qu'il laisse seul dans son salon.

« Le sot ! » dit Dalville en prenant son chapeau , « croit-il donc que je n'ai pas vu
» le changement de ses manières depuis
» qu'il sait que je suis ruiné ! et Athalie !...
» je la croyais plus sensible !... Mais qu'at-
» tendre d'une femme pour qui la parure
» et le plaisir sont tout !.... Et voilà ce
» monde , où chacun veut briller , dont on
» recherche le suffrage , avec lequel on
» passe une partie de sa vie !.... Tous ces

» gens-là valent-ils donc la peine qu'on
» leur donne un regret ! »

Et Dalville sort de l'hôtel de M. de la
Thomassinière en se promettant de n'y
plus rentrer.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. I. Placement de fonds et jeux innocens ; le punch et le lampion.	I
II. Denise et Coco à Paris.	59
III. L'école des parvenus.	83
IV. Ce qu'on avait prévu.	117
V. Scènes de Société.	133

FIN DE LA TABLE.

40395175

